

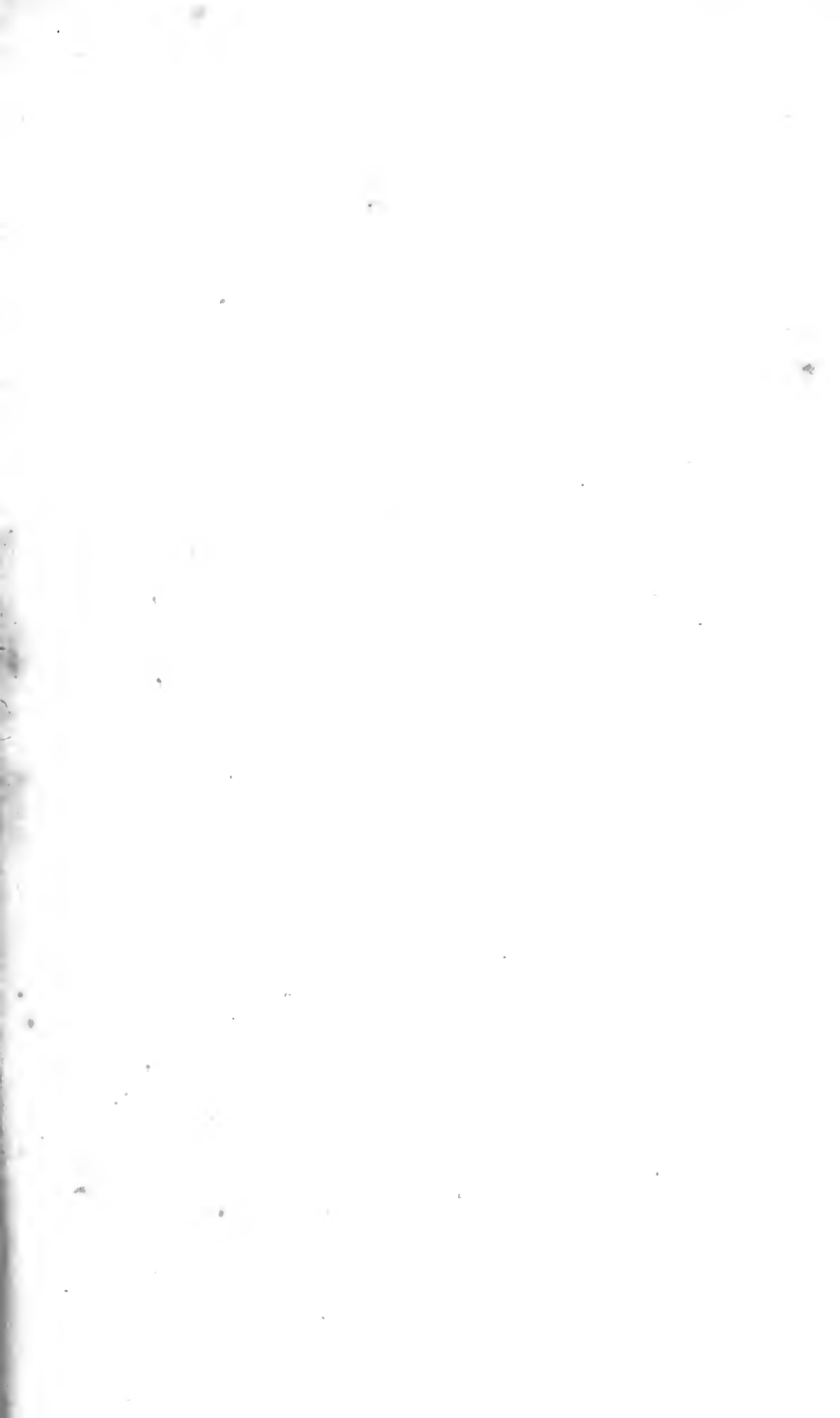
U d/of OTTAWA



39003003345302

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA CHANSON
de Roland



LA CHANSON
de Roland

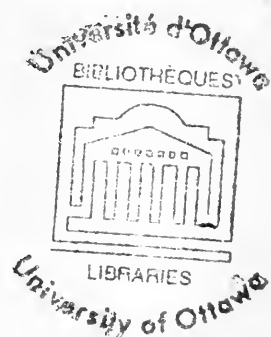
TRADUCTION NOUVELLE

RHYTHMÉE ET ASSONANCÉE

Avec une Introduction et des Notes

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

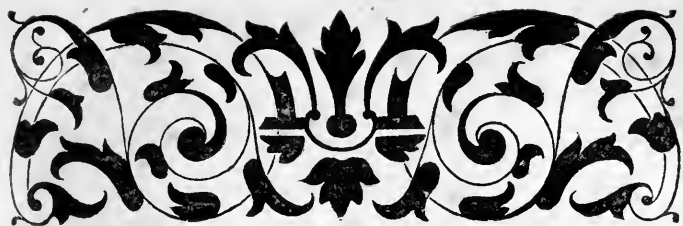
M DCCC LXXVIII

PQ

1520

J84L4

1878



INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU POÈME.



L'ÉVÉNEMENT qui fait le fond de la *Chanson de Roland*, c'est-à-dire la défaite & la destruction d'une arrière-garde française, dans les gorges des Pyrénées, est un fait historique & réel. Il est raconté deux fois dans Éginhard, & le double récit de l'historien de Charlemagne a été plusieurs fois reproduit par les annalistes du moyen âge. Le héros de notre épopée, Roland, est même nommé par Éginhard, mais il ne l'est que par lui seul.

L'an du Christ 777, Charlemagne était à Paderborn. « Le Sarrasin Ibinalarabi, raconte Éginhard dans les *Annales* qu'on lui attribue, vint d'Espagne en cette ville,

& se présenta au Roi avec d'autres Sarrafins, ses compagnons; il faifait don de fa personne & des cités que le Roi des Sarrafins avait confiées à fa garde. »

L'année fuivante, Charlemagne « cédant aux confeils du Sarrafin, & entraîné par l'efpoir bien fondé de prendre quelques villes en Efpagne, raffembla fon armée & fe mit en marche. Il franchit la cime des Pyrénées, dans le pays des Gafcons, attaqua d'abord Pampelune, dans la Navarre, & reçut la foumiffion de cette ville. Enfuite il paffa le fleuve de l'Èbre à gué, s'approcha de Céfaraugafta (Saragoffe) principale ville de cette contrée, reçut les otages que lui offrirent Ibinalarabi, Abuthaur & quelques autres Sarrafins, & revint à Pampelune. Il en rafà les murs jufqu'au fol, pour que la ville ne pût fe révolter. Réfolu au retour, il s'engagea alors dans les défilés des Pyrénées. Mais les Gafcons s'étaient placés en embuscade au fommet des monts; ils attaquèrent l'arrière-garde & jetèrent dans l'armée tout entière une grande confufion. Les Francs femblaient fupérieurs aux Gafcons par l'armement & par le courage; mais le défavantage des lieux & la nouveauté d'un combat trop inégal amenèrent leur défaite. Dans cet engagement périrent la plupart des officiers du palais (*aulicorum*) chargés par le Roi du commandement des troupes; les bagages furent pillés; & l'ennemi, favorifé par la connoiffance qu'il avait du pays, fe difperfa auffitôt de toutes parts. Un fi cruel revers obfcurec presque entièrement dans

le cœur du Roi la joie de ses succès en Espagne ¹. »

Dans la *Vie de Charlemagne*, Éginhard raconte cette défaite avec plus de détails : « Tandis que l'armée, engagée dans un défilé étroit, était forcée de marcher sur une seule ligne, longue & mince, les Gascons, embusqués sur la crête des montagnes, où l'épaisseur & le nombre des forêts favorisent les surprises, fondirent en courant sur la queue des bagages, & sur les troupes d'arrière-garde chargées de couvrir la marche de l'armée qui les précédait. Ils les culbutent au fond de la vallée &, là, engagent un combat où les Francs périrent jusqu'au dernier; les Gascons pillèrent les bagages, & protégés par la nuit, qui était venue, se dispersèrent rapidement de tous côtés. La légèreté de leur armement & la disposition des lieux favorisaient les Gascons; tout au contraire les Francs étaient empêchés par leurs armures trop pesantes & par un champ de bataille très-accidenté. Dans ce combat périrent Eggihard, maître d'hôtel du Roi, Anselme, comte du palais, & Roland, préfet de la marche de Bretagne (*Hruodlandus, britannici limitis præfectus*) & beaucoup d'autres... Il n'y eut pas moyen de venger sur l'heure cet échec; l'ennemi, le coup fait, s'était si bien dispersé qu'on ne put même apprendre par ouï dire en quels lieux il eût fallu le chercher ². »

¹ Éginhard, édition de la *Société de l'Histoire de France*, t. I, p. 170 (*Annales, 777-778*). L'attribution des *Annales* à Éginhard a été contestée.

² Éginhard, édition de la *Société de l'Histoire de France*, t. I, p. 31. (*Vie de Charles*, ch. ix). Le poète saxon a traduit ce récit

Voilà tout ce que l'histoire fournissait à la poésie ! un nom & quelques lignes. Il est sorti de là une épopée immense, dont les racines & le tronc sont bien français, mais dont les rameaux s'étendent jusqu'en Irlande & jusqu'en Orient. Toute l'Europe a chanté *Roland*. Ce développement poétique s'est accompli avec une rapidité inouïe. Moins d'un siècle après l'événement, sous Charles le Chauve, l'historien anonyme de Louis le Débonnaire¹ disait déjà en parlant des guerriers qui périrent dans ce désastre : « Leurs noms sont trop connus ; je crois superflu de les redire » (*quorum quia vulgata sunt nomina, dicere supersedi*).

Une tradition constante place à Roncevaux, en Espagne, près de la frontière, sur la route qui va de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, le théâtre de cette défaite². En réalité, Éginhard ne nomme pas Roncevaux ; & nous verrons que notre poème, en le nommant, n'en dit pas clairement la place ; si bien que quelques-uns ont voulu transporter le lieu où mourut Roland, dans la région orientale des Pyrénées, en Cerdagne. Mais la tradition contraire est trop universellement établie pour qu'une simple hypothèse puisse l'ébranler.

en vers (*Historiens de France*, t. V, p. 143) & dix autres annalistes au moyen âge l'ont plus ou moins reproduit.

1. Il est désigné sous ce nom : *l'Astronome limousin* (*Historiens de France*, t. VI, p. 88).

2. Les Espagnols en avaient grossi l'importance & s'en étaient attribué l'honneur. Un monument érigé à Roncevaux en souvenir de leur prétendue victoire fut renversé par les Français en 1794. (V. Éginhard, édition de la *Société de l'Histoire de France, Vita Caroli*, ch. ix, en note.)

Au reste ce défilé difficile fut souvent funeste aux armées françaises, avant l'expédition de Charlemagne, & depuis cette expédition. Le désastre de 778 avait eu pour résultat la perte de Pampelune. Cette ville ne fut recouvrée qu'en 806¹. Six années plus tard, Louis le Débonnaire, revenant de Pampelune où il avait fait un assez long séjour, faillit être surpris dans les défilés des monts par une embuscade gasconne². En 824, les ducs Èble & Aфинаire, au retour d'une nouvelle expédition contre Pampelune, furent attaqués par les montagnards dans les gorges des Pyrénées. Ils furent pris; leur armée détruite, Aфинаire fut relâché; on livra Èble aux Sarrasins de Cordoue³.

Près de deux siècles auparavant, en 635, les Gascons s'étant mis à piller l'Aquitaine, Dagobert envoya contre eux une armée levée en Bourgogne & commandée par douze chefs, qui se nommaient Hadoind, Harembert, Amalgaire, Leudebert, Wandalmar, Walderic, Hermann, Barond, Hairard, Chramnelen, Wilibad & Agin. Tout le pays des Gascons fut ravagé; eux-mêmes se soulevèrent. Mais, dans une action isolée, le duc Harembert, avec quelques personnages illustres, avait péri; le théâtre de cet engagement malheureux avait été la vallée Subola, qu'on croit être celle de Mauléon, fort voisine de Roncevaux⁴.

1. Eginhard, *Annales*, ann. 806, t. I, p. 266.

2. *Astronome limoufin (Historiens de France, t. VI, paragr. 18)*.

3. Eginhard, *Annales*, ann. 824, t. I, p. 374.

4. Frédégaire (*Historiens de France, t. II, p. 442*). Dans les *Gesta Dagoberti* (*id.* p. 589) la vallée est appelée *Robola*.

Les souvenirs de ces diverses expéditions se mêlèrent & se confondirent dans une tradition commune, qu'on rapporta au seul désastre de 778. Le nom de Charlemagne donnait à l'événement qu'Éginhard a raconté un intérêt particulier. Mais Éginhard ne parle pas des douze pairs. Les douze capitaines de l'expédition de 635 ont pu donner naissance à cette légende, qui prit de bonne heure une si grande importance dans l'épopée carolingienne.

Ce n'est là qu'une conjecture. Au reste, l'origine même de l'épopée française est absolument inconnue. On suppose qu'une forme poétique, à demi-lyrique, à demi-épique, ou plutôt épique par le sujet & lyrique par la forme, a précédé l'épopée. Avant que des trouvères, poètes de profession, eussent conçu & exécuté ces poèmes de longue haleine que nous nommons *Chansons de geste*, & dont les plus courts ont plusieurs milliers de vers, des poèmes beaucoup moins développés, de cent, de deux cents vers, sorte d'odes guerrières, germe des grandes épopées, avaient, dit-on, longtemps volé de bouche en bouche, chantées par tout le peuple; on les appelle *cantilènes*. Mais leur existence même & leur rôle dans la formation de l'épopée restent une hypothèse, parce que nous n'avons pas conservé une seule cantilène romane, à l'exception du *Cantique de sainte Eulalie*, œuvre purement religieuse qui n'a aucun rapport avec nos chansons de geste.

Nous avons, il est vrai, une cantilène écrite en tudesque, mais composée en France & sur un événe-

ment français, sur la défaite des Normands à Saucourt, en 881. Mais quelle théorie solide peut-on édifier sur un exemple unique ? Et par quelle filiation la chanson de geste française du XI^e siècle pourrait-elle être sortie de la cantilène tudesque du IX^e ? Les fragments qu'on a conservés de la chanson de geste de *Gormond & Isembard*, composée sur les mêmes faits que la cantilène de Saucourt, ne témoignent que d'une chose, c'est de la complète indépendance des deux œuvres & des deux genres.

Il est vrai, des textes nombreux attestent, depuis le VII^e siècle, la persistance & la diffusion des chants populaires qui célébraient les guerriers & perpétuaient la mémoire de leurs exploits. On prétend que ces chants étaient des cantilènes. Mais peut-être étaient-ils déjà de véritables épopées, non pas celles que nous possédons, mais d'autres qui sont perdues & qui ont servi de premier type & de modèle aux épopées postérieures.

On objecte que des trouvères de métier pouvaient seuls débiter ces longs poèmes, & que des textes formels entre le VI^e & le X^e siècle attestent que c'étaient le peuple, les femmes, les soldats qui chantaient, souvent même en s'accompagnant de la danse, les chants guerriers dont il est question. Mais sans être du métier, ne pouvait-on savoir par cœur quelques fragments les plus connus, les plus goûtés, des épopées ; comme on prétend qu'à Venise, il y a peu d'années, les gondoliers chantaient encore quelques octaves du Tasse ?

En résumé, l'épopée française nous apparaît pleinement constituée au XI^e siècle. Or, avant ce temps, les Gaulois, les Germains, les Francs, avant Charlemagne, du temps de Charlemagne & après Charlemagne, avaient chanté sans interruption les exploits de leurs héros : mais quel lien existe entre ces chants primitifs, aujourd'hui perdus, & l'épopée du XI^e siècle, heureusement conservée, du moins en partie ? C'est ce que nous ignorons. Ne chantait-on d'abord que des hymnes très-courts ? Existait-il déjà de véritables épopées¹ ? Nous l'ignorons. La première hypothèse est peut-être plus plausible, parce que de longs poèmes auraient sans doute été écrits, & qu'étant écrits ils auraient eu moins de chance de périr que ces cantilènes, toujours orales & faites pour être chantées par toutes les voix populaires. Mais la seconde hypothèse n'est nullement infoutenable. Voilà, en résumé, le peu qu'on fait sur l'origine de nos épopées, & de la plus ancienne de toutes, au moins parmi celles qui nous sont parvenues, de la *Chanson de Roland*.

Comme nous l'avons vu, l'histoire n'avait fourni qu'un fait & un nom : « Dans ce désastre périt Roland, préfet de la marche de Bretagne. » La poésie s'en empara, & en moins de trois siècles elle en tira toute une épopée. Elle modifia d'abord les faits hardiment, selon certaines lois qui lui sont propres. Aux

1. M. P. Meyer incline à le penser. V. *Recherches sur l'Épopée française*.

Gascons, ennemis de hasard, adversaires d'un jour, jugés indignes de mémoire, elle substitua l'ennemi traditionnel & national, les Sarrasins. En outre Éginhard nous apprend que non-seulement Charlemagne fut vaincu, mais qu'il ne put venger le désastre. La nuit & les montagnes dérobèrent à l'empereur les traces des Gascons, qui s'étaient dispersés après avoir impunément tué & pillé son arrière-garde. La poésie populaire n'accepta pas cette défaite sans représailles; ou plutôt, acceptant la défaite, elle voulut la venger avec éclat, dans le sang de Marfile & dans le sang de Ganelon.

Ce sont là les procédés éternels de l'épopée. Le malheur l'attire, car il a aussi son prestige; mais elle veut qu'il soit vengé. Si l'histoire, si la science, si la critique, avaient permis de nos jours que la légende se formât autour du nom de Napoléon (comme elle commençait à germer il y a quarante ans), qui peut douter que Waterloo n'eût été le centre & le point rayonnant de cette légende? Non-seulement l'imagination populaire eût inventé je ne sais quelles représailles pour exalter la défaite, mais surtout elle eût voulu l'expliquer, elle l'expliquait déjà, comme l'épopée du XI^e siècle expliqua Roncevaux, par une trahison, dont l'histoire ne parle pas¹.

Même en transformant, même en développant l'histoire, la poésie n'avait encore que le noyau d'une

1. La *Charte d'Alaon* qui raconte la trahison de Loup, duc de Gascogne, à Roncevaux, & son supplice, a été reconnue fautive.

épopée. Mais tout ce qu'il y avait en France de poésie guerrière & patriotique, flottant dans l'air pour ainsi dire sans corps & sans nom, vint s'agréger à ce noyau épique & se grouper autour du nom de Roland. Certaines figures qui sont éternelles, mais que chaque siècle tour à tour reprend & modifie à sa propre image, les figures du roi, du compagnon d'armes, du traître, de l'ennemi national, conçues & retracées selon les idées & selon les mœurs du XI^e siècle féodal, vinrent s'incarner, autour de Roland, dans les personnages de Charlemagne, d'Olivier, de Ganelon, de Marfile. Quand cette vaste matière épique fut restée bien des années dispersée dans des chants épars & incomplets, ou dans de premières ébauches d'épopée, un poète enfin parut, qui, par un puissant effort de génie, fonda toutes ces inspirations, groupa toutes ces figures, écrivit le poème. Qui était ce poète? Nous ne le savons pas, nous ne le saurons probablement jamais¹.

A quelle époque son œuvre, à la fois de fusion & de création, fut-elle achevée? On ne peut le dire exactement. La première mention d'une *Chanson de Roland* se rapporte à l'année 1066. La *Chanson de Roland* (*cantilena Rollandi*) fut entonnée au commen-

1. Sur Tuold, Tuoldus, Théroulde, V. p. 15. V. la préface de M. d'Avril pour les traditions indo-germaniques qu'il croit reconnaître dans Roland. Ce point nous échappe. En Allemagne, M. Hugo Meyer veut que Roland ne soit qu'un mythe astronomique (*Abhandlung über Roland*, Brême, 1868); M. G. Pâris a montré (*Revue critique*, 12 février 1872) que cette thèse est un tissu d'erreurs.

cement de la bataille d'Haſtings, que le duc de Normandie Guillaume livra aux Saxons. Pluſieurs témoignages hiſtoriques affirment ce fait curieux. Le plus ancien eſt celui de l'annaliſte Guillaume de Malmesbury. Le plus fameux appartient au *Roman de Rou* de Wace.

Guillaume de Malmesbury, dans ſon *Hiſtoire des rois d'Angleterre* (écrite vers 1125), raconte ainſi le commencement de la bataille d'Haſtings : « Alors la *Chanſon de Roland* fut entonnée pour que l'exemple martial du héros enflammât les combattants ; on invoqua l'aide de Dieu & des deux côtés l'on en vint aux mains. »

Wace, né vers 1120, mort vers la fin du xii^e ſiècle, eſt un peu poſtérieur à Guillaume de Malmesbury. Dans ſon *Roman de Rou*, qui fut achevé vers 1160, il raconte qu'un jongleur nommé Taillefer, chanta ſeul, avant la bataille :

Taillefer, qui mult bien cantout
 Sur un cheval qui toſt alout,
 Devant le duc alout cantant
 De Karlemaine & de Rollant,
 E d'Olivier e des vaſſals,
 Ki mururent en Renchevals¹.

Wace dit que Taillefer obtint du duc l'honneur du premier coup. Geoffroi Gaimar, poète & chroniqueur anglo-normand, contemporain de Wace, raconte que Taillefer fit des tours de force & d'adreſſe avec ſon

1. Bartsch, *Chreſtomathie*, col. 111. 2^e éd., 1872.

épée, avant d'engager la bataille. Un historien plus ancien, Guy, évêque d'Amiens, qui mourut dès 1076, dix ans après la bataille d'Haftings, parle auffi de Taillefer (qu'il appelle *Incisor-ferri* dans fes vers latins) comme d'un jongleur belliqueux. Mais ni Geoffroi Gaimar ni Guy d'Amiens ne parlent de la *Chanfon de Roland*. Benoît de Sainte-Maure, contemporain & rival de Wace, nomme auffi Taillefer, fans raconter qu'il ait rien chanté.

Ainsi les témoignages ne font pas unanimes, mais deux du moins font formels. Une chanfon de Roland fut chantée à Haftings, soit par un jongleur feul, qui s'appelait Taillefer, soit par l'armée tout entière; le texte de Guillaume de Malmesbury semble indiquer un chant collectif¹. Rien n'autorise à révoquer en doute ces témoignages. Quant à préciser quelle fut la *Chanfon de Roland* qu'on chanta à Haftings, c'est ce qu'on ne faurait tenter de faire aujourd'hui. Le plus ancien texte, celui d'Oxford, semble un peu postérieur à 1066, mais rien n'empêche de croire que nous ayons perdu une rédaction antérieure. Quant à l'objection, plusieurs fois répétée, qu'un champ de bataille est un

1. Guy d'Amiens, dans les *Chroniques anglo-normandes*, recueillies par Fr. Michel, t. III, p. 18. — Guillaume de Malmesbury, *De Gestis Reg. angl.* t. III, p. 101, édition Savile. — Wace, *Roman de Rou*, v. 13149. — Benoît de Sainte-Maure & Geoffroi Gaimar, dans Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre*, t. I, *Pièces justificatives*. — Henry de Huntington, *Histoires*, liv. VIII. — Au XIII^e siècle, Matthieu Paris, Albéric de Trois-Fontaines; au XIV^e siècle, Matthieu de Westminster & Ranulph Higden.

lieu mal choisi pour entonner une épopée & qu'ainfi Taillefer ou les foldats normands n'ont dû chanter qu'un hymne fort court fur les exploits de Roland, j'avoue que j'en fuis très-peu frappé. M. Paulin Pâris ne peut croire qu'on ait choisi ce poème douloureux pour encourager des foldats. Mais tous les chants patriotiques, depuis Tyrtée jufqu'à nos jours, ne parlent traditionnellement que de *mourir pour la patrie*. Il va fans dire qu'on n'a pu chanter en tout cas qu'un fragment de notre poème. M. Magnin prétendait qu'aucun fragment de la *Chanson de Roland*, telle que nous la poffédons, n'est poffible à chanter au moment d'engager une bataille; il avait, difait-il, cherché vainement quelques vers qu'on en pût détacher, pour enflammer des foldats. Sans chercher fi longtemps, je citerai ces deux paffages entre vingt autres :

Ici devons tenir pour notre Roi!
 Pour fon feigneur fouffrir détrefle on doit,
 Et endurer & grands chauds & grands froids
 Et perdre on doit de fa peau, de fon poil!
 Donc que chacun de grands coups faffe emploi,
 Que mauvais chant fur nous chanté ne foit.
 Païens ont tort, & chrétiens ont bon droit.
 Mauvais exemple ne viendra pas de moi. (v. 1009.)

Et ailleurs :

Notre Empereur, qui fes Francs nous laiffa,
 Tels vingt mille hommes a pour nous mis à part
 Qu'il fait très-bien que pas un n'est couard.
 Pour fon feigneur grands maux on fouffrira;
 Terribles froids, grands chauds endurera,
 Et de fon fang, de fa chair on perdra.

Brandis ta lance, & moi, ma Durendal,
 Ma bonne épée, que le roi me donna :
 Et, si je meurs, peut dire qui l'aura,
 C'était l'épée d'un très-noble vassal. (v. 1114.)

Ces vers sont beaux, au moins dans le texte, & je me figure sans peine des soldats les entonnant sur un champ de bataille, & puisant une nouvelle audace dans cette poésie guerrière.

D'ailleurs cette conjecture ne résout pas la difficulté. Le chant d'Haftings était-il une cantilène, ou bien existait-il déjà à la date de la bataille une épopée dont Roland fût le héros? Nul ne peut le dire. Mais en tout cas, cette épopée existait à la fin du XI^e siècle.

Un manuscrit de la bibliothèque bodléienne, à Oxford (fonds Digby, n^o 23), renferme un poème sur Roland qui paraît avoir été rédigé vers 1080. Le manuscrit est du milieu du siècle suivant. C'est ce poème que M. Francisque Michel a publié le premier (en 1837), sous ce titre : *Chanson de Roland*.

Tout concourt à faire rapporter cet ouvrage à cette date. La langue y apparaît à une période de développement qui se doit placer entre les œuvres du X^e siècle & celles du commencement du XII^e, telles que le *Cantique de sainte Eulalie* & la *Vie de saint Alexis*, d'une part, & de l'autre, les *Quatre Livres des rois*. Il n'est fait aucune allusion dans notre poème aux croisades; elles n'étaient probablement pas commencées. En revanche un vers semble faire allusion à la prise violente & au sac de Jérusalem par les Turcs,

en 1076¹. La ville sainte était certainement encore au pouvoir des infidèles, quand le *Roland* d'Oxford fut rédigé. La peinture des mœurs se rapporte au xi^e siècle, à une époque antérieure à la chevalerie. L'état de la société est décrit tel qu'il était sous les premiers Capétiens. Le souffle belliqueux qui traverse tout le poème transportait alors la féodalité française. Elle faisait de grandes choses : en 1066, Guillaume conquérait l'Angleterre; en 1084, Robert Guiscard & les Normands entraient à Rome. En 1094, Henri de Bourgogne devenait comte de Portugal après ses victoires sur les Maures. En 1098, les croisés entraient à Antioche; en 1099, à Jérusalem.

Le dernier vers du manuscrit d'Oxford est celui-ci :

Ci fault la geste que Tuoldus declinet.

Ce vers nomme-t-il l'auteur du poème? Quelques-uns l'ont pensé, Génin l'a affirmé, & dans son *Introduction* à la *Chanson de Roland*, il identifie ce Tuoldus, ou Théroude, avec un personnage de ce nom qui passa de Normandie en Angleterre à la suite de la conquête, & devint abbé de Peterborough. Il mourut en 1098. Un autre Tuoldus, précepteur de Guillaume le Conquérant, fut tué en 1035. Ce nom est très-commun au xi^e siècle. D'ailleurs le sens même du mot *declinet* est obscur; il paraît signifier achever.

1. Vers 1523. En 1009 un calife fatimite avait renversé l'église du Saint-Sépulcre.

Geste dans le poëme désigne toujours une chronique antérieure dont le poëte prétend avoir fait usage & suivi le récit. On voit que le vers reste obscur. Tuoldus peut être aussi bien le nom d'un jongleur qui chantait le *Roland*, en s'aidant de ce manuscrit, ou le nom du scribe qui copia le poëme, que le nom du poëte qui le composa. La dernière hypothèse est même la moins probable de toutes : car toutes les œuvres poétiques écrites en français avant le XII^e siècle, & la plupart même de celles de l'époque suivante, sont anonymes.

Quel qu'il fût, l'auteur de *Roland* ne devait son inspiration qu'à la tradition poétique & à lui-même. On a cru longtemps que nos plus anciennes chansons de geste, en particulier celle de *Roland*, avaient puisé leurs inventions à une source commune, dans la fameuse chronique latine du faux Turpin. L'hypothèse était peu plausible; car dans *Roland*, Turpin meurt sur le champ de bataille de Roncevaux¹. Dans la chronique, il est supposé raconter lui-même ce désastre avec toute la vie de Charlemagne. Il n'y a rien de commun d'ailleurs entre l'accent tout guerrier, tout féodal du poëme français, & le ton d'onction tout ecclésiastique de la chronique latine.

Une étude plus approfondie de la question a d'ailleurs mis hors de doute l'antériorité du *Roland* & l'originalité du poëme. M. G. Paris a démontré

1. Le véritable Turpin, archevêque de Reims sous Charlemagne, mourut vers 800.

que la chronique était « l'œuvre de plusieurs auteurs qui écrivaient dans des lieux & des temps divers » ; que si les cinq premiers chapitres de cette compilation peuvent remonter au commencement du XI^e siècle, les suivants, les seuls qui intéressent la légende de Roland, n'ont pas été rédigés avant le commencement du XII^e ; que le décret du pape Calixte II qui la déclare *authentique*, en 1122, paraît supposé ; que la lettre où ce pape la recommande aux fidèles en tête des *Miracles de saint Jacques* est apocryphe ; & que la première mention certaine de l'ouvrage est de l'année 1165. A cette date la chronique fut inférée presque tout entière dans les documents que Frédéric Barberousse fit réunir, pour préparer la canonisation de Charlemagne.

Le succès de cette œuvre hybride, & fastidieuse, fut immense durant tout le moyen âge. On en admit l'authenticité, contre l'évidence même, jusqu'à la Renaissance ; & longtemps après qu'on en eut reconnu le caractère fabuleux, on croyait que tous les poèmes chevaleresques en émanaient plus ou moins. En réalité, l'influence de la chronique fut nulle sur la composition du *Roland*, mais très-grande sur sa destinée. Le texte d'Oxford était rédigé, quand la chronique fut écrite ; mais le succès prodigieux du faux Turpin contrebalança ou plutôt diminua celui du poème. Contre un manuscrit du *Roland*, sauvé par miracle, nous en avons cinquante de la chronique. C'est même une preuve de plus de l'antériorité du poème. Dès que la chronique se répandit, son autorité fut telle qu'il ne fut plus permis, ni possible, de la contredire.

Or le poëme est sur plusieurs points (en particulier sur le sort de Turpin) en contradiction flagrante avec la chronique; donc il est antérieur.

On connaît huit manuscrits du poëme sur Roncevaux. Mais celui d'Oxford seul renferme une rédaction ancienne, peut-être même la rédaction originale. Un second, à Venise (Bibl. S. Marc, mss. fr., n° 4), très-voisin aussi du texte primitif, est malheureusement écrit dans un français italianisé, qui n'est ni de l'italien ni du français; il se termine en outre par une vaste digression étrangère au poëme. Les autres manuscrits, dits de Paris, de Versailles, de Lyon, de Venise (Bibl. S. Marc, mss. fr., n° 7), de Cambridge, sont des remaniements, c'est-à-dire une longue & pénible amplification du texte primitif. Un dernier manuscrit, dit *manuscrit Lorrain*, ne renferme qu'un fragment sans importance¹, qu'a publié Génin à la fin de sa *Chanson de Roland*.

On fait ce que c'est qu'un remaniement, & quel tort ces œuvres sans génie ont fait à la renommée littéraire du moyen âge. Ce serait une erreur de croire que les goûts du public fussent plus constants au XIII^e siècle qu'ils ne le sont de nos jours. Après deux siècles, ou moins encore, la *Chanson de Roland* avait vieilli. Elle n'était point inintelligible; autrement l'époque, fort peu critique, & nullement soucieuse

1. On trouvera dans les diverses éditions de M. L. Gautier des renseignements abondants sur ces manuscrits: *Épopées françaises*, t. II, p. 393; Introduction à la *Chanson de Roland*, en note, p. XLIII & XLV. (Première édition.)

d'archéologie, aurait abandonné & oublié notre poème. Elle avait seulement vieilli. On la trouvait rude & sans grâce; la langue heurtait les oreilles devenues plus délicates; surtout l'assonance ne suffisait plus aux exigences poétiques du temps, parce qu'au lieu de chanter les chansons de geste avec un accompagnement musical, on ne faisait plus guère que les lire. Dès lors l'assonance, suffisante autrefois pour l'oreille, ne faisait plus rien aux yeux. On voulut donc rajeunir Roland, en le mettant en rimes. Ce fut le premier objet des remaniements, mais on ne se borna point là. On se piqua d'embellir le modèle. Souvent il fallait, pour mieux rimer, écrire deux vers au lieu d'un seul. On prit goût à l'amplification; au lieu de deux vers on en mit quatre, & parfois huit ou douze, ou vingt. Sous prétexte de rimer, que de chevilles! Sous prétexte d'embellir, que de longueurs! Ce n'est pas à dire que les remaniements soient absolument sans intérêt. Ils ont certainement connu d'autres textes anciens que celui d'Oxford, & ils en ont conservé quelques traces que la critique recueille avec soin. Mais hors ces rares débris, les rajeunisseurs n'offrent rien de bon; leur fureur d'amplifier ne connaît aucune mesure pour peu que le sujet s'y prête. Prenons, par exemple, le court & touchant épisode de la mort d'Aude, dans le texte d'Oxford: les remaniements ont délayé les quinze vers du premier texte en plusieurs centaines de vers; & la belle Aude, au lieu de mourir tout de suite de douleur & de faiblesse en apprenant la mort de Roland, exhale son désespoir

en une si longue complainte qu'en vérité (comme le dit plaisamment Génin) on craint un moment qu'elle ne meure que de vieillesse.

Dès qu'on cessa entièrement de chanter en public les chansons de geste, dès que chacun se borna à les lire isolément, leur versification, malgré l'effort des rajeunisseurs, perdit beaucoup de son charme. La poésie est faite pour être écoutée; il faut un esprit critique exercé, avec un goût presque studieux, pour lire de suite plusieurs milliers de vers. C'est ce qu'on pensa au xv^e siècle. On avait encore le goût des romans chevaleresques, on n'en aimait plus la poésie. Que fit-on? On les mit en prose. *Roland*, comme les autres; mais il n'eut pas même le triste honneur d'être traduit à part, & sous son nom. Il fut noyé dans de vastes compilations romanesques, telles que *Galien* (c'est le nom du fils d'Olivier) ou les *Conquêtes de Charlemagne*, œuvre de David Aubert, écrite en 1458. A cette date, à la veille de la Renaissance, la chanson de Roland n'était plus qu'un chapitre d'un roman en prose. Ces romans, dédaignés depuis le xvi^e siècle par les lecteurs polis, ne furent pas oubliés du peuple. Ils ne cessèrent pas, depuis la Renaissance jusqu'à ces dernières années, d'être réimprimés dans un style maladroitement rajeuni, sur un papier raboteux, avec des caractères informes & des gravures usées jusqu'à n'être plus distinctes; & sous cet humble costume, promenés sur le dos des colporteurs à travers les foires de villages, ils sont encore, depuis trois cents ans, goûtés & achetés par les paysans. Leur

vogue est bien près de s'éteindre; & le roman-feuilleton menace de l'emporter sur le roman chevaleresque; toutefois celui-ci n'est pas tout à fait mort. On réimprimait encore *Galien* il y a dix ans. Ces œuvres grossières, derniers débris de notre plus ancienne littérature, composaient le fonds de la célèbre *Bibliothèque bleue*.

Cependant la gloire de Roland avait conquis l'Europe entière. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. L'idée fondamentale de notre poème, la lutte du christianisme contre les Musulmans, offrait un intérêt commun à toute l'Europe. On fait d'ailleurs quelle immense influence la littérature française exerça au moyen âge sur tous les peuples chrétiens. En Allemagne, en Hollande, en Islande, en Suède, en Danemark, du XII^e au XVI^e siècle, notre poème, connu & goûté, fut traduit, remanié, amplifié en vers, en prose. L'Angleterre le lut dans son texte français, jusqu'au XIV^e siècle. L'Espagne connut la gloire de Roland, & l'envia même jusqu'à susciter un héros imaginaire, Bernard del Carpio, pour faire tomber sous ses coups Roland à Roncevaux. Les noms de nos héros remplissent les célèbres *romances*. En Italie, le nom populaire de l'empereur d'Occident, successeur des Césars, protégeait la mémoire de Roland. Dante rappelle son désastre, il le place dans son paradis; il met Ganelon en enfer dans le cercle des traîtres¹. La statue de Roland avec celle d'Olivier sont sculptées sur le portail de l'église Santa-Maria-

1. *Enfer*, chant 31; *Paradis*, chant 18; *Enfer*, chant 32.

Matricolère, cathédrale de Vérone. Dans un mur de la cathédrale de Népi est encastrée cette inscription : « L'an du Seigneur 1131... les soldats & consuls de Népi se font liés par ferment ; si l'un d'entre nous veut rompre notre affociation... qu'il meure de la mort infâme de Ganelon. » Une autre inscription, à Spello, parle de Roland comme d'un géant. La popularité de nos poèmes chevaleresques était d'ailleurs immense. En 1288, il fallut défendre aux chanteurs qui célébraient les héros français (*cantores francigenarum*) de faire halte sur les places publiques de Bologne, parce qu'il se formait autour d'eux des rassemblements dangereux pour la sécurité publique¹.

Les poèmes franco-italiens, ou écrits dans un français italianisé (tel que le *Roland* de Venise, cité plus haut), furent la première forme sous laquelle nos traditions épiques entrèrent en Italie. Cette transformation régulière des terminaisons suffisait à les rendre intelligibles à tous, au moins dans l'Italie du Nord, qui a toujours parlé un dialecte assez voisin du français. Au XIV^e siècle fut écrite en prose cette vaste compilation de toutes nos chansons carolingiennes, qu'on nomme les *Reali di Francia* (*Histoire royale de France*). Le huitième livre est intitulé *Spagna*, & raconte le désastre de Roncevaux. Sous ce même titre, au XIV^e siècle, un poème épique spécial fut composé sur le même sujet, puisé dans les *Reali* & dans les originaux français.

1. Génin, *Chanson de Roland*, Introduction, p. XXI.

Enfin le xv^e siècle vit surgir cette légion de poètes illustres qui du vieux fonds français, rassemblé dans les *Realis*, furent tirer des poèmes à la fois originaux & imités, qu'ils embellirent de toutes les beautés d'une langue achevée, Pulci, Boïardo, l'Arétin, l'Arioste. Ainsi le *Roland furieux* sort de notre chanson de Roland, si l'on veut, comme un fleuve magnifique & fécond sort d'un torrent inégal & escarpé; mais il en sort. Il est permis de préférer l'imagination brillante & la langue si riche & si harmonieuse de l'Arioste au dialecte rude & pauvre, à l'inspiration forte, mais courte, de notre trouvère; toutefois enfin, ne l'oublions point, la source de l'Arioste est à nous, elle est chez nous, dans notre antique épopée du xi^e siècle.

Roland dut d'ailleurs à l'Arioste seul de ne voir pas son nom s'éteindre en France au xvi^e siècle. La Renaissance, poussant jusqu'au bout une révolution qui, moins absolue, aurait pu être plus féconde, avait, du premier bond, voulu remonter aux pures sources antiques, & reniant le passé de la France, elle avait voué à un oubli pire que le dédain, tout ce qui s'était dit, écrit, pensé, chanté chez nous avant la fin du xv^e siècle. Ronsard écrivit la *Franziade*, comme Voltaire plus tard écrivit la *Henriade*, pour donner à la France un poème épique, & ni l'un ni l'autre ne se doutèrent que la France avait depuis longtemps son épopée nationale. Cette épopée était tombée dans un oubli profond. Pourquoi l'en eût-on tirée? Boileau, qui faisait loi, avait déclaré dans l'*Art poétique* que les premiers ans du Parnasse français n'avaient rien produit

de bon. Il est vrai que Boileau ignorait les origines de notre littérature, mais les lettrés du XVIII^e siècle les ignorèrent bien davantage. Quand un homme d'esprit, qui s'appelait M. de Treffan, voulut dans ce temps-là faire entrer les romans de chevalerie dans l'immense compilation qu'il appelait la *Bibliothèque universelle des romans*, il prit la *Chanson de Roland*, dont il savait le nom, pour une chanson ordinaire, une chose à refrains & à couplets, comme en faisaient les petits poètes de son temps; & « sans s'amuser, comme il dit, à déterrer dans la poussière des bibliothèques quelques fragments imparfaits & barbares de cette chanson, » il s'avisa d'y suppléer par un hymne semi-badin & semi-belliqueux, qui est bien ce qu'on peut imaginer de plus grotesque; ce galant caprice obtint un immense succès.

On en était là dans la science de nos origines littéraires. En 1777, si quelqu'un eût par hasard adressé au plus célèbre, au plus lettré de nos écrivains, au plus brillant représentant du génie français qui fût dans ce siècle, à Voltaire enfin, cette question : « Qu'est-ce que la *Chanson de Roland*? » Voltaire eût répondu de très-bonne foi : « Ce sont de jolis couplets que mon ami, M. de Treffan, vient de composer sur cet ancien paladin. » Et si l'on eût insisté, si l'on eût dit : « N'a-t-il pas existé sous ce nom quelque œuvre plus antique? » Voltaire eût répondu, comme M. de Treffan lui-même : « Il se peut, mais n'allons pas perdre notre temps pour déterrer ces fragments barbares du fonds poudreux de quelque bibliothèque. »

Au fait on eût même été bien embarrassé de savoir où les chercher.

C'est vers cette date, à la fin du XVIII^e siècle, à la veille de la Révolution, que l'ignorance, le dédain & l'oubli du moyen âge ont atteint chez nous leur apogée. Une certaine réaction commence avec le siècle nouveau.

Il ferait curieux de rechercher quel en fut le premier auteur. Comme il arrive toujours en pareil cas, beaucoup de gens pensèrent & dirent à la fois la même chose : beaucoup par un certain dégoût du présent, qui venait de tromper tant d'illusions, se demandèrent ensemble, au lendemain de la Terreur, si le passé, même reculé, si les *siècles de fer*, comme on les avait nommés tant de fois, n'avaient pas été calomniés. Mais la voix la plus illustre qui exprima ces idées fut assurément celle de Chateaubriand. Dans cette apologie du passé chrétien, qui fait le fonds du *Génie du christianisme*, il apporta peu de science, peu de sincérité même (il plaide en avocat, plus qu'il ne parle en croyant), mais, malgré tout, il déploya tant d'éloquence, tant d'ardeur, & surtout l'heure était si favorable, qu'il eut le don d'entraîner.

Au reste, il ignorait probablement jusqu'à l'existence de nos chansons de geste ; & le seul *Roland* qu'il connaît était celui de l'Arioste. Même ignorance chez les lettrés pendant tout l'Empire, époque où fleurirent à la fois la fausse imitation de l'antiquité, la fausse imitation du moyen âge. Aucun temps n'eut si peu de vraie critique, mais la bonne volonté est le commencement

de la science. La bonne volonté était réelle. Il est piquant d'observer que sous une dynastie nouvelle, la France ne professait plus pour son passé le mépris absolu dont l'ancien régime avait donné l'exemple depuis François I^{er} jusqu'à Louis XVI. Pourtant le nom de Roland n'apparaissait encore que dans les romances. Le gothique impérial, avec son attirail de troubadours, de châtelaines, de faucons & de châteaux-forts, n'a guère fait avancer la science. Les efforts des romantiques sous la Restauration eurent plus de valeur & obtinrent plus de succès. Leur science & leur discernement n'égalaient pas leur ardeur; mais ils avaient le prestige & l'influence que donnent seuls le génie, l'imagination, le style. En travaillant à remettre en honneur le moyen âge, ils n'admirent d'abord que la Renaissance, qui est si peu le moyen âge qu'elle a tué le moyen âge. Mais peu à peu ils s'enhardirent, remontant d'un siècle au précédent, supposant toujours la barbarie & les ténèbres au delà de l'époque où ils s'arrêtaient, & trouvant toujours la lumière, au moins celle de la poésie.

Les efforts du romantisme, efforts généreux, mais conduits au hasard, n'eussent pas suffi pour nous amener au but, je veux dire à la connaissance de nos origines. Pour ne parler ici que de la *Chanson de Roland*, ce fut en somme par les érudits, non par les lettrés & les poètes, que furent dissipées les ténèbres où notre épopée était ensevelie. La chose était naturelle : les poètes & les lettrés font brillamment les besognes faciles & laissent les autres aux érudits, en

se moquant d'eux. Ils ont tort, & les érudits auraient beau jeu à leur tour à se moquer de l'ignorance de certains lettrés. Malheureusement ils ne le font pas, ils se tiennent volontiers cachés dans leur monde un peu trop fermé au public. Si l'on pénètre parmi eux, on verra que, de tout temps, ils n'avaient guère cessé d'avoir & de se transmettre les uns aux autres quelques notions assez étendues & justes sur la littérature du moyen âge; mais les profanes n'en avaient rien su. Au xvi^e siècle, Pasquier & Fauchet avaient connu l'existence & même le texte de plusieurs chansons de geste. Au xvii^e siècle, l'illustre Ducange, cet homme qui savait tout, ne pouvait ignorer tout à fait *Roland*. Il avait lu au moins le *Roncevaux* remanié du xiii^e siècle. Il connaissait tous les textes sur la bataille d'Hastings; il y avait puisé même, avec tous les érudits de son temps, une idée fautive sur le sens de ces mots *cantilena Rollandi*, employés par Guillaume de Malmesbury. Il compare dans son *Glossaire* la *Chanson de Roland* au bardit des anciens Germains¹; il croit qu'en la perdant nous avons perdu, non une épopée, mais une ode. L'idée régnait alors que jusqu'à la fin du moyen âge, nos soldats avaient chanté la *Chanson de Roland* en marchant au combat. Tous les textes qu'on pourrait citer à l'appui de cette tradition se rapportent à la seule bataille d'Hastings. Ducange, dans son *Glossaire*, raconte, d'après Hector Boys, que « le roi Jean se plaignant un jour de ne plus

1. V. aussi la 11^e dissertation sur l'*Histoire de saint Louis*.

trouver de Rolands, un vieux guerrier lui répondit que les Rolands ne manqueraient pas s'il y avait encore des Charles¹. » Roquefort plus tard dramatisa l'anecdote, & la plaça dans la bouche du même roi, irrité d'entendre la *Chanson de Roland* retentir par tout le camp, le matin du jour où il allait combattre à Poitiers. Chateaubriand a accueilli cette légende dans ses *Études historiques*.

Un contemporain de Ducange, Leibniz, aussi favant que Ducange, & d'une portée de génie bien supérieure encore, dans ses *Annales de l'Empire*, dès 1707, écrivait, comme par divination, sur le personnage poétique de Roland, des choses très-justes & surprenantes pour l'époque. Au XVIII^e siècle, Lacurne de Sainte-Palaye, dont on va enfin publier l'immense *Glossaire français*, avait aussi une connaissance approfondie déjà, quoique peu critique, de nos épopées. Les Bénédictins commençaient (dès 1733) cette belle entreprise, l'*Histoire littéraire de la France*, qui devait, avec le temps, amener nécessairement ses auteurs à

1. Adam de la Halle a dit de Charles d'Anjou dans la pièce intitulée : *C'est du Roi de Sicile* :

Mais s'encore fust Charles en Franche le roial,
Encore trouvaft-on Rolant & Parcheval.

Rutebeuf dit dans *Li Diz de Pouille* (Édition Jubinal, t. I, p. 171), en parlant du même Charles d'Anjou :

Il at non li rois Charles; or li faut des Rollans.

Le même poète, dans la *Vie du monde* (même édition, II, p. 33) :

Se Charles fust en France encore i fust Rolans.

fouiller dans nos manuscrits poétiques, si longtemps négligés.

Leur entreprise se continuait au XIX^e siècle. Notre ancienne langue était étudiée par Raynouard & par Fauriel avec beaucoup d'éclat. Avant 1830, Villemain faisait un cours sur la *Littérature du moyen âge*. Après 1830, Michelet, Quinet, M. Paulin Paris, publiaient des *Lettres*, des *Rapports* sur nos chansons de geste, mais la plus belle de toutes restait inconnue ou était à peine nommée.

En 1832, un jeune homme sortant de l'École normale, M. Monin¹, présentait à la Sorbonne une thèse intitulée : *Dissertation sur le roman de Roncevaux*. Il ne connaissait que le manuscrit de Paris, mais le réduisant à sa valeur, il devinait derrière ce texte un texte plus ancien & meilleur. Des vues générales & très-justes sur nos épopées, sur leur intérêt historique, sur leur haute ancienneté, complétaient ce travail, si nouveau en 1832. Mais l'éclair qui dissipa la grande obscurité fut la publication du texte d'Oxford. On ne peut dire que cet important manuscrit fût connu alors, ni qu'il fût tout à fait ignoré. Tyrwhitt en avait signalé l'existence, dès 1772, dans ses *Canterbury's tales of Chaucer*. Un autre Anglais, Conybeare, en 1817, avait parlé du manuscrit, de sa haute antiquité, de sa grande valeur, dans une revue, *The Gentleman's Magazine*. En 1834, l'abbé de la Rue

1. Mort en 1866, professeur d'Histoire à la Faculté des lettres de Besançon.

faisait paraître ses *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs & les trouvères anglo-normands*. Non-seulement il connaissait le manuscrit d'Oxford, mais il en citait quelques fragments. Tout le monde commençait à connaître ce texte ; on dissertait même déjà sur sa valeur, & personne ne s'avifait de passer la Manche & d'aller le copier. Enfin M. Guizot donna une mission en Angleterre à M. Francisque Michel, lequel revint d'Oxford avec les quatre mille vers du *Roland* &, presque aussitôt, fit paraître (en 1836, avec la date de 1837) l'ouvrage intitulé : *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du XII^e siècle* (on n'osait dire encore du XI^e), *publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque bodléienne, à Oxford, par Francisque Michel. Paris, Silvestre, 1837, grand in-8^o.*

On ne faudrait attacher une trop grande importance historique, sinon scientifique, à cette édition *princeps*. En retrouvant le vieux texte du *Roland*, on avait enfin atteint une base solide, sur laquelle on pouvait reconstruire la science de notre littérature au moyen âge. Par delà l'ère trompeuse des remaniements, on était arrivé au type primitif, à la vérité originale, à l'inspiration première. Moins de quarante ans se sont écoulés depuis la découverte du texte d'Oxford, mais depuis quarante ans, quels progrès accomplis, en France & en Allemagne, dans la connaissance des origines de la langue & de la littérature françaises ! Sans la lumière de notre précieux poème, on eût sans doute marché moins vite.

Les travaux dont la *Chanson de Roland* a été l'objet depuis la publication du texte d'Oxford, en 1837, sont trop nombreux, &, pour la plupart, trop récents pour qu'il soit à propos d'en parler ici. On en trouvera la liste au chapitre suivant.





CHAPITRE II.

BIBLIOGRAPHIE DE LA CHANSON DE ROLAND.

I.

Manuscrits.



Le plus ancien manuscrit de la *Chanson de Roland* est celui d'Oxford, écrit vers le milieu du XIII^e siècle. Mais la rédaction du texte est antérieure, & paraît remonter au dernier quart du XI^e siècle.

(V. notre chap. I, p. 14.)

Ce précieux monument appartient à la bibliothèque bodléienne d'Oxford (fonds Digby, 23, ancien 1624).

Cette rédaction, la plus ancienne connue de la *Chanson de Roland*, s'est conservée dans un autre manuscrit. Il est à Venise (Biblioth. S. Marc, mss. franç. n^o 4). Il a été écrit au XIII^e siècle, mais la rédaction fut celle d'Oxford jusqu'au vers 3682. Elle s'en écarte ensuite pour raconter la prise de Narbonne. Le style est tout à fait italianisé. M. Müller a publié

de nombreux fragments du manuscrit de Venise dans son *Roland*. M. Müller doit le publier en entier.

Les autres manuscrits ne nous offrent que des remaniements de la *Chanson de Roland*.

Le manuscrit de Paris (Bibl. nat., manusc. fr., 860, anc. 7227-5) est du XIII^e siècle. Le début manque. Le premier vers correspond au v. 1550 du mf. de Versailles. M. F. Michel l'a publié sous ce titre *Roman de Roncevaux*, en empruntant les 1309 premiers vers de son édition au texte de Versailles. Le tout dans son édition se compose de 13109 vers.

Le manuscrit de Versailles a appartenu successivement à Louis XVI, au comte Garnier, à M. Bourdillon. Il est aujourd'hui à la bibliothèque de Châteauroux. Ce manuscrit est du XIII^e siècle & renferme 8330 vers. La Bibliothèque nationale en possède une mauvaise copie, donnée par M. Guyot des Herbiers, le 14 décembre 1818 (manusc. fr. 15108, anc. supp. fr., 254-21).

Un second manuscrit de Venise (Bib. S. Marc, manusc. fr., n^o 7) est du XIII^e siècle, & renferme 8880 vers.

Le manuscrit de Lyon (Bibl. de la ville, n^o 964) n'est que du XIV^e siècle. 84 couplets manquent au commencement.

Le manuscrit de Cambridge (Trinity-College, R. 3-32) n'est que du XVI^e siècle. Les dix-sept premiers couplets manquent.

Le manuscrit dit *lorrain*, parce qu'il a été décou-

vert aux environs de Metz par M. Michelant chez un particulier, ne se compose que de 351 vers, en deux fragments. Ils ont été publiés par Génin, à la fin de son édition de *Roland*.

Cf. sur les manuscrits, M. Léon Gautier, *Épopées françaises*, t. II, p. 393; Idem, *Introduction à la Chanson de Roland*, 1^{re} édition, pages XLIII & XLV, *en note*.

II.

Liste chronologique des ouvrages consacrés à la Chanson de Roland.

Dissertation sur le roman de Roncevaux, par H. Monin. Paris, Imprimerie royale, 1832, brochure in-8. Thèse pour le doctorat ès-lettres.

Dissertation sur le roman de Roncevaux, de Monin. Compte rendu par M. Raynouard, *Journal des Savants*, juillet 1832, p. 392.

Examen critique de la Dissertation de M. Monin, par Francisque Michel. Paris, 1832. Tirage à part d'un article du *Cabinet de lecture*.

La Chanson de Roland, ou de Roncevaux, du XII^e siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford par Francisque Michel. Paris, 1837, in-8.

La Chanson de Roland, de Fr. Michel. Compte

rendu par M. Raynouard, *Journal des Savants*, février 1836. L'édition Michel est datée 1837.

Le Poëme de Roncevaux, traduit par J. Louis Bourdillon. Dijon & Paris, 1840, in-12.

Rencisvals mis en lumière, par J.-L. Bourdillon. Dijon & Paris, 1841, in-12.

Roland ou la Chevalerie, par M. E.-J. Delécluze. 1845, 2 vol. in-8. Le 2^e vol. renferme une traduction du texte d'Oxford.

Roland ou la Chevalerie, de Delécluze. Compte rendu par M. Magnin, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1846.

La Chançon de Roland, poëme de Théroulde, texte critique, accompagné d'une traduction, d'une introduction & de notes, par F. Génin. Paris, Imprimerie nationale, 1850, in-8.

Les cinq ouvrages suivants se rattachent à cette édition :

La Chançon de Roland, par M. Paulin Pâris, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1850, série C, t. II, pp. 297-393.

Lettre à M. de Bastard, sur les variantes de la Chançon de Roland, par M. F. Gueffard. 19 p. in-8. Paris, Didot. Datée : Oxford, 30 avril 1851.

Lettre à M. Paulin Pâris, par F. Génin. Paris, Didot, 1851, brochure gr. in-8.

Lettre à un ami (M. Didot) sur l'article de M. Paulin Pâris inséré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, par F. Génin. Paris, Didot, 1851, brochure gr. in-8.

La Chanson de Roland. Compte rendu par Magnin, *Journal des Savants*, septembre & décembre 1852, mars 1853.

La Chanson de Roland, berichtet und mit einem Glossar versehen, nebst Beiträgen zur Geschichte der französischen Sprache, von Th. Müller. Göttingen, 1851, in-8.

Roncevaux, poème de Théroulde. Traduction nouvelle par F. Génin, *Revue de Paris*, & tirage à part. Paris, 1852, in-8.

La Chanson de Roland. Article de M. Vitet, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1852.

Roland, poème héroïque de Théroulde, traduit en vers français, par P. Jônain, sur le texte & la version en prose de Génin. Paris, 1861, in-8.

Das Rolandlied, das älteste französische Epos, übersetzt von Dr Wilhelm Hertz. Stuttgart, 1861, in-8.

La Chanson de Roland, nach der Oxforder Handschrift, von neuem herausgegeben, erläutert und mit einem vollständigen Glossar versehen, von Th. Müller. Erste Hälfte. Göttingen, 1863, in-8. La 2^e partie n'a pas encore paru.

La Chanson de Roland, poème de Théroulde, suivi de la chronique de Turpin. Traduction d'Alexandre de Saint-Albin. Paris & Bruxelles, 1865, in-8.

La Chanson de Roland. Traduction nouvelle avec une introduction & des notes, par Adolphe d'Avril. Paris, 1865, in-8^o.

La Chanson de Roland. Traduction A. d'Avril.

Compte rendu par M. Gaston Pâris, *Revue critique*, t. I, p. 9, 1866.

La Chanson de Roland, traduite en polonais par M^{me} Duchinska (M. Prufzak). *Bibliothèque de Varsovie*, 1866.

La Chanson de Roland. Traduction nouvelle par A. d'Avril (2^e édition). Paris, 1867, in-12.

La Géographie de la Chanson de Roland, par G. Pâris. *Revue critique*, 11 septembre 1869, t. VIII, p. 173.

La Géographie de la Chanson de Roland, par P. Raymond. *Revue de Gascogne*, t. X, septembre 1869.

Lettre sur la situation de Roncevaux, par M. Tamihey de Larroque. *Revue de Gascogne*, 7^e livr., 1869.

La Chanson de Roland & le Roman de Roncevaux, édités par Francisque Michel. Paris, Didot, 1869, in-12.

Roncevaux & la Chanson de Roland. Simple réponse à une question de géographie historique, par M. François Saint-Maur. Pau, 1870, in-8.

La Chanson de Roland. Traduction en vers français, par A. Le Hueur. Paris, Hachette, 1870, in-12.

La Chanson de Roland. Texte & traduction, avec introduction, notes, variantes & glossaire, par L. Gautier. Tours, Mame, 1872, 2 vol. gr. in-8.

La Chanson de Roland, édition de Gautier. Compte rendu par M. Gaston Pâris, *Romania*, janvier 1872, p. 113.

La Chanson de Roland. Texte critique, par L. Gau-

tier, 3^e édition. Tours, Mame, avril 1872. La 2^e édition n'existe pas au dépôt de la Bibliothèque nationale.

Rencesval. Texte d'Oxford, édition critique, par Ed. Bœhmer. Halle, 1872, in-12.

La Chanson de Roland, de L. Gautier, & le *Rencesval* de Éd. Bœhmer. Compte rendu par M. Gaston Pâris. *Romania*, janvier 1873, p. 97.

Les Noms de peuples dans Roland, par M. Gaston Pâris. *Romania*, octobre 1873, p. 329.

Tableau des assonances dans Roland, par M. Gaston Pâris. *Romania*, avril 1874, p. 290.

Ueber das Metrum der *Chanson de Roland*, inaugural Dissertation, von Franz Hill. Straßbourg, 1874, in-8°, 36 pages.

Das Metrum von Roland, par Hill. Compte rendu par M. Gaston Pâris. *Romania*, juillet 1874, p. 398.

La Chanson de Roland. Texte critique, traduction & commentaire, par Léon Gautier, 5^e édition. Tours, Mame, 1875, 1 vol. in-8. La 4^e édition n'existe pas au dépôt de la Bibliothèque nationale.

La Chanson de Roland. Texte critique, traduction & commentaire, grammaire & glossaire, édition classique, par L. Gautier. Tours, Mame, 1876.

Il faut ajouter à cette liste l'édition de la *Chanson de Roland*, textes d'Oxford & de Venise (ms. fr. n° 4), par M. Hoffmann. Elle est terminée & imprimée, mais non encore publiée.

III.

Liste alphabétique des auteurs à consulter pour l'étude de la Chanson de Roland.

AUTRAN (J.), *La Légende des Paladins*, 1875, in-12. Imitations nombreuses de la *Chanson de Roland*, & d'autres chansons de geste.

BARET, *Du poème du Cid dans ses analogies avec la Chanson de Roland (L'Art en province, juin 1858)*.

BARONIUS, *Annales ecclesiastici*. Romæ, 1588-1593. 12 vol. in-fol. Années 778 & 812. Il discute la légende de Roncevaux.

BARTSCH (Karl), *Karl* du Stricker, herausgegeben von Bartſch. Quedlinburg, 1857.

— *Ueber Karl Meinet*, ein Beitrag zur Karlsage. Nürnberg, 1861, in-8.

— *Das Rolandſied*, herausgegeben von Karl Bartſch. Leipzig, 1874, in-12.

BOLLANDISTES (*Recueil des*). *Saints du 31 mai*, t. VII, p. 418^e (1688). Mention de Roland. Les auteurs déclarent que les renseignements leur font défaut pour le ranger au nombre des saints. *Saints du 16 juin*, t. IV, p. 2^d (1701). Nouvelle mention de Roland, considéré comme un personnage fabuleux. Les auteurs ajoutent : *Nos certiora libenter acciperemus*.

BORMANS (J.-H.). *La Chanson de Roncevaux*. Fragment d'anciennes rédactions thioïses, avec une intro-

duction & des remarques, par J.-H. Bormans. Bruxelles, 1864, in-8.

J.-F. CONYBEARE. Dans *The Gentlemen's Magazine*, août 1817, p. 103, col. 2. L'auteur de l'article annonce l'intention de publier des extraits du texte d'Oxford alors presque inconnu (cité par F. Michel, *Chanson de Roland*, introd., p. V).

DU CANGE, *Dissertation XI sur l'histoire de saint Louis*, par Joinville. Édition Henschel, t. VII, p. 47.

— *Glossarium mediæ & infimæ latinitatis*, au mot *Cantilena Rolandi*. Édit. Henschel, t. II.

DU MÉRIL (Édéléstand), *La Mort de Garin*. Paris, 1862, in-8. Préface, pp. XIII, XIV & XV.

— *De l'Origine de la poésie lyrique en France, pendant le XII^e & le XIII^e siècles*. Pages 303 & 304, note 4. Il est question de Taillefer dans ces deux passages.

EGGELING (J.-H.), *Dissertatio de statuis Ruhlandinis*. Brême, 1700, in-4^o.

ÉGINHARD, *Vita Caroli*, ch. IX, *Annales*, années 777-778. Édition de la *Société de l'Histoire de France*, par A. Teulet. L'attribution des *Annales* à Éginhard est contestée.

ELBERLING, *Kaiser Karl Magnus's kronike*. Édition Elberling. Copenhague, 1867, in-18.

FAUCHET (Claude), *Antiquitez & Histoires gauloises & françoises*. Il attaque l'authenticité de la chronique de Turpin, p. 473 de l'édition de 1611, Genève, in-4.

FAURIEL, *Histoire de la littérature provençale*.

Paris, 1846, 3 vol. in-8. Dans sa 2^e leçon, l'auteur résume le poème de Roncevaux.

— *Origine de l'épopée chevaleresque (Revue des Deux Mondes, septembre 1832).*

GAUTIER (Léon), *Les Épopées françaises.* 3 vol. in-8. Paris, 1865-68.

— *L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge (Revue du monde catholique, 1868, & tirage à part. Paris, Palmé, 1868, brochure de 80 pages in-8).*

— *L'Idée politique dans les chansons de geste (Revue des questions historiques, 1^{er} juillet 1869).*

GRIMM (Wilhelm), *Ruolandes-liet*, herausgegeben von Wilhelm Grimm. Göttingen, 1838, in-8.

GRYPHIANDER (Johannes). *Dissertatio de weichbildis Saxonibus, seu de coloffis Rolandinis urbium quarundam Saxoniarum.* Francf., 1624, in-4. Argentor., 1666, in-4.

GUILLAUME DE MALMESBURY, *De gestis Regum Anglorum*, lib. III, p. 101. Ed. Savile. Il dit que la *Cantilena Rolandi* fut entonnée avant la bataille d'Haftings.

HÉRICHAULT (Ch. d'), *Essai sur l'origine de l'épopée française.* (*Revue des Sociétés savantes, & tirage à part. Paris, 1859, brochure in-8.*)

Histoire littéraire de la France (t. VII, 1746, pp. LXXII & 129, sur la *Chanson de Roland*;—t. XVIII, 1835, pp. 714-720, Notice sur Turolde, auteur de la *Bataille de Roncevaux*, par Amaury Duval;—t. XXII, 1852, Notice sur la *Chanson de Roncevaux*, par P. Pâris).

Historiens de France (Recueil des). On y trouve les

textes relatifs à la bataille de Roncevaux. Il est inutile d'en donner la liste. Il suffit de consulter les tables chronologiques placées en tête des volumes, aux années 777-778. Éginhard a fourni le fond commun de tous ces récits. Il a seul nommé Roland.

KELLER (Ad.), *Karl Meinet*. Édition Ad. Keller. Stuttgart, 1858.

LARUE (abbé de), *Rapport général sur les travaux de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Caen*, 1811. Il donne (p. 201) quelques renseignements sur le manuscrit d'Oxford.

— *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs & les trouvères normands & anglo-normands*. Caen, Mancel, 1834, 3 vol. in-8. L'auteur cite quelques fragments du manuscrit d'Oxford.

LEIBNIZ, *Annales Imperii Occidentis Brunsvicenses*. A l'année 778, il réfute Turpin, & discute l'origine des *Statues de Roland*.

LOESCHHORN (Hans), *Zum normannischen Rolandf-liede*. Leipzig, 1873, brochure in-18, 35 p.

MABILLON, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, 1668, in-fol. (V. II^e siècle, 1^{re} partie, p. 610, sur le monument de Roland & Aude à Saint-Faron).

MARCA (Pierre de), *Histoire du Béarn*. Paris, Camuzat, 1640, in-fol.

— *Marca hispanica*, Paris, Muguet, 1688, in-fol. L'auteur discute la légende de Roncevaux.

MARIANA, *Historiæ de rebus Hispaniæ*. Tolède, 1592, in-fol., & Mayence, 1605, in-4. Au livre VII, ch. XI, récit de la bataille de Roncevaux.

MASSMANN, *Kaiserfchronik*, herausgegeben von Massmann. Quedlinburg, 1849, 3 vol. in-8.

MEYER (Dr Hugo), *Abhandlung über Roland*. Brême, 1868, in-4., brochure de 22 pages.

MEYER (Nicolaus), *Differtatio de statuis & coloffis Rolandinis*. Bâle, 1675, & Halle, 1739, in-4.

MEYER (Paul), *Recherches sur l'épopée française* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6^e série, t. III, 4^e livraison & tirage à part).

MUSSET (Louis de), *Légende du bienheureux Roland, prince français*. (*Mémoires & Differtations sur les antiquités nationales & étrangères*, publiés par la Société royale des Antiquaires de France, t. I, 1817, p. 145 à 171.)

PARIS (Gaston), *Histoire islandaise de Charlemagne*. (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, nov.-déc. 1863, & sept.-oct. 1864.)

— *La Chançon de Roncevaux*, fragments d'anciennes rédactions thioïses. Compte rendu de l'ouvrage de M. Bormans, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, sept.-oct. 1865.

— *Histoire poétique de Charlemagne*. Paris, 1865, in-8.

— *De Pseudo-Turpino*. Paris, 1865, in-8.

— *Abhandlung über Roland*, par le Dr Hugo Meyer. Compte rendu, *Revue critique*, 12 février 1870, t. IX, p. 98.

— *Zum normannischen Rolandliede*, de Hans Læschhorn. Compte rendu, *Romania*, 1873, p. 261.

— *Das Rolandlied*. Édition Bartsch. Compte rendu, *Revue critique*, p. 98, 1875, 13 février.

PASQUIER (Étienne), *Recherches de la France*. Amsterdam (Trévoux), 1723, 2 vol. in-fol. Au livre II, ch. xv, & au livre VII, ch. III, il discute l'authenticité de la légende de Roncevaux.

REIFFENBERG (de), *Chronique rimée de Philippe Moufkes*, publiée avec la *Chronique de Turpin*. Bruxelles, 1836, 1838, 1845, 3 vol. in-4. Ph. Moufkes raconte Roncevaux d'après Turpin, v. 6600 à 9500.

RHETIUS (Johann Friedrich), *Dissertatio de statuis Rolandinis jurium quorundam indicibus*. Francfort, 1670, in-4.

ROQUEFORT-FLAMÉRICOURT (de), *État de la poésie française aux XII^e & au XIII^e siècles*. Paris, 1815, in-8. La *Chanson de Roland* (p. 204) n'est pour lui qu'un hymne militaire qu'il croit perdu.

SAINT-MAUR (François), *Cinq jours d'un Parisien dans la Navarre espagnole*. Pau, 1862. (Sur la topographie de Roncevaux.)

SAUSSAY (André du), *Martyrologium Gallicanum*. Paris, 1638, 2 vol. in-fol. Roland y est nommé parmi les martyrs.

SCHLEGEL (A.-W.), *Origine de l'épopée chevaleresque*, par M. Fauriel. Compte rendu en quatre articles dans le *Journal des Débats*, 22 oct., 14 nov., 31 déc. 1833 & 21 janvier 1834.

SCHUMANN (Gottfried), *Rolandus Magnus variis fabulis involutus explicatus*. Leipzig, 1694, in-4.

STAPPENBECK (Wilhelm), *Ueber die Rolandssaülen*. Berlin, 1847, in-8.

TRESSAN (comte de), *Bibliothèque universelle de*

romans, ouvrage périodique. Paris, décembre 1777, 1 vol. in-12 (p. 210-215), *Chanson de Roland*, par M. de Treffan. C'est une romance de garnison, en 12 couplets, où l'auteur croit restituer l'antique *Chanson de Roland*, ensevelie, comme il dit, dans la poussière des bibliothèques.

TUERK (Karl), *Dissertatio historico-juridica de statutis Rolandinis*. Rostoeh., 1825, in-4.

TYRWHITT, *Canterburys's tales of Chaucer*, 1772-1778. Il signale le premier le manuscrit d'Oxford dans une note du v. 13741.

UNGER, *Karlamagnus's Saga*. Édition Unger. Christiania, 1860, in-8.

WACE, *Roman de Rou*. Édition Pluquet & Le Prévoft. Rouen, 1827 (V. t. II, p. 214, v. 13151. sur Taillefer chantant *Roland* à Hastings).

WEY (Francis), *Histoire des révolutions du langage en France*. Paris, 1848, in-8 (renferme un chapitre sur la *Chanson de Roland*).

ZOEPFL, *Die Rolandssäulen*, 1861.





CHAPITRE III.

LES MOEURS ET LES CARACTÈRES.



LE mot de caractères ne doit pas faire illusion au lecteur; aucune figure n'est retracée dans notre poème avec cette exactitude & cette profondeur d'analyse, ce scrupuleux souci des plus petits détails, qui, dans la littérature moderne, s'imposent à l'écrivain qui veut peindre un caractère. Il y a des physionomies diverses & vivantes dans le *Roland*, mais elles n'y sont qu'esquissées. Ce sont des figures au trait, pourrait-on dire; quelques lignes pures, mais un peu sèches suffisent pour les indiquer. Le poète ignore l'art de les grouper dans un tableau d'ensemble; toutes défilent comme dans une longue frise, chacune, tour à tour au premier plan, en pleine lumière, avec quelques couleurs très-sobres, sans nuances, ni clair-obscur. C'est à la sculpture primitive que cette poésie pourrait le mieux se comparer.

La figure de Charlemagne, si profondément dégradée dans la plupart des chansons de geste composées après le *Roland*, conserve encore dans notre poème sa majesté première. Il est des chansons de geste, parfois même intéressantes & belles, où le grand empereur d'Occident n'apparaît plus que comme un vieillard faible & vindicatif, violent & impuissant, toujours trompé, toujours berné par sa cour & par les nobles, vrai personnage de comédie, dont le *Prusias* de Corneille pourrait donner une idée, mais encore trop relevée. Les auteurs de ces poèmes ont écrit à l'époque de la toute-puissance féodale, & ont voulu flatter tel ou tel des grands vassaux, par le spectacle de la royauté avilie. Mais le *Roland*, quoique le plus ancien texte connu de ce poème ait été rédigé longtemps après que le triomphe de la féodalité était assuré, n'en a pas moins conservé les traces très-vives & très-marquées d'une inspiration antérieure & toute monarchique; & Charlemagne y demeure plus grand que tous les preux, presque plus grand que l'humanité. « Tel homme ne fera plus jusqu'au jugement dernier », dit Olivier, près de mourir (v. 1733).

La majesté extérieure chez lui répond à la grandeur de l'âme. Le lendemain de son enfance, la légende lui a donné cent ans & la sereine beauté d'une belle vieille. A Roncevaux, il a trente-six ans dans l'histoire, deux cents dans la poésie.

Là sied le roi, qui douce France tient;
Son chef fleuri, sa barbe ont blanchoyé,

Noble est son corps, & son maintien est fier,
A qui le cherche, n'est besoin l'enfeigner. (v. 116)

Une sérénité calme est le trait dominant dans sa physionomie.

L'empereur Charles son chef incliné tint,
De sa parole ne fut jamais hâtif;
Sa coutume est de parler à loisir. (v. 139)

Cette sérénité n'est pas inaltérable; cette âme est accessible à la passion, à l'emportement, à la douleur, au désespoir; il prie, il pleure, il s'irrite, il frappe avec fureur sur le champ de bataille; il est farouche contre Ganelon, il est doux & compatissant comme une mère, en relevant la belle Aude qui est tombée morte à ses pieds. Il est assurément plus varié que le pieux Énée, malgré tout l'art de Virgile. Il est plus réel, plus humain, plus vivant. Ses larmes à Roncevaux sont surtout émouvantes; on aime à voir pleurer ce héros, à le voir capable d'amour & de pitié. Il est vrai qu'il pleure moins sur Roland que sur lui-même & sur son royaume, privés d'un tel défenseur. Mais cette sorte d'égoïsme royal est excusable, & naturelle chez ce vieil empereur, habitué, par un si long exercice du pouvoir suprême, à rapporter tous ses sentiments, toutes ses douleurs & toutes ses joies au bien de l'État, à la gloire de l'empire.

Quelques traits d'ailleurs dans ses plaintes ont un accent humain & paternel, plutôt que royal :

Ami Roland ! vrai preux ! jeunesse belle ! (v. 2916)

s'écrie-t-il d'une voix plaintive devant le corps de Roland.

Cette sensibilité du roi nous explique pourquoi Charlemagne est si aimé; pourquoi sa gloire est si chère à tous, que Ganelon lui-même (& pendant qu'il trahit) ne souffre pas qu'on insulte l'empereur. Quand la bataille s'engage à Roncevaux, c'est sur une injure que le neveu de Marfile, Aëlroth, a jetée aux Français contre Charlemagne :

Qui vous devait garder, vous trahit tous ;
Fol est le roi, qui vous laissa aux ports.

— Roland l'ouït ! Dieu ! quel grand deuil alors ! (v. 1192)

Il se jette sur le païen, le perce de sa lance, & le tue en lui criant :

Meurs donc, brigand ! non Charles n'est pas fou ;
La trahison lui fait horreur encor ;

Il fit en preux, quand nous laissa aux ports. (v. 1207)

Olivier mourant (v. 1733), Turpin mourant, donnent à Charlemagne leurs dernières pensées :

Plus ne verrai le puissant empereur. (v. 2199)

Roland, quand sa tête s'égare, quand les ombres de la mort commencent à le couvrir, en se souvenant de *plusieurs choses*, pense surtout :

A Charlemagne, son roi, qui l'a nourri. (v. 2380)

Cette royauté offre trois caractères bien distincts

Elle est d'abord très-militaire. Charlemagne est lui-même un preux, au moins égal, dans sa vieillesse, à tous les jeunes gens qui l'entourent. C'est pour mettre en lumière la vaillance de l'empereur que le poète introduit dans l'action ce long épisode, qui occupe neuf cents vers, l'intervention & la défaite de l'émir Baligant. Cette complication est-elle nécessaire à la marche du poème ou ne fait-elle que la retarder, & en troubler la belle unité? Pour présenter la question d'une façon moins purement esthétique, & comme un problème d'histoire littéraire, & non de goût, cet épisode de Baligant fait-il partie de la rédaction primitive, ou bien n'est-il qu'une interpolation très-ancienne? Il est remarquable qu'un de nos manuscrits, celui de Lyon, beaucoup moins ancien, il est vrai, que le manuscrit d'Oxford, mais tiré peut-être lui-même d'une autorité respectable, ne contient pas cet épisode. Il manque aussi dans le faux Turpin, & dans les imitations & traductions qui ont été faites du *Roland* en Islande (*Karlamagnus's Saga*) & en Danemark (*Kaiser Karl Magnus's Chronike*).

En réalité, Roland ferait assez vengé d'abord par la défaite & la mort de Marfile, ensuite par le châtiement de Ganelon. Mais Charlemagne ferait-il assez grand dans le poème? N'oublions pas que l'objet du poète est de glorifier la France dans son roi, le roi dans Roland, mais aussi dans les exploits de son propre bras, non moins redoutable que tout autre bras. Or, avant l'entrée en scène de Baligant, c'est Roland qui a vaincu Marfile; Charlemagne n'a guère

fait que pourfuivre & noyer dans l'Èbre l'arrière-garde des paiens. L'idée du poëme était en effet que Roland mourût, mais vainqueur, & que Charlemagne vengeât Roland; mais l'eût-il fait avec assez de gloire contre un ennemi déjà plus qu'aux trois quarts détruit? C'est pour rehausser la gloire de Charlemagne, avec l'éclat de la vengeance, que l'emir doit venir se faire battre devant les murs de Saragoffe. Le deffein fut bien arrêté probablement, dès l'origine de l'épopée, d'opposer le chef du chriftianisme au chef de l'islamisme, face à face, & de montrer le premier vainqueur du fecond.

Un autre caractère de la royauté dans Roland, c'est qu'elle n'est ni abfolue, ni despotique, mais plutôt presque parlementaire, fi le mot n'est trop moderne. Elle laiffe à fes fujets une grande liberté d'allure & de langage. Dans ce poëme, où Charlemagne est fi grand, on lui parle toujours fans adulation, & quelquefois avec une franchise peu respectueufe (v. 206). Lui-même encourage à parler librement; jamais il ne prend une réfolution fans avoir confulté les grands; & non pas quelques favoris complaisants, mais réellement toute l'ariftocratie de l'armée; plus de *mille* perfonnes (v. 177). Il adopte avec docilité l'opinion de la majorité; c'est chez lui principe de gouvernement, non pas faiblesse de caractère.

Par ceux de France, il veut tout gouverner. (v. 167)

On ne peut être à la fois parlementaire & despo-

tique. Aussi Charlemagne rencontre-t-il chez ses propres sujets des limites à sa puissance. Il ne fait pas tout ce qu'il veut; & peu s'en faut que Ganelon n'échappe à sa vengeance. Tel est le caractère de cette royauté aristocratique. Charlemagne en réalité, par l'ascendant de son génie & de ses victoires, avait été presque tout-puissant. Mais il avait toujours respecté les formes de la monarchie tempérée, & consulté les grands, comtes ou évêques, dans les parlements qu'il tenait régulièrement deux fois chaque année. Plus tard dans la société politique, telle qu'elle fut constituée au xi^e siècle, l'influence de l'aristocratie devint plus grande encore; & la notion même de la monarchie absolue devait être étrangère à l'auteur de *Roland*. Elle ne se réveilla dans la société chrétienne qu'au siècle suivant, en Allemagne & en Italie, autour des Hohenstaufen.

La royauté carolingienne dans la *Chanson de Roland* n'est pas seulement militaire par un côté, parlementaire & aristocratique par l'autre : elle est encore vaguement sacerdotale. Elle a un caractère religieux qu'elle ne reçoit pas seulement du sacre ni de l'aveu & de la protection de l'Église, mais qu'elle puise en elle-même dans un rapport direct & immédiat qu'elle entretient avec la divinité. Le roi, sans la médiation du prêtre, obtient tout du ciel, qui fait des miracles en sa faveur & arrête le cours du soleil pour ce nouveau Josué. A peine voit-on ici l'Église à côté de Charlemagne; encore moins la voit-on au-dessus. L'empereur est un peu pape & roi, tout ensemble.

Quand Ganelon prend congé de lui pour aller en ambassade :

Au nom, dit Charles, de Jésus & au mien.
De sa main droite, l'a absous & signé. (v. 339)

c'est-à-dire marqué du signe de la croix.

Dans nos idées modernes, l'intervention directe de Dieu, l'arrivée sur le champ de bataille d'un ange qui reconforte Charlemagne, &, pour ainsi dire, la partialité bien accusée de la Providence en sa faveur, diminueraient un peu la gloire du vainqueur. Nous aimons mieux que les héros paraissent ne devoir qu'à eux seuls leurs triomphes; mais ni l'antiquité, ni le moyen âge n'en auraient jugé ainsi : & dans l'*Illiade*, comme dans la *Chanson de Roland*, l'on admire, l'on respecte autant, dans un héros, la faveur manifeste des dieux, que les qualités plus personnelles de la vigueur ou de la bravoure. Il est curieux de voir à quel point les idées se sont modifiées sur ce point. Aujourd'hui on croit diminuer la valeur d'un homme en disant de lui qu'il est heureux. C'est le langage que l'envie tient en parlant des grands capitaines ou des grands ministres. Au contraire, même à une époque très-peu croyante de l'antiquité, Cicéron pensait ne pouvoir adresser un plus bel éloge à Pompée que de l'appeler *heureux*; nommer un homme *heureux*, c'était alors le langage de la flatterie. Le moyen âge là-dessus sentait plutôt comme l'antiquité qu'à notre manière, & les héros ne lui semblaient jamais plus grands que lorsque Dieu faisait tout pour eux.

Nous trouvons peut-être que cette royauté presque sacrée demeure trop terrestre dans ses mœurs, trop belliqueuse dans ses goûts, trop sanguinaire dans ses victoires. Nous avons raison; toutefois ceci mérite quelque réflexion. Affurément la politique de Charlemagne dans la légende aussi bien que dans l'histoire est violente, farouche, oppressive. Quand il prend Cordres :

En la cité n'est resté nul païen :
Tous font occis ou devenus chrétiens. (v. 101)

Quand il prend Saragoſſe :

. . . Les évêques, les eaux étant bénites,
Au baptistère les païens conduisirent.
S'il en est un qui à Charles résiste,
Il le fait pendre ou brûler, ou occire. (v. 3667)

Le dénoûment du poëme est farouche, & les mœurs du siècle furent moins cruelles dans l'histoire qu'elles ne le sont ici dans la légende. Non-seulement Ganelon lui-même est écartelé (c'est, par une antique tradition, le supplice réservé aux traîtres), mais les trente otages, ses parents, qui avaient répondu comme caution pour lui, sont pendus. Cette législation sanguinaire ne se rencontre dans aucun des codes barbares que nous possédons, ni à nulle page de notre histoire; elle est de pure fantaisie, & c'est, il faut l'avouer, une fantaisie assez sombre.

Je ne veux ni justifier, ni excuser ces barbaries, même relativement & en m'appuyant sur les idées & les mœurs générales de l'époque. Ce que je veux

remarquer, c'est, à travers ces flots de sang versé, la bonne foi persistante, absolue, de Charlemagne & de l'armée chrétienne; c'est la conviction profonde où ils sont de leur droit. Par là, l'époque & l'homme se relèvent au point de vue moral. Ils sont un effroyable abus de la force, mais non pas sciemment; & loin de déclarer qu'elle passe avant le droit, c'est le droit seul qu'ils invoquent, avec une sincérité qui ne peut être révoquée en doute. Cette préoccupation du droit est constante dans tout le moyen âge; elle est un des beaux traits de l'époque. « Jamais, dit très-justement Ozanam à ce sujet, on ne produisit plus de titres faux, parce que jamais les peuples ne se montrèrent moins disposés à reconnaître les pouvoirs sans titres. Les imaginations étaient crédules, mais les consciences étaient exigeantes. » (Œuvres, t. IV, p. 372.)

Cette préoccupation est sensible dans notre poème, & tous les personnages ont ce mot sans cesse à la bouche :

Païens ont tort, & chrétiens ont bon droit (v. 1015),

dit Roland; & dans la grande bataille de Saragoſſe, tous les Français s'écrient :

Charles a droit contre le paganisme;
Ici de Dieu commence la justice. (v. 3367)

Et quand Charlemagne les harangue un peu après :

Vous le savez; contre païens j'ai droit.
Les Francs répondent : vous dites vrai, ô Roi. (v. 3413)

Affurément, de cette affirmation fondée ou non, mais persistante, du bon droit de Charlemagne, naît une partie de l'intérêt du poème. C'est parce qu'il a le droit absolu pour lui, qu'il est toujours considéré comme le bras armé, l'instrument direct & docile de la Providence; & c'est de cette pensée qu'est née cette fin saisissante, originale, qui termine notre poème, en le rattachant à la fois à toute l'épopée carolingienne.

Le roi a vu mourir son neveu bien aimé, les douze pairs, des milliers de Français. Il a durement souffert, & dans son corps & dans son âme; rentré dans sa capitale, il espère au moins qu'il va goûter quelques jours de repos. Non, jamais de repos; sa vie n'est pas à lui; elle est à Dieu. Un ange descend du ciel, & lui dit : « Charlemagne, lève-toi; va, cours en Syrie, la chrétienté aux abois t'y appelle. » Et l'empereur las & découragé voudrait n'y pas aller : « Dieu ! s'écrie-t-il, que ma vie est peineuse ! » Il obéira cependant, nous le savons, sans que le poète le dise. Ainsi de nouveaux exploits sont prévus après ces grands exploits; de nouvelles chansons, après cette chanson; le poème de Roland nous apparaît, non plus comme une œuvre unique & isolée, tels que sont ces poèmes, limés & achevés, qu'on écrit dans le silence du cabinet, mais comme un beau fragment du chant interminable, qu'un peuple a chanté durant deux siècles. Quant à Charlemagne, ce rôle de soldat de Dieu, toujours debout, toujours vigilant, comme la Providence elle-même, courant d'un bout du monde à

l'autre pour venger la vérité, ce rôle indiqué si bien en quinze vers, par un tableau saisissant, jette autour de son front une incomparable grandeur.

Rien dans notre épopée n'est au-dessus de Charlemagne ; cependant le héros du poème n'est pas Charlemagne ; assurément, c'est Roland. On a remarqué avec raison que le héros d'une épopée était rarement un roi, & que le choix d'un roi pour héros n'était pas heureux en général. Dans une situation inférieure, les passions rencontrent plus d'obstacles, & par là même le jeu des passions offre plus d'intérêt.

On reconnaît Charlemagne entre tous à sa majesté, Roland à sa mine guerrière. Voyez ce païen qui

Très-vertueux & brave combattant
Parmi sa voie a rencontré Roland ;
Sans l'avoir vu l'a reconnu vraiment
Au fier visage & au corps noble & gent
Et au regard & au maintien vaillant ;
Ne peut dompter la terreur qu'il ressent
Et veut s'enfuir mais inutilement. (v. 1594)

Voyez-le s'avancer lui-même, l'admirable guerrier :

Aux ports d'Espagne il a passé, Roland,
Sur Veillantif, son bon cheval courant,
Porte ses armes d'un air fort avenant ;
Et son épieu le preux va brandissant,
Contre le ciel la pointe il va tournant.
En haut se lace un gonfanon tout blanc,
Les franges d'or jusqu'aux mains lui battant.
Noble a le corps, le front clair et riant ;
Son compagnon vient après, le suivant,
Et ceux de France le nomment leur garant. (v. 1152)

Roland, c'est la bravoure incarnée & faite homme.

Quand Roland voit que bataille y aura,
Moins fier ferait lion ou léopard. (v. 1110)

Tout le poème n'est qu'un tableau animé de cette bravoure. Au conseil il appuie toujours le parti le plus belliqueux ; & quoiqu'il justifie l'outrecuidance de ses paroles par les grands coups qu'il frappe dans le combat, son amour des armes peut sembler excessif, aveugle, imprudent ; & là est assurément le défaut de ce brillant caractère. Roland est brave à outrance ; & de plus, il y a, je n'ose dire une tache, mais une imperfection dans sa bravoure. Il est trop sensible à la gloire, & trop accessible à l'orgueil. Il n'est pas exempt même de vanité. Nous le verrons dix fois redouter « que mauvais chant de lui ne soit chanté. »

Ce point d'honneur exagéré fait de Roland le type, non-seulement du baron féodal du XI^e siècle, mais du gentilhomme français de tous les siècles. Il ressemble déjà aux vaincus de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. Héros idéal de la chevalerie à sa naissance, il n'est pas exempt du germe des défauts par lesquels la chevalerie devait périr. A un point de vue plus général encore, Roland est le type du soldat français, dans tous les temps & sous tous les drapeaux : brave, intrépide, mais moins encore par l'amour des aventures & du danger, que par une généreuse terreur que lui inspire la seule idée qu'il pourrait passer pour lâche ou pour timide. D'autres races tiennent

peu à la vie; ce sentiment au contraire est exceptionnel en France; mais quelque chose y sembla toujours plus précieux que la vie, c'est la réputation. C'est ainsi que Roland perd l'arrière-garde tout entière & lui-même, à Roncevaux, par sa folle obstination; il dédaigne d'appeler Charlemagne à son secours, il aurait peur de paraître avoir peur. Tous ces petits défauts de l'homme donnent de la vie & de la vérité au caractère. Les héros des épopées postérieures sont des hommes de fer, ou de marbre, qui frappent mécaniquement des coups terribles. Cela touche peu. Ils ne sont guère plus épiques qu'un canon ou un obusier, qui sont, sans s'émouvoir, eux aussi, des exploits bien plus grands encore. Mais Roland reste humain & passionné; c'est par là qu'il nous touche; il est capable de pitié.

Barons français pour moi vous vois mourir
Et ne vous puis sauver ni garantir.
... De deuil mourrai, si nul ne m'y occit! (v. 1863)

Sur le champ de bataille, il a des accents admirables en voyant tomber Olivier. S'il entre quelque vanité dans sa bravoure, le dévouement & l'abnégation n'en sont pas moins le principal ressort.

Ici devons tenir pour notre Roi!
Pour son seigneur souffrir détresse on doit
Et endurer & grands chauds & grands froids
Et perdre on doit de sa peau, de son poil. (v. 1009)

Et ce dévouement d'homme à homme n'exclut pas

pendant le patriotisme pur, le dévouement au pays :

Terre de France, vous êtes doux pays! (v. 1861)

Combien de fois une exclamation d'amour envers la France s'échappe des lèvres de Roland!

Sa fin relève & expie les imperfections & les fautes de sa vie. Véritablement le récit en est aussi sublime qu'une œuvre humaine peut l'être! Il y a là trois cents vers dignes d'être comparés à tout, &, il faut le remarquer, qui ne ressemblent absolument à rien. Ni l'antiquité n'avait inventé, ni la poésie chrétienne n'a pu retrouver de pareils traits pour peindre une mort héroïque.

Le caractère d'Olivier n'est pas calqué sur celui de Roland. [Le poète a conscience du contraste qu'il met entre eux, & lui-même le résume dans ces vers :

Roland est preux & Olivier est sage
Ils font tous deux d'un merveilleux courage. (v. 1093)]

[En face du preux Roland, téméraire & orgueilleux dans sa bravoure, le sage Olivier apparaît plus touchant & non moins admirable] Ses exploits ne seront guère au-dessous de ceux de Roland, & il mourra, par la faute de Roland, ayant prévu le désastre, mais résigné, en embrassant son compagnon d'armes.

[Cette belle figure offre je ne sais quoi de plus aimable que les traits austères & presque durs de Roland.] Pourtant le héros du poème est Roland, & non Olivier.] Mais ni dans la vie, ni dans les poèmes, les

meilleurs n'ont toujours le premier rang. Une sorte de fatalité, que l'histoire transmet à la poésie, & que la poésie subit, distribue les rangs, non pas toujours en proportion des vertus. Ainsi dans l'*Illiade*, Hector me touche plus qu'Achille; & dans Corneille, Curiace plus qu'Horace. Ils ne sont pas moins braves, & ils sont plus humains. Achille, Horace, sont pourtant les héros; Hector & Curiace, les vaincus; & notre âme ne se révolte point contre une loi qui est vraie dans la poésie parce qu'elle est vraie dans l'histoire.

L'amitié des deux preux, née dans un duel mémorable, où ils s'étaient trouvés dignes l'un de l'autre, continuée à travers cent campagnes victorieuses, & sacrée enfin par cette mort commune à Roncevaux, n'est certes ni moins belle ni moins touchante que l'illustre amitié d'Achille & de Patrocle; elle la rappelle, & souvent l'auteur obscur du *Roland* nous fait penser à Homère. Avait-il lu l'*Illiade*? Dans le texte? assurément non; qui savait le grec parmi les trouvères? Dans quelque imitation latine? c'est possible, mais fort peu probable. A la vérité, Homère est nommé dans le *Roland*, mais cette allusion même est une preuve de la complète & poétique ignorance du trouvère. Il dit en parlant de l'émir de Babylone :

C'était l'émir, le vieux d'antiquité.

Avant Virgile & Homère était né! (v. 2615)

Certes, c'est plutôt là une preuve que notre poète ne

savait ni qui fut Virgile ni qui fut Homère. Je n'en suis pas moins frappé des nombreuses ressemblances qui sont entre les deux poèmes. On pourrait pousser très-loin ce parallèle. Il est certain que plusieurs traits dans la physionomie de Charlemagne rappellent Agamemnon ; que Roland ressemble à Achille, comme lui, follement brave & trop sensible à la gloire ; que même Olivier rappelle Patrocle, & le vieux Naimès, Nestor. Quand je lis qu'à Roncevaux :

Comme le cerf s'enfuit devant les chiens
Devant Roland s'enfuyaient les païens (v. 1874),

je crois lire une comparaison homérique.

Ces discours que s'adressent l'un à l'autre les combattants, ces invectives dont ils s'accablent, nous transportent en pleine *Iliade*. Faut-il remarquer en outre, la fréquente répétition des mêmes formules, & surtout l'emploi perpétuel du dialogue, à tel point que sur quatre mille vers que renferme le *Roland*, plus de seize cents sont placés directement dans la bouche d'un personnage ?

Ces points nombreux de ressemblance entre l'*Iliade* & la *Chanson de Roland* ne doivent pas nous étonner. Il n'est pas nécessaire pour les expliquer de croire que le poète du *xr^e* siècle se soit nourri d'Homère. Nous avons lieu de croire qu'il en connaissait tout juste le nom. Mais les voyageurs qui nous ont décrit les luttes & les guerres des peuples sauvages de l'Amérique, ont tracé des tableaux presque semblables

à ceux qu'offrent ces épopées; & ainsi ils nous ont appris que partout où les passions sont semblables, les mœurs sont analogues & que des civilisations profondément distinctes, mais également primitives, peuvent, à mille lieues, à deux mille ans de distance, offrir bien des traits communs¹.

Après Charlemagne, Roland & Olivier, les figures secondaires offrent encore de l'intérêt.

Naimés, le vieux duc de Bavière, le sage conseiller de Charlemagne, reste bouillant devant l'ennemi malgré l'âge & la sagesse; son influence auprès de l'empereur est toujours respectée, toujours salutaire; il est la voix qui ne donne jamais qu'un bon conseil, conforme ensemble au bien & à l'honneur. Turpin, l'archevêque de Reims, est plus original. Il procède directement de ces évêques francs créés par Charles Martel, qui les prenait parmi les meilleurs capitaines; à la fois récompensant ainsi les grands services militaires & étendant son autorité sur l'Église. Ce prêtre-guerrier a surpris & parfois scandalisé la critique. Je doute en effet qu'il soit toujours parfaitement conforme aux règles canoniques, mais je crois que, par delà les règles, il est vraiment chrétien, même édifiant à sa manière. Ce n'est pas un simple chevalier, un preux comme les autres. Le caractère sacré dont il

1. Dès le XIII^e siècle, les érudits du temps rapprochaient les noms de Roland & d'Achille. Le chroniqueur Ordéric Vital apostrophe ainsi le croisé Boémond : O noble athlète, guerrier comparable au Thessalien Achille, ou au Français Roland. (Édition de la *Société de l'Histoire de France*, t. III, p. 186.)

est revêtu n'est pas toujours mis de côté. Avant, après la bataille, quelquefois même pendant le combat, le prêtre réparait. Le prêtre, autant que le guerrier, se déclare dans la courte harangue qu'il adresse aux Français :

« Seigneurs barons, Charles nous mit ici ;
 Pour notre roi, nous devons bien mourir.
 La chrétienté aidez à foutenir.
 Bataille auez, je vous le garantis ;
 Car à vos yeux, voici les Sarrafins.
 Dites vos faites, criez à Dieu merci ;
 Je vous abfous pour vos âmes guérir.
 Si vous mourez, vous ferez saints martyrs ;
 Siéges auez dans le grand paradis. »
 Français descendent, à terre se font mis,
 Et l'archevêque de par Dieu les bénit.
 Pour pénitence, leur dit de bien férir. (v. 1127)

Pendant la bataille, & dans la chaleur de l'action, j'avoue que Turpin est quelquefois moins édifiant. Il est assez singulier que le seul vers du poème où il y ait une nuance, bien légère d'ailleurs, d'ironie envers les moines, soit placé dans la bouche de l'archevêque. En voyant Roland écraser les Sarrafins, il s'écrie, plein d'admiration :

Vous faites assez bien.
 Telle valeur doit avoir chevalier
 Qui armes porte & sur bon cheval sied ;
 Tel en bataille doit être, fort & fier,
 Ou autrement ne vaut quatre deniers,
 Doit être moine en un ces moutiers
 Et tous les jours pour nos péchés prier. (v. 1877)

Il va fans dire que Turpin est de tous les guerriers

celui aux yeux duquel la lutte engagée contre les Sarrafins offre le plus exclusivement le caractère d'une lutte religieuse.

Il voit passer le Sarrafin nègre Abîme, le porte-étendard de Marfile.

Mais l'archevêque ne peut aimer Abîme,
En le voyant, le frapper il désire
Et à foi-même se dit d'un air tranquille :
« Ce Sarrafin semble fort hérétique !
Plutôt mourir que n'aller point l'occire.
Jamais n'aimai couard ni couardise. » (v. 1642.)

Ainsi, dans notre poëme, le prêtre même est un guerrier. J'avoue que le récit de tant de grands coups d'épée est un peu monotone. Mais l'*Iliade* elle-même n'échappe guère à ce défaut, si c'est là un défaut. En effet, pourquoi donc accuser le poëte du changement que les siècles ont apporté dans les mœurs ? Si la guerre est toujours vivante, & toujours prête à se déchaîner par la folie des passions humaines, elle a changé beaucoup de nature & de caractère. A Roncevaux, comme « aux champs où fut Troie », elle n'était qu'une suite de duels gigantesques où le courage, l'adresse, toutes les qualités personnelles des deux adversaires étaient aux prises, dans une joute brillante & furieuse. Mais depuis quatre siècles, & encore plus depuis quelques années, la guerre n'est plus que le jeu contraire de deux machines très-puissantes & très-compliquées, dont la science fait jouer les ressorts, sans qu'il y soit presque besoin de bras robustes & d'âmes bien trempées. Donc tant qu'on

s'est battu, homme contre homme, épée contre épée, les interminables exploits des Achilles & des Rolands ont passionné les générations humaines, & même ces longs discours que les combattants s'adressent sur le champ de bataille, avaient leur raison d'être & leur charme particulier. Du jour où l'on s'est battu canons contre canons, où la guerre n'a plus été qu'une lutte scientifique, & l'on pourrait dire, mécanique, les longs duels de l'*Iliade* & des *Chansons de geste* ont perdu la plus grande partie de leur intérêt. Du moins ils ne nous touchent plus directement; il faut un effort d'imagination & d'étude pour nous replacer dans des conditions si différentes de celles où nous vivons aujourd'hui.

L'un des personnages essentiels de notre poème est celui du traître Ganelon. Tous ceux que nous avons étudiés jusqu'ici sont originaux, mais simples. Ganelon seul est complexe, &, si l'on veut, compliqué. C'est que Ganelon dans le *Roland* n'est pas le génie du mal, mais plutôt le génie du bien déchu. D'autres chansons de geste nous offrent des types de traîtres, traîtres de naissance, pour ainsi dire, voués fatalement aux crimes les plus noirs, qu'ils accomplissent sans sourciller, sans laisser paraître ni hésitation, ni remords. Ganelon a été conçu d'une façon beaucoup moins enfantine, & beaucoup plus vraie.

A l'origine, c'est un preux des plus nobles & des plus braves parmi ceux qui entourent Roland. Il est puissant, il est riche, il est noble, il est beau surtout, si beau que ses compagnons eux-mêmes l'admirent.

Par où va-t-il donc déchoir, ce magnifique chevalier ? Dirai-je par l'orgueil ? Ce ferait trop peu dire. Tous nos héros sont orgueilleux ; Roland plus qu'aucun autre. Roland est orgueilleux jusque dans la mort : près d'expirer il se traîne vers l'Espagne pour mourir en conquérant, & sa voix, déjà presque éteinte, énumère avec complaisance les conquêtes de Durandal.

Mais chez Ganelon l'orgueil dépasse la force ; de là deux sentiments qui le troublent, la jalousie & le soupçon. Ganelon croit que tous les honneurs ne sont dus qu'à son bras, & il s'irrite, comme d'un outrage personnel, de tous ceux que d'autres que lui obtiennent. Sa haine contre Roland, contre son beau-fils, le fils de sa femme, n'est pas expliquée dans le poëme ; mais a-t-elle besoin de l'être ? Il est jaloux de Roland, & sa jalousie le rend soupçonneux. Voilà le point de départ. Il est clair qu'il hait Roland, avant que le poëme commence ; dans le premier conseil il parle bien moins pour la paix que contre Roland. On objecte ceci : puisque Ganelon est brave, puisqu'il montre même sa bravoure en face de Marsile, au milieu du camp sarrasin, pourquoi cette haine mortelle contre Roland, qui lui a fait honneur en le désignant pour une mission dangereuse ? C'est qu'il est encore plus jaloux & plus soupçonneux qu'il n'est brave. Sa première pensée est que Roland l'a désigné pour le faire périr. En un moment ce soupçon grandit, terrasse cette âme faible, la jette comme hors d'elle-même, & soulève cette tempête de haine aveugle & de folle terreur qui éclate aux yeux du

roi, & préface tant de malheurs. Convaincu qu'on en veut à sa vie, Ganelon, brave au fond, se trouble, se lamente & s'apitoie comme une faible femme. Mais il n'est plus lui-même; le soupçon & la haine l'ont aigri & bouleversé jusqu'à la folie.

Ce caractère est tellement complexe que vainement Roland, voyant la rage de Ganelon, s'offre de bon cœur pour le dangereux message; Ganelon refuse alors; ce haineux aime sa haine; il veut être outragé pour goûter sa vengeance. Ce raffinement est puisé dans la vérité. Qui hait bien, tient à ses griefs.

Après cela, quand il est devant Marfile, auquel il tient un langage insolent pour l'irriter, à dessein, contre Charlemagne, je ne suis pas surpris de le retrouver un moment brave & vaillant en face de l'ennemi¹. C'est que Roland n'est plus sous ses yeux. La haine subsiste, mais elle est moins folle, & le soupçon ne paralyse plus l'âme du preux par l'excès de la rage. Ce n'est toutefois qu'un dernier éclair; bientôt la trahison, d'ailleurs préméditée, envahit cette âme tout entière, & la voue à l'infamie sans rémission. Il accepte des présents, moins par avarice que pour sceller le pacte infâme; sur les reliques de son épée, il jure de livrer Roland; car la religion était tellement entrée jusqu'au fond de ces cœurs, qu'on croyait jusqu'au bout, même en trahis-

1. L'insolence est d'ailleurs, dans les chansons de geste, un trait commun à la physionomie de tous les ambassadeurs, chrétiens ou sarrasins, royaux ou féodaux.

fant. Alors, comme dit le poëme, *le crime est consommé.*

Ainsi Ganelon est brave & beau, mais plus orgueilleux encore; l'orgueil le rend jaloux; la jalousie le rend ombrageux; il n'a pas peur de mourir, mais il s'irrite jusqu'à la fureur, en croyant qu'on l'a voué à la mort. De là le besoin de vengeance; &, pour se venger, la trahison. Le mérite du poëte, & ce qui fait l'art recherché que nous avons loué ici, c'est d'avoir placé ce jeu des mauvaises passions dans une âme qui n'était pas mauvaise au fond, qui avait même quelque grandeur.

C'est bien ainsi que tout le moyen âge a compris Ganelon. En parlant de ce traître, & de la funeste lignée à laquelle il appartient & qui devait fournir encore d'autres Ganelons, l'auteur de Girard de Viane, Bertrand de Bar-sur-Aube, trouvère du XIII^e siècle, employait avant nous cette comparaison de Ganelon avec les *Anges déchus.*

C'est par orgueil, pour vrai vous le difons,
 Qu'a trébuché en terre maint baron,
 Tout comme ont fait (de vrai nous le favons)
 Anges du ciel que leur rebellion
 A fait tomber dans la perdition.

L'amour n'occupe dans la *Chanson de Roland* qu'une place discrète. Quand la belle Aude apprend de Charlemagne la mort de Roland, son fiancé, elle se pâme & tombe morte aux pieds du roi. L'épisode est profondément pathétique; mais il occupe vingt

vers, & il n'est pas question d'Aude dans le reste du poème (sauf dans une courte allusion au vers 1,721). Il est des chansons de geste où, jusqu'au milieu des champs de bataille, les femmes sont présentes à la pensée des héros. Rien de semblable ici. Roland mourant dit adieu à tout & à tous, au roi, à ses amis, à la France, à sa bonne épée. Il n'a pas un souvenir pour sa fiancée. J'explique cet oubli de la façon la plus naturelle : Roland aimait moins qu'il n'était aimé. Le trouvère a placé l'amour au cœur de la jeune fille, mais il a jugé l'amour indigne du cœur du guerrier. Car le héros de nos épopées, c'est le guerrier. Être aimé le rehausse & décore son front d'un prestige nouveau. Aimer l'amoindrirait. Telle est du moins la doctrine de la plupart de nos chansons de geste. Toujours la femme y fait les premières avances, & elle aime plus qu'elle n'est aimée.

La reine de Saragosse, Bramimonde, est une figure aimable & douce. Sa conversion est mieux préparée, mieux expliquée que la plupart des conversions poétiques, au théâtre ou dans l'épopée. Elle a perdu en effet la foi en Mahomet, par l'excès de ses malheurs, en voyant mourir Marfile & tomber Saragosse. Bien traitée par Charlemagne, elle arrive doucement à accepter la foi de son vainqueur. En ce temps la victoire avait un grand prestige sur les âmes : on croyait encore qu'une bataille était le jugement de Dieu. Nos ancêtres avaient foi dans cette doctrine, aussi leurs ennemis étaient à leurs yeux les ennemis mêmes de Dieu. Le poème nous montre les démons

emportant les âmes des Sarrafins, à mesure qu'ils tombent sous les coups des Français. Bien plus, la foi seule établit une différence entre les Français & les Sarrafins; le trouvère les a peints d'ailleurs tout semblables, & leur a prêté les mêmes mœurs. Les Sarrafins sont braves.

S'il fût chrétien, ferait un vrai baron (v. 899),

est-il dit de plusieurs d'entre eux. L'épithète de *félons* attachée à leur nom ne signifie pas *lâches*, mais *traîtres envers Dieu*; car le moyen âge ne croit guère à la bonne foi dans l'erreur.

Au reste les mœurs sont semblables dans les deux camps. Évidemment il est au-dessus des forces d'une poésie populaire & naissante de peindre une civilisation différente de celle dans laquelle elle se développe; au contraire elle y assimile toutes les autres. Ainsi, dans l'*Iliade*, les Troyens ressemblent aux Grecs; dans *Roland*, les Sarrafins ressemblent aux Français: mêmes vêtements, même armure, même façon de combattre. L'histoire sur tous ces points contredit la légende; rien ne ressemble moins à Roncevaux que la bataille réelle de Poitiers, où, selon le chroniqueur, les fantassins chrétiens de Charles Martel tenaient *comme une barre de fer, comme un bloc de glace*, contre les charges furieuses des cavaliers arabes.

La constitution politique est la même dans les deux pays, selon notre poète. Marfile règne comme Charlemagne, aristocratiquement, & entouré d'un conseil

de grands. Blancandrin est appelé *chevalier*; les nobles Sarrafins ont des *fiefs*; les chefs encouragent les païens, comme les chrétiens, en leur promettant des terres & des honneurs après la victoire. Les païens font des vœux à leurs divinités sur le champ de bataille. Bramimonde, sur les tours de Saragoffe, est entourée de *clercs & de chanoines*,

Ceux que Dieu n'aime, leur loi n'est que mensonge;

Ils n'ont point d'ordre; leur tête est sans couronne. (v. 3637.)

Ainsi la conception de l'ennemi dans le *Roland* est presque enfantine, à force de simplicité; il est pareil au compatriote, seulement l'un est tout bon (sauf le traître, qui passe à l'ennemi), l'autre est tout mauvais. L'un *a bon droit*, l'autre *a tort*. L'un a Dieu, l'autre a les démons pour lui. On combat foi contre foi, plutôt que pays contre pays; il n'y a pas de patrie sarrafine; l'unité du monde musulman est dans le nom de Mahomet, & des extrémités de la terre l'émir de Babylone vient au secours de Marfile. Là-dessus la légende est d'accord avec l'histoire; elle a bien compris le caractère cosmopolite de l'invasion arabe dans son premier effort.

La chanson de geste a souvent calomnié les Sarrafins. Le langage & les sentiments qu'elle prête à Blancandrin, au début de *Roland*, en font une preuve: l'histoire ne nous apprend sur leur compte rien d'aussi abominable. D'ailleurs, jusqu'aux croisades (& le *Roland* dans le texte où nous l'étudions est antérieur

aux croisades), les Sarrasins furent mal connus en Occident. On les confondait de bonne foi, du moins parmi le peuple, avec les païens, & par une étrange confusion on supposait qu'ils adoraient non-seulement Mahomet, mais tel Dieu de l'antiquité, surtout Apollon, ou telle idole germanique, ou gauloise, comme Tervagant. C'est ainsi que Marfile

Sert Mahomet, d'Apollon se réclame. (v. 8.)

Après la défaite de Marfile, les Sarrasins brisent les statues d'Apollon, de Tervagant, de Mahomet. Les mœurs & les doctrines des Musulmans ne se retrouvent en rien dans cette scène; mais de vagues souvenirs du paganisme ont pu y apporter quelques traits. Souvent les dieux, sourds aux prières des hommes, avaient vu briser leurs idoles; en Arcadie on fouettait les statues de Pan s'il laissait souffrir de la faim ses adorateurs.

Tous les ennemis de Charlemagne sont également Sarrasins. Au XIII^e siècle, la fièvre sacrée des croisades allait transporter toute la nation; dès le XI^e, les voyages pacifiques, ou les pèlerinages armés qui préludaient à la croisade, avaient réveillé, avant la croisade elle-même, la haine des Musulmans & le souvenir des luttes nationales soutenues contre eux par Charles Martel, Charlemagne & les grands feudataires du midi de la France. Par l'effet simultané de la légende, qui tend toujours à simplifier l'histoire, en exagérant un élément des faits pour supprimer

les autres, & des passions contemporaines, qui ravivaient & grossissaient la terreur du nom musulman, tous les autres ennemis qui avaient combattu contre la France ou contre Charlemagne furent oubliés; ou plutôt tous également, Saxons, Lombards, Avars & Gascons, tout aussi bien que les vaincus de l'Espagne, furent également transformés en Sarrafins.

On remarque que les personnages du poème appartiennent tous à l'aristocratie féodale. Au XI^e siècle, la noblesse de France, dans sa verte jeunesse, témoignait d'une vigueur & d'une audace qui éblouissaient la nation. Irrésistible conquérante, en moins de cent ans elle envahit le Portugal avec Henri de Bourgogne, l'Italie & la Sicile avec les fils de Tancrede de Hauteville, l'Angleterre avec Guillaume, la Syrie avec Godefroi de Bouillon; elle fonde partout des royaumes français. De simples gentilshommes conquièrent des couronnes royales.

Tant de bravoure, tant d'éclat, tant de succès imposaient à l'épopée le choix de ses héros. Tous sont des grands, tous des chefs illustres; le peuple ne paraît pas dans les anciennes épopées, ou s'il y paraît, c'est, comme le chœur des tragédies antiques, en une troupe indistincte & anonyme dont l'existence toute collective ne dispose que d'une voix, & se borne à approuver ce que les chefs ont dit.

Il était naturel qu'une épopée aussi aristocratique par le choix de ses héros ne fût mêlée d'aucun élément comique. Un seul passage offre une tendance au

comique : c'est quand Ganelon, livré aux valets de cuisine, est accablé par eux de coups & de mauvais traitements. Cette sobriété extrême & peut-être excessive, dans l'emploi du comique, devait aller toujours en s'atténuant. Un autre excès devait gâter beaucoup de nos chansons de geste, la trivialité. La Chanson de Roland pécherait plutôt par un peu de raideur.

On y remarquera la même discrétion dans l'emploi du merveilleux. La plus ancienne des chansons de geste ne connaît pas ces ressorts amusants mais frivoles dont la poésie épique postérieure, sous l'influence de la Bretagne & de la Table Ronde, abusa si fort. Elle ne connaît ni les fées, ni les enchanteurs, ni les magiciens, ni les palais de diamant ; elle croit profondément au merveilleux & au miracle ; mais par acte de foi, non par jeu d'imagination. Aussi n'admet-elle d'autres instruments de ce merveilleux discret, que les Anges ; ce sont eux qui descendent du ciel à la voix de Dieu pour emporter l'âme de Roland mort, ou pour consoler Charlemagne ; & nous verrons que le poète a su tirer de leur intervention des effets très-pathétiques.

Ainsi le merveilleux dans Roland est profondément & purement chrétien ; il n'est pas entaché de superstitions étrangères, celtiques, romaines ou orientales, comme les épopées plus récentes. Certes les mœurs de nos héros sont encore farouches, leurs haines, sanguinaires, leurs guerres, féroces ; & par là, ces héros ne sont guère dignes d'être chrétiens. Mais leur foi

est simple, élevée & juste. Qu'on n'en conclue pas qu'elle soit mêlée d'aucune part de philosophie ou de théologie ! Elle est purement affirmative ; elle ne discute, ni ne démontre ; elle croit.

C'est que ces poèmes furent écrits au sein d'une société sincèrement croyante, mais néanmoins par des hommes qui vivaient surtout à la suite des guerriers & dans leur compagnie, en dehors de l'influence & des conseils du clergé. De là, & la rudesse de leurs mœurs & la franchise de leur inspiration épique. Si le clergé eût mis la main à nos chansons de geste, s'il les eût même indirectement inspirées, elles auraient reçu un tout autre caractère : elles porteraient la marque d'une tendance dogmatique & prédicante ; elles essaieraient de répandre certaines idées morales ou religieuses, au lieu de peindre & de raconter simplement d'héroïques exploits.

Notre texte est donc tout à fait indépendant de la Chronique de Turpin. Quand on lit la *Chanson de Roland*, on ne peut comprendre qu'en aucun temps la critique ait pu rattacher cette œuvre à une chronique ecclésiastique. Mettez d'un côté un poème court, vif, ferré, écrit dans une forme vigoureuse & simple, de l'autre une chronique en prose, diffuse, languissante, pleine de longueurs, de mauvais goût & d'affectation, on peut dire, sans beaucoup d'audace : ici est l'original, & là est la copie. Un moine a trouvé que le poème de Roncevaux était trop profane, trop belliqueux ; il l'a refait dans sa langue, en latin, pour un objet d'édification ; il a écrit une forte

de fermon rempli d'une onction dévôte, à la place d'une épopée, où l'on n'entendait que le bruit des armes.

Les idées développées dans la *Chanson de Roland* font en nombre restreint, mais elles apparaissent si profondément enracinées dans les âmes qu'elles intéressent par leur énergie, autant qu'elles pourraient faire par une variété plus grande. C'est l'épopée d'une société très-spéciale & même d'une seule classe dans cette société, mais cette classe s'y est peinte tout entière avec une vie & une vérité admirables. Jamais inspiration poétique ne fut plus sincère, plus originale & plus hardie. Que veut-on de plus? On a dit que la langue du poëme est pauvre. Si l'on entend par là qu'elle serait insuffisante pour l'expression d'une foule d'idées modernes, scientifiques, politiques ou philosophiques, d'une multitude de nuances variées ou raffinées que la civilisation a introduites dans les caractères, cela est vrai, sans aucun doute. Mais pour peindre les sentiments rudes & fiers, étroits aussi, de ces hommes primitifs, cette langue est parfaite dans sa pauvreté, dans sa fierté, dans sa rudesse. Certes beaucoup d'œuvres littéraires ont une tout autre portée, touchent à plus d'idées, remuent plus de passions, peignent un monde plus large que cette petite société féodale & guerrière. Mais nulle œuvre n'est une }
& entière à un plus haut degré : mœurs, actions, caractères, langue & pensée, la forme & le fond, tout, dans ces quatre mille vers, se tient & se complète, émane du même souffle, & semble forgé d'un seul

conclusion

coup de marteau, dans un acier aussi dur que celui des épées de nos preux. A ce point de vue, par cette unité, l'œuvre est plus classique que ne le croient ceux qui l'exaltent, par haine de l'antiquité ; comme ceux qui la dédaignent, par un culte exclusif de cette même antiquité.





CHAPITRE IV.

DE LA VERSIFICATION DANS LA CHANSON DE ROLAND
ET DU PROCÉDÉ EMPLOYÉ DANS CETTE TRADUCTION.



LA *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) est un poème de trois mille neuf cent quatre-vingt dix-huit vers; plus quatre vers qu'on a restitués comme nécessaires à l'intelligence du texte. Tous les vers sont décasyllabiques sauf erreur du scribe. Tous sont coupés par une césure, après le quatrième pied. Le poème est divisé en couplets ou *laises*, d'inégale longueur. La plus courte a cinq vers, la plus longue, trente-six¹. Les quatre mille deux vers forment deux cent quatre-vingt onze laisses; en moyenne chaque laisse a donc treize ou quatorze vers.

Ce qui constitue la laisse, est la répétition de la même assonance à la fin de tous les vers qui la com-

1. La 51^e laisse & la 228^e.

posent. Une nouvelle laisse commence chaque fois que l'affonance change.

Avant de définir l'affonance, comprenons bien ce que c'est qu'un vers déca-syllabique. D'où venait au XI^e siècle cette forme de vers? Si elle ne nous apparaît pas pour la première fois dans le *Roland*, du moins l'on peut dire que les monuments antérieurs où on la rencontre sont très-rare. Le vers français n'est pas, comme beaucoup de choses modernes, un héritage de l'antiquité.

La poésie littéraire & polie, chez les Latins, avait emprunté les règles & les lois de la poésie grecque. Un vers se composait essentiellement d'un certain nombre de pieds; chaque pied, de plusieurs syllabes, ou longues ou brèves, par nature ou par position. Le principe dominant était celui-ci : qu'une longue valait deux brèves, que la voix devait prononcer deux brèves dans le même espace de temps qu'elle aurait prononcé une longue.

Tītyrē, tū patulā recubāns sub tēgminē fāgī.

Tī & *tū* doivent se prononcer en un temps chacun, & *tīrē* ou *pātū* en un temps chacun aussi. *Lā recū* vaut *bāns sūb* pour le temps de la prononciation; *tēgminē* vaut *fāgī*. De là naît l'harmonie.

Les barbares arrivèrent. Ils ne purent absorber le latin; mais ils le parlèrent, & en le parlant, le mutilèrent. L'œuvre était déjà plus qu'à demi faite par les sujets de Rome, vaincus & conquis par elle, Gaulois, Espagnols, Daces. Le délicat & merveilleux inf-

trument des langues antiques fut brisé. La distinction des longues & des brèves fut oubliée. Pouvait-il en être autrement ? la plupart des mots, abrégés ou allongés, ou contractés violemment, avaient changé de figure, de telle sorte que le type ancien n'indiquait plus rien pour la quantité nouvelle.

Cependant comme aucune époque, aucun temps, aucune civilisation ne peut se passer de poésie, il fallut bien qu'on trouvât une forme nouvelle de versification mieux adaptée aux besoins rythmiques des peuples nouveaux.

Cette forme fut la versification *syllabique & régulièrement accentuée*. Fut-elle alors inventée ? ou bien n'avait-elle pas existé de tout temps dans la poésie populaire latine ? C'est une question controversée, difficile à résoudre faute de documents suffisants. Il est certain toutefois que l'Église adopta de bonne heure la poésie syllabique. Saint Hilaire de Poitiers, dès le 11^e siècle, composait des hymnes en vers de huit syllabes, rimant entre eux, quatre par quatre. Mais dans ces vers, il distinguait encore les longues & les brèves, & l'accent n'y était pas à une place fixe & déterminée, comme dans le vers français. C'est là un point très-important, qu'on néglige toujours. Ainsi c'est à tort qu'on rapproche souvent notre vers alexandrin du *petit asclépiade* d'Horace :

Annorum series & fuga temporum.

Sans doute, c'est là un vers de douze syllabes, avec

une espèce de césure après la sixième. Mais en français cette sixième syllabe & la douzième doivent toujours être accentuées; en latin, l'accent peut porter sur toute autre, & dans le vers d'Horace il porte, en effet, sur la deuxième, la quatrième, la huitième & la dixième :

Annorum series & fuga temporum.

L'harmonie est ainsi absolument différente de celle du vers français alexandrin. Ce n'est qu'en faussant l'accent latin, c'est-à-dire en le faisant porter sur la dernière syllabe des mots, comme font instinctivement, mais à tort, tous les Français qui lisent le latin, que l'on peut trouver dans ce vers d'Horace le mouvement d'un vers de Racine.

Revenons aux lois de notre versification épique. Elle est donc *syllabique*, c'est-à-dire que chaque espèce de vers est composée d'un certain nombre de syllabes additionnées sans distinction des brèves ni des longues. Elle est ensuite *accentuée*, c'est-à-dire que dans chaque vers doivent se trouver plusieurs syllabes accentuées, à des places fixes & déterminées. Cette loi est fort mal connue; & plus d'un poète l'a observée sans la savoir.

L'accent dont nous parlons ici n'a, bien entendu, rien de commun avec cet accent moderne qui nous sert à distinguer soit l'*é* fermé de l'*è* ouvert, soit le sens de certains mots : *là* & *la*, *où* & *ou*, &c. L'accent dont nous parlons est l'accent *tonique*. En latin & dans toutes les langues nées du latin, y compris le français, il y a dans chaque mot une syllabe sur laquelle

la voix s'élève en prononçant plus que sur les autres. C'est celle-là qui a l'accent tonique.

L'accent tonique n'a rien de commun avec la quantité. La quantité distingue les syllabes longues sur lesquelles la voix se prolonge & les brèves sur lesquelles elle glisse. Elle modifie ainsi la durée de la prononciation. L'accent tonique distingue les syllabes *hautes*, sur lesquelles la voix s'élève, des syllabes *basses*, sur lesquelles elle s'affourdit. Il modifie la tonalité de la prononciation, & pour ainsi dire, indique un changement d'octave dans la voix. Dans le vers de Virgile :

Tityre tu patulæ recubans sub tegmine fagi,

les longues sont *ti, tu, læ, bans, sub, teg, fa, gi*. Les brèves sont *tyre, patu, recu, mine*. Les accentuées sont *ti, pa, re, teg, fa*, les unes longues, les autres brèves. Ainsi l'accent tonique latin se distingue absolument de la quantité. Toutefois il en dépend. L'accent est, en effet, sur l'avant-dernière syllabe quand elle est longue, & recule sur l'antépénultième quand la pénultième est brève. En français, l'accent tonique est toujours sur la dernière syllabe du mot, si elle est masculine; mais si elle est féminine, il est sur l'avant-dernière. Voici pourquoi : cet accent est chez nous purement étymologique. Dans la transformation des mots latins en mots français, la syllabe accentuée du mot latin a seule résisté; celle qui fuit, ou celles qui suivent, puisqu'en latin il peut y avoir une

ou deux syllabes après l'accent, ont péri sans laisser aucune trace, ou sans laisser d'autre trace qu'une syllabe féminine avec le son d'*e* muet. L'accent du mot latin, restant à la même place en français, porte nécessairement sur la dernière syllabe masculine du mot.

Le vers de dix syllabes a deux accents fixes, dans la *Chanson de Roland*, comme de nos jours : l'un porte sur la quatrième syllabe, l'autre sur la dixième. Quand le mot accentué se termine par une syllabe féminine ou muette, cette syllabe ne compte pas, ni après la dixième ni après la quatrième syllabe. Depuis la Renaissance, les poètes se sont interdit la faculté qu'avait gardée le moyen âge de ne pas compter cette syllabe féminine qui fuit la quatrième. Mais nous ne comptons toujours pas celle qui fuit la dixième à la fin du vers. Il n'y a peut-être pas de raison bien fondée pour faire cette différence. Dans ce vers du *Roland* :

De nos otages fera trancher les têtes,

ges & *tes* ne comptaient pas dans la mesure. Aujourd'hui *ges* compterait, *tes* ne compte pas.

A part cette syllabe muette qui fuit la quatrième, toutes les syllabes se comptaient dans le corps du vers. Dans un petit nombre de cas, certaines voyelles s'éliidaient. Suivi d'un *r*, l'*e* muet, à la troisième personne du singulier des verbes, comptait ou s'éliidait, au gré du poète. *E* initial s'élide quelquefois dans *en*. En général on exagérait beaucoup, il y a quelques années, la facilité des élisions dans le *Roland* : Génin en com-

paraît à grand tort la versification avec celle de nos couplets de vaudeville où tous les mots sont tronqués.

Enfin les vers du *Roland* sont affonancés, c'est-à-dire que les vers de chaque laisse se terminent tous par la même voyelle accentuée; c'est précisément, nous l'avons dit, cette répétition de la même voyelle accentuée qui constitue la *laisse*. L'affonance diffère de la rime en ce que celle-ci ne se borne pas à répéter la même voyelle accentuée, mais toutes les consonnes qui la suivent.

Ainsi *passage* ne peut rimer qu'avec les mots terminés en *age*; mais il *affonne* très-bien avec *aimable*, *bataille*, *arbre*, *Charles*, *arme*, *astre*, &c., tous mots qui ont, comme *passage*, l'accent tonique sur *a*.

Cette rime si faible nous semble à peine sensible aujourd'hui. Toutefois dans le poème épique constitué comme il était en longs couplets monorimes, l'affonance était très-supérieure à la rime pleine : d'abord elle devenait sensible étant plusieurs fois répétée; elle ne devenait pas monotone & fastidieuse, comme le fut la rime pleine dans les longues laisses qu'on rima par la suite. En outre, elle offrait moins de difficultés que la rime, qu'il eût été impossible de redoubler quinze, vingt, trente fois, sans recourir aux chevilles. Les poètes, qui plus tard rimèrent leurs vers, tout en conservant le couplet épique, ont surabondamment prouvé les inconvénients du couplet monorime & les avantages du couplet affonancé.

Dans le manuscrit d'Oxford, la plupart des couplets (non pas tous, comme on l'a dit) sont terminés

par le mot *AOI* qui exerce depuis quarante ans la sagacité des commentateurs. M. F. Michel crut que *aoi* est quelque chose comme *euouae*, qu'on lit dans les antiphonaires, à la fin des chants d'église, & qui tient lieu de *seculorum amen*. Depuis, M. Michel a rapproché *aoi* de l'anglais *away!* qui veut dire : *Hors d'ici!* M. Génin pense qu'*aoi* est pour *avoi*, espèce d'interjection, qu'il traduit par *en route!* mais qui semble plutôt avoir le sens de *Holà!*¹ M. de Saint-Albin² rattache *aoi* au verbe *aïuder*; *aoi* voudrait dire : *Dieu nous aide!* M. Le Hueur penche pour une sorte de hurra jeté par le ménestrel³. M. L. Gautier⁴ a cru un moment que *aoi* joue le même rôle que *ae* dans plus d'une chanson : celui d'une sorte de refrain. Mais il ne le croit plus. Cependant M. G. Paris⁵ pense que « cette exclamation est un véritable refrain », débris de la forme lyrique par où les chants épiques avaient d'abord passé. Comme le *Roland* était chanté, on a pensé aussi qu'*aoi* pouvait bien être un neume, une notation musicale⁶. La lumière n'est pas faite; l'opinion la plus probable semble celle de M. G. Paris : *aoi* doit être un refrain; tous les assistants poussaient ce cri en chœur, quand le jon-

1. Introduction à la *Chanson de Roland*, p. LXXXV.

2. *Chanson de Roland*, p. 1.

3. Note 4 du ch. I : « Peut-être aussi un signal à celui qui accompagnait le ménestrel. »

4. Introduction à la *Chanson de Roland*, p. LVIII.

5. *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 21.

6. Du Ménil, *Mél. archéol.*, 364.

gleur avait terminé le couplet qu'il chantait seul¹.

On a considéré comme une des difficultés qu'offre l'étude des chansons de geste les fréquentes répétitions qui s'y rencontrent. Les uns n'y ont vu que des variantes, puisées dans des textes distincts, & réunies à la suite l'une de l'autre, ou maladroitement par le manque de goût des scribes, ou à dessein pour la commodité des jongleurs qui pouvaient choisir. D'autres ont dit que ces répétitions sont l'œuvre volontaire des poètes & qu'elles sont le plus souvent une des beautés faillantes de leurs œuvres. Les deux opinions peuvent être vraies ou fausses selon les cas. Quand Ganelon désigne Roland pour commander l'arrière-garde, celui-ci le remercie dans une strophe; il s'indigne & injurie son beau-père dans la suivante. Ce sont là probablement deux couplets appartenant à l'origine à deux rédactions différentes². De même, quand Charlemagne se demande ce qu'il répondra aux gens de toutes nations qui lui demanderont des nouvelles de Roland, il place d'abord la scène à Laon, puis à Aix-la-Chapelle. La strophe sur Laon est sans doute une interpolation qui provient du temps où cette ville était la capitale des derniers Carlovingiens. Mais quand Roland mourant énumère en trois couplets, qui d'ailleurs ne se répètent pas l'un l'autre, les exploits, les titres & les vertus de son épée Durandal, cette apparente répé-

1. Une chanson d'Ernouf le Viel (XIII^e siècle) a pour refrain Aeo, modulation qui rappelle le Aoi de Roland. (*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 560.)

2. G. Paris, *Hist. poét. de Charl.*, p. 22.

tion est l'œuvre directe de l'auteur & une beauté dans le poëme. Au commencement de chacun des trois couplets, Roland frappe les rochers de son épée. Au vers 2875, il est dit que Charlemagne reconnut les coups sur trois rochers. Les trois strophes sont donc originales. Aucune n'est interpolée. Il n'est nullement besoin dans ce cas de recourir à l'explication proposée par Génin : qu'il était quelquefois utile de répéter certains couplets pour se mieux faire entendre d'un public mobile, inattentif & distrait, & forcer, pour ainsi dire, son attention. Certaines répétitions au début d'un poëme ont pu être amenées dans cette intention. Mais dans le corps de l'œuvre, les répétitions, la plupart du temps, ont été volontaires, & les poètes ont très-bien senti ce qu'il pouvait y avoir de pathétique & de frappant dans ce procédé.

La musique a souvent de tels artifices : elle produit quelquefois de très-grands effets en reprenant plusieurs fois une même phrase musicale avec un simple changement de ton. Il faut toujours se souvenir que nos chansons de geste étaient chantées avec un accompagnement de violon, qu'on appelait *vielle*. Les procédés du musicien ont dû influencer sur ceux du poète.

La *Chanson de Roland* a déjà été traduite sept fois en français : par MM. Delécluze (1845), Génin (1850), Jônain (1861), de Saint-Albin (1865), d'Avril (1865), Le Huguier (1870), & Léon Gautier (1872).

Les systèmes de traduction peuvent se ramener à quatre.

MM. Delécluze, de Saint-Albin & Léon Gautier

ont traduit en prose; ce qui permet d'être très-fidèle au sens littéral, beaucoup plus même que ne l'ont été en général ces traducteurs. Nul d'eux n'est tout à fait exempt de paraphrase. Mais le grand inconvénient qu'il y a à traduire un poëte en prose, c'est que le traducteur ne peut rien conserver de ce qui constitue proprement la poésie de son texte. Il rendra le sens, la grandeur des pensées & des sentiments, la vivacité de quelques inventions, la vigueur de quelques peintures, mais la poésie lui échappe nécessairement, puisqu'il écrit en prose.

M. Génin l'avait bien senti : pour éviter ce reproche, il a traduit *Roland* dans une sorte de prose rythmée, en vers blancs de huit, dix, douze syllabes, qui se succèdent sans règle & sont même alignés comme la simple prose; parfois une ligne de prose intervient au milieu de ce rythme capricieux, quand le traducteur n'a pas pu trouver la mesure nécessaire. Ce procédé singulier berce agréablement l'oreille de l'auditeur, mais ne rend à aucun degré le mouvement de l'original. M. Génin a rendu sa traduction plus bizarre & plus inexacte encore en l'affublant du style du *xvii^e* siècle. Pourquoi lui, traducteur du *xix^e* siècle, traduit-il en prose rythmée du *xvii^e* un poëme du *xi^e*? M. Génin n'a jamais révélé ce secret; mais il résulte de son système que le texte est parfois plus clair pour un moderne que la traduction. Par exemple, quand M. Génin traduit *bataille* par *estris*, ou *Saragosse qui est en une montagne* par *Saragosse au coupeau d'une montagne*.

MM. Jônain (en 1861) et Le Hueur (en 1870), ont traduit *Roland* en vers rimés. M. Jônain a choisi le vers de dix syllabes; M. Le Hueur, l'alexandrin. Il me paraît impossible, dans un tel système de traduction, d'être exact, sans risquer d'être plat; surtout si l'on emploie le vers de dix pieds, qui est celui de l'original, comment rendre tous les mots, & amener cependant la rime à la fin du vers? M. Le Hueur s'est donné un peu plus d'espace & de facilité en choisissant l'alexandrin; mais il change ainsi d'un bout à l'autre le rythme du poème; et je n'aime guère la façon dont il s'en justifie en disant que « le mètre employé primitivement pour les romans héroïques, & abandonné dès la fin du douzième siècle, est loin de posséder au même degré que l'autre (l'alexandrin) le son noble & grave qui convient à l'épopée ». Notre affaire est de traduire & non de corriger les originaux.

En introduisant dans la traduction la rime, ou plate ou croisée, on y mêle un élément que l'original n'a point connu; il n'a connu que l'assonance, & l'assonance répétée à chaque vers d'un couplet. J'avoue qu'il est impossible, en traduisant Homère ou Virgile, de conserver la versification de l'original, parce que la distinction des longues & des brèves est perdue en français. Mais en est-il de même pour le *Roland*? Non assurément : *Roland* est écrit en français, & le système de versification du poème, s'il n'est plus usité, reste toujours applicable dans le français moderne. Dès lors pourquoi n'essayer point de le conserver ?

C'est ce que M. le baron d'Avril tenta de faire à demi dans sa remarquable traduction publiée en 1865, & de nouveau en 1867. Elle est en vers blancs, c'est-à-dire non rimés, décasyllabiques, & elle rend l'original vers pour vers, & le plus possible, mot pour mot. Je ne reprocherai qu'une chose à M. d'Avril, c'est de n'avoir pas été assez loin dans son propre système. En s'astreignant à observer dans la mesure de ses vers les règles de la versification moderne, M. d'Avril s'est imposé une inutile & gênante entrave. Beaucoup de vers du *Roland*, qu'il aurait pu rendre en transcrivant mot pour mot l'original, ont dû être modifiés pour qu'un hiatus disparût, ou pour qu'une syllabe muette, après la quatrième syllabe accentuée, fût éli-dée, selon l'exigence moderne que rien ne justifie. Aujourd'hui ce vers de dix syllabes :

Le roi Marfile était à Saragoffe,

est juste ; & celui-ci :

Le roi Marfile revint à Saragoffe,

est faux parce que l'*e* final de Marfile n'est pas élidé. Cependant on ne compte dans aucun cas l'*e* final de Saragoffe. Au moyen âge on n'eût pas compté davantage l'*e* final de Marfile, après la césure. Pourquoi ne pas faire de même en traduisant notre poème ?

J'essaye donc de traduire le *Roland*, comme a fait M. d'Avril, vers pour vers, dans le rythme décasyllabique ; mais je conserve les règles de versification

que le poète a suivies. Je ne compte pas la syllabe brève qui fuit la césure ; j'accepte l'hiatus et même l'inversion, pourvu qu'elle soit claire à l'esprit. Ces facilités m'ont permis d'être très-fidèle à l'original. J'aurais même pu traduire littéralement partout, si je n'avais tenu à conserver les assonances, dont personne ne s'était préoccupé jusqu'ici. Tous les traducteurs avaient déclaré impossible de conserver l'assonance ; & M. d'Avril avait dit même, en la sacrifiant, « qu'elle parle peu aux yeux ». Elle est en tout cas un élément si essentiel dans la versification de notre poème que tout d'abord je me suis attaché à la conserver le plus possible, & peu à peu à la conserver partout, afin que ma traduction sonnât, comme un écho fidèle du texte, à l'oreille de ceux qui ne lisant pas couramment le français du XI^e siècle, voudront néanmoins le connaître sous sa forme rajeunie mais non altérée.

Certains mots du texte n'existent plus en français. Il en est d'autres dont la prononciation s'est modifiée. C'est pourquoi j'ai dû plusieurs fois remplacer une assonance qui n'existe plus aujourd'hui par une autre correspondante, & cinq ou six fois partager même une laisse en deux ou trois couplets, avec autant d'assonances différentes. Toutes ces difficultés sont exposées dans le tableau suivant, qui offre en regard toutes les assonances du texte & toutes celles de la traduction.

Il y a dans le *Roland* vingt-deux assonances distinctes (onze *masculines*, onze *féminines*, c'est-à-dire terminées en *e* muet). Voici la liste de ces assonances avec l'indication : 1^o des laisses où elles sont em-

ployées, 2^o des différentes finales qu'elles présentent, 3^o des affonances correspondantes de la traduction. On a ramené toutes les assonances aux formes simples en négligeant les lettres finales muettes indicatives de la personne, du nombre ou du cas. Ainsi *appe*, représente je *frappe*, tu *frappes*, il *frappe* ou ils *frappent*, il *frappet* (ancienne forme de la 3^e personne du singulier).

TEXTE

TRADUCTION

I (a)

57, 71, 88, 96, 156, 159, 239, 248.

A, ab, ad, aill, ais, an, al, alt, alz, alzt, amps, ar, ard, arn, art, arz, as, ast, at, az.

A, acs, al, amp, ard, art, as, at.

Amps (v. 3, 336) paraît exceptionnel & appartient plutôt à l'assonance III.

II (a-e)

13, 20, 28, 52, 58, 60, 87, 97, 105, 126, 130, 148, 169, 203, 214, 219, 227, 247, 249, 252, 279, 281, 287.

Abe, able, abre, ace, acle, afe, affre, afe, age, aie, aigne, aile, aille, aire, aite, aive, albe, alche, alde, ale, alge, alie (pron. aile), alle, alne, alque, alfe, alte, altre, alve, anste, ante, aple, arbe, arbre, arche, arde, are, arge, argne, arle, arme, arte, artre, ascle, asfe, asme, aspre, asque, asse, asfe, astre, ate, atre, aze.

Abe, able, abre, ace, ache, acle, acre, ade, afe, asfe, age, agne, aille, alde, ale, alte, ame, amme, ante, appe, aque, arbe, arbre, arche, arde, are, arge, argne, arle, arme, arque, arte, artre, aspre, asse, asfe, astre, ate, atre, attre, ave, avre, aye, aze.

Ante est exceptionnel (laisse 287); il appartient à l'assonance IV.

Par exception j'ai en outre admis *oie* qui sonne *ouae*, & *oisse* qui sonne *ouasse*.

TEXTE

TRADUCTION

III (*an*)

19, 22, 24, 30, 42, 47, 63, 69, 76, 85, 91, 101,
110, 113, 122, 124, 129, 134, 138, 144, 165,
174, 180, 184, 192, 196, 202, 217, 220, 226,
230, 240, 243, 251, 254, 289.

Aignz, ain, ains, ainz, amp, Amp, an, anc, and, ang, ans,
an, anc, and, ans, ant, anz, einz, ant, emps, end, ends, ens, ent.
en, enc, end, ens, ent, enz.

IV. (*an-e*)

1, 67, 73, 86, 139, 172, 208, 225, 262,
268, 290.

Agne, aigne, aime, aindre,
aine, alme, ambe, ambre, ame,
ample, auce, anche, ande, andre,
ane, ange, angele (pron. angle),
angle, anie (pron. ane), anme,
anfe, anfte, ante, afme.

La laiffe 268 admet quelques
affonances en *a-e* : ale, arche,
& arle; ce dernier n'est d'ail-
leurs qu'une restitution. La laiffe
139 dans le ms. d'Oxford admet
Charles & barbe, mais faciles à
corriger. Voir note du vers 1842.

Aigne, aime, aindre, aine,
devaient se prononcer agne,
ame, andre, ane; autrement,
ils se fussent confondus avec
l'affonance *è-e*. Nous n'avons
pas cru devoir conserver ces
terminaisons dans la traduc-
tion.

Agne, ambe, ambre, ame,
anme, ance, anche, ande, andre,
ane, ange, anque, anfe, ante,
emble, emme (sonnant *ame*),
emple, ence, ende, endre, enfe,
ente, entre, oine (qui sonne
comme *ouane*), oigne (*ouagne*).

Laiffe 268 : alle, arche, arle.

TEXTE

TRADUCTION

V (*é*)

5, 9, 11, 27, 33, 40, 54, 72, 81, 84, 92, 147,
149, 160, 164, 179, 183, 189, 199, 204, 212,
228, 284.

É, ed, ef, el, er, ers, és, et,
eu, eus, ez.

Ai, ait (sonnant *é*), é, ef, er,
és, eu, ez.

Les affonances en *ié* ou *ier*
(à l'exclusion de *ien*, *ieu*, &c.)
ont paru pouvoir se mêler dans
la traduction avec celles en *é*.

VI (*é-e*)

34, 55, 107, 112, 198, 238, 258, 269.

Èbre, éde, ée, éne, ére, éstre,
ève.

Èe, ére.

Par exception la laisse 258 a
été traduite en *è-e* (v. cette af-
fonance), aine, aire, eigne, elle,
ème, èrent, ève.

VII (*è*)

46, 108, 168, 233, 270, 278.

Ai, ain, ais, aist, ait, aiz, eis,
eiz, el, els, elt, elz, er, erc, erf,
ers, ert, ès, est, et, ez.

Aid, aids, aient, air, ais, ait,
aits, aix, eis, el, er, erf, ers, ert,
ès, est, et.

Eis peut être regardé comme
exceptionnel; il appartient natu-
rellement à l'affonance en *ei*.

TEXTE

TRADUCTION

VIII (*è-e*)

4, 25, 53, 65, 75, 100, 119, 128, 157, 167, 182,
190, 209, 222, 237, 245, 271.

Ailne, aire, aisle, aite, ecce, edme, eille, eisle, eifne, ele, elme, erbe, erde, erdre, ere, erge, erme, erne, erre, erfe, erte, ertre, erve, efme, efne, esque, effe, este, estre, ete, etre, ette.	Ailne, aine, aire, aifnes, aite, èce, ède, ège, eine, èle, elle, elme, ème, ène, enne, èque, er- be, erde, ère, erge, ergne, ergue, erme, erne, erre, erfe, erte, ertre, effe, este, estre, ette, ète, être, extre.
--	---

IX (*ei*)

6, 38, 43, 79, 197, 236, 246, 250, 257, 272,
275, 283.

Ei, eid, eil, eill, eils, eilt, eilz, eir, eis, eit, eiz.	Oi, oids, oigt, oil, oir, ois, oit, oix. Seule la laisse 6 est traduite en é : (ai, é, er, ez.)
--	--

X (*ei-e*)

78.

Eie, eigne, eigre, eille, eine, einte, eire, eife, eifstre, eite.	Aie, aife, aiffe, aitre, ègne, ègre, eille, ène, enne, ère, erre, effe, este, ète, être, ette.
--	--

XI (*en-e*)

109, 121, 135, 216, 260, 274, 285.

Eigne, eindre, eine, einte, emhle, embre, emme, emple,	Agne, amme, ance, anche, an- de, ane, ange, ante, emhle, em-
---	---

TEXTE

empe, ence, enche, ende, endre,
ene, enge, ense, ente, entre.

Probablement *emble, embre, emme, emple, &c.*, fonnaient : *aimmble, aimmbre, aimme, aimmple*; autrement ils n'auraient pu affonner avec : *eigne, eindre, eine, einte*.

TRADUCTION

ble, embre, emme (pron. ame),
empe, ence, ende, endre, ense,
ente, entre.

J'ai dû éviter les affonances : *eigne, eindre, eine, einte*, qui n'affonnent plus aujourd'hui avec : *emblem, embrem, &c.*

Dans la traduction cette affonance, à cause de la prononciation moderne (*constance* = *prudence*), se confond avec l'affonance en an-e.

XII (i)

10, 12, 31, 35, 49, 89, 95, 102, 140, 151, 153,
158, 176, 206, 213, 231, 241, 253, 277.

I, id, if, ign, il, ill, ilz, in, Ain, i, if, il, ils, in, ingt, inq,
inq, int, ir, irt, is, ist, it, ix, int, ir, is, ist, it, ix, iz, y, yr, ys,
iz.

XIII (i-e)

7, 14, 21, 37, 39, 44, 56, 77, 123, 125, 131,
143, 173, 188, 195, 210, 223, 242, 255, 266,
291.

Ible, ice, iche, ide, ie, ife, Ible, ice, iche, ide, ie, ife,
ige, igne, ile, ilie (pron. ile), ige, ile, ille, ime, imphe, ine,
ille, ime, imphe, indre, ine, inme, inze, ique, ire, ife, ifme,
inze, ique, ire, irie (pron. ire), iffe, ifte, ite, itte, ive, ivre, izre,
ife, ifme, iffe, ifte, iftre, ite, itre, yre.
ive, ivre, izer (pron. izre), ydele
(pron. ydle), yrie (pron. yre).

XIV (ié)

3, 8, 18, 26, 36, 41, 51, 59, 64, 90, 103,

TEXTE

TRADUCTION

115, 127, 132, 141, 154, 161, 163, 177, 181,
185, 193, 200, 280, 282.

Ié, ied, ief, iel, iell, ielz, ien,
ient, ier, iert, iés, iet, ieu, iez,
iller.

Ié, ied, ief, iel, ien, ient, ier,
iert, ieu, iez, yait, yé, yen, yer,
yeux, yez.

J'ai admis en outre les affonances nasales: *gné, gner, gnés, gnez* (qui sonnent comme *gnier*) & les sons mouillés *illait, illé* & *iller*.

Les laiffes 161 & 181 b. font traduites en é, er, es, ez (affonance v).

XV (*ié-e*)

218, 244.

Iée, iele, ierce, iere.

La laiffe 218 a été rendue par l'affonance en é-e : erce, ère.

La laiffe 244 a été rendue par l'affonance en é-e.

XVI (*o*)

45, 83, 93, 117, 136, 145, 170, 211, 232.

O, oi, ois, ol, olp, olt, op,
or, orc, orn, ors, ort, orz, os,
oft, ot, oth, ou, out, oz.

Aut, eau, o, ol, op, or, orc,
ord, orps, ors, ort, os, oft, ot,
oth, ots, ou, oud, oup, oux, oz.

XVII (*oe*)

23, 263.

Oec, oel, oelt, oelz, oem, oer,
oet, & au vers 315, *fiéus*, qui

Eu, euil, eur, eut, eux, œur.

TEXTE

TRADUCTION

affonnait avec *œu* ; car *œu* se prononçait & se prononce encore *eu* (bœuf, œuf, sœur).

XVIII (*o-e*)

120.

Oce; oche, oie, ole, onie Oce, oche, ogne, ole, omphe,
(pron. ogne), orce, ore, orie once, one, onge, orce, ore, orie,
(pron. oire ou orje), orste, ofe, ofe, otre.
ofne, oftre.

XIX (*u*)

16, 62, 82, 118, 146, 152, 155, 175, 201, 261,
286, 288.

U, ud, ui, uift, uit, ul, um, U, uc, ud, ui, uit, ul, um, un,
un, ur, us, uft, ut, ux, uz. ur, us, ut.

XX (*u-e*)

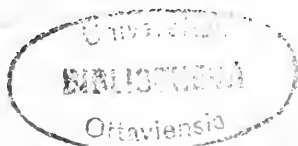
104, 171, 265.

Uble, ude, ue, uie, uigne, Uble, ue, uife, uite, ule, une,
uife, unc, ure, ufte. ure, ufe, ute.

XXI (*u* prononcé *ou*)

15, 17, 32, 48, 61, 66, 68, 70, 80, 94, 98, 106,
111, 116, 137, 142, 162, 166, 178, 186, 194,
205, 207, 221, 229, 235, 267, 273, 276.

Ous, ub, ud, uign, uilz, uing, Les mots de cette affonance



TEXTE	TRADUCTION
uins, uinf, uinz, uiz, ul, uld, uls, ulz, um, umpt, ums, un, unc, und, uns, unt, unz, ur, urn, urs, urt, urz, us, ut, uz	ont entièrement changé leur prononciation. Les uns finissent en <i>eu</i> , les autres en <i>on</i> , les autres en <i>ou</i> . De là trois procédés de traduction & la nécessité de partager quelquefois une laiffe en deux ou trois.
	1° Eu, eul, eur, cœur, eurt, eut, eux, 66, 80, 98, 106 a, 111, 137 a, 162 b, 178 a, 205, 207, 229, 267 a;
	2° Om, ompt, on, onc, ond, ong, ont, 15, 17, 32, 48, 61, 68 a, & 68 c, 70, 94, 106 b, 116, 137 b, 142, 162 a, 166, 178 b, 194, 221, 235, 267 b, 273, 276;
	3° Ou, oup, our, ours, ourt, ou, out, oux, 68 b, 186, — Dans les laiffes 61 & 273, outre les navales <i>on</i> , <i>om</i> , &c., j'ai admis : <i>ord</i> , <i>ori</i> & <i>of</i> .

XXII (*u-e* prononcé *ou-e*)

2, 29, 50, 74, 99, 114, 133, 150, 187, 191,
215, 224, 234, 256, 259, 264.

Ube, uble, uce, uche, ucle, Affonance difficile. Tous les ude, ue, uigne, uindre, uinte, mots qu'elle emploie sonnaient uife, uiffe, ulce, ulche, uldre, au xi^e siècle en *ou-e*; les mots ule, ulpe, ultre, umbe, ombre, correspondants sonnent en *o-e*, ume, umpe, umpre, unce, un- en *on-e*, & en *ou-e*. De là deux che, uncle, unde, undre, une, procédés différents de traduction : unge, ungre, unie (pronon. ounje
ou oïne), unke, unne, unfe, unte, 1° Aume, eaume, oce, oche, untre, ure, urne, urre, urte, ogne, ole, ombe, ombre, ome,

TEXTE

TRADUCTION

ufche, ufe, ufte, uftre, ute. Tous ces *u* se prononçaient *ou*.

omme, ompe, ompre, ompte, omte, once, onche, oncle, onde, ondre, onge, ongre, ongue, onne, onte, ontre, opre, ore, orte, ofe, offe, otre, 2, 29, 50, 74, 114, 133, 187, 215, 224, 234, 256, 264 ;
2^o Ouble, ouce, ouche, oucle, oue, ouffe, oulpe, ourbe, oure, ourne, ourre, oufe, ouffe, oute, outre, ouve, ouvre, 99, 150, 191, 259.

Le texte que je publie est celui du manuscrit d'Oxford, tel qu'il est reproduit dans l'édition de M. Th. Müller, sauf plusieurs changements que j'indiquerai tout à l'heure.

Depuis M. Müller, il a paru sept éditions du *Roland* : cinq éditions successives & différentes de M. Léon Gautier (1872 à 1875), l'édition de M. Ed. Boehmer (1872) & celle de M. Hoffmann. De cette dernière je ne parle que pour mémoire ; elle est imprimée depuis cinq ans, mais elle se maintient dans un mystérieux inconnu ; quelques adeptes seulement se la font passer sous le manteau. Je n'en connais que des extraits.

En outre M. G. Paris a dispersé dans plusieurs recueils un assez grand nombre d'observations excellentes sur le texte du *Roland* ; elles m'ont été fort utiles.

Entre les différentes éditions, je préfère celle de M. Th. Müller qui est la plus ancienne. Voici pourquoi. M. Th. Müller est le seul éditeur qui se soit borné à reproduire exactement le texte d'Oxford, en

corrigeant seulement quelques fautes évidentes, mais sans prétendre à introduire dans ce texte une orthographe & une grammaire fixes & déterminées.

Or je crois bien à la nécessité de constituer pour tous nos textes des éditions critiques, c'est-à-dire conformes à la grammaire & à l'orthographe qu'a dû observer (ou qu'aurait dû observer) l'auteur du texte primitif qu'il s'agit de reconstituer à l'aide de divers manuscrits comparés entre eux & classés. Mais je doute que l'heure soit venue de tenter un tel travail pour le *Roland* : les manuscrits, les remaniements ne sont ni publiés, ni comparés à fond, ni classés ; le dialecte de l'auteur, l'époque où il écrivait, l'état de la langue à cette époque, ne sont pas déterminés nettement, ne peuvent l'être encore. Et de fait si l'on compare entre elles les cinq éditions de M. Gautier, celle de M. Boehmer, celle de M. Höffmann (publiées toutes les sept dans un espace de trois ans), on sera frappé des variétés presque infinies qu'elles présentent.

Voilà pourquoi je me borne à reproduire le manuscrit d'Oxford, tel que nous l'a donné M. Th. Müller ; seulement je crois devoir apporter à son édition plusieurs changements, que je vais tâcher de justifier.

Si l'orthographe & la grammaire sont incertaines dans le *Roland*, deux choses du moins sont sûres dans ce poème : la pureté des assonances & la justesse des vers. Il ne peut s'y trouver ni un vers faux, ni une fausse assonance. Or, dans le manuscrit d'Oxford, un grand nombre d'assonances n'assonnent pas ; & un

grand nombre de vers ont sept, huit, neuf pieds, ou bien onze, douze & treize.

M. Müller conserve ces affonances & reproduit ces vers, tels quels, par respect pour le manuscrit. D'ailleurs, le plus souvent, il propose lui-même dans ses notes le moyen de rectifier le texte. J'ai cru qu'il est permis de corriger le manuscrit, là où l'on est sûr que le manuscrit est fautif; j'ai donc partout rétabli la pureté des affonances & la juste mesure des vers, à l'aide des corrections que m'ont suggérées les travaux de MM. Müller, Léon Gautier, Ed. Boehmer & Gaston Paris; plus rarement, à l'aide de mes propres conjectures. Au contraire, j'ai conservé le texte d'Oxford, partout où l'affonance y est pure & le rythme exact.

Tout en me faisant une loi générale de n'employer dans ma traduction que les termes de la langue actuelle, j'ai cru devoir conserver un certain nombre de mots archaïques, indispensables, à ce qu'il m'a semblé, à l'exactitude & à l'énergie de la traduction.

Voici la liste des mots employés, qui ne se trouvent pas dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, publiée en 1835.

- | | |
|--|--|
| — <i>Algier</i> , flèche (v. note du vers 2075). | — <i>Auves</i> , les côtés de la selle (id. 1605). |
| — <i>Angoisseux</i> , plein d'angoisse (id. 823). | — <i>Blanchoyer</i> , devenir blanc (id. 117). |
| — <i>Aumaçour</i> , nom d'une dignité arabe (id. 849). | — <i>Bliaut</i> , forte de blouse (id. 282). |

- *Brogne*, cotte de mailles (id. 384). — *Mangon*, pièce de monnaie (id. 621).
- *Chevage*, impôt de capitation (id. 373). — *Nafal*, pièce du casque, qui protège le nez (id. 1602).
- *Ciclaton*, sorte de soierie (id. 846). — *Olifant*, cor d'ivoire (id. 1059).
- *Dromon*, brigantin (id. 1521). — *Orrai*, orras, &c., futur d'ouïr (id. 424).
- *Embarbé*, barbu (id. 65).
- *Fillâtre*, beau-fils (id. 743). — *Ost*, armée (id. 49).
- *Geste*, chronique guerrière, ou famille héroïque (id. 1443). — *Parâtre*, beau-père (id. 277).
- *Guivre*, serpent (id. 2543). — *Port*, passage dans les montagnes (id. 583.)
- *Jaconce*, pierre précieuse (id. 638). — *Puy*, montagne (id. 1017).
- *Jaferan*, à mailles menues (id. 1604). — *Querre*, quérir (id. 1700).

1^{er} janvier 1876.



LA
CHANSON DE ROLAND

TEXTE & TRADUCTION



LA
CHANSON DE ROLAND

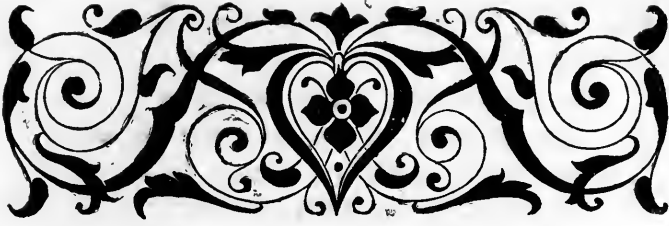
I (*an-e*).

Carles li reis, nostre emperere magne
Set anz tuz pleins ad ested en Espaigne,
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne;
N'i ad castel ki devant lui remaigne,
5 Mur ne citet n'i est remès à fraindre,
Fors Sarraguce, k'est en une muntaigne.
Li reis Marfilie la tient, ki Deu n'enaimet,
Mahummet sert e Apollin reclaimet;
Ne s'poet garder que mals ne li ataignet.

AOI.

II (*u-e = ou-e*).

10 *Li reis Marfilie esteit en Sarraguce.*
Alez en est en un verger suz l'umbre;
Sur un perrun de marbre bloi se culchet,
Envirun lui plus de vint milie d'humes.



LA

CHANSON DE ROLAND

I (*an-e*).

Notre grand Roi, l'empereur Charlemagne,
Sept ans tout pleins a été en Espagne;
Jusqu'à la mer conquit la terre immense;
N'est devant lui château qui se défende;
Murs ni cité n'y restent à pourfendre,
Hors Saragoſſe, fiſe en une montagne.
Le roi Marfile, qui Dieu n'aime, y commande,
Sert Mahomet, d'Apollon ſe réclame;
N'échappera aux malheurs qui l'attendent.

II (*o-e*).

Le roi Marfile était dans Saragoſſe;
S'en eſt allé dans un verger, ſous l'ombre,
Sur un perron de marbre bleu repoſe.
Autour de lui ſont plus de vingt mille hommes.

- Il en apelet e ses dux & ses cuntes :*
 15 « *Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret :*
Li empereres Carles de France dulce
En cest pais nos est venuz cunfundre.
Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
 20 *Cunseilez mei cume mi plus saive hume,*
Si m'guarisez e de mort e de hunte. »
N'i ad paien ki un sul mot respundet,
Fors Blancandrin de castel de Val Funde.

III (ié).

- Blancandrins fut des plus saives paiens,*
 25 *De vasselage fut asez chevalier,*
Prozdom i out pur sun seignur aidier.
E dist al rei : « Or ne vus esmaiez !
Mandez Carlun, al orguillus, al fier,
Fedeilz servises e mult granz amistiez ;
 30 *Vos li durrez urs e léons e chiens,*
Set cenz camelz e mil hosturs muiers,
D'or e d'argent .iiii. c. muls cargiez,
Cinquante carres qu'en ferat carier.
Bien en purrat luer ses soldeiers ;
 35 *En ceste tere ad asez osteiet,*
En France ad Ais s'en deit ben repairier.
Vos le surez al jur de seint Michiel,
Si recevrez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par bien.
 40 *S'en volt ostages, e vos l'en enveiez*
U dis u vint pur lui astancier ;
Enveiuns i les filz de nos muilliers,
Par num d'ocire enveierai le mien.
Asez est melz qu'il i perdent les chiefs,

Il en appelle & fes ducs & fes comtes :
 « Oyez, feigneurs, quel malheur nous encombre !
 Charle, empereur, que France douce honore,
 En ce pays nous est venu confondre.
 Point n'ai d'armée, qui bataille lui donne,
 Ni telles gens qui les fiens puissent rompre.
 Conseillez-moi, vous mes plus fages hommes,
 Et me gardez & de mort & de honte. » -
 N'y a païen qui un seul mot réponde,
 Hors Blancandrin, du château de Val-Fonde.

III (ié).

Blancandrin fut des plus fages païens,
 Par sa vaillance, fut très-bon chevalier,
 Servit son roi, comme un homme de bien.
 Dit à Marfile : « Pourquoi vous effrayer ?
 Mandez à Charles, à l'orgueilleux, au fier,
 Féal service & très-grande amitié. -
 Lui donnerez ours & lions & chiens,
 Sept cents chameaux, & d'autours un millier ;
 Quatre cent mules d'argent vous chargeriez,
 Cinquante chars il ferait charrier.
 Bien pourra-t-il fes foldats soudoyer.
 En cette terre assez a guerroyé,
 En France, à Aix, doit se rapatrier.
 Au jour de Saint Michel, le suivriez,
 Pour recevoir la loi de ces chrétiens ;
 Seriez son homme en tout honneur & bien.
 S'il veut otages, vous lui en enverriez
 Ou dix, ou vingt, tant qu'il dût s'y fier ;
 Nos femmes ont des fils à envoyer.
 Dût-il périr, j'y enverrai le mien.
 Y perdraient-ils leurs chefs, cela vaut mieux

- 45 *Que nus perduns l'onur ne la deintiet,*
Ne nus seiuns cunduiç à mendeier. »

AOI.

IV (è-e)

- Dist Blancandrins : « Par ceste meie destre*
E par la barbe ki al piç me ventelet,
L'ost des Franceis verrez sempres desfere.
 50 *Francs s'en irunt en France la lur tere.*
Quant cascuns ert à sun meillor repaire,
Carles serat ad Ais à sa capele,
A seint Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurç, si passerat li termes,
 55 *N'orrat de nos paroles ne nuveles.*
Li reis est fiers, e sis curages pesmes,
De nos ostages ferat trencher les testes ;
Asez est mielç qu'il i perdent les testes,
Que nus perduns clere Espaigne la bele,
 60 *Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. »*
Dient païen : « Issi poet il ben estre. »

V (é).

- Li reis Marsilie out sun cunseill finet,*
S'n apelat Clarun de Balaguet,
Estamarin e Eudropin sun per,
 65 *E Priamun e Guarlan le barbet,*
E Machiner e sun uncle Maheu,
E Jouïner e Malbien d'ultre mer,
E Blancandrin por la raisun cunter ;
Des plus feluns dis en ad apelez.
 70 *« Seignurs baruns, à Carlemagne irez ;*
Il est al siege à Cordres la citet.
Branches d'olives en voz mains porterez,

Que perdre, nous, nos honneurs & nos fiefs,
Et nous trouver conduits à mendier. »

IV (è-e).

Blancandrin dit : « Par cette mienne dextre,
Et par ma barbe que la brise careffe,
L'ost des Français verrez soudain défaire ;
Francs s'en iront en France, dans leur terre ;
Quand feront tous dans leur meilleur domaine,
Charles fera à Aix, dans sa chapelle.
A Saint-Michel, tiendra très-grande fête.
Viendra le jour, & passera le terme ;
N'orra de nous paroles ni nouvelles.
Le Roi est fier, & son âme est cruelle ; —
De nos otages fera trancher les têtes ;
Il vaut bien mieux qu'ils y perdent leurs têtes,
Que perdre, nous, claire Espagne la belle,
Et supporter les maux & la détresse. »
Les païens disent : « Ainsi peut-il bien être. »

V (é).

Marfile avait son conseil terminé.
Estamarin, Claron de Balaguer,
Et Eudropin, son pair, fait appeler,
Et Priamon, & Guarlan l'embarbé,
Et Machiner, & son oncle Mahé,
Et Joüner, Malbien outre-mer né,
Et Blancandrin, pour ses raisons conter.
Des plus félons dix en a appelés.
« Seigneurs barons, à Charlemagne irez ;
Il est au siège de Cordres, la cité ;
Branches d'olive en vos mains porterez ; —

- Ço fenefiet pais e humilitet.*
Par voꝝ saveirs se m' puez acorder,
 75 *Jo vos durrai or e argent asez,*
Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
Dient paien : « De ço avum asez. »

VI (ei).

- Li reis Marfilie out finet sun cunseill,*
Dist à ses humes : « Seignurs, vos en ireiꝝ ;
 80 *Branches d'olive en voꝝ mains portereiꝝ,*
Si me direꝝ à Carlemagne, al rei,
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei ;
Einꝝ ne verrat passer cest premer meis,
Que je l'siurai, od mil de mes fedeilꝝ,
 85 *Si recevrai la chrestiene lei,*
Serai ses hom par amur e par feid,
S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiꝝ. »

AOI.

VII (i-e).

- Dis blanches mules fist amener Marfilies,*
 90 *Que li tramist li reis de Süatilie.*
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt munteꝝ ki le message firent,
Enꝝ en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent à Charle ki France ad en baillie,
 95 *Ne s'poet garder que alques ne l'engignent.*

AOI.

VIII (ié).

- Li emperere se fait e balꝝ e lieꝝ,*
Cordres ad prise e les murs peceiez,

Ce signifie paix & humilité. —
 Par vos faveurs si pouvez m'accorder,
 Vous donnerai d'or & d'argent assez,
 Terres & fiefs tant que vous en voudrez. »
 Les païens disent : « Nous en avons assez. »

VI (é).

Marfile avait son conseil terminé ;
 Dit à ses hommes : « Donc, seigneurs, vous irez ;
 Branches d'olive en vos mains porterez ;
 A Charlemagne, au Roi, pour moi direz
 Que, pour son Dieu, merci doit m'accorder.
 Avant qu'il voie ce premier mois passé,
 Mille des miens prenant, je le suivrai,
 Et recevrai la loi de chrétienté ;
 De foi, d'amour, son homme je ferai.
 Pour des otages, vraiment, j'en donnerai. »
 Blancandrin dit : « Bon accord en aurez. »

VII (i-e).

Dix blanches mules fit amener Marfile,
 Que lui donna le roi de Süatile.
 Les freins sont d'or, felles d'argent sont mises.
 Ceux-là montèrent qui le message firent.
 Tous en leurs mains portent branches d'olive,
 Vinrent à Charles, qui tient France en régie ;
 Ne se pourra garder de tromperie.

VIII (i-é).

L'empereur Charles est hardi & joyeux.
 Il a pris Cordres, & les murs a broyés ;

- Od ses cadables les turs en abatied.*
Mult grant eschech en unt si chevalier
 100 *D'or e d'argent e de guarnemenz chiers.*
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis u devient chrestien.
Li empereres est en un grant vergier,
Ensembl'od lui Rollanz e Olivier,
 105 *Sansun li dux e Anféis li fiers,*
Gefreid d'Anjou le rei gunfanunier,
E si i furent e Gerin e Geriers ;
Là ù cist furent, des autres i out bien,
De dulce France i ad quinze milliers.
 110 *Sur palies blancs siedent cil cevaliers,*
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschecs li plus saive e li viell,
E escremissent cil bacheler legier.
Desuz un pin, delez un eglentier,
 115 *Un faldestoed i out fait tut d'or mier,*
Là fiet li reis qui dulce France tient ;
Blanche ad la barbe e tut flurit le chief,
Gent ad le cors e le cuntenant fier.
S'est ki l'demandet, ne l'estoet enseignier.
 120 *E li message descendirent à pied,*
Si l'saluerent par amur e par bien.

IX (é).

- Blancandrins ad tut premereins parled,*
E dist al rei : « Salvet seiez de Deu,
Le glorius, que devez aürer !
 125 *Iço vus mandet reis Marfilies li bers :*
Enquis ad mult la lei de salvetez ;
De sun aveir vos voelt asez duner,
Urs e léuns e veltres enchainez,

Par fes machines, mis les tours à fes pieds.
Très-grand butin en ont fes chevaliers,
D'or & d'argent, de harnois précieux.
En la cité n'est resté nul païen ;
Tous font occis, ou devenus chrétiens.
L'empereur Charles en un verger s'affied.
Après de lui Roland & Olivier,
Samson le duc, & Anféis le fier,
Geoffroi d'Anjou, du Roi gonfalonnier,
Aussi y furent & Gérin & Gérier ;
Là où ils furent, d'autres y en eut bien :
De douce France y font quinze milliers.
Sur blancs tapis s'asseoient ces chevaliers,
Aux tables jouent pour se défennuyer,
Et aux échecs les plus sages, les vieux,
Et à l'escrime ces légers bacheliers.
Dessous un pin, auprès d'un églantier,
Est un fauteuil, fait d'or pur-tout entier.
Là sied le Roi qui douce France tient.
Son chef fleuri, sa barbe, ont blanchoyé.
Noble est son corps, & son maintien est fier.
A qui le cherche n'est befoin l'enseigner
Les messagers descendirent à pied ;
Firent salut d'amis & gens de bien. -

IX (é).

Blancandrin a tout le premier parlé,
Et dit au Roi : « De Dieu foyez sauvé,
Le glorieux, que devez adorer.
Le preux Marfile ceci vous fait mander :
A bien cherché la loi qui peut sauver ;
De son avoir vous veut beaucoup donner,
Ours & lions, lévriers enchaînés,

- Set cenç cameilz e mil hosturs muez,*
 130 *D'or e d'argent .iiii. cenç muls trusseç,*
Cinquante cares que carier fereç ;
Tant i avrat de besanz esmerez
Dunt bien purreç vuç soldeiers luer ;
En cest pais aveç estet aseç,
 135 *En France ad Ais deveç bien repaier,*
Là vos siurat, ço dit mis avoeç. »
Li empereres tent ses mains envers Deu,
Baiffet sun chef, si cumencet à penser.

AOI.

X (i).

- Li empereres en tint sun chef enclin,*
 140 *De sa parole ne fut mie hastifs,*
Sa custume est qu'il parolet a leistr.
Quant se redrecet, mult par out fier lu vis,
Dist as messages : « Vus aveç mult ben dit.
Li reis Marfilies est mult mis ennemis.
 145 *De cez paroles que vos aveç ci dit*
En quel mesure en purrai estre fiç ? »
« Voet par hostages, ço dist li Sarrazins,
Dunt vos avrez u dis u quinze u vint.
Par num d'ocire i metrai un mien filç,
 150 *E si'n avrez, ço quid, de plus gentilç.*
Quant vus ferez el palais seignurill,
A la grant feste seint Michel del peril,
Mis avoeç là vos siurat, ço dit ;
Enç en voç bainç que Deus pur vos i fist,
 155 *Là vuldrat il chrestiens devenir. »*
Charles respunt : « Uncor purrat guarir. »

AOI.

Sept cents chameaux & mille autours mués ;
Quatre cents mules d'argent fera charger ;
Cinquante chars vous en ferez combler.
Tant y aura de besants affinés,
Que bien pourrez vos soldats soudoyer.
En ce pays avez été assez ;
En France, à Aix, devez bien retourner.
Là, dit mon maître, il ira vous trouver. »
Le Roi vers Dieu étend ses bras levés,
Baïsse son chef & commence à penser.

X (i).

L'empereur Charles son chef incliné tint.
De sa parole ne fut jamais hâtif ;
Sa coutume est de parler à loisir.
Quand se redresse, son regard s'enhardit.
Aux messagers répond : « C'est très-bien dit.
Le roi Marsile est fort mon ennemi ;
De ces paroles que vous dites ici,
Par quel moyen puis-je être garanti ?
— Par des otages, lui dit le Sarrazin,
Dont vous aurez ou dix, ou quinze, ou vingt.
Dût-il périr, j'y mettrai un mien fils.
Même en aurez, je crois, de plus gentils.
Quand vous ferez au palais souverain,
A la grand-fête Saint-Michel-du-Péril,
Mon maître là vous suivra, ce dit-il,
Jusqu'à vos bains que Dieu pour vous y fit.
Là voudra-t-il bon chrétien devenir. »
Charles répond : « Il peut encor guérir. »

XI (é).

- Bels fut li vespres e li soleilz fut cler.*
Les dis mulez fait Charles establer.
El grant verger fait li reis tendre un tref,
 160 *Les dis messages ad fait enz hosteler ;*
Xii. serjanz les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
 165 *Desuz un pin en est li reis alez,*
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer,
Par cels de France voelt il del tut errer.

AOI.

XII (i).

- Li empereres s'en vait desuz un pin,*
Ses baruns mandet pur sun cunseill fenir :
 170 *Le duc Oger, l'arcevesque Turpin,*
Richard li velz e sun nevuld Henri,
E de Gascoigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin ;
E si i furent e Gerers e Gerin,
 175 *Ensembl'od els li quens Rollant i vint*
E Oliver li proz e li gentilz ;
Des Francs de France en i ad plus de mil ;
Guenes i vint, ki la traïsun fist.
Dès or cumencet le cunseill que mal prift.

AOI.

XIII (a-e).

- 180 « *Seignurs barons, dist l'emperere Carles,*
Li reis Marfilie m'ad tramis ses messages ;

XI (é).

Un clair soleil jusqu'au soir a brillé.
Les dix mulets Charles fait établir.
Un pavillon fait tendre au grand verger,
Les messagers il y fait héberger.
Douze sergents les y ont bien soignés.
La nuit se passe, le jour clair s'est montré;
De bon matin l'Empereur s'est levé,
Messe & matines a le Roi écouté.
Dessous un pin le Roi s'en est allé,
Pour le conseil ses barons a mandés;
Par ceux de France il veut en tout marcher.

XII (i).

L'empereur Charles s'en va dessous un pin,
Ses barons mande pour son conseil tenir,
Le duc Ogier, l'archevêque Turpin,
Richard le vieux & son neveu Henri,
Et de Gascogne le preux comte Acelin,
Tedbald de Reims, & Milon, son cousin;
Aussi y furent & Gérier & Gérin;
Avec ceux-là le comte Roland vint,
Et Olivier, le preux & le gentil;
Des Francs de France plus de mille on y vit.
Et Gane y vint, qui la trahison fit.
Alors commence conseil qui mal finit.

XIII (a-e).

« Seigneurs barons, a dit l'empereur Charles,
Le Roi Marfile m'a transmis son message;

- De sun avoir me voelt duner grant masse,
 Urs e léuns e veltres caeignables,
 Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
 185 Quatre cenz mulz chargez del or d'Arabe,
 Avoec iço plus de cinquante cares ;
 Mais il me mandet que en France m'en alge,
 Il me fiurat ad Ais à mun estage,
 Si recevrat la nostre lei plus salve ;
 190 Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches ;
 Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
 Dient Franceis : « Il nus i cuvent garde ! »*

AOI.

XIV (i-e).

- Li empereres out sa raisun fenie.
 Li quens Rollanz, ki ne l'otriet mie,
 195 En piez se drecet, si li vint cuntredire.
 Il dist al rei : « Ja mar crezez Marfilie.
 Set anz ad pleins qu'en Espaigne venimes ;
 Jo vos cunquis e Noples e Commibles,
 Pris ai Valterne e la terre de Pine,
 200 E Balaguet, e Tuele, e Sezilie.
 Li reis Marfilie i fist mult que traître :
 De ses païens il vos enveiat quinze,
 Chascuns portout une branche d'olive,
 Nuncerent vos cez paroles méismes.
 205 A voz Franceis un cunseill en presistes,
 Loerent vos alques de legerie.
 Dous de voz cuntres al païen tramesistes,
 L'un fut Basan e li altres Basilies ;
 Les chefs en prist ès puis desuz Haltilie.
 210 Faites la guere cum vos l'avez enprise,
 En Sarraguce menez vostre ost banie,*

De son avoir me veut donner grand'masse,
Ours & lions, lévriers enchaînables,
Sept cents chameaux & mille autours muables,
Quatre cents mules qu'il charge d'or arabe,
Cinquante chars, ou même davantage.
Mais il me mande qu'en France je m'en aille ;
Il me suivra à Aix, ma capitale,
Et recevra notre loi sainte & sage.
Sera chrétien, de moi tiendra ses marches.
Mais je ne fais quel en est son courage. »
Les Français disent : « Il convient prendre garde. »

XIV (*i-e*).

L'empereur Charles a ses raisons finies.
Roland le comte, qui guère ne les prise,
Sur pieds se dresse, & vient y contredire.
Il dit au Roi : « A tort croirez Marfile.
Depuis sept ans qu'en Espagne nous vîmes,
Je vous conquis & Noples & Commibles,
J'ai pris Valterne & la terre de Pine,
Et Balaguer, & Tüele & Sézile.
Toujours en traître agit le Roi Marfile.
De ses païens il vous envoya quinze ;
Chacun portait une branche d'olive ;
Mêmes paroles par eux vous furent dites.
De vos Français le conseil vous en prîtes ;
On vous loua de faire une folie.
Deux de vos comtes au païen vous transmîtes,
L'un fut Bafan, & l'autre fut Bafile.
Il prit leurs têtes au mont deffous Haltile.
Faites la guerre, puisqu'elle est entreprise ;
Menez vos bans armés contre leur ville,

*Metez le sege à tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire. »*

AOI.

XV (u = ou).

- Li emperere en tint sun chef enbrunc,
215 Si duïst sa barbe, afaitad sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun,
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fierement cumencet sa raisun,
220 E dist al rei : « Ja mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
Quant ço vos mandet li reis Marfiliun,
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hum,
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
225 Puis recevrat la lei que nus tenun,
Ki ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nus muriuns.
Cunseill d'orguill n'est dreiz que à plus munt.
Laißum les fols, as sages nus tenuns. »*

AOI.

XVI (u).

- 230 Après iço i est Neimes venud,
Meillor vassal n'aveit en la curt nul ;
E dist al rei : « Ben l'avez entendud,
Guenes li quens ço vus ad respondud,
Saveir i ad, mais qu'il seit entendud.
235 Li reis Marfilie est de guere vencud,
Vos li avez tuz ses castels toluz,
Od voz caables avez fruiset ses murs,
Ses citez arses e ses humes vencuz ;
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,*

Mettez le siège, durât-il votre vie ;
Et vengez ceux qu'un félon fit occire ! »

XV (*on*).

L'empereur Charles incline alors son front,
Tord sa moustache, caresse son menton ;
A son neveu ne répond oui ni non.
Français se taisent, excepté Ganelon.
Sur pieds se dresse, & vient devant Charlon,
Très-fièrement commence ses raisons :
« Ne croyez pas ces fous qui vous perdront,
Ni moi, ni d'autres, mais ce qui vous est bon.
Comme il le mande, le Roi Marfilion
Se fait, mains jointes, votre homme, & de vos dons
Tiendra l'Espagne entière, en votre nom,
Et recevra la loi que nous suivons.
Qui vous conseille que cette offre écartions,
Ne lui chaut, Sire, la mort dont nous mourrons.
Conseil d'orgueil à prévaloir n'est bon ;
Laiïsons les fous ; aux sages nous tenons. »

XVI (*u*).

Après cela Naimés y est venu.
Meilleur vassal en la cour nul ne fut.
Il dit au Roi : « Bien l'avez entendu,
Gane le comte, ce qu'il a répondu.
Sage conseil, mais qu'il soit entendu.
Le Roi Marfile est en guerre vaincu,
Vous lui avez ses châteaux abattus ;
De vos machines avez brisé ses murs,
Brûlé ses villes, & ses hommes vaincus.
Quand il vous mande qu'ayez merci de lui,

- 240 *Pecchet fereit ki dunc li fesiſt plus,
U par oſtage vos voelt faire ſoür;
Ceſte grant guerre ne deit munter à plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. »*

AOI.

XVII (*u = ou*).

- « *Seignurs baruns, qui i enveieruns*
245 *En Sarraguce al rei Marſiliun? »*
*Reſpunt dux Neimes : « J'irai par voſtre dun;
Livrez m'en ore le quant e le baſtun. »*
*Reſpunt li reis : « Vos eſtes ſaives hum;
Par ceſte barbe e par ceſt men gernun,*
250 *Vos n'irez pas uan de mei ſi luign;
Alez ſedeir quant nuls ne vos ſumunt.*

XVIII (*ié*).

- « *Seignurs baruns, qui purruns enveier*
Al Sarrazin ki Sarraguce tient? »
Reſpunt Rollanz : « J'i puis aler mult bien.
255 *— Nun ferez certes, diſt li quens Olivier,
Voſtre curages eſt mult peſmes e fiers,
Jo me crendreie que vos vos meſliſiez.
Se li reis voelt, jo i puis aler bien. »*
Reſpunt li reis : « Ambdui vos en taiſiez,
260 *Ne vos ne il n'i porterez les piez.
Par ceſte barbe que veez blancheier,
Li duze per mar i ſerunt jugiez! »*
Franceis ſe taiſent, as les vus aquisiez.

XIX (*an*).

- Turpins de Reins en eſt levet del renc,*
265 *E diſt al rei : « Laiſez eſter voz Francs.*

Péché ferait qui voudrait faire plus ;
 Par des otages il veut vous faire fûr.
 Si grande guerre ne doit pas durer plus. »
 Les Français difent : « Bien a parlé le duc. »

XVII (*on*).

« Seigneurs barons, qui donc nous enverrons
 En Saragoffe au roi Marfilion? »
 Duc Naimés dit : « J'irai, par votre don.
 Or m'en livrez le gant & le bâton. »
 Le Roi répond : « Mon plus fage baron,
 Par ma mouftache & par ma barbe, non.
 Pour cette année, moins loin vous enverrons.
 Allez vous feoir, quand nul ne vous femond.

XVIII (*ié*).

« Seigneurs barons, qui pourrai-je envoyer
 Au Sarrafin qui Saragoffe tient? »
 Roland répond : « J'y puis aller très-bien.
 — Non ferez certes, dit le comte Olivier.
 Votre courage eft intraitable & fier,
 Et je craindrais que vous vous querelliez.
 Si le Roi veut, j'y puis aller très-bien. »
 Le Roi répond : « Si tous deux vous taifiez!
 Ni vous ni lui n'y porterez les pieds.
 Par cette barbe que voyez blanchoyer,
 Les douze pairs à tort vous nommeriez! »
 Français fe taifent. Tout cois vous les verriez.

XIX (*an*).

Turpin de Reims s'eft levé de fon rang,
 Et dit au Roi : « Laiffiez en paix vos Francs.

- En cest país avez estet set anz,
 Mult unt oüd e peines e ahans.
 Dunez m'en, sire, le bastun e le guant,
 E jo irai al Saraizin Espan,
 270 Si'n vois vedeir alques de sun semblant. »
 Li empereres respunt par maltalant :
 « Alez fedeir desur cel palie blanc ;
 N'en parlez mais, se jo ne l'vos cumant. »*

AOI.

XX (a-e).

- « Francs chevalers, dist l'emperere Carles,
 275 Car m'estisez un barun de ma marche,
 Qui à Marsilie me portast mun message. »
 Ço dist Rollanz : « C'ert Guenes, mis parastre. »
 Dient Franceis : « Car il le poet ben faire ;
 Se lui lesez, n'i trametrez plus saive. »
 280 E li quens Guenes en fut mult anguisables ;
 De sun col getet ses grandes pels de martre,
 E est remés en sun blialt de palie.
 Vairs out les oils e mult fier lu visage,
 Gent out le cors e les costeiz out larges ;
 285 Tant par fut bels, tuit si per l'en esguardent.
 Dist à Rollant : « Tut fol pur quei t'esrages ?
 Ço set hom ben que jo sui tis parastres ;
 Si as juget qu'à Marsiliun alge.
 Se Deus ço dunet que jo de là repaire,
 290 Jo t'en muvrai un itel grand contraire
 Ki durerat à trestut tun edage. »
 Respunt Rollanz : « Orgoill oi e folage.
 Ço set hom ben, n'ai cure de manace ;
 Mais saives hom il deit faire message ;
 295 Si li reis voelt, preiz sui por vus le face. »

AOI.

En ce pays avez été sept ans,
 Ils ont eu trop de peines & tourments.
 Donnez-moi, Sire, le bâton & le gant.
 Au Sarrafin d'Espagne m'en allant,
 Je prétends voir un peu de son semblant. »
 Mais l'Empereur lui répond mécontent :
 « Allez vous feoir dessus ce tapis blanc ;
 N'en parlez plus sans mon commandement. »

XX (a-e).

« Francs chevaliers, a dit l'Empereur Charles,
 Élifez donc un baron de ma marche,
 Qui a Marfile me porte mon message. »
 Ce dit Roland : « C'est Gane, mon parâtre. »
 Les Français disent : « Certe, il en est capable.
 Si le laissez, nul n'enverrez plus sage. »
 Le comte Gane en fut tout plein d'angoisse,
 De son cou jette ses grandes peaux de martre,
 Il est resté dans son blier de foie.
 Il a les yeux changeants ; fier, le visage,
 Noble, le corps ; & la poitrine large.
 Il est si beau ! tous ses pairs le regardent.
 Dit à Roland : « Fou ! pourquoi cette rage ?
 On le fait bien que je suis ton parâtre !
 Tu m'as nommé pour qu'à Marfile j'aïlle.
 D'en revenir si Dieu me fait la grâce,
 Je te suivrai d'une haine implacable,
 Qui durera juste autant que ton âge. »
 Roland répond : « Votre orgueil vous égare.
 On le fait bien : n'ai cure des menaces ;
 Mais un sage homme doit faire ce message ;
 Si le Roi veut, je pars à votre place. »

XXI (i-e).

*Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie.
 Tu n'ies mes hom, ne jo ne sui tis sire.
 Carles comandet que face sun servise,
 En Sarraguce en irai à Marfilie;
 300 Einz i ferai un poi de legerie
 Que jo'n esclair ceste meie grant ire. »
 Quant l'ot Rollanz, si cumençat à rire.*

A O I.

XXII (an).

*Quant ço veit Guenes qu'ore s'en rit Rollanz,
 Dunc ad tel doel, pur poi d'ire ne fent,
 305 A ben petit que il ne pert le sens,
 E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient;
 Sur mei avez turnet fals jugement.
 Dreiz emperere, veez me ci present,
 Ademplier voeill vostre comandement.*

A O I.

XXIII (oe).

*310 « En Sarraguce sai ben qu'aler m'estoet;
 Hom ki là vait repaire ne s'en poet.
 Ensurquetut si ai jo vostre soer,
 Si'n ai un filz, ja plus bels n'en estoet :
 C'est Baldewin, ço dit que ert prozdoem.
 315 A lui lais jo mes honors e mes fieus.
 Gardez le bien, ja ne l'verrai des oelz. »
 Carles respunt : « Trop avez tendre coer.
 Puis que l'comant, aler vus en estoet. »*

A O I.

XXI (*i-e*).

Gane répond : « Pour moi, tu n'iras mie.
Tu n'es mon homme, ni je ne suis ton sire.
Charles commande, je ferai son service.
A Saragoffe j'irai trouver Marfile,
Mais j'y ferai ne fais quelle folie,
Pour apaiser ma colère terrible. »
Roland l'ouït, il commença d'en rire.

XXII (*an*).

Quand Gane voit qu'à présent rit Roland,
Tel deuil en a, de rage son cœur fend,
Et peu s'en faut qu'il ne perde le sens.
« Point ne vous aime, lui dit-il, vous, Roland,
Vous qui sur moi tournez faux jugement.
Droit Empereur, vous me voyez présent,
Je veux remplir votre commandement.

XXIII (*eu*).

« A Saragoffe j'irai, puisqu'on le veut,
Et qui va là en revenir ne peut.
Et cependant ma femme est votre sœur ;
J'ai d'elle un fils ; un plus beau ne se peut ;
Baudouin se nomme ; il dit qu'il fera preux.
A lui je laisse mes fiefs & mes honneurs ;
Gardez-le bien ; ne le verront mes yeux. »
Charles répond : « Trop tendre avez le cœur.
Quand je commande, vous en aller fied mieux. »

XXIV (an).

- Ço dist li reis : « Guenes, venez avant ;
 320 Si recevez le bastun e lu guant.
 Oit l'avez, sur vos le jugent Franc.
 — Sire, dist Guenes, ço ad tut fait Rollanz ;
 Ne l'amerai à trestut mun vivant,
 Ne Oliver por ço qu'est sis cumpainz,
 325 Les duze pers, por ço qu'il l'aiment tant ;
 Desfi les en, sire, vostre veiant. »
 > Ço dist li reis : « Trop avez maltalant.
 Or irez vos certes quand jo l'cumant.
 — J'i puis aler ; mais n'i avrai guarant ;
 330 Nul out Basilies ne sis freres Basant. »

XXV (è-e).

- Li empereres li tent son guant le destre ;
 Mais li cuens Guenes iloec ne volsist estre ;
 Quant le dut prendre, si li caït à tere.
 Dient Franceis : « Deus ! que purrat ço estre ?
 335 De cest message nos avendrat grant perte.
 — Seignurs, dist Guenes, vos en orrez noveles.

XXVI (ié).

- « Sire, dist Guenes, dunez mei le cungied ;
 Quant aler dei, n'i ai plus que targier. »
 Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »
 340 De sa main destre l'ad afols e seigniet,
 Puis li livrat le bastun e le brief.

XXIV (*an*).

Ce dit le Roi : « Gane, venez avant ;
Et recevez le bâton & le gant.
Oyez, c'est vous que choisissent les Francs.
— Sire, dit Gane, qui a tout fait ? Roland.
Ne l'aimerai jamais de mon vivant,
Ni Olivier, compagnon de Roland,
Ni tous les pairs, parce qu'ils l'aiment tant.
Je les défie, Sire, vous le voyant. »
Le Roi lui dit : « Vous êtes trop méchant.
Vous partirez, c'est mon commandement.
— J'y puis aller, mais n'y aurai garant,
N'en eut Bafile ni son frère Bafan. »

XXV (*è-e*).

L'Empereur tend le gant de sa main dextre ;
Mais Ganelon là ne voudrait pas être,
Quand dut le prendre, le laissa choir à terre.
Les Français disent : « Dieu ! que va-t'il en être ?
De ce message nous adviendra grand'perte.
— Seigneurs, dit Gane, vous en orrez nouvelles.

XXVI (*ie*).

« Mais, Sire, il faut que congé me donniez.
Je dois partir ; plus tarder ne convient.
— Au nom, dit Charles, de Jésus, & au mien ! »
De sa main dextre, l'a absous & signé,
Lettre & bâton il lui a confiés.

XXVII (é).

- Guenes li quens s'en vait à sun ostel,
 De guarnemenz se prent à cunreer,
 De ses meillors que il pout recuver :*
 345 *Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
 Ceinte Murglès s'espée à sun costed,
 En Tachebrun sun destrer est munted,
 L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
 Là vèisez tant chevaler plorer,*
 350 *Ki tuit li dient : « Tant mare fustes, ber !
 En cort al rei mult i avez ested,
 Noble vassal vos i solt hom clamer.
 Ki ço jugat que douïsez aler,
 Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez.*
 355 *Li quens Rollanz ne l'se douïst penser,
 Qu'estes estrait de mult grant parented. »
 Enprès li dient : « Sire, car nos menez. »
 Ço respunt Guenes : « Ne placet damne Deu !
 Mielz est sul moerge que tant bon chevaler.*
 360 *En dulce France, seignurs, vos en irez,
 De meie part ma muiller saluez,
 E Pinabel mun ami e mun per,
 E Baldewin mun filz que vos savez,
 E lui aidez, e pur seignur tenez. »*
 365 *Entret en sa veie, si s'est achiminez.*

AOI.

XXVIII (a-e).

*Guenes chevalchet, suz une olive halte
 Asemblet s'est as Sarrazins messages;
 Ais Blancandrins, ki envers lui s'atarget,
 Par grant saveir parolet l'uns al altre.*

XXVII (é).

A son hôtel Gane s'en est allé,
L'équipement commence à préparer,
Prend le meilleur qu'il puisse rassembler.
Éperons d'or à ses pieds a fixés,
A ceint Murglès, son épée, au côté;
Son destrier, Tachebrun, a monté,
L'étrier tint son oncle Guinemé.
Là eussiez vu cent chevaliers pleurer,
Qui tous lui disent : « Baron infortuné !
En cour du Roi longtemps avez été ;
Noble vassal y êtes proclamé.
Qui a jugé que là deviez aller,
Par Charlemagne ne sera pas sauvé !
Roland le comte y devait-il penser !
Vous êtes nés de si grand'parenté ! »
Après lui disent : « Sire, il faut nous mener. »
Gane répond : « Dieu veuille m'en garder !
Mieux mourir feul que si bons chevaliers.
En douce France, seigneurs, vous en irez,
Et de ma part ma femme saluerez,
Et Pinabel, c'est mon pair bien-aimé,
Avec Baudouin, mon fils, que vous savez.
Aidez à lui, pour seigneur le tenez. »
Entre en sa voie & s'est acheminé.

XXVIII (a-e).

Gane chevauche ; à l'ombre des grands arbres,
Des Sarrafins il rejoint l'ambassade.
Car Blancandrin pour l'attendre s'attarde.
Par grand favour l'un à l'autre ils se parlent.

- 370 *Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles,
Ki cunquist Puille e trestute Calabre,
Vers Engleterre passat il la mer false,
Ad oes seint Pere en cunquist le chevage.
Que nus requert ça en la nostre marche? »*
- 375 *Guenes respunt : « Itels est sis curages;
Jamais n'ert hume ki encuntre lui vaille. »*

AOI.

XXIX (*u-e = ou-e*).

- Dit Blancandrins : « Francs sunt mult gentilz hume;
Mult grant mal funt e cil duc e cil cunte
A lur seignur, ki tel cunseill li dunent ;*
- 380 *Lui e altrui travaillent e cunfundent. »*
*Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume
Ne mès Rollant, k'uncore en avrat hunte.
Er main fedeit l'emperere suz l'umbre ;
Vint i ses nies, out vestue sa brunie,*
- 385 *E out preiet dejuste Carcasunie,
En sa main tint une vermeille pume.
« Tenez, bel sire, dist Rollanz à sun uncle,
« De trestuz reis vos present les curunes. »
Li soens orgoilz le devreit ben cunfundre,*
- 390 *Kar chascun jur à mort si s'abandunet,
Seit ki l'ociet, tute pais puis avriumes. »*

AOI.

XXX (*an*).

- Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollant,
Ki tute gent voelt faire recreant
E tutes teres met en chalengement.*
- 395 *Par quele gent quiet il espleiter tant? »*
*Guenes respunt : « Par la franceise gent ;
Il l'aiment tant, ne li faldrunt nient.*

Blancandrin dit : « Merveilleux homme est Charles,
Qui conquit Pouille & toute la Calabre,
Vers l'Angleterre, par mer, s'ouvrit passage,
Et pour saint Pierre en conquit le chevage.
Que nous requiert ici dans notre marche? »
Gane répond : « Si tel est son courage,
Nul ne fera qui contre lui prévale. »

XXIX (*on-e*).

Blancandrin dit : « Francs sont très-gentilshommes.
Très-grand mal font & ces ducs & ces comtes
A leur seigneur, qui tel conseil lui donnent.
Lui & autrui ils perdent & confondent! »
Gane répond : « Ce n'est vrai de nul homme,
Hormis Roland ; encore en aura honte.
Hier matin, Charle était assis à l'ombre ;
Vint son neveu, revêtu de sa brogne ;
Il avait fait butin près Carcassonne ;
Tint en sa main une vermeille pomme :
« Tenez, beau Sire, dit Roland à son oncle,
« De tous les rois vous offre les couronnes. »
Son grand orgueil le devrait bien confondre,
Car chaque jour à la mort s'abandonne ;
Mais qu'on le tue, & tous en paix nous sommes. »

XXX (*an*).

Blancandrin dit : « Très-cruel est Roland,
Qui veut réduire à merci toute gent,
Et toutes terres mettre en dépeuplement.
Par quelle gent pense-t-il faire tant? »
Gane répond : « Par le peuple des Francs.
Jamais ne lui faudront ; ils l'aiment tant !

*Or e argent lur met tant en present,
 Muls e destrers, palies e guarnemenz.
 400 Li reis méisme ad tut à sun talent,
 Cunquerrat teres d'ici qu'en orient. »*

AOI.

XXXI (i).

*Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins
 Que l'un à l'autre la sue fait plevit
 Que il querreient que Rollanz fust ocis.
 405 Tant chevalcherent e veies e chemins
 Qu'en Sarraguce descendent suz un if.
 Un faldestoet out suz l'umbre d'un pin,
 Envolupet d'un palie alexandrin;
 Là fut li reis ki tute Espaigne tint,
 410 Tut entur lui vint milie Sarrazins;
 N'i ad celoï ki mot sunt ne mot tint
 Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
 Atant as vos Guenes e Blancandrins.*

XXXII (u = ou).

*Blancandrins vint devant Marsiliun,
 415 Par le puing tint le cunte Guenelun,
 E dist al rei : « Salz seiez de Mahum
 E d'Apollin, qui seintes leis tenuns!
 Vostre message fefimes à Charlun,
 Ambes ses mains en levat cuntremunt,
 420 Loat sun Deu, ne fist altre respuns.
 Ci vos enveiet un sun noble barun,
 Ki est de France, si est mult riches hum;
 Par lui orrez si avrez pais u nun. »
 Respunt Marfilie : « Or diet, nus l'orrum. »*

AOI.

D'or & d'argent tant leur donne en présent,
Mulets, chevaux, foierie, équipement ;
Le Roi lui-même a tout ce qu'il prétend ;
Prendra les terres d'ici en Orient. »

XXXI (*i*).

Tant chevauchèrent Gane avec Blancandrin
Que l'un à l'autre ont leur foi garanti
Qu'ils chercheraient que Roland fût occis.
Tant chevauchèrent par voie & par chemin,
Qu'à Saragosse descendent sous un if.
Un fauteuil fut sous l'ombrage d'un pin,
Enveloppé d'un voile alexandrin.
Là fut le Roi qui toute Espagne tint ;
Autour de lui vingt mille Sarrafins ;
N'y eut celui qui son soufflé ne tint
Pour les nouvelles qu'ils ont hâte d'ouïr.
Voici venir Gane avec Blancandrin.

XXXII (*on*).

Blancandrin vint devant Marfilion,
Tint par le poing le comte Ganelon,
Et dit au Roi : « Que vous sauvent Mahom
Et Apollon ! dont saintes lois tenons,
Votre message nous fîmes à Charlon ;
Il éleva ses deux mains contremont,
Loua son Dieu, ne fit autre répons.
Il vous envoie un sien noble baron,
Qui est de France, homme de très-grand nom.
Par lui faurez, si aurez paix, ou non. »
Marfile dit : « Qu'il parle, nous l'orrons. »

XXXIII (é).

- 425 *Mais li quens Guenes se fut ben purpenset,*
Par grant saveir cumencet à parler
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu,
Li glorius, que devum aürer !
- 430 *Iço vus mandet Carlemagnes li ber :*
Que recevez seinte chrestientet,
Demi Espaigne vos voelt en fiu duner.
Se ceste acorde otrier ne vulez,
Pris e liez serez par poësted ;
- 435 *Al siege ad Ais en serez amenet,*
Par jugement serez iloec finet,
Là murrez vus à hunte e à viltet. »
Li reis Marfilies en fut mult esfreed,
Un algier tint ki d'or fut enpenet,
- 440 *Ferir l'en volt, se n'en fust desturnet.*

A O I.

XXXIV (é-e).

- Li reis Marfilies adla culur muée,*
De sun algeir ad la hanste crollée.
Quant le vit Guenes, mist la main à l'espée,
Cuntre dous deiç l'ad del furrer getée,
- 445 *Si li ad dit : « Mult estes bele e clere ;*
Tant vus avrai en curt à rei portée,
Ja ne l'dirat de France l'emperere
Que jo suls moerge en l'estrangle cuntrée,
Einç vos avrunt li meillor cumperée. »
- 450 *Dient païen : « Desfaimes la meslée. »*

XXXIII (é).

Le comte Gane avait bien médité ;
Par grand favior, il commence à parler,
Comme celui qui bien faire le fait,
Et dit au Roi : « De Dieu foyez fauvé,
Le glorieux, que devons adorer !
Charles le preux ceci vous fait mander :
Vous recevrez la sainte chrétienté ;
Moitié d'Espagne vous veut en fief donner.
Si cet accord oſtroyer ne voulez,
Vous ferez pris de force, & enchaîné ;
Au fiége d'Aix vous ferez amené,
Par jugement ferez là condamné ;
Là vous mourrez en honte & vileté. »
Le Roi Marfile en fut très-effrayé ;
Il tient un dard, qui d'or fut empenné ;
Veut l'en frapper, mais en fut détourné.

XXXIV (é-e).

Le Roi Marfile a fa couleur changée,
Et de fon dard la hampe a fecouée.
Quand le vit Gane, mit la main à l'épée,
Et de deux doigts l'a du fourreau tirée,
En lui difant : « Ma belle & claire épée,
Tant que ferez en cette cour portée,
Par l'Empereur vous ne ferez blâmée
Que feul je meure en l'étrange contrée,
Sans que vous aient les plus braves payée. »
Les païens difent : « Empêchons la méléé. »

XXXV (i).

- Tant li prierent li meillor Sarrazin
 Qu'el faldestoed s'est Marfilies asis.
 Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit,
 Que li Franceis asmastes à ferir ;
 455 Vos l'doüffsez esculter e oïr.
 — Sire, dist Guenes, me l'cuvent à suffrir.
 Jo ne lenneie por tut l'or que Deus fist,
 Por tut l'aveir ki seit en cest païs,
 Que ço ne die, se tant ai de leisir,
 460 Que Charlemagnes li reis poëstéifs
 Par mei li mandet sun mortel enemi. »
 Afublez est d'un mantel sabelin,
 Ki fut cuvert d'un palie alexandrin,
 Getet l'à tere, si l'receit Blancandrin ;
 465 Mais de s'espée ne volt mie guerpier,
 En sun puign destre par l'oret punt la tint.
 Dient païen : « Noble baron ad ci. »

AOI.

XXXVI (iè).

- Envers le rei s'est Guenes aproisniet,
 Si li ad dit : « A tort vos curuciez ;
 470 Quar ço vos mandet Carles ki France tient,
 Que recevez la lei de chrestiens,
 Demi Espaigne vus durrat il en fiet,
 L'autre meitet avrat Rollanz fis nies,
 Mult orguillos i avrez parçunier.
 475 Si ceste acorde ne volez otrier,
 En Sarraguce vus vendrat asegier ;
 Par poëstet serez pris e liez,
 Menet serez tut dreit à Ais le fiet ;

XXXV (*i*).

Tant le prièrent les meilleurs Sarrafins,
Qu'en son fauteuil Marsile s'est assis.
Et le calife dit : « Vous nous avez nui,
Pour ce Français que vous vouliez férir ;
Vous auriez dû l'écouter & l'ouïr.
— Sire, dit Gane, il me plaît le souffrir.
Ne laisserai pour tout l'or que Dieu fit,
Pour les trésors qui sont en ce pays,
Que je ne dise, tant qu'en aurai loisir,
Ce que le Roi puissant, Charles, m'a dit
De dire à vous son mortel ennemi. »
Fut affublé d'un manteau zibelin,
Qui fut couvert d'un voile alexandrin,
Le jette à terre, où l'a pris Blancandrin.
Mais de l'épée ne veut se démunir ;
Dans son poing dextre la garde d'or il tint.
Les païens disent : « Quel beau baron voici ! »

XXXVI (*ie*).

Devant le Roi Gane plus près s'en vient,
Lui dit : « A tort vous vous courrouceriez,
Ceci vous mande Charles, qui France tient :
Soumettez-vous à la loi des chrétiens ;
Moitié d'Espagne il vous accorde en fief ;
A son neveu, Roland, l'autre moitié.
Vous aurez là très-fier associé !
Si cet accord ne vouliez octroyer,
En Saragoffe assiégé vous feriez,
Vous y feriez pris par force, & lié,
Au fiége d'Aix tout droit vous en iriez,

Vus n'i avrez palefreid ne destrier
 480 *Ne mul ne mule que puissez chevalchier,*
Getet serez sur un malvais sumier;
Par jugement iloec perdre le chief.
Nostre emperere vus enveiet cest brief. »
El destre poign l'ad livret al païen.

XXXVII (i-e).

485 *Marsilies fut esculurez de l'ire,*
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bres, vit la raisun escrite :
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre del grand doel e de l'ire ;
 490 *C'est de Basan e sun frere Basilie,*
Dunt pris les chefs as puis desuz Haltilie.
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li envei mun uncle l'algalise,
O autrement ne m'amerat il mie. »
 495 *Après parlat ses filz envers Marsilie,*
E dist al rei : « Guenes ad dit folie.
Tant ad erret nen est dreiz que plus vivet ;
Livreiz le mei, j'en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espée en ad branlie,
 500 *Vait s'apuiet suz le pin à la tige.*

XXXVIII (ei).

Enz el verger s'en est alez li reis,
Ses meillors humes enmeinet ensembl'od sei ;
E Blancandrins i vint al canud peil,
E Jurfalet k'est ses filz e ses heirs,
 505 *E l'algalises sun uncle e sis fedeilz.*
Dist Blancandrins : « Apelez le Français,

Mais vous n'auriez palefroi, destrier,
 Mulet ni mule que chevaucher puiffiez;
 Seriez jeté fur un mauvais fommier.
 Par jugement le chef vous perdriez.
 Voici le bref qu'il vous fait envoyer. »
 Dans le poing droit l'a livré au païen.

XXXVII (*i-e*).

De rage fut décoloré Marfile,
 Brise le sceau, dont il jette la cire,
 Regarde au bref, & voit la chose écrite :
 « Charles me mande, qui a France en régie,
 Que sa colère & son deuil je n'oublie.
 C'est pour Bafan & son frère Basile;
 J'ai pris leurs têtes au mont deffous Haltile.
 Si de mon corps je veux sauver la vie,
 Il faut livrer mon oncle, le calife,
 Ou que le Roi à jamais me haïffe ! »
 Après, parla le fils du roi Marfile,
 Et dit au Roi : « Gane a dit des folies.
 Tant a erré qu'il n'a plus droit de vivre.
 Livrez-le moi, j'en veux faire justice. »
 Quand l'ouït Gane, l'épée il a brandie;
 Va s'appuyer sous le pin, à la tige.

XXXVIII (*oi*).

Dans le verger s'en est allé le Roi;
 Ses meilleurs hommes il emmène avec foi;
 Y vint d'abord Blancandrin au blanc poil,
 Et Jurfaleu (c'est son fils & son hoir),
 Et le calife, l'oncle & l'homme du Roi.
 Blancandrin dit : « Il faut ce Franc revoir,

- De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
 Ço dist li reis : « E vus li ameneiz. »
 E Guene ad pris par la main destre as deiz,
 510 Enz el verger l'enmeinet josqu'al rei.
 La purparolent la traïsun seinz dreit.

A O I.

XXXIX (i-e).

- « Bel sire Guenes, ço li ad dit Marfilie,
 Jo vos ai fait alques de legerie,
 Quant por ferir vus demuſtrai grant ire.
 515 Faz vos en dreit par cez pels sabelines,
 Melz en valt l'or que ne funt cinc cenç livres.
 Einz demain noit bele en iert l'amendise. »
 Guenes respunt : « Jo ne l'desotrei mie.
 Deus, se lui plaist, à bien le vos mercie. »

A O I.

XL (é).

- 520 Ço dist Marfilies : « Guenes, par veir facez
 En talant ai que mult vos voeill amer.
 De Carlemagne vos voeill oir parler,
 Il est mult vielç, si ad sun tens uset,
 Men escient, dous cenç anz ad passet.
 525 Par tantes teres ad sun cors demened,
 Tanç colps ad pris sur sun escut bucler,
 Tanç riches reis cunduit à mendisted,
 Quant ert il mais recreanz d'osteier? »
 Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
 530 N'est hom ki l'veit e conuistre le set,
 Que ço ne diet que l'emperere est ber.
 Tant ne l'vos sai ne preïser ne loer
 Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
 Sa grant valor ki purreit acunter? »

De nous servir il m'a juré fa foi. »
 Le roi répond : « Vous, amenez-le-moi. »
 Gane il a pris par la main dextre, aux doigts,
 Dans le verger l'amène jusqu'au roi.
 Pourparler firent de trahison fans droit.

XXXIX (*i-e*).

« Beau sire Gane, a dit le roi Marfile,
 Je vous ai fait presqu'un trait de folie;
 Quand j'ai failli vous frapper de furie.
 Je vous fais droit par ces peaux zibelines.
 Mieux en vaut l'or que ne font cinq cents livres.
 L'amende est belle. Demain je vous la livre. »
 Gane répond : « Point ne refuse, Sire.
 S'il plaît à Dieu, qu'il vous en remercie. »

XL (*é*).

Marfile dit : « Gane, vraiment fachez
 Que j'ai désir de beaucoup vous aimer.
 De Charlemagne vous veuz ouïr parler;
 Il est bien vieux; il a son temps usé.
 Autant que fache, deux cents ans a passés,
 Par tant de terres a son corps démené,
 Tant pris de coups sur son écu bouclé,
 Tant riches rois mis à mendicité!
 Quand sera-t-il las de plus guerroyer ? »
 Gane répond : « Charles n'est point lassé.
 Mais qui le voit & connaître le fait,
 Dira toujours que preux il est resté.
 Tant ne vous puis le priser, le louer,
 Qu'il n'ait encore plus d'honneur, de bonté!
 Sa grand'valeur, qui pourrait la conter ? »

- 535 *De tel barnage l'ad Deus enluminet,
Meilz valt murir que guerpir sun barnet. »*

XLI (ié).

- Dist li paiens : « Mult me puis merveillier
De Carlemagne ki est canuz e vielz,
Men escientre, dous cenz anz ad e mielz.
540 Par tantes teres ad sun cors traveilliet,
Tanz colps ad pris de lances e d'espiez,
Tanz riches reis cunduiz à mendistiet,
Quant ert il mais recreanz d'osteier ?
— Ço n'iert, dist Guenes, tant cum vivet ses nies,
545 N'at tel vassal suz la cape del ciel ;
Mult par est proz fis cumpainz Olivier ;
Les .xii. pers, que Carles ad tant chiers,
Funt les enguardes à .xx. mil chevaliers.
Soürs est Carles, que nul home ne crient. »*

AOI.

XLII (an).

- 550 *Li Sarrazins dist : « Merveille en ai grant
De Carlemagne ki est canuz e blancs,
Mien escientre, plus ad de .iii. c. anz.
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
555 Tanz riches reis morz e vencuz en champ,
Quant iert il mais d'osteier recreant ?
— Ço n'iert, dist Guenes, tant cum vivet Rollant,
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient ;
Mult par est proz Oliver fis cumpainz ;
560 Li .xii. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes à xx. milie de Francs.
Soürs est Carles, ne crent hume vivant. »*

AOI.

De vertus telles Dieu l'a illuminé,
Mieux vaut mourir que de l'abandonner ! »

XLI (*ié*).

Le païen dit : « Je suis émerveillé
De Charlemagne, qui est chenu & vieux ;
Autant que fache, a deux cents ans & mieux ;
Par tant de terres a son corps travaillé !
Tant pris de coups de lances & d'épieux !
Tant riches rois conduits à mendier !
Quand fera-t-il las de plus guerroyer ?
— Tant que vivra Roland, n'espérez rien.
N'est tel vassal sous la chape du ciel ;
Très-preux aussi, son ami Olivier.
Les douze pairs, au Roi si précieux,
Veillent avec vingt mille chevaliers.
Charles est sûr, & peut ne craindre rien. »

XLII (*an*).

Le Sarrafin dit : « Merveilleux vraiment
Est Charlemagne, tout chenu & tout blanc ;
Autant que fache, a plus de deux cents ans ;
Par tant de terres est allé conquérant !
Tant prit de coups de bons épieux tranchants !
Vainquit, tua si riches rois en champ !
Quand fera-t-il las d'aller guerroyant ?
— Jamais, dit Gane, tant que vivra Roland.
N'est tel vassal d'ici en Orient.
Puis son ami, Olivier le vaillant,
Les douze pairs, que Charles aime tant,
Veillent sur lui avec vingt mille Francs.
Charles est sûr, ne craint homme vivant.

XLIII (ei).

- *Bel sire Guenes, dist Marsilies li reis,
Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz,*
565 *Quatre cenz milie chevalers puis avoir ;
Puis m'en cumbatre à Carlle & à Franceis. »
Guenes respunt : « Ne mie à ceste feiz !
De vos paiens mult grant perte i avreiz.
Lessez folie, tenez vos al saveir ;*
570 *L'empereur tant li dunez avoir,
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Pur .xx. hostages, que li enveiereiz,
En dulce France s'en repairrat li reis ;
Sa rere-guarde lerrat derere sei,*
575 *Iert i sis nies li quens Rollanz, ço crei,
E Oliver li proz e li curteis ;
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
Carlles verrat sun grant orguill cadeir,
N'avrat talent que jamais vus guerreit.*

AOL.

XLIV (i-e).

- 580 — *Bel sire Guenes, ço dist li reis Marsilies,
Cum faitement purrai Rollant ocire? »
Guenes respont : « Ço vos sai jo ben dire :
Li reis serat as meillors porz de Sizzer,
Sa rere-guarde avrat detrès sei mise ;*
585 *Iert i sis nies li quens Rollanz li riches
E Oliver en qui il tant se fiet,
.Xx. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De vos paiens lur enveiez .c. milie,
Une bataille lur i rendent cil primes,*
590 *La gent de France iert blecée e blesmie ;*

XLIII (oi).

— Beau fire Gane, dit Marfile le Roi,
 J'ai telle gent, plus belle on ne peut voir.
 Quatre cent mille chevaliers puis avoir.
 Je puis combattre & les Francs, & leur Roi. »
 Gane répond : « Non pas à cette fois.
 De vos païens trop perdrez ; croyez-moi,
 Laissez folie ; tenez-vous au savoir.
 A l'Empereur donnez si grand avoir,
 Qu'il n'y ait Franc qui n'en foit en émoi ;
 Pour vingt otages dont vous ferez l'envoi,
 En douce France retournera le roi ;
 L'arrière-garde laissant derrière foi,
 Et son neveu Roland aussi, je crois,
 Et Olivier, le preux & le courtois ;
 Morts sont les comtes, si quelqu'un croit en moi.
 Charles verra son grand orgueil déchoir ;
 De guerroyer perdra dès lors l'espoir.

XLIV (i-e).

— Beau fire Gane, a dit le Roi Marfile,
 Par quel moyen Roland pourrai-je occire ? »
 Gane répond : « Je puis bien vous le dire :
 Le roi fera aux meilleurs ports de Cizre ;
 Derrière lui l'arrière-garde est mise ;
 Et son neveu Roland, le comte riche,
 Et Olivier, en qui tant il se fie,
 Vingt mille Francs sont en leur compagnie.
 De vos païens leur envoyez cent mille.
 Ceux-là premiers la bataille leur livrent ;
 La gent de France est blessée & blémié.

Ne l'di por ço des voz n'iert là martirie.
Altre bataille lur livreç de méisme.
De quel que seit Rollanz n'estoertrat mie.
Dunc avrez faite gente chevalerie,
 595 *N'avrez mais guere en tute vostre vie.*

AOI.

XLV (o).

« Chi purreit faire que Rollanz i fust mort,
Dunc perdreit Charles le destre braç del cors ;
Si remeindreient les merveilluses oz,
N'asembleroit jamais si grant esforç,
 600 *Tere Major remeindreit en repos. »*
Quant l'ot Marfilie, si l'ad baiset el col ;
Puis si cumencet à uvrir ses trefors.

AOI.

XLVI (è).

Ço dist Marfilies : — qu'en direient il mais? —
« Cunseill n'est proç dunt hum seürs nen est,
 605 *La mort jureç de Rollant, s'il i est. »*
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaißt. »
Sur les reliques de s'espée Murglès
La traïsun jurat, si s' est forsfait.

AOI.

XLVII (an).

Un faldestoed i out d'un olifant.
 610 *Marfilies fait porter un livre avant,*
La lei i fut Mahum e Tervagan.
Ço ad juret li Sarrazins Espans,
S'en rere-guarde troevet le cors Rollant,
Cumbatrat sei à trestute sa gent,

Vos gens peut-être y souffrent grand martyre.
 Autre bataille est aussitôt reprise;
 L'une des deux de Roland vous délivre.
 Vous aurez fait noble chevalerie;
 N'aurez plus guerre en toute votre vie.

XLV (o).

« Si l'on pût faire que Roland y fût mort,
 Charles perdrait le bras droit de son corps,
 En eût fini de ces merveilleux osts,
 N'assemblerait jamais si grands efforts.
 La Grande-Terre resterait en repos. »
 Marfile entend, au cou le baise alors,
 Et puis commence à ouvrir ses trésors.

XLVI (è).

Marfile dit (qu'est-ce encor qu'ils diraient ?) :
 « Plus un conseil est sûr, meilleur il est,
 Jurez la mort de Roland, s'il y est. »
 Gane répond : « Qu'il soit comme il vous plaît ! »
 Sur les reliques du pommeau de Murglès,
 Il a juré, le traître ! il a forfait !

XLVII (an).

Un fauteuil fut, fait d'un ivoire blanc;
 Marfile y fait mettre un livre, en avant,
 Des lois qu'ont faites Mahom & Tervagant;
 Le Sarrasin d'Espagne y va jurant
 Que, dans l'arrière s'il peut trouver Roland,
 Il combattra avec toute la gent,

615 *E, se il poet, murrat i veirement.*
Guenes respunt : « Ben seit vostre comant ! »

AOI.

XLVIII (*u = ou*).

Atant i vint uns païens Valdabrunz,
Icil levat le rei Marfiliun,
Cler en riant l'ad dit à Guenelun :
 620 *« Tenez m'espée, meillur n'en at nuls hum,*
Entre les helz ad plus de mil manguns,
Par amistiez, bel fire, la vos duins,
Que nos aidez de Rollant le barun,
Qu'en rere-guarde trover le poïsum.
 625 *— Ben serat fait, » li quens Guenes respunt ;*
Puis se baisferent ès vis e ès mentuns.

XLIX (*i*).

Après i vint un païen Climorins,
Cler en riant à Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi,
 630 *Si nos aidez de Rollant li marchis,*
Par quel mesure le poïssum hünir.
— Ben serat fait, » Guenes li respundit ;
Puis se baisferent ès buches e ès vis.

AOI.

L (*u-e = ou-e*).

Atant i vint la reine Bramimunde ;
 635 *« Jo vos aim mult, fire, dist ele al cunte,*
Car mult vos priset mi fire e tuit si hume,
A vostre femme enveierai dous nusches,
Bien i ad or, matices e jacunces,
Mielz valent eles que tut l'aveir de Rume ;

Et que, s'il peut, Roland mourra vraiment.
Gane répond : « Qu'il n'en foit autrement ! »

XLVIII (*on*).

Voici venir un païen, Valdabron,
Qui fut parrain du roi Marfilion.
Clair & riant a dit à Ganelon :
« Voyez ce fer. Nul n'en eut un si bon ;
J'ai dans la garde plus de mille mangons.
Par amitié, fire, vous en fais don.
Mais aidez-nous ; que Roland le baron
Soit à l'arrière, où le trouver pourrons ! »
— Bien fera fait, » lui répond Ganelon ;
Puis se baifèrent au vifage, au menton.

XLIX (*i*).

Après y vint un païen, Climorin ;
Clair & riant, à Ganelon a dit :
« Prenez mon heaume ; meilleur jamais ne vis.
Délivrez-nous de Roland le marquis,
Par tel moyen que le puissions honnir.
— Bien fera fait, » Gane lui répondit ;
Puis sur la bouche l'a baifé Climorin.

L (*on-e*).

Voici venir la reine Bramimonde :
« Beaucoup vous aime, fire, dit-elle au comte ;
Car fort vous prisent mon fire & tous ses hommes.
A votre femme deux agrafes je donne,
Bien faites d'or, améthystes, jaconces,
Plus valent-elles que tout l'avoir de Rome ;

640 *Vostre emperere si bones n'en out unches. »*
Il les ad prises, en sa hoese les butet.

AOI.

LI (ié).

Li reis apelet Malduiz sun tresorier :
« L'aveir Carlun est il apareilliez ? »
E cil respunt : « Oil, sire, asez bien :
 645 *.Vii. c. cameilz d'or e argent cargiez*
E .xx. hostages des plus gentilz suz ciel. »

AOI.

LII (a-e).

Marfilies tint Guenelun par l'espalle,
Si li ad dit : « Mult par ies ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
 650 *Gardez de nos ne turnez le curage!*
De mun avoir vos voeill dunner grant masse,
.X. muls chargez del plus fin or d'Arabe ;
Jamais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large,
 655 *Le grant avoir en presentez à Carle,*
Pois me jugez Rollant à rere-guarde.
Se l'pois trover à port ne à passage,
Liverrai lui une mortel bataille. »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe. »
 660 *Pois est munted, entret en sun veiage.*

AOI.

LIII (è-e).

Li empereres aproismet sun repaire,
Venuz en est à la citet de Gailne.
Li quens Rollanz il l'ad e prise e fraite,
Puis icel jur en fut cent anz deserte.

Votre empereur n'en a pas de si bonnes ! »
Il les a prises, dans sa botte il les plonge.

LI (*ié*).

Le roi appelle Maudit, son trésorier :
« L'avoir de Charles est-il appareillé ? »
L'autre répond : « Oui, sire, tout est bien ;
Sept cents chameaux, que l'argent fait plier,
Et vingt otages, des plus gents sous le ciel. »

LII (*a-e*).

Marfile tint Gane au bras, & lui parle.
Il lui a dit : « Vous êtes brave & sage.
Par cette loi, selon vous préférable,
Gardez-vous bien de changer de courage.
De mon avoir vous veux donner grand'masse,
Charger dix mules du plus fin or arabe,
Et point d'année où tel don ne vous fasse.
Prenez les clefs de cette cité large,
Le grand avoir en présentez à Charles ;
Puis mettez-moi Roland d'arrière-garde.
Si je le trouve aux ports ou aux passages,
Lui livrerai la mortelle bataille. »
Gane répond : « M'est avis que trop tarde. »
Puis est monté ; il entre en son voyage.

LIII (*è-e*).

Or l'Empereur regagne sa frontière.
Il est venu en la cité de Gailne ;
Roland le comte l'a prise & mise en pièces ;
Depuis ce jour en fut cent ans déserte.

- 665 *De Guenelun atent li reis nuveles
E le tréud d'Espaigne la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges.*

A O I.

LIV (é).

- Li empereres est par matin levet,
670 Messe e matines ad li reis escultet.
Sur l'erbe verte estut devant sun tref,
Rollanz i fut e Oliver li ber,
Neimes li dux e des autres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez,
675 Par grant veisdie cumencet à parler,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu!
De Sarraguce ci vos apört les clefs,
Mult grand aveir vos en faz amener
E .xx. hostages, faites les ben garder.
680 E si vos mandet reis Marsilies li ber,
Del algalife ne l'devez pas blasmer;
A mes oilz vi .iiii. c. milie armez,
Halbers vestuz, luisanz healmes fermez,
Ceintes espées as punz d'or neielez,
685 Ki l'en cunduiſtrent entresque en la mer.
Marsilie fuint por la chrestientet,
Que il ne voelent ne tenir ne garder.
Einz qu'il ouïſſent .iiii. liues figlet,
Si's aquillit e tempeste e ored;
690 Là sunt neiez, jamais ne's reverrez.
Se il fust vif, jo l'ouïſſe amenet.
Del rei païen, sire, par veir creez,
Ja ne verrez cest premer meis passet
Qu'il vos ſiurat en France le regnet,
695 Si recevrat la lei que vos tenez;*

De Ganelon le roi attend nouvelles,
 Et le tribut d'Espagne, la grand'terre.
 Vient le matin, l'aube du jour éclaire.
 Gane le comte arrive où ils hébergent.

LIV. (é)

De bon matin l'Empereur s'est levé ;
 Messe & matines a le Roi veut écouter ;
 Devant sa tente il se tint sur le pré.
 Roland y fut, & le preux Olivier,
 Naines le duc & des autres assez.
 Ganelon vint, le félon parjuré ;
 Par grande astuce il commence à parler,
 Et dit au Roi : « De Dieu soyez sauvé !
 De Saragosse vous apporte les clefs ;
 Très-grand avoir vous en fais amener,
 Et vingt otages ; faites-les bien garder.
 Le preux Marsile ceci vous fait mander :
 Pour le calife, ne devez le blâmer ;
 De mes yeux vis quatre cent mille armés,
 Hauberts vêtus, les heaumes clairs fermés,
 Tous ceints d'épées aux pommeaux d'or niellés ;
 Jusque sur mer ils l'ont accompagné ;
 Fuyant Marsile pour notre chrétienté,
 Qu'ils ne voulaient ni tenir ni garder.
 Plus de trois lieues ils n'avaient pas cinglé,
 Tempête & vents sur eux sont déchaînés.
 Là sont noyés ; pas un n'en reverrez.
 S'il fût vivant, je l'aurais amené.
 Du roi païen, Sire, pour vrai tenez
 Que ne verrez ce premier mois passé,
 Sans qu'il vous suive en France, où vous réglez,
 Pour recevoir la loi que vous tenez.

*Jointes ses mains, iert vostre comandet,
 De vos tendrat Espaigne le regnet. »
 Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus !
 Ben l'avez fait, mult grant prod i avrez. »
 700 Par mi cel ost sunt mil grailles funer,
 Franc desherbergent, sunt lur sumers troffer ;
 Vers dulce France tuit sunt achiminez.*

AOI.

LV (é-e).

*Carles li magnes ad Espaigne guastede,
 Les castels pris, les citez violées.
 705 Ço dit li reis que sa guere out finée.
 Vers dulce France chevalchet l'emperere.
 Li quens Rollanz ad l'enseigne fermée,
 En sum un tertre cuntre le ciel levée.
 Franc se herbergent par tute la cuntrée.
 710 Païen chevalchent par cez greignurs valées,
 Halbercs vestuz e lur brunies dublées,
 Healmes lacez e ceintes lur espées,
 Escuz as cols e lances adubées :
 Enz en un bruill par sum les puis remestrent,
 715 .Iiii. c. milie atendent l'ajurnée.
 Deus ! quel dulur que li Franceis ne l'sevent !*

AOI.

LVI (i-e).

*Tresvait le jur, la noit est aserie.
 Carles se dort, li empereres riches ;
 Sunjat qu'il eret as greignurs porz de Sizer,
 720 Entre ses poinz tint sa hanste fraisnne ;
 Guenes li quens l'ad desur lui saïste,
 Par tel aïr l'at truffée e brandie,*

A vous, mains jointes, s'étant recommandé,
Tiendra de vous l'Espagne en royauté. »
Le Roi répond : « Que Dieu en soit loué !
Ayant bien fait, grand profit en aurez. »
Mille clairons en l'armée ont sonné ;
On lève camp ; les sommiers sont chargés ;
Vers douce France tout s'est acheminé.

LV (é-e).

Charles le grand l'Espagne a dévastée,
Les châteaux pris, les cités violées.
Le Roi l'a dit, sa guerre est terminée.
Vers douce France il fait sa chevauchée.
Roland le comte son enseigne a plantée,
En haut d'un tertre, contre le ciel dressée.
Les Français campent par toute la contrée.
Païens chevauchent par ces grandes vallées,
Hauberts vêtus, leurs cuirasses doublées,
Heaumes lacés, & ceints de leurs épées,
Écus au cou, & leurs lances armées ;
Font halte au haut des monts sous la feuillée.
Quatre cent mille attendent la journée.
Dieu ! quel chagrin ! Les Francs n'en ont idée.

LVI (i-e).

Le jour s'en va, la nuit s'est affombrie.
Charles s'endort, l'empereur noble & riche,
Songe qu'il est dans les grands ports de Cizre.
Entre ses poings sa lance en frêne a prise.
Gane le comte l'a dessus lui faisie,
Par telle rage l'a tordue & brandie,

*Qu'envers le cel en volent les esclices.
Carles se dort qu'il ne s'esveillet mie.*

LVII (a).

- 725 *Après iceste, altre avisiun sunjat,
Qu'il en France ert à sa capele ad Ais;
El destre braç li morst uns urs si mals;
Devers Ardene vit venir un leupart,
Sun cors demenie mult fierement afalt;*
- 730 *D'enç de la sale uns veltres avalat,
Que vint à Carle les galops e les salz,
La destre oreille al premer urs trenchat,
Iréement se cumbat al lepart.
Dient Franceis que grant bataille i ad,*
- 735 *Mais il ne sevent li quels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat.*

AOI.

LVIII (a-e).

- Trefvait la noit, e apert la clere albe,
Li empereres mult fierement chevalchet,
Par mi cel host suvent menu reguarded,*
- 740 *« Seignurs barons, dist l'emperere Carles,
Veez les porç e les destreiç passages,
Kar me jugez k'ert en la rere-guarde. »
Guenes respunt : « Rollanz, cist miens fillastre;
N'avez baron de si grant vasselage. »*
- 745 *Quant l'ot li reis, fierement le reguardet,
Si li ad dit : « Vos estes vifs diables;
El cors vos est entrée mortel rage.
E ki serat devant mei en l'ans-guarde? »
Guenes respunt : « Oger de Denemarche;*
- 750 *N'avez barun ki mielz de lui la facet. »*

AOI.

Que vers le ciel les éclats en jaillissent.
Charles dormait; il ne s'éveille mie.

LVII (a).

Après, voici ce qu'il vit & songea :
Dans sa chapelle, en France, à Aix, pensa
Qu'un ours cruel mordait son dextre bras;
D'Ardenne il voit venir un léopard,
Qui fièrement le Roi même attaqua;
Un lévrier du palais s'élança,
Et vers le Roi, en galopant, fauta.
La dextre oreille à l'ours d'abord trancha;
Puis, furieux, combat le léopard.
Les Français disent : « Grand'bataille il y a ! »
Mais ils ne favent lequel des deux vaincra;
Charles dormait, point ne se réveilla.

LVIII (a-e).

La nuit s'éloigne, & la claire aube éclate.
Et l'Empereur chevauche d'un air brave.
Vers son armée maintes fois il regarde :
« Seigneurs barons, a dit l'empereur Charles,
Voyez ces ports & ces étroits passages.
Qui, dites-moi, reste à l'arrière-garde ? »
Gane répond : « C'est Roland, mon fillâtre.
N'avez baron d'un aussi grand courage. »
Le Roi l'entend, fièrement le regarde,
Et puis lui dit : « Vous êtes le vrai diable !
Vous est entrée au corps mortelle rage.
Et qui fera devant moi d'avant-garde ? »
Gane répond : « Ogier de Danemarche.
N'avez baron qui mieux que lui la fasse. »

LIX (ié).

*Li quens Rollanz, quant il s'oït jugier,
 Dunc ad parled à lei de chevalier :*
*« Sire paraître, mult vos dei avoir chier,
 La rere-guarde avez sur mei jugiet ;*
 755 *N'i perdrat Carles li reis ki France tient,
 Men escientre, palefreid ne destrier,
 Ne mul ne mule que deiet chevalchier,
 Ne n'i perdrat ne runcin ne sumier,
 Que as espées ne seit einz eslegiet. »*
 760 *Guenes respunt : « Veir dites, jo l'sai bien. »*

A O I.

LX (a-e).

*Quant ot Rollanz qu'ert en la rere-guarde,
 Irément parlat à sun paraître :*
*« Ahi! culvert, malvais hom de put aire,
 Quias le guant me caïst en la place,*
 765 *Cum fist à tei le bastun devant Carle.*

A O I.

LXI (u = ou).

*« Dreiz emperere, dist Rollanz le barun,
 Dunez mei l'arc que vos tenez el puign,
 Men escientre, ne l'me reproverunt
 Que il me cheded cum fist à Guenelun*
 770 *De sa main destre quant reçut le bastun. »*
*Li empereres en tint sun chef enbrunc,
 Si duißt sa barbe e detoerßt sun gernun,
 Ne poet muer que de ses oilz ne plurt.*

LIX (*ié*).

Le preux Roland, quand s'ouït désigner,
 Donc a parlé comme un vrai chevalier :
 « Sire parâtre, vous dois grande amitié.
 L'arrière-garde voulez me confier.
 N'y perdra Charles, le Roi qui France tient,
 Moi le sachant, palefroi, destrier,
 Mulet ni mule qui tienne sur ses pieds.
 Il n'y perdra ni rouffin, ni fommier,
 Qui à l'épée ne soit d'abord payé. »
 Gane répond : « C'est vrai, je le fais bien. »

LX (*a-e*).

Roland entend qu'il est d'arrière-garde ;
 Avec fureur à son beau-père il parle :
 « Ah ! mauvais homme ! traître d'infâme race,
 Le gant, tu crois, m'échappera sur place,
 Comme à toi fit le bâton devant Charles.

LXI (*o*).

« Droit Empereur, dit Roland le baron,
 Vous tenez l'arc au poing ; faites-m'en don.
 Moi le sachant, ils ne me blâmeront
 De le lâcher, comme fit Ganelon
 De sa main dextre, quand reçut le bâton. »
 Mais l'Empereur tient baissé son menton,
 Tire sa barbe, & sa moustache tord ;
 Pleurant des yeux, malgré tous ses efforts.

LXII (u).

- Anprès iço i est Neimes venud,*
 775 *Meillor vassal n'out en la curt de lui,*
E dist al rei : « Ben l'avez entendut,
Li quens Rollanz il est mult irascut,
La rere-guarde est jugée sur lui ;
N'avez baron ki jamais la remut.
 780 *Dunez li l'arc que vos avez tendut,*
Si li truvez ki très bien li aiüt. »
Li reis li dunet, e Rollanz l'a reçut.

LXIII (an).

- Li empereres ad apelet Rollant :*
« Bel sire nies, or savez veirement,
 785 *Demi mun host vos lerrai en present :*
Retenez les, ç'est vostre salvement. »
Ço dit li quens : « Jo n'en ferai nient.
Deus me cunfunde, se la geste en desfment !
.Xx. milie Francs retendrai ben vaillanz.
 790 *Passez les porz trestut foürement,*
Ja mar crendrez nul hume à mun vivant. »

AOI.

LXIV (ié).

- Li quens Rollanz est muntet el destrier.*
Cuntre lui vient sis cumpainz Olivier,
Vint i Gerins e li proz quens Geriers,
 795 *E vint i Otes, si i vint Berengiers,*
E vint Sansun e Anséis li vielz,
Vint i Gerart de Rossillon li fiers,
Venuz i est li Guaswinz Engeliens.

LXII (*u*).

Après cela Naimés y est venu,
 Meilleur vassal en la cour nul ne fut.
 Il dit au Roi : « Bien l'avez entendu ;
 Par grand dépit Roland est tout ému,
 Pour ce qu'à lui l'arrière-garde échut.
 N'auriez baron, qui la prendre voulût.
 Donnez-lui l'arc que vous avez tendu ;
 Trouvez-lui gens tels qu'il soit soutenu. »
 Le Roi le donne, & Roland l'a reçu.

LXIII (*an*).

Puis l'Empereur a appelé Roland :
 « Neveu, beau sire, or, sachez-le vraiment,
 Moitié de l'ost je vous laisse en présent.
 Retenez-les ; ce feront vos garants.
 — Non, je n'en veux rien faire, a dit Roland.
 Dieu me confonde si les miens je démens !
 Je garderai vingt mille Francs vaillants.
 Passez les ports, passez-les sûrement.
 A tort craignez nul homme, moi vivant ! »

LXIV (*ié*).

Le preux Roland monte son destrier.
 Près de lui vient son ami Olivier ;
 Puis vint Gérin, le preux comte Gérier,
 Et vint Otton ; aussi vint Bérengier,
 Et vint Samson, & Anséis le vieux ;
 Puis vint Gérard de Rouffillon, le fier,
 Et vint aussi le Gascon Engelier.

Dist l'arcevesque : « Jo irai par mun chief.
 800 — E jo od vos, ço dist li quens Gualtiers,
 Hom sui Rollant, jo ne le dei laisser. »
 Entre s'eslisent .xx. milie chevaliers.

AOI.

LXV (è-e).

Li quens Rollanz Gualter del Hum apelet ;
 « Pernez mil Frans de France nostre tere,
 805 Si purpernez les destreiz e les tertres,
 Que l'emperere nifun des soens n'i perdet. »
 Respunt Gualter : « Pur vos le dei ben faire. »
 Od mil Franceis de France la lur tere
 Gualter desfrenget les destreiz e les tertres ;
 810 N'en descendrat pur malvaisfes nuvels,
 Enceis qu'en seient .vii. c. espées traites.
 Reis Almaris del regne de Belferne
 Une bataille lur livrat le jur pesme.

AOI.

LXVI (u = ou).

Halt sunt li pui, e li val tenebrus,
 815 Les roches bises, les destreiz merveillus.
 Le jur passerent Franceis à grant dulus,
 De .xv. liues en ot hom la rumur.
 Puis que il venent à la Tere Majur,
 Virent Guascuigne la terre lur seignur,
 820 Dunc lur remembret des fius e des honors
 E des pulceles e des gentilz oixurs,
 Cel n'en i ad ki de pitet ne plurt.
 Sur tuz les autres est Carles anguiffus,
 As porz d'Espaigne ad leffet sun nevuld,
 825 Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt.

AOI.

Puis Turpin dit : « Par mon chef! j'irai bien.
 — Je suis Roland, dit le comte Gautier,
 Étant son homme, y faillir ne me sied. »
 Entre eux choisissent vingt mille chevaliers.

LXV (*è-e*).

Roland le comte, Gautier de l'Hum appelle :
 « Prends mille Francs de France notre terre,
 Va occuper les défilés, les tertres.
 Que l'Empereur aucun des siens n'y perde! »
 Gautier répond : « Pour vous, le dois bien faire. »
 Avec ces mille Francs de France leur terre,
 Gautier parcourt les défilés, les tertres;
 N'en descendra pour mauvaises nouvelles,
 Avant qu'ils tirent sept cent lames des gânes.
 Roi Almaris, du pays de Belferne
 Leur a livré bataille au jour suprême.

LXVI (*eu*).

Hauts sont les monts, & le val ténébreux,
 Les roches bises, les détroits merveilleux.
 Le jour passèrent Français à grand'douleur,
 De quinze lieues, on ouït la rumeur.
 La Grande Terre enfin se montre à eux.
 Ils voient Gascogne, terre de leur seigneur.
 Lors se rappellent les fiefs & les honneurs,
 Leurs jeunes filles, leur femme au noble cœur.
 Pleins de pitié, tous ont versé des pleurs.
 Sur tous les autres est Charles angoisseux;
 Aux ports d'Espagne a laissé son neveu;
 Pitié l'en prend; ne peut tenir ses pleurs

LXVII (*an-e*).

- Li .xii. per sunt remés en Espaigne,
 .Xx. milie Francs unt en la lur cumpaigne,
 Nen unt poür ne de murir dutance.
 Li emperere s'en repairet en France,
 830 Suz sun mantel enfuit la cuntenance,
 Dejuste lui chevalchet li dux Naimés
 E dit al rei : « De quei avez pesance? »
 Carles respunt : « Tort fait ki l'me demandet.
 Si grant doel ai ne puis muer ne l'plaigne.
 835 Par Guenelun serat destruite France :
 Enoit m'avint par une avisiun d'angele,
 Qu'entre mes puinz me depeçout ma hanste ;
 Grant poor ai mes niés Rollant remaigne :
 Jo l'ai leffet en une marche estrange.
 840 Deus ! se jo l'pert, ja n'en avrai escange. »*

AOI.

LXVIII (*u = ou*).

- Carles li magnés ne poet muer n'en plurt.
 .C. milie Francs pur lui unt grant tendrur,
 E de Rollant merveilluse poür.
 Guenes li fels en ad fait traïsun ;
 845 Del rei païen en ad oüd granz duns,
 Or e argent, palies e ciclatuns,
 Muls e chevaux, e cameilz e léuns.*
- Marfilies mandet d'Espaigne les baruns,
 Cuntés, vezcuntés e dux e almacurs,
 850 Les amirastes e les filz as cunturs ;
 .Iiü. c. milie en ajustet en .üü. jurz.*

LXVII (*an-e*).

Les douze pairs font restés en Espagne,
Vingt mille Francs choisis les accompagnent,
Tous gens sans peur, que la mort n'épouvante.
Et l'Empereur s'en revient vers la France,
Sous son manteau cache sa contenance.
A ses côtés, Naime à cheval s'avance,
Et dit au Roi : « Qu'est-ce qui vous tourmente ? »
Charles répond : « A tort on le demande.
Ne puis me taire ; ma douleur est trop grande.
Par Ganelon sera détruite France.
J'ai cette nuit eu vision d'un ange :
Entre mes poings, Gane brisait ma lance.
Roland, resté derrière, m'épouvante.
Je l'ai laissé dans une marche étrange.
Dieu ! s'il périt, je n'en aurai l'échange. »

LXVIII (*on*).

Et Charlemagne en pleurs malgré lui fond,
Cent mille Francs grande pitié en ont,
Et pour Roland tout effrayés s'en vont.
Le félon Gane en a fait trahison,
Du roi païen en a reçu grands dons,
Or & argent, & foie & ciclatons,
Mulets, chevaux, & chameaux & lions.

(*ou*).

Le roi d'Espagne ses barons mande tous,
Comtes, vicomtes, & ducs & aumaçours,
Émirs, & fils des comtes ; tout accourt,
Quatre cent mille en rassemble en trois jours.

*En Sarraguce fait suner ses taburs ;
Mahumet levent en la plus halte tur,
N'i ad païen ne l'priet e ne l'aürt.*

- 855 *Puis si chevalchent par mult grant cuntençon
Tere Certeine e les vals e les munz,
De cels de France virent les gunfanuns,
La rere-guarde des .xii. cumpaignuns ;
Ne lefferat bataille ne lur dunt.*

LXIX (an).

- 860 *Li nies Marfilie il est venuz avant
Sur un mulet od un bastun tuchant,
Dist à sun uncle belement en riant :
« Bel fire reis, jo vos ai servit tant,
Si'n ai oüt e peines e ahans,*
- 865 *Faites batailles e vencues en champ ;
Dunez m'un feu : ç'est le colp de Rollant !
Jo l'ocirai à mun espriet trenchant,
Se Mahumet me voelt estre guarant ;
De tute Espaigne aquiterai les pans*
- 870 *Des les porz d'Aspre entresqu'à Durestant.
Lasserat Carles, si recerrunt si Franc ;
N'avrez mais guers en tut vostre vivant. »
Li reis Marfilie l'en ad dunet le guant.*

AOI.

LXX (u = ou).

- 875 *Li nies Marfilies tient le guant en sun puign,
Sun uncle apelet de mult fiere raisun :
« Bel fire reis, fait m'avez un grant dun.
Eslisez mei .xi. de voz baruns,*

En Saragoffe fait fonner fes tambours,
Mahomet dresse en la plus haute tour ;
Païens l'adorent, implorant son secours.

(on).

Puis ils chevauchent d'un effort furibond
Par la Cerdagne & les vaux & les monts,
De ceux de France virent les gonfanons,
L'arrière-garde des douze compagnons.
A leur livrer bataille ils ne faudront.

LXIX (an).

Du roi Marfile le neveu vient devant,
Sur un mulet, d'un bâton le touchant ;
Dit à son oncle, bellement, en riant :
« Beau Sire Roi, je vous ai servi tant,
J'ai tant souffert & peines & tourments,
Fait de batailles, & vaincu dans le champ,
Pour mon falaire, je frapperai Roland.
Je l'occirai de mon épieu tranchant,
Si Mahomet me veut être garant.
De toute Espagne j'affranchirai les pans,
Dès les ports d'Aspre jusques à Durestant.
Charles lassé, nous réduirons les Francs ;
Plus n'aurez guerre en tout votre vivant. »
Le roi Marfile lui en donne le gant.

LXX (on).

Le gant au poing, au roi Marfilion
Son neveu parle en très-fière façon :
« Beau Sire Roi, m'avez fait un grand don.
Élisez-moi onze de vos barons ;

- Si m'cumbatrai as .xii. cumpaignuns. »*
Tut premerein l'en respunt Falsarun :
 880 — *Icil ert frere al rei Marfiliun —*
« Bel fire nies, e jo e vos irum,
Ceste bataille veirement la ferum ;
La rere-guarde de la grant host Carlun,
Il est juget que nus les ocirum. »

AOI.

LXXI (a).

- 885 *Reis Corfablis il est del altre part,*
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet à lei de bon vassal,
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard.
As vos poignant Malprimis de Brigal,
 890 *Plus curt à pied que ne fait un cheval,*
Devant Marfilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals ;
Se truis Rollant, ne lerrai que ne l'mat. »

LXXII (é).

- Un amuraste i ad de Balaguet ;*
 895 *Cors ad mult gent e le vis fier e cler ;*
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter ;
De vasselage est il ben alosez ;
Fust chrestiens, asez oust barnet.
 900 *Devant Marfilie cil s'en est escriet :*
« En Rencesvals irai mun cors guier ;
Se truis Rollant, de mort serat finet,
E Olver e tuz les .xii. pers,
Franceis murrunt à doel e à viltet.
 905 *Carles li magnes velz est e redotez,*

Je combattrai les douze compagnons. »
 Premier de tous lui répond Falfaron
 (Il était frère du roi Marfilion) :
 « Mon beau neveu, vous & moi nous irons,
 Cette bataille vraiment nous la ferons ;
 L'arrière-garde du grand ost de Charlon,
 C'est bien jugé, c'est nous qui l'occirons. »

LXXI (a).

Roi Corfabis est venu d'autre part,
 Un barbaresque & plein de méchant art.
 Il a parlé tout comme un bon vassal,
 Pour l'or de Dieu ne veut être couard.
 Vient au galop Malprimis de Brigal,
 Plus court à pied que ne fait un cheval,
 Devant Marfile, hautement s'écria,
 Qu'à Roncevaux son corps il conduira :
 « Si je l'y trouve, Roland par moi mourra ! »

LXXII (é).

Il y a là l'émir de Balaguer ;
 Noble a le corps, le front fier, éclairé ;
 Après qu'il est sur son cheval monté,
 Se fait tout fier de ses armes porter ;
 Pour sa vaillance il est très-renommé.
 S'il fût chrétien, quel baron ç'eût été !
 Devant Marfile, ainsi s'est écrié :
 « A Roncevaux j'irai mon corps porter ;
 Roland est mort, si je l'y puis trouver ;
 Et Olivier, les pairs, tous condamnés.
 Français mourront en deuil & vileté.
 Charles le Grand est vieux à radoter ;

*Recreanz ert de sa guerre mener,
Nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marfilie mult l'en ad merciet.*

AOI.

LXXIII (an-e).

*Un almacur i ad de Moriane,
910 N'ad plus felun en la tere d'Espaigne.
Devant Marfilie ad faite sa vantance :
« En Rencevals guierai ma cumpaigne,
.Xx. milie d'humes ad escuz e à lances.
Se trois Rollant, de mort li duins fiance;
915 Jamais n'ert jor que Carles ne s'en plaignet. »*

AOI.

LXXIV (u-e = ou-e).

*D'autre part est Turgis de Turteluse,
Cil est uns quens, si est la citet sue;
De chrestiens voelt faire male vude.
Devant Marfilie as autres si s'ajustet,
920 Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches!
Plus valt Mahum que seint Pere de Rume;
Se lui servez, l'onur del camp avriumes.
En Rencevals à Rollant irai juindre,
De mort n'avrat guarantisun pur hume.
925 Veez m'espée ki est e bone e lunge,
A Durendal jo la metrai encuntre,
Asez orrez la quele irat desure.
Franceis murrunt, si à nus s'abandonent;
Carles li velz avrat e doel e hunte,
930 Jamais en tere ne porterat curune. »*

De mener guerre il fera dégoûté ;
 Nous garderons l'Espagne en liberté. »
 Le roi Marfile l'a fort remercié.

LXXIII (*an-e*).

Il y a là l'émir de Moriane ;
 Plus félon n'est en la terre d'Espagne.
 Devant Marfile il a fait sa jactance :
 « A Roncevaux mes guerriers j'accompagne,
 Vingt milliers d'hommes à écus & à lances.
 Si je l'y trouve, Roland est mort d'avance ;
 Il faut que Charles à jamais s'en lamente. »

LXXIV (*o-e*).

D'autre part est Turgis de Turtelose ;
 Il était comte & eut la ville en propre.
 Veut des chrétiens faire un carnage atroce.
 Devant Marfile, des autres il s'approche,
 Et dit au Roi : « Que rien ne vous étonne !
 Mahom vaut mieux que saint Pierre de Rome ;
 Servez-le bien ; l'honneur du camp est nôtre.
 A Roncevaux, sur Roland je veux fondre.
 Pour le sauver de mort il n'est point d'homme.
 J'ai mon épée, la voici, bonne & longue ;
 De Durendal elle fera rencontre,
 Aidez faurez quelle des deux l'emporte !
 Français mourront, si à nous s'abandonnent.
 Charles le vieux aura & deuil & honte ;
 Jamais sur terre ne portera couronne. »

LXXV (è-e).

- D'altre part est Escremiz de Valterne,
Sarraçins est, si est sue la tere.
Devant Marfilie s'escriet en la presse :*
« *En Rencesvals irai l'orgoill desfaire ;*
935 *Se trois Rollant, n'enporterat la teste,
Ne Oliver qui les autres cadelet,
Li .xii. per tuit sunt jugez à perdre ;
Franceis murrunt, e France en ert desferte.
De bons vassals avrat Carles suffraite. »*

A O I.

LXXVI (an).

- 940 *D'altre part est uns païens Esturganz ;
Estramariç i est, un foens cumpainç ;
Cil sunt felun traïtur suduiant.
Ço dist Marfilie : « Seignurs, veneç avant !
En Rencesvals ireç as porç passant,*
945 *Si aidereç à cunduire ma gent. »
E cil respudent : « Sire, à vostre comant.
Nus afaldrum Oliver e Rollant,
Li .xii. per n'avrunt de mort guarant ;
Car noç espées sunt bones e trenchant,*
950 *Nus les feruns vermeilles de chald sanc.
Franceis murrunt, Carles en ert dolent.
Tere Majur vos metrum en present ;
Veneç i, reis, si l'verrez veirement,
L'empereor vos metrum en present. »*

LXXVII (i-e).

- 955 *Curant i vint Margariç de Sibilie,
Cil tient la tere entresqu'as Caç marine.*

LXXV (*è-e*).

D'autre part est Escremis de Valterne,
 Fut Sarrafin, & cette terre est sienne ;
 Devant Marfile, il s'écrie en la presse :
 « A Roncevaux j'irai l'orgueil défaire.
 Si je l'y trouve, Roland perdra sa tête,
 Et Olivier, qui fait le capitaine.
 Les douze pairs sont jugés pour leur perte.
 Français mourront, France en sera déserte ;
 De bons vassaux Charles aura difette. »

LXXVI (*an*).

D'autre part est un païen, Esttourgant ;
 Estramarin y est l'accompagnant ;
 Tous deux félons & traîtres mécréants.
 Ce dit Marfile : « Seigneurs, venez avant.
 A Roncevaux, par les gorges passant,
 Vous aiderez à conduire mes gens. »
 Ils disent : « Sire, à vos commandements ;
 Affaillirons Olivier & Roland ;
 Les douze pairs de mort n'auront garant ;
 Car notre fer est bon & bien tranchant ;
 Nous le ferons vermeil & chaud de sang.
 Français mourront, Charle en fera dolent.
 La Grande Terre vous mettrons en présent ;
 Venez-y, Roi, vous le verrez vraiment.
 L'Empereur même vous mettrons en présent. »

LXXVII (*i-e*).

Vint en courant Margaris de Sibile,
 Qui tient la terre jusqu'à Cadix marine.

- Pur sa beltet dames li sunt amies ;
 Cele ne l' veit vers lui ne s' esclargiffet,
 Quant ele l' veit, ne poet muer ne rict.*
 960 *N' i ad païen de tel chevalerie.
 Vint en la presse, sur les àltres s' escriet,
 E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie !
 En Rencesvals irai Rollant ocire,
 Ne Oliver n' enportérat la vie,*
 965 *Li .xii. pers sunt remes en martirie.
 Veez m' espée ki d' or est enheldie,
 Si la tramijt li amiralz de Primes,
 Jo vos plevi qu' en vermeill sanc ert mise.
 Franceis murrunt e France en ert hunie.*
 970 *Carles li velz à la barbe flurie,
 Jamais n' ert jurn qu' il n' en ait doel e ire.
 Jusqu' à un an avrum France saisie,
 Gefir porrum el burc de Seint-Denise. »
 Li reis païens parfusement l' enclinet.*

A O I.

LXXVIII (ei-e).

- 975 *D' altre part est Chernubles de Muneigre.
 Josqu' à la tere si chevoel li baleient ;
 Greignor fais portet par giu, quant il s' enveifet,
 Que .iiii. muls ne sunt, quant il sumeient.
 Icele tere, o vit, Deus l' ad maleite.*
 980 *Soleill n' i luisst, ne blet n' i poet pas creistre,
 Pluie n' i chet, rusée n' i adeifet,
 Piere n' i ad que tute ne seit neire ;
 Dient alquanz que diables i meignent.
 Ce dist Chernubles : « Ma bone espée ai ceinte,*
 985 *En Rencesvals jo la teindrai vermeille ;
 Se trois Rollant' li proz en mi ma veie,
 Se ne l' asaill, dunc ne faz jo que creire ;*

Pour sa beauté, dames lui sont amies ;
 En le voyant, toutes s'épanouissent ;
 Nulle ne peut le voir sans lui fourire.
 Nul païen n'a tant de chevalerie.
 Vint en la presse, sur les autres s'écrie.
 « Ne craignez rien, dit-il au roi Marfile.
 A Roncevaux j'irai Roland occire ;
 Et Olivier n'emportera sa vie.
 Les douze pairs restent pour leur martyre.
 Voyez ma lame, elle est d'or enrichie.
 Je la reçus de l'amiral de Primes.
 En rouge sang, sur ma foi, sera mise.
 Français mourront, France en sera honnie.
 Charles le vieux, à la barbe fleurie,
 N'y aura jour qu'il n'en ait deuil & ire.
 Avant un an, la France aurons faisie ;
 A Saint-Denis nous irons coucher, sire. »
 Le roi païen profondément s'incline.

LXXVIII (è-e).

D'autre part est Chernuble de Munègre ;
 Jusqu'à la terre ses cheveux lui balaient.
 Plus grand faix porte, lorsque tels jeux lui plaisent,
 Que quatre mules qui sous le bât s'affaissent.
 Dieu l'a maudite, cette terre où il règne.
 Soleil n'y luit, blé n'y pourrait pas naître,
 Pluie & rosée jamais n'y apparaissent,
 Et toutes noires y sont toutes les pierres ;
 Quelques-uns disent que les diables y restent.
 Ce dit Chernuble : « Ma bonne épée est prête.
 A Roncevaux je la rendrai vermeille ;
 Si sur ma voie le preux Roland se jette,
 Ou je l'attaque, ou menteur je veux être.

- Si cunquerrai Durendal od la meie.
 Franceis murrunt, e France en ert destreite. »*
 990 *A icez moꝝ li .xii. per s'aleient,
 Itels .c. milie Sarrazins od els meinent,
 Ki de bataille s'arguent e hasteient,
 Vunt s'aduber desuz une sapeie.*

LXXIX (ei).

- Païen s'adubent d'osbercs sarazineis,
 995 Tuit li plujur en sunt dublez en treis;
 Lacent lor elmes mult bons sarraguzeis,
 Ceignent espées del acer vianeis,
 Escuz unt genz, espiez valentineis,
 E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.
 1000 Laissez les muls e tuz les palefreiꝝ,
 Es destrers muntent, si chevalchent estreiꝝ.
 Clers fut li jurz, e bels fut li soleilz,
 N'unt guarnement que tut ne restambeit.
 1005 Granz est la noise, si l'oïrent Franceis.
 Dist Oliver : « Sire cumpains, ce crei,
 De Sarrazins purum bataille aveir. »
 Respont Rollanz : « E Deus la nus otreit!
 Ben devuns ci ester pur nostre rei;
 1010 Pur sun seignor deit hom suffrir destreiꝝ,
 E endurer e granz chalz e granz freiꝝ,
 Si'n deit hom perdre e del quir e del peil.
 Or quart chascuns que granz colps i empleit,
 Que malvais chanz de nus chantet ne seit.
 1015 Païen unt tort e chrestiens unt dreit.
 Malvaise effample n'en serat ja de mei. »*

De mon épée je conquerrai la sienne ;
Français mourront, France en aura détresse. »
Les douze pairs alors se rallièrent,
Des Sarrafins cent mille avec eux mènent.
A la bataille ils s'excitent, se pressent.
Ils vont s'armer sous une sapinière.

LX XIX (oi).

Païens revêtent hauberts sarrafinois,
Dont la plupart sont redoublés trois fois ;
Lacent leurs bons heaumes saragoffois,
Ceignent épées d'un acier viennois,
Ont beaux écus, épieux valentinois ;
Gonfanon rouge, blanc, bleu, flotte à la fois.
Laisant les mules & tous les palefrois,
Sur destriers s'en vont en rangs étroits.
Clair fut le jour, beau le soleil. On voit
De toutes parts flamboyer les harnois ;
Mille clairons, pour que plus beau ce soit,
A grand bruit sonnent ; Francs ouïrent leurs voix.
Olivier dit : « Mon compagnon, je crois,
De Sarrafins pourrons bataille avoir. »
Roland répond : « Dieu nous en fasse octroi !
Ici devons tenir pour notre Roi ;
Pour son seigneur souffrir détresse on doit,
Et endurer & grands chauds & grands froids,
Et perdre on doit & du cuir & du poil.
Donc que chacun de grands coups fasse emploi,
Que mauvais chant sur nous chanté ne soit !
Païens ont tort, & chrétiens ont bon droit.
Mauvais exemple ne viendra pas de moi. »

LXXX (u = ou).

- Oliver muntet desur un pui halçur,
 Guardet suz destre par mi un val herbus,
 Si veit venir cele gent païenur,
 1020 Si'n apelat Rollant sun cumpaignun :
 « Devers Espaigne vei venir tel bruur,
 Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius!
 Iciſt ferunt noz Franceis grant irur.
 Guenes le sout, li fel, il traitur,
 1025 Ki nus jugat devant l'emperéur.
 — Tais, Oliver, li quens Rollanz respunt,
 Mis parrastre est, ne voeill que mot en suns. »*

LXXXI (é).

- Oliver est desur un pui muntet,
 Or veit il ben d'Espaigne le regnet
 1030 E Sarrazins ki tant sunt asemblez.
 Luisent cil elme, ki ad or sunt gemmez,
 E cil escuz e cil osbercs safrez,
 E cil espiez, cil gunfanun fermez.
 Sul les escheles ne poet il acunter,
 1035 Tant en i ad que mesure n'en set.
 En lui méisme en est mult esguaret;
 Cum il einz pout del pui est avaler,
 Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.*

LXXXII (u).

- Dist Oliver : « Jo ai païens véuz,
 1040 Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
 Cil devant nus sunt .c. milie ad escuz,*

LXXX (eu).

Olivier monte sur un puy montagneux,
 Regarde à droite parmi le val herbeux,
 Il voit venir ces gens païens sur eux ;
 Son compagnon d'abord appelle seul :
 « Voici d'Espagne venir telle rumeur,
 Tels blancs hauberts, tels heaumes lumineux,
 Qui sur nos Francs vont fondre avec fureur.
 Gane l'a fu, le traître, le menteur,
 Qui nous choisit par-devant l'Empereur !
 — Paix, Olivier ! répond Roland le preux.
 C'est mon beau-père ; mot sur lui je ne veux. »

LXXXI (é).

Olivier est dessus un puy monté,
 Tout le royaume d'Espagne a contemplé
 Et Sarrafins si nombreux rassemblés.
 Ces heaumes luisent qui d'or sont tout gemmés,
 Et ces écus, & ces hauberts brodés,
 Et ces épieux, ces gonfanons fixés,
 Ces bataillons qu'il ne saurait compter ;
 Tant y en a que le nombre n'en fait,
 Mais en lui-même en est tout égaré ;
 Comme il a pu, du puy a dévalé,
 Vint aux Français, tout leur a raconté.

LXXXII (u).

Olivier dit : « J'ai tous les païens vus.
 Jamais nul homme sur terre n'en vit plus.
 Sont devant nous cent mille, avec écus,

- Helmes laciez e blancs osbercs vestuz,
Dreites cez hanstes, luisent cil espïet brun.
Bataille avrez, unches mais tel ne fut.*
1045 *Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut!
El camp estez, que ne seiium vencuz! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit!
Ja pur murir ne vus en faldrat uns. »*

AOI.

LXXXIII (o).

- Dist Oliver : « Païen unt grant esforz,
1050 De noz Franceis m'i semblet avoir mult poi;
Cumpaign Rollanz, kar sunez vostre corn!
Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollanz : « Jo fereie que fols,
En dulce France en perdreie mun los.
1055 Sempres ferrai de Durendal granz colps,
Sanglant en ert li branç entresqu'al or.
Felun païen mar i vindrent as porç;
Jo vos plevis, tuç sunt jugez à mort.*

AOI.

LXXXIV (é).

- *Cumpainç Rollanz, l'olifan car sunez!
1060 Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurrat nos li reis od sun barnet. »
Respont Rollanz : « Ne placet damne Deu
Que mi parent pur mei seiient blasmet,
Ne France dulce ja cheet en vilté!
1065 Einç i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espée que ai ceint al costet;
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Felun païen mar i sunt asemblez;
Jo vos plevis, tuç sunt à mort livreç.*

Heaumes lacés, & blancs hauberts vêtus,
 Droites les lances & luifants épieux bruns.
 Bataille aurez; telle jamais ne fut.
 Seigneurs français, de Dieu ayez vertu!
 Tenez le champ, que ne soyons vaincus. »
 Les Français disent : « Malheur à qui s'enfuit!
 S'il faut mourir, qu'il n'en manque pas un! »

LXXXIII (o).

Olivier dit : « Ces païens font bien forts!
 De nos Français nous n'avons pas beaucoup!
 Ami Roland, foncez de votre cor!
 Charle entendra, ramènera son ost. »
 Roland répond : « Je ne ferais qu'un fou.
 En douce France j'en perdrais tout mon los.
 Plutôt frapper de Durendal grands coups,
 Sanglant fera le fer jusques à l'or.
 Férons païens font malvenus aux ports.
 Je vous le jure, tous font jugés à mort!

LXXXIV (é).

— Ami Roland, votre olifant foncez!
 Charle entendra, l'ost fera retourner;
 Lui, les barons nous viendront renforcer. »
 Roland répond : « Dieu me veuille épargner
 Que mes parents en soient pour moi blâmés;
 Et France douce ne tombe en vileté!
 Mieux vaut d'abord de Durendal frapper,
 Ma bonne épée que j'ai ceinte au côté;
 Vous en verrez le fer ensanglanté.
 Pour leur malheur païens font rassemblés!
 Je vous le jure, tous à mort font livrés!

LXXXV (qn).

- 1070 — *Cumpainz Rollanz, funez vostre olifan!*
Si l'orrat Carles ki est as porz passant;
Je vos plevis, ja retournerunt Franc.
 — *Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz,*
Que ço seit dit de nul hume vivant
 1075 *Ne pur païen que ja seie cornant!*
Ja n'en avrunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant,
E jo ferrai e mil colps e .vii. cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
 1080 *Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;*
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant.

LXXXVI (an-e).

- Dist Oliver : « D'ïço ne sai jo blasme,*
Jø ai véut les Sarrazins d'Espaigne,
Cuverz en sunt li val e les muntaignes,
 1085 *E li lariç e trestutes les plaines.*
Granz sunt les oz de cele gent estrange;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollanz : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet Deu ne ses saintismes angles
 1090 *Que ja pur mei perdet sa valur France!*
Melz voeill murir que huntage m'ataignet.
Pur ben ferir, l'emperere nos aimet. »

LXXXVII (a-e).

Rollanz est proç e Oliver est sage,
Ambedui unt merveillus vasselage;

LXXXV (*an*).

— Ami Roland, sonnez votre olifant!
Charle entendra, qui est aux ports passant,
Et, je le jure, retourneront les Francs.
— Ne plaïse à Dieu, lui répondit Roland,
Que ce soit dit de nul homme vivant
Que pour païens on m'ait ouï cornant.
Nul n'en fera reproche à mes parents!
Quand je ferai dans le combat ardent,
Je frapperai mille coups & sept cents.
De Durendal verrez l'acier sanglant.
François sont bons, frapperont bravement.
Non, ceux d'Espagne de mort n'auront garant!

LXXXVI (*an-e*).

Olivier dit : « Je n'en vois pas le blâme.
J'ai vu, j'ai vu les Sarrafins d'Espagne.
Couverts en sont les vaux & les montagnes,
Avec les plaines, avec toutes les landes.
Grande est l'armée de cette gent étrange.
Nous sommes, nous, une petite bande. »
Roland répond : « Mon ardeur s'en augmente.
Ne plaïse à Dieu, ni à ses très-saints Anges,
Que par moi France perde de sa vaillance!
Plutôt mourir que cette honte attendre!
Donc frappons bien pour plaïre à Charlemagne! »

LXXXVII (*a-e*).

Roland est preux & Olivier est sage;
Tous les deux ont un merveilleux courage;

- 1095 *Puis que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
Felun païen par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollanz, veez en alques !*
- 1100 *Cist nus sunt pres, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifan suner vos ne l'deignastes ;
Fust i li reis, n'i ouïffum damage.
Gardez amunt par devers les porz d'Aspre,
Veeir poez dolent la rere-guarde.*
- 1105 *Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage !
Mal seit del coer ki el piç se cuardet !
Nus remeindrum en estal en la place ;
Par nos i ert e li colps e li caples. »*

AOI.

LXXXVIII (a).

- 1110 *Quant Rollanz veit que bataille serat,
Plus se fait fiers que léon ne leupart ;
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz, amis, ne l'dire ja.
Li emperere ki Franceis nos laisat,*
- 1115 *Itels .xxx. milie en mist à une part,
Sun escientre, n'en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals,
E endurer e forz freiz e granz chalz,
Si'n deit hom perdre del sanc e de lu char.*
- 1120 *Fier de ta lance e jo de Durendal,
Ma bone espée que li reis me dunat.
Se jo i moerc, dire poet ki l'avrat,
Que ele fut à nobile vassal. »*

Et puisqu'ils sont à cheval & en armes,
 Plutôt mourront qu'esquiver la bataille.
 Bons sont les comtes, & haut est leur langage.
 Férons païens chevauchent avec rage.
 Olivier dit : « Voyez un peu ; en face,
 Ils sont tout près. Mais loin de nous est Charles.
 Votre olifant sonner vous ne daignâtes ;
 Le Roi ici, point n'avions de dommage.
 Jetez les yeux là-haut, vers les ports d'Aspre,
 Vous pouvez voir dolente arrière-garde ;
 Ceux qui la font n'en feront davantage. »
 Roland répond : « Ne dites tel outrage !
 Mal soit du cœur, qui au sein se couarde !
 Nous resterons de pied ferme en la place ;
 De nous viendront les coups & la bataille. »

LXXXVIII (a).

Quand Roland voit que bataille y aura,
 Moins fier ferait lion ou léopard.
 Les Francs appelle ; à Olivier parla :
 « Mon compagnon, ne dites plus cela.
 Notre Empereur qui ses Francs nous laissa,
 Tels vingt mille hommes a pour nous mis à part,
 Qu'il fait très-bien que pas un n'est couard.
 Pour son seigneur grands maux on souffrira,
 Terribles froids, grands chauds endurera,
 Et de son sang, de sa chair on perdra !
 Brandis ta lance ; & moi, ma Durendal,
 Ma bonne épée, que le Roi me donna.
 Et si je meurs, peut dire qui l'aura :
 « C'était l'épée d'un très-noble vassal. »

LXXXIX (i).

- D'altre part est l'arcevesques Turpin,*
 1125 *Sun cheval broche e muntet un lariç;*
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci,
Pur nostre rei devum nus ben murir :
Chrestientet aidez à sustenir !
 1130 *Bataille avrez, vos en estes tuz firz,*
Kar à vos cilz veez les Sarraçins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit !
Afoldrai vos pur voz anmes guarir ;
Se vos murez, esterez seinz martirs,
 1135 *Sieges avrez el greignor paréis. »*
Franceis descendent, à tere se sunt mis,
E l'arcevesque de Deu les benéist,
Par penitence lur cumandet à ferir.

XC (iè).

- Franceis se drecent, si se metent sur piez,*
 1140 *Ben sunt afols e quites de pecchiez,*
E l'arcevesque de Deu les ad seigniez,
Puis sunt muntez sur lur curanz destriers ;
Adobez sunt à lei de chevaliers,
E de bataille sunt tuit apareilliez.
 1145 *Li quens Rollanz apelet Olivier :*
« Sire cumpainz, mult ben vus le saiviez
Que Guenelun nos ad tuz espiez,
Pris en ad or e aveir e deniers :
Li emperere nos devrait ben vengier. »
 1150 *Li reis Marfilie de nos ad fait marchiet,*
Mais as espées l'estuvrat eslegier. »

LXXXIX *ij*).

D'autre part est l'archevêque Turpin.
 Son cheval pique; un tertre il a gravi,
 Français appelle, un sermon leur a dit :
 « Seigneurs barons, Charles nous mit ici;
 Pour notre Roi nous devons bien mourir.
 La chrétienté aidez à soutenir.
 Bataille aurez, je vous le garantis,
 Car à vos yeux voici les Sarrafins.
 Dites vos fautes, criez à Dieu : « Merci ! »
 Je vous absous pour vos âmes guérir.
 Si vous mourez, vous ferez saints martyrs.
 Sièges aurez dans le grand Paradis. »
 Français descendent, à terre se font mis,
 Et l'archevêque de par Dieu les bénit;
 Pour pénitence leur dit de bien férir.

XC *ie*).

Françs se redressent & se mettent sur pieds,
 De leurs péchés absous & grâciés;
 Au nom de Dieu, Turpin les a signés;
 Puis ont monté leurs légers destriers.
 Ils sont armés comme des chevaliers;
 Pour la bataille ont tout appareillé.
 Roland le comte interpelle Olivier :
 « Mon compagnon, très-bien vous le sachiez,
 Que Ganelon nous a tous épiés;
 Il en reçut or, avoir & deniers;
 Mais l'Empereur devrait nous venger bien!
 De nous a fait marché le Roi païen;
 Mais à l'épée il convient le payer. »

XCI (an)

- As porz d'Espaigne en est passet Rollanz
 Sur Veillantif sun bon cheval curant ;
 Portet ses armes, mult li sunt avenanz,
 1155 E sun espiet vait li bers palmeiant,
 Cuntre le ciel vait l'amure turnant,
 Laciét en sum un gunfanun tut blanc ;
 Les renges d'or li batent josqu'as mains ;
 Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
 1160 Sun cumpaignun après le vait sivant,
 E cil de France le cleiment à guarant.
 Vers Sarrazins regardet fierement,
 E vers Franceis humeles e dulcément ;
 Si lur ad dit un mot curteifement :
 1165 « Seignurs barons, suef pas alez tenant !
 Cist paien vont grand martirie querant ;
 Encoi avrum un eschec bel e gent,
 Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
 A cez paroles vunt les oꝝ ajustant.*

A O I.

XCII (é)

- 1170 *Dist Oliver : « N'ai cure de parler.
 Vostre olifan ne deignastes suner,
 Ne de Carlun mie vos nen avez ;
 Il n'en fet mot, n'i ad culpe li bers.
 Cil ki là sunt ne funt mie à blasmer.
 1175 Kar chevalchez à quanque vos puez !
 Seignors baruns, el camp vos retenez !
 Pur Deu vos pri, en seiez purpensez
 De colps ferir, de recevoir e duner.
 L'enseigne Carle n'i devum ublier. »*

XCI (*an*).

Aux ports d'Espagne, il a passé, Roland,
 Sur Veillantif, son bon cheval courant ;
 Porte ses armes d'un air fort avenant ;
 Et son épieu le preux va brandissant,
 Contre le ciel la pointe en va tournant ;
 En haut se lace un gonfanon tout blanc ;
 Les franges d'or jusqu'aux mains lui battant.
 Noble a le corps, le front clair & riant.
 Son compagnon vient après, le suivant ;
 Et ceux de France le nomment leur garant.
 Vers Sarrafins regarde fièrement,
 Et vers Français humblement, doucement ;
 Il leur a dit ces mots courtoisement :
 « Seigneurs barons, avancez lentement.
 Ces païens vont grand martyre cherchant.
 Ce jour aurons un butin bel & grand.
 Nul roi de France n'en eut qui vaille autant. »
 Les deux armées vont alors se touchant.

XCII (*é*).

Olivier dit : « N'ai cure de parler.
 Votre olifant ne daignâtes sonner ;
 De Charlemagne aucune aide n'aurez.
 Point n'est sa faute au preux roi ; rien n'en fait.
 Nos gens là-bas ne font pas à blâmer.
 Chevauchez donc du mieux que vous pourrez !
 Seigneurs barons, ferme au champ vous tenez !
 Pour Dieu, vous prie, mettez-vous en penser
 De frapper bien ; coups pour coups vous rendrez.
 Le cri du Roi ! il ne faut l'oublier. »

- 1180 *A icest mot unt Franceis escriet.*
Ki dunc oïst Munjoie demander,
De vasselage li pouïst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus! par si grant fiertet,
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
 1185 *Si vunt ferir, — que fereient-il el? —*
E Sarrazins ne's unt mie dutez.
Francs e païens as les vus ajustez.

XCIII (o).

- Li nies Marfilie, il ad num Aelroth,*
Tut premereins chevalchet devant l'ost,
 1190 *De noz Franceis vait disant si mals moz :*
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz!
Traït vos ad ki à garder vos out,
Fols est li reis ki vos laïssat as porz.
Enquoi perdrat France dulce sun los,
 1195 *Charles li mages le destre braz del cors.»*
Quant l'ot Rollanz, Deus! si grant doel en out!
Sun cheval brochet, laïset curre à esforz;
Vait le ferir li quens quanque il pout,
L'escut li freint e l'osberc li desclot,
 1200 *Trenchet le piz, si li briset les os,*
Tute l'eschine li desevert del dos,
Od sun espïet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort;
 1205 *En dous meitiez li ad briset le col.*
Ne leserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ulte, culvert! Carles n'est mie fol,
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu'il nus laïsad as porz;
 1210 *Oi n'en perdrat France dulce sun los.*

Lors à ce mot les Français ont crié :
 « Monjoie! » & qui les eût ouïs crier,
 Un beau courage eût pu se rappeler.
 Puis ils chevauchent, Dieu! de quelle fierté,
 Piquent des deux, voulant plus vite aller.
 — Que feraient-ils de mieux? — Ils vont frapper
 Mais Sarrafins n'en font épouvantés.
 Francs & païens les voilà engagés

XCIII (o).

C'est le neveu de Marfile, Aelroth,
 Qui le premier chevauche devant l'ost.
 Sur nos Français va difant mauvais mots :
 « Félons Français, venez-y contre nous!
 Qui vous devait garder vous trahit tous!
 Fol est le Roi qui vous laissa aux ports!
 Et France douce y perdra tout son los;
 Charles le Grand, le bras droit de son corps. »
 Roland l'ouït. Dieu! quel grand deuil alors!
 Piquant des deux galope à grand effort,
 Et tant qu'il peut, le comte frappe fort,
 L'écu lui brise, le haubert lui découd,
 Tranche le cœur, & lui brise les os,
 Toute l'échine lui sépare du dos,
 De son épieu l'âme lui jette hors,
 Pouffe si bien qu'il ébranle le corps,
 A pleine lance du cheval l'abat mort;
 En deux moitiés lui a brisé le cou;
 Ne laissera de dire encore un mot:
 « Va donc, brigand! Non, Charles n'est pas fou!
 La trahison lui fait horreur encor.
 Il fit en preux quand nous laissa aux ports;
 Et France douce n'en perdra pas son los.

*Ferez i, Francs! Nostre est li premiers colps.
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort. »*

AOI.

XCIV (*u = ou*).

- Un duc i est, si ad num Falfarun,
Icil ert frere al rei Marsiliun,
1215 Il tint la tere Dathan e Abirun;
Suz cel nen at plus encriesme felun;
Entre les oilz mult out large le frunt,
Grant demi pied mesurer i pout hum.
Asez ad doel quant vit mort sun nevuld,
1220 Ist de la prese, si se met en bandun,
E si escriet l'enseigne païenur;
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s'onur! »
Ot l'Oliver, si'n ad mult grant irur,
1225 Le cheval brochet des orez esperuns,
Vait le ferir en guise de barun,
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns.
1230 Guardet à tere, veit gesir le glutun,
Si li ad dit par mult fiere raisun :
« De voz manaces, culvert, jo n'ai effuign.
Ferez i, Francs! kar tres ben les veintrums. »
Munjoie escriet, c'est l'enseigne Carlun.*

AOI.

XCV (*i*).

- 1235 Uns reis i est, si ad num Corfablix,
Barbarins est d'un estrange país,
Si apelad les altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,*

Frappez-y, Francs. Nôtre est le premier coup!
Nous avons droit, mais ces gloutons ont tort! »

XCIV (07).

Un duc y a; il a nom Falfaron,
Il était frère du roi Marfilion,
Et tint la terre de Dathan, d'Abiron;
Sous ciel n'y a plus endurci félon;
Entre les yeux très-large avait le front,
Grand demi-pied mesurer y peut-on.
Son neveu mort, son deuil en est profond.
Il fort de presse, il court à l'abandon,
Et va criant l'enseigne des félons.
Contre les Francs, il semble furibond :
« De douce France va périr le renom ! »
Mais Olivier, irrité de l'affront,
Son cheval pique de l'or des éperons,
Va le frapper comme un noble baron,
L'écu lui brise & le haubert lui rompt,
Au corps lui met les pans du gonfanon,
A pleine lance l'abat mort des arçons,
Regarde à terre, voit gifant le glouton.
Il lui a dit de très-fière façon :
« De vos menaces, brigand, peu nous troublons !
Frappez-y, Francs; très-bien nous les vaincrons. »
Cria : « Monjoie ! » l'enseigne de Charlon.

XC V (i).

Un roi est là; il a nom Corfablis,
Fut Barbarefque, & d'étrange pays.
Il appela les autres Sarrafins :
« Cette bataille nous pouvons soutenir.

- Kar de Franceis i ad asez petit ;*
 1240 *Cels ki ci sunt devum avoir mult vils,*
Ja pur Charlun n'i ert un sul guarit.
Or est le jur que l's estuvrat murir. »
Ben l'entendit l'arcevesques Turpin,
Suz ciel n'a hume que tant voeillet hair,
 1245 *Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,*
Par grant vertut si l'est alet ferir,
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist,
Empeint le ben que mort le fait brandir,
 1250 *Pleine sa hanste l'abat mort el chemin.*
Guardet à tere, veit le glutun gefir,
Ne laisserat que n'i parolt, ço dit :
« Culvert païen, vos i avez mentit,
Carles mi sire nus est guarant tuz dis,
 1255 *Nostre Franceis n'unt talent de fuir.*
Voç cumpaignuns feruns trestuz restifs,
Vos di nuveles, mort vos estoet suffrir.
Ferez, Franceis, nul de vus ne s'ublit !
Cist premier colp est nostre, Deu mercit ! »
 1260 *Munjoie escriet por le camp retenir.*

XCVI (a).

- E Gerins fiert Malprimis de Brigal,*
Sis bons escuz un dener ne li valt,
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitiet li turnet cuntreval ;
 1265 *L'osberc li rumpet entresque à la charn,*
Sun bon espiet enz el cors li enbat.
Li païens chet cuntreval à un quat,
L'anme de lui enportet Sathanas.

Car des Français le nombre est bien petit.
 Ceux qui font là, devons tenir pour vils;
 Pas un pour Charles n'échappera d'ici.
 Voici le jour qu'il leur faudra mourir. »
 Bien l'entendit l'archevêque Turpin;
 Sous ciel n'est homme que tant veuille haïr;
 Son cheval pique des éperons d'or fin,
 Par grand'vertu, est allé le férir,
 L'écu lui brise, le haubert déconfit,
 Son grand épieu parmi le corps lui mit,
 Pouffe si bien que mort le fait brandir,
 A pleine lance l'abat mort en chemin.
 Regarde à terre, voit le glouton qui gît;
 Ne laissera de lui parler, & dit :
 « Brigand païen, vous en avez menti.
 Mon seigneur Charle est toujours notre appui,
 Et nos Français ne pensent pas à fuir.
 Vos compagnons n'iront plus loin qu'ici;
 Sachez nouvelles : mort il vous faut souffrir.
 Frappez, Français; nul ne doit ralentir.
 Ce premier coup est nôtre, Dieu merci ! »
 Cria : « Monjoie ! » pour le champ retenir.

XCVI (a).

Et Gérin frappe Malprimis de Brigal,
 Son bon écu un denier ne vaut pas.
 Toute a brisé la boucle de cristal,
 Une moitié lui fit rouler à bas,
 Jusqu'en la chair le haubert lui perça,
 Son bon épieu dans le corps enfonça;
 Et d'un seul coup le Sarrafin s'abat.
 L'âme de lui emporte Sathanas.

XCVII (a-e).

- E fis cumpainz Gerers fiert l'amuraste,
 1270 L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
 Sun bon espriet li met en la curaille,
 Empeint le bien, par mi le cors li passet,
 Que mort l'abat el camp pleine sa hanste.
 Dist Oliver : « Gente est nostre bataille. »*

XCVIII (u = ou).

- 1275 Sansun li dux vait ferir l'almacur,
 L'escut li freinst k'est ad or e à flurs,
 Li bons osbercs ne li est guarant prud,
 Trenchet le coer, le firie e le pulmuns,
 Que mort l'abat, cui qu'en peist u cui nun.
 1280 Dist l'arcevesque : « Cist colp est de barun. »*

XCIX (u-e = ou-e).

- E Anséis laiset le cheval curre,
 Si vait ferir Turgis de Turteluse,
 L'escut li freint desuz l'orée bucle,
 De sun osberc li derumpit les doubles,
 1285 Del bon espriet el cors li met l'amure,
 Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
 Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
 Ço dist Rollanz : « Cist colp est de produme. »*

C (è-e).

- E Engeliers li Guascuinz de Burdele
 1290 Sun cheval brochet, si li laschet la resne,*

XCVII (*a-e*).

Son compagnon, Gérier, sur l'émir frappe,
 L'écu lui brise, & le haubert démaille,
 Son bon épieu lui met dans les entrailles,
 Pouffe si bien qu'à travers corps lui passe,
 A pleine lance mort à terre l'étale.
 Olivier dit : « Gente est notre bataille. »

XCVIII (*eu*).

Et Samfon frappe l'émir ; il brise en deux,
 Son riche écu couvert d'or & de fleurs,
 (Le bon haubert le garantit trop peu)
 Tranche le foie, le poumon & le cœur,
 Et mort l'abat, soit tant pis, soit tant mieux.
 Turpin s'écrie : « Ce coup est d'un vrai preux. »

XCIX (*ou-e*).

Et Anséis laisse le cheval courre,
 Et va frapper Turgis de Turteloufe,
 Brise l'écu dessus l'or de la boucle,
 De son haubert lui rompt les mailles doubles,
 Du bon épieu la pointe au corps lui tourne,
 Pouffe si bien que tout le fer passe outre,
 A pleine lance mort à bas le retourne.
 Ce dit Roland : « Tels coups un preux nous prouve. »

C (*è-e*).

Et Engelier, le Gascon de Bourdèle,
 Son cheval pique, & lui lâche les rênes ;

*Si vait ferir Escremiz de Valterne,
 L'escut del col li freint e escantelet,
 De sun osberc li rumpit la ventele,
 Si l'fiert el piç entre les dous furceles,
 1295 Pleine sa hanste l'abat mort de la sele,
 Après li dist : « Turnet estes à perdre. »*

A01.

CI (an).

*E Otes fiert un païen Estorgant
 Sur sun escut en la pene devant,
 Que tut li trenchet le vermeill e le blanc;
 1300 De sun osberc li ad rumpit les pans,
 El cors li met sun bon espïet trenchant,
 Que mort l'abat de sun cheval curant,
 Après li dist : « Ja n'i avrez guarant. »*

CII (i).

*E Berenger il fiert Estramariç,
 1305 L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
 Sun fort espïet par mi le cors li mist,
 Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
 Des .xii. pers li .x. en sunt ocis,
 Ne mès que dous n'en i ad remés vifs,
 1310 Ço est Chernubles e li quens Margariç.*

CIII (ié).

*Margariç est mult vaillant chevaliers,
 E bels e forç, e isnels e legiers;
 Le cheval brochet, vait ferir Olivier,
 L'escut li freint suç la bucle d'or mier,
 1315 Leç le costet li conduist sun espïet,*

Il va frapper Efcremis de Valterne,
L'écu du cou lui brise & écartèle,
Et du haubert la ventaille il morcelle,
Frappe le sein entre les deux aiffelles,
A pleine lance l'abat mort de la felle ;
Après lui dit : « Vous irez tous à perte. »

CI (*an*).

Et Otton frappe un païen, Eftorgant,
Sur son écu, dans le cuir, par devant,
Et tout lui tranche, le vermeil & le blanc.
De son haubert lui a rompu les pans,
Au corps lui met son bon épieu tranchant,
Et mort l'abat de son cheval courant ;
Après lui dit : « Point n'aurez de garant. »

CII (*i*).

Et Bérengier, il frappe Eframarin,
L'écu lui brise, le haubert déconfit,
Son fort épieu parmi le corps lui mit,
Et mort l'abat sur mille Sarrafins.
Des douze pairs dix déjà font occis ;
Pas plus de deux ne font demeurés vifs :
L'un est Chernuble, & l'autre est Margaris.

CIII (*ié*).

Margaris est très-vaillant chevalier,
Beau, fort, rapide entre tous les païens,
Son cheval pique, va frapper Olivier,
Brise l'écu sous l'or du bouclier,
Le long des côtes lui conduit son épieu ;

*Deus le guarit, qu'el cors ne l'ad tuchiet,
La hanste fruiſſet, mie ne l'abatiet,
Ultre s'en vait qu'il n'i ad deſturbier,
Sunet ſun greſle pur les ſoens ralier.*

CIV (u-e).

- 1320 *La bataille eſt merveilluſe e cumune.
Li quens Rollanz mie ne s'aſoüret,
Fiert del eſpiet tant cum hanſte li duret,
A .xv. cols l'a fraite e l'a perdue;
Trait Durendal ſa bone eſpée nue,*
- 1325 *Sun cheval brochet, ſi vait ferir Chernuble,
L'elme li freint à li carbuncle luiſent,
Trenchet la coife e la cheveléure,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc oſberc dunt la maile eſt menue,*
- 1330 *E tut le cors trefqu'en la furchéure,
Enz en la ſele, ki eſt à or batue,
El cheval eſt l'eſpée areſtéue,
Trenchet l'eſchine, unc n'i out quis jointure,
Tut abat mort el pred ſur l'erbe drue.*
- 1335 *Après li diſt : « Culvert, mar i mouïſtes,
De Mahumet ja n'i avrez aiüde.
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue. »*

CV (a-e).

- Li quens Rollanz par mi le champ chevalchet,
Tient Durendal ki ben trenchet e taillet,*
- 1340 *Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui véiſt l'un geter mort ſul altre,
Li ſanc tut cler geſir par cele place!
Sanglant en ad e l'oſberc e la brace,*

Dieu le fauva ! le corps demeure entier,
 La lance effleure ; le preux ferme se tient,
 Et, sans obstacle, s'éloigne le païen,
 Sonnant du cor pour les siens rallier.

CIV (*u-e*).

La bataille est merveilleuse & confuse.
 Roland s'expose aux places les moins sûres,
 De l'épieu frappe tant que la lance dure,
 Par quinze coups l'a brisée & perdue.
 Sa bonne épée, Durendal, tire nue,
 Son cheval pique, & va frapper Chernuble,
 Brise le heaume où escarboucles luïsent,
 Tranche la coiffe avec la chevelure,
 Et tranche aussi les yeux & la figure,
 Le blanc haubert, dont la maille est menue,
 Et tout le corps jusques à l'enfourchure ;
 Jusqu'en la selle, qui d'or est revêtue,
 Jusqu'au cheval, l'épée est descendue ;
 Tranche l'échine, sans chercher la jointure,
 Tout abat mort au pré sur l'herbe drue ;
 Puis dit : « Brigands, malavifés vous fûtes !
 Sur Mahomet vainement l'on s'affure ;
 Telle racaille doit bien être vaincue. »

CV (*a-e*).

Roland chevauche par le champ de bataille,
 Tient Durendal qui bien tranche & bien taille,
 Des Sarrasins il fait un grand carnage.
 Voyez ! les morts l'un sur l'autre il entasse !
 Le sang tout clair s'étale sur la place !
 Sanglants il a ses bras & sa cuirasse ;

- Sun bon cheval le col e les espalles.*
 1345 *E Oliver de ferir ne se target,*
Li .xii. per n'en deivent avoir blasme,
E li Franceis i fierent e si caplent.
Moerent païen e alquant en i pasment.
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnagè! »
 1350 *Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carle.*

AOI

CVI (u = ou).

- E Oliver chevalchet par l'estur,*
Sa hanste est fraite, n'en ad que un trunçun ;
E vait ferir un païen Malsarun,
L'escut li freint k'est ad or e à flur,
 1355 *Fors de la teste li met les oilz ansdous,*
E la cervelle li chet as piez desuz,
Mort le tresturnet entre .vii.c. des lur.
Pois ad ocis Turgin e Esturgus,
Briset e escliket la hanste josqu'as puinz.
- 1360 *Ço dist Rollanz : « Cumpainz, que faites vus?*
En tel bataille n'ai cure de bastun,
Fers e acers i deit avoir valor.
U est l'espée ki Halteclere ad num?
D'or est li helz e de cristal li punz.
- 1365 — *Ne la poi traire, Oliver li respunt,*
Kar de ferir ai jo si grant bosuign. »

AOI.

CVII (é-e).

Danz Oliver trait ad sa bone espée,
Que ses cumpainz li ad tant demandée,
E il li ad cum chevaler mustrée ;

Jufques au cou, fon bon cheval y nage.
 Et Olivier de frapper ne fe laffe ;
 Les douze pairs ne méritent point blâme ;
 Et les Français, tous frappent, tous maſſacrent.
 Les païens meurent, & quelques-uns ſe pâment.
 Et Turpin dit : « Nos barons, bon courage ! »
 Monjoie il crie, c'eſt l'enſeigne de Charles.

CVI (*eu*).

Dans la mêlée Olivier, comme un preux,
 Chevauche armé du tronçon de l'épieu,
 Voit Malfaron, vers lui pique des deux,
 Perce l'écu, orné d'or & de fleurs,
 Hors de la tête fait jaillir les deux yeux ;
 Et la cervelle tombe aux pieds du vainqueur ;
 Mort il l'abat entre ſept cents des leurs.
 Puis a occis Turgis & Eſturgeux ;
 Mais juſqu'au poing a rompu fon épieu.

(*on*).

« Que faites-vous, dit Roland, compagnon ?
 En tel combat n'ai cure d'un bâton,
 Fer & acier y doivent être bons.
 Où eſt l'épée qui Hauteclère a nom ?
 Dont le pommeau eſt de criſtal, dit-on,
 La garde, d'or ? » Olivier lui répond :
 « Ne puis la prendre, ſi ferme nous frappons. »

CVII (*é-e*).

Don Olivier tire ſa bonne épée ;
 Que ſon ami lui a tant demandée ;
 En chevalier, il la lui a montrée ;

- 1370 *Fiert un païen Justin de Val Ferrée,
Tute la teste li ad par mi sevrée,
Trenchet le cors e sa bronie safrée,
La bone sele ki à or est gemmée,
E al ceval a l'eschine trenchée,*
- 1375 *Tut abat mort devant loi en la prée.
Ço dist Rollanz : « Or vos receif jo frere!
Por itels colps nos eimet l'emperere. »
De tutes parz est Munjoie escriée.*

AOI.

CVIII (è).

- Li quens Gerins set el ceval Sorel,
E sis cumpainz Gerers en Passe-cerf;
Laschent lor reisnes, brochent amdui à ait,
E vunt ferir un païen Timozel,
L'un en l'escut e li altre en l'osberc;
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,*
- 1385 *Mort le tresturnent tres en mi un guaret.
Ne l'oi dire ne jo mie ne l'sai,
Li quels d'els dous en fut li plus isnels.
Esperveris i fut, li filz Borel,
Icel ocist Engeliers de Burdel.*
- 390 *E l'arcevesque lor ocist Siglorel,
L'encantéur ki ja fut en enfer,
Par artimal l'i cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait. »
Respunt Rollanz : « Vencut est le culvert.*
- 1395 *Oliver frere, itels colps me sunt bel. »*

CIX (en-e).

*La bataille est adurée endementres,
Franc e païen merveilus colps i rendent,*

Frappe un païen, Justin de Val Ferrée,
 Toute la tête a par milieu coupée,
 Tranche le corps, la cuirasse brodée,
 La bonne selle, qui d'or était gemmée,
 Et du cheval l'échine il a tranchée,
 Morte la bête avec l'homme est tombée.
 Ce dit Roland : « Frère, je vous agrée,
 Charles nous aime pour de tels coups d'épée. »
 De toutes parts : « Monjoie ! » ils ont criée.

CVIII (è).

Gérin le comte sur son cheval Sorel,
 Son compagnon Gérier, sur Passe-Cerf,
 Lâchent les rênes, & piquent de concert ;
 Ils vont frapper un païen, Timozel,
 L'un dans l'écu, l'autre dans le haubert,
 Et dans son corps tous deux brisent leur fer ;
 Mort le retournent, au milieu d'un guéret.
 Ne l'ayant pas appris je ne faurais,
 Si l'un fut plus léger, dire lequel.
 Espervéris fut là, fils de Borel,
 C'est lui qu'occit Engelier de Burdel.
 Et l'archevêque leur occit Siglorel,
 Un enchanteur qui avait vu l'enfer ;
 Par maléfice l'y mena Jupiter.
 Et Turpin dit : « Celui-là est défait. »
 Roland répond : « Vaincu est le pervers !
 Frère Olivier, de tels coups me sont chers ! »

CIX (an-e).

Mais cependant la bataille est ardente,
 Francs & païens merveilleux coups échangent ;

- Fierent li un, li altre se defendent.*
Tante hanste i ad e fraite, e sanglente,
 1400 *Tant gunfanun rumpu e tante enseigne;*
Tant bon Franceis i perdent lor juvente,
Ne reverrunt lor meres ne lor femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent.
Karles li mages en pluret, si s'demente.
 1405 *De ço qui calt? N'en avrunt sucurence.*
Malvais servise le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnée alat vendre.
Puis en perdit e sa vie e ses membres,
El plait ad Ais en fut juget à pendre,
 1410 *De ses parenz ensabl' od lui tels trente,*
Ki de murir nen ourent esperence.

AOI.

CX (an).

- La bataille est mēveilluse e pesant.*
Mult ben i fiert Oliver e Rollant,
Li arcevesques plus de mil colps i rent,
 1415 *Li .xii. pers ne s'en targent nient,*
E li Franceis fierent cumunement.
Moerent païen à millers e à cenz;
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent,
Voeillet o nun, tut i laisset sun tens.
 1420 *Franceis i perdent lor meillors guarnemenz,*
Ne reverrunt lor peres ne parenz,
Ne Carlemagne ki as porz les atent.
En France en ad mult merveillus turment,
Orez i ad de tuneire e de vent,
 1425 *Pluie e gresilz desmesuréement,*
Chiedent i fuildres e menut e suvent;
E terremoete ço i ad veirement
De seint Michel del Peril josqu'as Seinz;

Les uns frappant, les autres se défendent;
 Mainte lance est & brisée & sanglante;
 Mains gonfanons rompus en lambeaux pendent.
 Dans sa jeunesse meurt maint brave de France;
 Ne verront leurs mères ni leurs femmes,
 Ni les Français qui aux ports les attendent.
 Charles le Grand en pleure & se lamente.
 Hélas ! qu'importe ? Ils n'auront assistance.
 Mauvais service un jour leur rendit Gane,
 Dans Saragosse les siens il alla vendre,
 Puis en perdit & sa vie & ses membres;
 Au plaid, à Aix, se vit juger & pendre,
 Et avec lui ses parents, jusqu'à trente,
 Qui de mourir n'avaient aucune attente.

CX (*an*).

Le combat est merveilleux & pesant.
 Très-bien y frappent Olivier & Roland,
 Et l'archevêque plus de mille coups rend,
 Les douze pairs ne sont pas moins ardents,
 Tous les Français frappent en même temps.
 Les païens meurent par milliers & par cents;
 Qui ne s'enfuit contre mort n'a garant;
 Qu'il veuille ou non, il finit là son temps.
 Français y perdent leurs meilleurs combattants;
 Ne verront leurs pères, ni parents,
 Ni Charlemagne qui aux ports les attend.
 En France y a très-merveilleux tourment,
 Tempête y a de tonnerre & de vent,
 Pluie & grésil très-démefurément,
 La foudre tombe, & menu & souvent.
 Même la terre y a tremblé vraiment,
 De Saint-Michel du Péril jusqu'à Sens,

- De Befençun tresqu'as porç de Guitsand,*
 1430 *Nen ad recet dunt li murs ne cravent ;*
Cuntre midi tenebres i ad granç,
N'i ad clartet se li cels nen i fent.
Hume ne l'veit ki mult ne s'esperent ;
Dient plusor : « Ç'est li desfinement,
 1435 *La fin del secle ki nus est en present. »*
Il ne le sevent ne dient veir nient :
Ç'est li granç doel por la mort de Rollant.

CXI (u = ou).

- Franceis i fierent de coer e de vigur.*
Paien sunt morç à millers e à fuls,
 1440 *De cent millers n'en poent guarir dous.*
Dist l'arcevesques : « Nostre hume sunt mult pruz.
Suz ciel n'ad home plus en ait de meillurs.
Il est escrit en la geste Francur
Que vassals ad li nostre emperéur. »
 1445 *Vunt par le camp, si requerent les lur,*
Plurent des oilç de doel e de tendrur
Por lor parenç par coer e par amur.
Li reis Marfilie od sa grand ost lor furt.

AOI.

CXII (é-e).

- Marfilie vient par mi une valée*
 1450 *Od sa grant ost que il out assemblée.*
Ses. xx. escheles ad li reis anubrées.
Luisent cil elme as perres d'or gemmées
E cil escuz e ceç bronies saffrées.
Vii. milie graisles i sunent la menée,
 1455 *Grant est la noise par tute la contrée.*
Ço dist Rollanz : « Oliver, compaign, frere,

De Befançon jufqu'au port de Guitfand ;
Dans les maifons vont les murs fe crevant ;
En plein midi les ténèbres régnañt,
N'y a clarté fi le ciel ne fe fend ;
On ne le voit fans épouvantement ;
Et plusieùrs difent : « C'eft le grand jugement,
La fin du fiècle qui nous vient à préfent ! »
Ils difent mal, rien de vrai ne fachant ;
C'eft le grand deuil pour la mort de Roland !

CXI (eu).

Les Français frappent avec cœur & vigueur.
Et par milliers le peuple païen meurt.
De cent milliers n'en peuvent fauver deux.
Turpin a dit : « Nos hommes font très-preux.
Sous ciel n'eft Roi qui en ait de meilleurs.
La gèfte Franque dit que notre Empereur
A pour foldats des hommes courageux. »
Vont par la plaine en recherchant les leurs,
Pleurent des yeux de tendrefse & douleur,
Pour leurs parents, par amour & bon cœur.
Marfile avec fon grand oft fond fur eux.

CXII (é-e).

Marfile vient fuivant une vallée
Avec le gros des forces raflembées.
En vingt colonnes il les a partagées.
Les heaumes luifent, aux pierres d'or gemmées,
Et les écus, les cuiraffes brodées.
Sept mille cors ont la charge fonnée,
Grand eft le bruit par toute la contrée.
Roland dit : « Frère, Olivier, quelle armée !

- Guenes li fels ad nostre mort jurée,
 La traïsun ne poet estre celée,
 Mult grant venjance en prendrat l'emperere.*
 1460 *Bataille avrum e forte e adurée,
 Unches mais hom tel ne vit ajustée.
 Jo i ferrai de Durendal m'espée,
 E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
 En tantes terres les avum nos portées,*
 1465 *Tantes batailles en avum afinées,
 Male chançon n'en deit estre cantée. »*

A O I.

CXIII (an).

- Quant Franceis veient que païens i ad tant, —
 De tutes parz en sunt cuvert li camp, —
 Suvent reclament Oliver e Rollant,*
 1470 *Les . xii. pers qu'il lor seient guarant.
 E l'arcevesque lur dist de sun semblant :*
*« Seignors barons, n'en alez mespensant !
 Pur Deu vos pri que ne seiez fuint.
 Que nuls prozdom malvaisement n'en chant !*
 1475 *Asez est mielz que moerium cumbatant.
 Pramis nus est, fin prendrum aïtant,
 Ultre cest jurn ne serum plus vivant ;
 Mais d'une chose vos foi jo bien guarant :*
Seint paréis vos est abandonant,
 1480 *As innocenz vos en serez féant. »
 A icest mot si s'esbaldissent Franc,
 Cel n'en i ad Munjoie ne demant.*

A O I.

CXIV (u-e = ou-e).

*Un Sarrazin i out de Sarraguce,
 De la citet l'une meitet est sue,*

Le félon Gane a notre mort jurée !
La trahison ne peut être celée ;
Par l'Empereur elle fera vengée.
Bataille aurons, & forte, & obstinée.
Jamais nul homme ne vit telle mêlée.
J'ai pour frapper Durendal mon épée,
Vous, compagnon, frappez de Hauteclère ;
Par tant de terres nous les avons portées ;
Tant de batailles avec elles gagnées !
Chançon méchante n'en doit être chantée. »

CXIII (*an*).

Quand Français voient que les païens font tant,
(De toutes parts en font couverts les champs)
Cent fois réclament Olivier & Roland,
Les douze pairs, de leur être garants ;
Et l'archevêque leur dit son sentiment :
« Seigneurs barons, ne foyez mal penfants
Pour Dieu vous prie que ne foyez fuyant,
Et que nul preux n'en fasse un mauvais chant !
Il vaut bien mieux mourir en combattant.
C'est très-certain : nous mourrons sur ce champ ;
Après ce jour ne ferons plus vivants.
Mais d'une chose vous suis-je bien garant :
Saint Paradis vous viendra en présent,
Vous y ferez auprès des Innocents. »
A un tel mot s'enhardissent les Francs,
Et tous : « Monjoie ! » à la fois vont criant.

CXIV (*o-e*).

Un Sarrafin fut là, de Saragoffe.
De la cité la moitié tient en propre.

- 1485 *C'est Climborins, ki pas ne fut produme ;
Fiance prist de Guanelun le cunte,
Par amistiet l'en baisat en la buche,
Si l'en dunat s'espée e s'escarbuncle.
Tere Major, ço dit, metrat à hunte,*
- 1490 *A l'emperere si toldrat la curune.
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche,
Plus est isnels qu'esprever ne arunde;
Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascuigne;*
- 1495 *Ne l'poet guarir sun escut ne sa brunie,
De sun espier el cors li met l'amure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Après escriet : « Cist sunt bon à cunfundre.*
- 1500 *Ferez, païen, pur la presse derumpre! »
Dient Franceis : « Deus! quel doel de produme! »*

A O I.

CXV (ié).

- Li quens Rollanz en apelet Olivier :
« Sire cumpainz, ja est mort Engelier ;
Nus n'avium plus vaillant chevalier. »*
- 1505 *Respont li quens : « Deus le me doinst vengier! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,
Tient Halteclere, sanglent en est l'acier,
Par grant vertut vait ferir le païen,
Brandist sun colp, e li Sarrazins chiet,*
- 1510 *L'anme de lui enportent aversiers.
Puis ad ocis le duc Alphaien,
Escababi i ad le chef trenchiet,
.Vii. Arrabiç i ad deschevalciet,
Cil ne sunt proç jamais pur guerreier.*
- 1515 *Ço dist Rollanz : « Mis cumpainz est iriez,*

C'est Climborin, qui ne fut pas preux homme.
Il prit ferment de Ganelon le comte.
Baïser d'ami sur la bouche il lui donne,
Et son épée; l'escarboucle en rayonne.
« Je veux, dit-il, mettre la France à honte.
A l'Empereur je prendrai sa couronne. »
Sur son cheval que Barbamouche il nomme,
Mieux qu'épervier, mieux qu'hirondelle, il vole,
Pique des deux, le frein lui abandonne,
Et va frapper Engelier de Gascogne;
Rien ne le fauve, ni l'écu, ni la brogne;
De son épieu la pointe au corps lui plonge,
Pouffe si bien, le fer outre il enfonce
A pleine lance; le preux mort à bas tombe.
L'autre s'écrie : « Ils sont bons à confondre.
Frappez, païens, pour cette presse rompre! »
Francs, disent : « Dieu! quel deuil! un si preux homme. »

CXV (ié).

Roland le comte interpelle Olivier :
« Mon compagnon, voici mort Engelier ;
Nous n'avions pas plus vaillant chevalier.
— Dieu me le fasse venger! » dit Olivier.
D'éperons d'or pique son destrier,
Tient Hauteclère, fanglant en est l'acier.
A grand effort va frapper le païen,
Brandit son coup, l'abat mort à ses pieds ;
Son âme ont prise les ennemis de Dieu.
Puis a occis le duc Alphaïen,
D'Escababi tranche le chef altier,
Et sept Arabes abat de leurs coursiers,
Qui jamais plus ne pourront guerroyer.
Ce dit Roland : « Quand se fâche Olivier,

*Encuntre mei fait asez à preifier,
Pur itels colps nos ad Charles plus chiers. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevalier! »*

AOI.

CXVI (*u = ou*).

- D'altre part est un païen Valdabrun.*
 1520 *Celoi levat le rei Marfiliun,
Sire est par mer de .iiii. c. drodmunz,
N'i ad eschipe qui s'cleimt se par loi nun;
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomun,*
 1525 *Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelun,
Il li dunat s'espée e mil manguns.
Siet el cheval qu'il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que nen est uns falcuns ;*
 1530 *Brochet le bien des aguiz esperuns,
Si vait ferir li riche duc Sansun,
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine ja hanste l'abat mort des arçuns :*
 1535 *« Ferez, païen, car tres ben les veintrum! »
Dient Franceis : « Deus! quel doel de barun! »*

AOI.

CXVII (*o*).

- Li quens Rollanz, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out.
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz,
1540 *Tient Durendal, qui plus valt que fin or,
Vait le ferir li bers quanque il pout
Desur sun elme ki gemmet fut ad or,
Trenchet la teste e la bronie e le cors,**

Au prix de moi se fait apprécier.
Pour de tels coups Charles plus chers nous tient. »
Crie à voix haute : « Frappez fort, chevaliers ! »

CXVI (*on*).

D'autre part est un païen, Valdabron,
Qui fut parrain du roi Marfilion.
Sur mer est fire de quatre cents dromons ;
Pas un marin qui n'invoque son nom !
Jérusalem il prit par trahison,
Força le temple que bâtit Salomon,
Le patriarche occit devant les fonts.
Il eut ferment du comte Ganelon,
Il lui donna l'épée & les mangons.
Sur son cheval, qu'il nomme Gramimond,
Plus vite va que ne vole un faucon,
Le pique ferme à pointe d'éperon,
Et va frapper le riche duc Samson,
L'écu lui brise, & le haubert lui rompt,
Au corps lui met les pans du gonfanon,
A pleine lance l'abat mort des arçons :
« Frappez, païens, très-bien nous les vaincrons ! »
Les Français disent : « Quel deuil ! un tel baron ! »

CXVII (*o*).

Roland le comte, quand il voit Samson mort,
Pouvez penser qu'il s'en affligea fort ;
Son cheval pique, & court à grand effort,
Tient Durendal qui vaut plus que fin or,
Et tant, qu'il peut, le baron frappe fort,
Dessus le heaume qui fut tout gemmé d'or,
Tranche la tête, la cuirasse & le corps,

- La bone sele ki est gemmée ad or,*
 1545 *E al cheval parfundement le dos;*
Ambure ocit, ki que l'blasme u qui l'lot.
Dient paiën : « Cist colp nus est mult fort. »
Respont Rollanz : « Ne pois amer les voz,
Devers vos est li orguilz e li torz. »

AOI.

CXVIII (u).

- 1550 *D'Affrike i ad un Affrican venit,*
C'est Malquiant le filz al rei Malcud;
Si guarnemens sunt tut à or batud,
Cuntre le ciel sur tuz les altres luis.
Siet el ceval qu'il cleimet Salt-Perdut,
 1555 *Beste nen est ki poiffet curre à lui.*
Il vait ferir Anséis en l'escut,
Tut li trenchat le vermeill e l'azur,
De sun osberc li ad les pans rumput,
El cors li mes e le fer e le fust.
 1560 *Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.*
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus! »

CXIX (è-e).

- Par le camp vait Turpin li arcevesque;*
Tel coronet ne chantat unches messe,
Ki de sun cors féist tantes proeces;
 1565 *Dist al paiën : « Deus tut mal te tramette!*
Tel as ocis dunt al coer me regrette. »
Sun bon ceval i ad fait esdemetre,
Si l'ad ferut sur l'escut de Tulete,
Que mort l'abat desur cele herbe verte.

La bonne felle qui fut gemmée en or,
Puis du cheval profondément le dos.
Tous deux les tue, à raison ou à tort.
Les païens difent : « Ce coup nous bleffe fort. »
Roland répond : « Je vous hais tous à mort ;
Par devers vous est l'orgueil & le tort. »

CXVIII (*u*).

D'Afrique y a un Africain venu ;
C'est Malquiant, le fils du roi Malcud.
Son armement est tout en or battu,
Au clair soleil plus que tout autre il luit,
Sur son cheval qu'il nomme Saut-Perdu ;
(Bête il n'y a qui coure comme lui)
Le païen frappe Anséis dans l'écu.
Tout lui trancha, le vermeil & l'azur,
De son haubert les pans lui a rompus,
Au corps lui met & le fer & le fût.
Mort est le comte, le jour ne verra plus.
Les Français difent : « Un tel baron, vaincu ! »

CXIX (*è-e*).

Mais par le champ va Turpin l'archevêque.
Tel tonfuré jamais ne chanta messe,
Qui de son corps fît si grandes prouesses.
Dit au païen : « Dieu à tout mal te mette !
Tel as occis que mon cœur le regrette ! »
Puis en avant son bon cheval il presse,
Le païen frappe sur l'écu de Tolède,
Et mort l'abat, couché sur l'herbe verte.

CXX (o-e).

- 1570 *De l'autre part est un païen Grandonies,
 Filz Capuel, le rei de Capadoce.
 Siet el cheval que il cleimet Marmorie,
 Plus est isnels que n'est oïsel ki volet;
 Laschet la resne, des esperuns le brochet,*
- 1575 *Si vait ferir Gerin par sa grant force,
 L'escut vermeill li freint, del col li portet,
 Tute sa bronie aprof li ad desclofe,
 El cors li met tute l'enseingne bloie,
 Que mort l'abat en une halte roche;*
- 1580 *Sun cumpaignun Gerer ocit uncore
 E Berenger e Guiun de Santonie;
 Puis vait ferir un riche duc Austorie,
 Ki tint Valence e l'unur sur le Rosne,
 Il l'abat mort, païen en unt grant joie.*
- 1585 *Dient Franceis : « Mult dechéent li nostre. »*

CXXI (en-e).

- Li quens Rollanz tint s'espée sanglente,
 Ben ad oït que Franceis se dementent,
 Si grant doel ad que par mi quiet fendre;
 Dist al païen : « Deus tut mal te consente !*
- 1590 *Tel as ocis que mult cher te quid vendre. »
 Sun ceval brochet, ki del curre cuntence;
 Ki que l'cumpert, venuz en sunt ensemble.*

CXXII (an).

*Grandonie fut e prozdom e vaillant,
 E vertuus e vassal cumbatant.*

CXX (o-e).

D'une autre part est un païen, Grandogne,
 Fils de Capuel, le roi de Cappadoce.
 Sur son cheval, qu'il appelle Marmore,
 Plus est léger que n'est oiseau qui vole ;
 Lâche la rêne, des éperons l'embroche,
 Et va frapper Gérin à grande force,
 L'écu vermeil brise, & du cou, l'emporte ;
 Après, lui a fa cuirasse déclofée,
 L'enfeigne bleue dans le corps toute enfonce,
 Et mort l'abat sur une haute roche.
 Son compagnon Gérier il tue encore,
 Et Bérengier, & Guyon de Saintonge ;
 Puis va frapper un riche duc, Austore,
 Qui tint Valence & le fief sur le Rhône.
 Il l'abat mort ; & les païens triomphent.
 Les Français disent : « Comme tombent les nôtres ! »

CXXI (an-e).

Du preux Roland l'épée était fanglante ;
 Bien a ouï que Français se lamentent,
 Si grand deuil a que son cœur croit se fendre.
 Dit au païen : « Que Dieu tout mal te rende !
 Tel as occis que bien cher te veux vendre. »
 Son cheval pique, qui galope & s'élance.
 Qui le paiera ? les deux sont en présence.

CXXII (an).

Grandogne fut & preux homme & vaillant,
 Et vertueux & brave combattant.

- 1595 *En mi sa veie ad encuntret Rollant,
Enceis ne l'vit, si l'cunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent,
E al reguart e al contenment,
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent,*
1600 *Fuir s'en voelt, mais ne li valt nient.
Li quens le fiert tant vertuusement,
Tresqu'al nasel tut le helme li fent,
Trenchet le nes e la buche & les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,*
1605 *De l'orie sele les dous alves d'argent
E al ceval le dos parfundement,
Ambure ocist seinz nul recoevrement ;
E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent. »*

CXXIII (i-e).

- 1610 *La bataille est merveilluse e hasive,
Franceis i ferent par vigur e par ire,
Trenchent cez poinz, cez costeiz, cez eschines,
Cez vestement entresque as chars vives ;
Sur l'erbe verte li cler sancs s'en afilet.*
1615 *Dient païen : « Nus ne l'suffrirum mie.
Tere Major, Mahummet te maldie !
Sur tute gent est la tue hardie ! »
Cel n'en i ad ki ne criet : « Marfilie,
Cevalche, rei, bosuign avum d'aïe ! »*

CXXIV (an).

- 1620 *La bataille est e merveillose e grant,
Franceis i ferent des espiez brunisanz.
Là véissez si grant dulong de gent,*

Parmi sa voie a rencontré Roland ;
 Sans l'avoir vu l'a reconnu vraiment
 Au fier visage & au corps noble & gent,
 Et au regard, & au maintien vaillant.
 Ne peut dompter la terreur qu'il ressent,
 Et veut s'enfuir, mais inutilement.
 Roland le frappe si vigoureusement,
 Jusqu'au nasal tout le heaume lui fend,
 Tranche le nez, & la bouche, & les dents,
 Et tout le corps, le haubert jaferan,
 La selle d'or, les deux auves d'argent,
 Et du cheval le dos profondément ;
 Les deux il tue irréparablement.
 Et ceux d'Espagne s'exclament tout dolents.
 Les Français disent : « Quels coups frappe Roland ! »

CXXIII (*i-e*).

La bataille est merveilleuse & hâtive.
 Français y frappent par vigueur & par ire,
 Tranchant les poings, les côtes, les échines,
 Les vêtements jusque dans les chairs vives.
 Sur l'herbe verte ruiffelle un fang limpide.
 Les païens disent : « Nous n'y pouvons suffire !
 O Grande Terre, Mahomet te maudisse !
 Sur toute gent, que la tienne est hardie ! »
 Pas un n'y a qui ne crie : « O Marfile,
 Chevauche, ô Roi, & à notre aide arrive. »

CXXIV (*an*).

Le combat est & merveilleux, & grand,
 Les Francs y frappent des épieux brunissants.
 Là eussiez vu grande douleur des gens,

Tant hume mort e naffret e sanglent!
 L'un gist sur l'autre e envers e adenç!
 1625 Li Sarrazin ne l'poent susfrir tant.
 Voclent u nun, si guerpissent le camp,
 Par vive force les encacerent Franc.

AOI.

CXXV (i-e).

Marfilies veit de sa gent le martirie,
 Si fait suner ses cors e ses buisines,
 1630 Puis si chevalchet od sa grant ost banie.
 Devant chevalchet un Sarrazin Abisime,
 Plus fel de lui n'out en sa cumpagnie;
 Teches ad males e mult granç felonies,
 Ne creit en Deu le filz sançte Marie;
 1635 Isti est neirs cume peiç k'est demise;
 Plus aimet il traïsun e-murdrie
 Qu'il ne fesiç trestut l'or de Galice;
 Unches nuls hom ne l'vit juer ne rire;
 Vasselage ad e mult grant estultie,
 1640 Por ço est drud al felun rei Marfilie,
 Sun dragun portet à qui sa gent s'alienç.
 Li arcevesque ne l'amerat ja mie,
 Cum il le vit, à ferir le desfret,
 Mult quiement le dit à sei méisme:
 1645 « Cel Sarrazins me sembleç mult herite,
 Mielç voeill murir que jo ne l'alge ocire,
 Unches n'amai cuard ne cuardie. »

AOI.

CXXVI (a-e).

Li arcevesque cumencet la bataille,
 Siet el cheval qu'il tolit à Grossaille,
 1650 Ço ert uns reis qu'ocist en Denemarche;

Tant d'hommes morts & navrés & fanglants !
 L'un gît sur l'autre, sur le dos, sur les dents !
 Les Sarrasins n'en peuvent souffrir tant,
 Bon gré mal gré déguerpiſſent du champ,
 De vive force les en chaffent les Francs.

- CXXV (*i-e*).

Marfile voit de ſes gens le martyr ;
 Cors & trompettes auſſitôt retentiffent ;
 Son ban armé chevauche avec Marfile.
 Devant, chevauche un Sarrasin, Abîme ;
 Un plus félon n'eſt en la compagnie,
 Chargé de crimes & grandes félonies ;
 Ne croit en Dieu, fils de ſainte Marie ;
 Il eſt plus noir que la poix qu'on a cuite ;
 Il aime mieux trahiſon & tuerie,
 Qu'il ne ferait tout l'or de la Galice ;
 Nul ne le vit jamais jouer ni rire ;
 Mais il eſt brave & juſqu'à la folie ;
 Pour ce fut cher au félon roi Marfile ;
 Son dragon porte où la gent ſe rallie.
 Mais l'archevêque ne peut aimer Abîme ;
 En le voyant, le frapper il deſire,
 Et à ſoi-même ſe dit, d'un air tranquille :
 « Ce Sarrasin ſemble fort hérétique !
 Plutôt mourir que n'aller point l'occire !
 Jamais n'aimai couard ni couardife. »

CXXVI (*a-e*).

Et l'archevêque commence la bataille,
 Sur le cheval qu'il ravit à Groſſaille,
 Un roi par lui occis en Danemarche.

- Li destrers est e curanz e aates,
 Piez ad copiez e les gambes ad plates,
 Curte la quisse e la crupe bien large,
 Lungs les costeç e l'eschine ad ben halte,*
 1655 *Blanche la cue e la crignete jalne,
 Petite oreille, la teste tute falve,
 Beste nen est ki encontre lui alge.
 Li arcevesque brochet par vasselage,
 Ne laisserat qu'Abisme n'en asaillet,*
 1660 *Vait le ferir en l'escut à miracle,
 Pierres i ad, matices e topazes,
 Esterminals e carbuncles ki ardent ;
 En Val Metas li dunat uns diables,
 Si le tramist al amiralt Galafes ;*
 1665 *Turpins i fiert, ki nient ne l'espargnet,
 Enprès sun colp ne quid qu'un dener vaillet,
 Le cors li trenchet tres l'un costet qu'al altre,
 Que mort l'abat en une voide place.
 Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage,*
 1670 *En l'arcevesque est ben la croce salve. »*

CXXVII (ié).

- Li quens Rollanz apelet Olivier :*
*« Sire cumpaign, se l'volez otrier,
 Li arcevesque est mult bon chevalier,
 N'en ad meillor en tere desuz ciel,*
 1675 *Ben set ferir e de lance e d'espriet. »*
*Respunt li quens : « Car li aluns aidier ! »
 A icest mot l'unt Francs recumenciet ;
 Dur sunt li colps e li caples est griefs.
 Mult grant dolor i ad de chrestiens.*
 1680 *Ki puis véist Rollant e Olivier
 De lur espées e ferir e caplier!*

Bon destrier, courfier de belle race ;
 Les pieds a fins, & les jambes a plates,
 Courte la cuisse, & la croupe bien large,
 Longs les côtés ; l'échine haut s'attache,
 La queue est blanche, la crinière jaunâtre ;
 Petite oreille, fauve toute la face.
 Bête n'y a qui lui soit comparable.
 Et l'archevêque le pique à grand courage,
 Ne laissera que le païen n'affaille,
 Va le frapper dans l'écu admirable.
 On y voit pierres, améthystes, topazes,
 Cristal brillant, escarboucles en flamme.
 Au Val-Métas, ce fut le don d'un diable,
 Qui le remit à un émir, Galafe.
 Turpin le heurte, point du tout ne l'épargne.
 Après ce coup, ne crois qu'un denier vaille.
 De part en part le corps il lui partage,
 Et mort l'abat en une large place.
 Les Français disent : « Voilà un beau courage !
 Notre archevêque, comme fa croffe il garde ! »

CXXVII (*ié*).

Roland le comte interpelle Olivier :
 « Mon compagnon, s'il vous plaît l'octroyer,
 Notre archevêque est très-bon chevalier,
 Meilleur n'y a sur terre, sous le ciel,
 Bien fait férir & de lance & d'épieu.
 — Donc allons-y l'aider, » dit Olivier.
 Lors à ce mot frappent les chevaliers.
 Durs font les coups, le combat sans pitié.
 Très-grande y fut la douleur des chrétiens.
 On eût pu voir Roland & Olivier
 De leurs épées & frapper & tailler !

- Li arcevesque i fiert de sun espiet.*
Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preifier.
Il est escrit ès cartres e ès briefs,
 1685 *Ço dit la geste, plus de .iiii. milliers.*
As quatre esturs lor est avenut bien,
Li quint après lor est pesant e grief.
Tuz sunt ocis cist Franceis chevaliers,
Ne mès seifante que Deus ad esparniez;
 1690 *Einz que il moergent se vendrunt il mult chier.*

AOI.

CXXVIII (è-e).

- Li quens Rollanz des soens i veit grant perte,*
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Sire cumpainz, pür Deu que vos enhaitet,
Tanz bons vassals veez gesir par tere,
 1695 *Pleindre pouïms France dulce, la bele,*
De tels barons cum or remeint deserte.
E! reis amis, que vos ici nen estes!
Oliver frere, cum le purrum nus faire?
Cum faitement li manderum nuveles? »
 1700 *Dist Oliver : « Jo ne l'sai cument quere;*
Mielz voeill murir que hunte en seit retraite. »

AOI.

CXXIX (an).

- Ço dist Rollanz : « Cornerai l'olifant,*
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant;
Jo vos plevis, ja retournerunt Franc. »
 1705 *Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant,*
E reprover à trestuz voz parenz,
Iceste hunte durreit al lur vivant.
Quant je l'vos dis, n'en fèistes nient,
Mais ne l'ferez par le men loement :

Et l'archevêque frappe de son épieu.
 Combien font morts! on peut l'apprécier.
 Chartres & brefs nous l'ont certifié,
 La geste dit plus de quatre milliers.
 Par quatre chocs, pour eux, tout alla bien,
 Mais le cinquième est funeste aux chrétiens.
 Tous font occis, ces Français chevaliers,
 Hormis soixante que Dieu laiffait entiers;
 Avant qu'ils meurent ceux-là se vendront bien.

CXXVIII (*è-e*).

Roland le comte voit des fiens la grand'perte,
 Son compagnon Olivier il appelle :
 « Mon compagnon, par Dieu qui vous protège!
 Tels bons vaffaux voyez gifants à terre.
 Plaindre pouvons France douce la belle,
 Qui va rester de tels barons déserte.
 Hé! Roi aimé, ici pourquoi vous n'êtes?
 Olivier frère, comment pourrons-nous faire?
 Par quel moyen lui mander des nouvelles? »
 Olivier dit : « Comment l'iriez-vous querre?
 Plutôt mourrai que honte nous foit faite! »

CXXIX (*an*).

Ce dit Roland : « Sonnerai l'olifant,
 Charle entendra, qui aux ports est passant;
 Je vous le jure, ils reviendront, nos Francs. »
 Olivier dit : « Le déshonneur est grand,
 Et le reproche irait fur vos parents,
 Pour cette honte, tant qu'ils feraient vivants.
 Je l'avais dit; vous n'en fites néant;
 Vous le ferez fans mon gré maintenant :

- 1710 *Se vos cornez, n'ert mie hardement,
Ja avez vos ambfdous les braz sanglanz. »
Respont li quens : « Colps j'en ai fait mult genz. »*

AOI.

CXXX (a-e).

- Ço dist Rollanz : « Forz est nostre bataille ;
Jo cornerai, si l'orrat li reis Karles. »*
- 1715 *Dist Oliver : « Ne fereit vasselage.
Quant je l'vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
Si fust li reis, n'i oüsum damage.
Cil ki là sunt n'en deivent avoir blasme. »*
- Dist Oliver : « Par ceste meie barbe !*
- 1720 *Se puis veir ma gente sorur Alde,
Vus ne jerreiz jamais entre sa brace. »*

AOI.

CXXXI (i-e).

- Ço dist Rollanz : « Por quei me portez ire? »
E cil respont : « Cumpainz, vos le féistes
Kar vasselage par sens nen est folie,
Mielz valt mesure que ne fait estultie.*
- 1725 *Franceis sunt morz pur vostre legerie,
Jamais Karlon de nus n'avrat servise.
Se m'créisez, venuz i fust mi sire,
Ceste bataille oüsum faite e prise,*
- 1730 *U pris u mort i fust li reis Marsilie.
Vostre proecce, Rollanz, mar la véismes !
Karles li magnes de vos n'avrat aie,
N'ert mais tel home desque à Deu juisse ;
Vos i murrez, e France en ert hunie ;*
- 1735 *Oi nus defalt la leial cumpaignie,
Einz le vespre ert mult gref la departie. »*

AOI.

Si vous cornez, ce n'est plus hardiment,
 Ayant déjà les deux bras tout fanglants.
 — Oui, j'ai frappé de fiers coups, » dit Roland.

CXXX (a-e).

Ce dit Roland : « Forte est notre bataille !
 Je cornerai. Ainsi m'entendra Charles. »
 Olivier dit : « Ce ne ferait d'un brave.
 Quand je l'ai dit, ami, vous ne daignâtes.
 Le Roi ici, point n'aurions eu dommage.
 Ceux de là-bas n'en doivent avoir blâme. »
 Olivier dit : « Par cette mienne barbe,
 Si je revois Aude, ma sœur aimable,
 Entre ses bras vous n'aurez jamais place ! »

CXXXI (i-e).

Ce dit Roland : « Votre rancune est vive ! »
 L'autre répond : « Ami, très-mal vous fîtes ;
 Car le courage est bon sens, non folie ;
 Mieux vaut mesure que démente & fottife.
 Les Francs sont morts, mais par votre furie ;
 Charles jamais de nous n'aura service.
 Si m'eussiez cru, fût venu notre Sire,
 Cette bataille eussions faite & conquise,
 Ou pris ou mort ferait le roi Marfile.
 Pour notre perte vos prouesses nous vîmes.
 Charles le Grand perd le bras qui l'assiste,
 Ce Roi, jusqu'à la fin des temps, unique !
 Vous y mourrez, France en fera honnie.
 Notre amitié loyale ici expire.
 Avant ce soir cruelle départie ! »

CXXXII (ié).

- Li arcevesques les ot cuntrarier,
 Le cheval brochet des esperuns d'or mier,
 Vint tresqu'à els, si's prist à castier :*
 1740 « *Sire Rollanz, e vos, sire Olivier,
 Pur Deu vos pri ne vos cuntraliez!
 Ja li corners ne nos avreit mestier,
 Mais nepurquant si est il asez mielz,
 Venget li reis, si nus purrat vengier ;*
 1745 *Ja cil d'Espaigne n'en deivent turner liez,
 Nostre Franceis i descendrunt à pied,
 Truverunt nos e morz e detrenchiez,
 Leverunt nos en bieres sur fumiers,
 Si nus plurrunt de doel e de pitié,*
 1750 *Enfuerunt en aîtres de mustiers,
 N'en mangerunt ne lu, ne por, ne chien. »
 Respunt Rollanz : « Sire, mult dites bien. »*

AOI.

CXXXIII (u-e = ou-e).

- Rollanz ad mis l'olifan à sa buche,
 Empeint le ben, par grant vertut le sunet.*
 1755 *Halt sunt li pui e la voiç est mult lunge,
 Granz .xxx. lîves l'oïrent il respundre.
 Karles l'oït e ses cumpaignes tutes ;
 Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume. »
 E Guenelun li respundit encuntre :*
 1760 « *S'altre l'defist, ja semblaist grant mençunge. »*

AOI.

CXXXIV (an).

*Li quens Rollanz par peine e par ahans,
 Par grant dolor, sunet sun olifan ;*

CXXXII (*ie*).

Mais l'archevêque les entend batailler,
 D'éperons d'or pique son destrier,
 Pour les reprendre entre eux il intervient :
 « Sire Roland, & vous, sire Olivier,
 Pour Dieu, vous prie que ne vous querelliez.
 Plus n'est besoin que du cor vous sonnerez ;
 Mais cependant, faites, cela vaut mieux.
 Vienne le Roi, il nous vengera bien.,
 Il ne faut pas qu'échappent ces païens.
 Ici nos Francs à terre mettront pied,
 Nous trouveront, morts, hachés, en quartiers ;
 Ils nous mettront en bières, sur fommiers ;
 Pleurant sur nous de deuil & de pitié ;
 Puis dans la terre aux parvis des moutiers ;
 N'en mangeront ni loups, ni porcs, ni chiens. »
 Roland répond : « Sire, vous dites bien. »

CXXXIII (*on-e*).

Mettant le cor à sa bouche, le comte
 L'ajuste fermè, à grand effort le sonne.
 Hauts sont les monts, la voix loin se prolonge,
 A trente lieues on l'entendit répondre,
 Chacun l'ouït, Charles & tout son monde ;
 Et le Roi dit : « Bataille sont nos hommes. »
 Mais Ganelon lui répondit par contre :
 « Autre l'eût dit, semblerait grand menfonge. »

CXXXIV (*an*).

Roland le comte avec peine & tourment
 Et grand'douleur sonne son olifant,

- Par mi la buche en salt fors li cler sancs,
 De sun cervel le temple en est rumpant.*
 1765 *Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant ;
 Karles l'entent, ki est as porz passant,
 Naines l'oïd, si l'escultent li Franc.
 Ço dist li reis : « Jo oi le corn Rollant ;
 Unc ne l'sunast se ne fust cumbatant. »*
 1770 *Guenes respunt : « De bataille est nient.
 Ja estes vos veïl e fluriz e blancs,
 Par tels paroles vos reseublez enfant.
 Asez savez le grant orgoill Rollant ;
 Ço est merveille que Deus le soefret tant.*
 1775 *Ja prist il Noples seinz le vostre comant ;
 Fors s'en eïssirent li Sarrazins dedenz,
 Ki s'cumbatirent al bon vassal Rollant,
 Puis od les ewes lavat les prez del sanc ;
 Pur ce le fist, ne fust aparissant.*
 1780 *Pur un sul levre vat tut le jur cornant ;
 Devant ses pers vait il ore gabant.
 Suz cel n'ad gent ki l'osast querre en champ.
 Car chevalcez ! Pur qu'alez arestant ?
 Tere Major mult est loinz ça devant. »*

AOI.

CXXXV (en-e).

- 1785 *Li quens Rollanz ad la buche sanglente,
 De sun cervel rumput en est li temples ;
 L'olifan sunet à dulong e à peïne,
 Karles l'oït, e ses Franceis l'entendent.
 Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge aleïne !*
 1790 *Respont dux Neimes : « Rollanz i fait la peïne !
 Bataille i ad par le men escientre ;
 Cil l'at traüt ki vos en roevet feindre.
 Adubez vos, si criez vostre enseigne,*

Et de fa bouche clair en jaillit le fang,
 De fon cerveau la tempe auffi fe fend.
 Du cor qu'il tient le fon fort loin s'étend.
 Charles l'entend par les gorges paffant.
 Naines l'ouït & l'écoutent les Francs.
 Ce dit le Roi : « C'est le cor de Roland.
 N'en fonnerait s'il ne fût combattant. »
 Gane répond : « Nul ne fe bat pourtant.
 Vous êtes vieux, tout fleuri & tout blanc ;
 Par tels discours vous semblez un enfant.
 Affez savez tout l'orgueil de Roland ;
 Et c'est merveille que Dieu le souffre tant.
 Il a pris Noples, vous ne le commandant ;
 Païens fortirent qui se trouvaient dedans,
 Et combattirent le bon vaffal Roland ;
 Puis à grande eau lava le pré fanglant,
 A tel deffein d'en effacer le fang.
 Pour un feul lièvre, un jour entier, cornant,
 Devant fes pairs, il s'en va plaifantant !
 Sous ciel n'est gent qui le provoque en champ !
 Chevauchez donc ! Pourquoi perdre le temps ?
 La Grande Terre est encor loin devant. »

CXXXV (*an-e*).

Roland le comte a la bouche fanglante ;
 De fon cerveau il a rompu les tempes,
 Sonne du cor, plein de douleur poignante ;
 Charles l'ouït, & fes Français l'entendent.
 « Ce cor, dit Charles, a l'haleine puiffante !
 — Roland, dit Naines, que fon angoiffe est grande !
 Bataille y a, oui, fur ma confcience.
 Quelqu'un qui feint encore, a dû le vendre.
 Armez-vous, Sire, criez le cri de France,

Si fucurez vostre maisnée gente!
 1795 *Asez oeꝛ que Rollanz se dementet. »*

CXXXVI (o).

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendant, si adubent lor cors
D'osbercs e d'elmes e d'espées à or;
Escuz unt genz e espiez granz e forz
 1800 *E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.*
Es destrers muntent tuit li barun de Post,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoï al altre ne parolt :
« Se véissum Rollant, einz qu'il fust mort,
 1805 *Ensembl'od lui i durriums granz colps. »*
De ço qui calt? car demuret unt trop.

CXXXVII (u = ou).

Eslargiz est li vespres cum li jurz;
Cuntre soleil reluisent cil adub,
Osbercs e helmes i getent grant flambur,
 1810 *E cil escuz ki ben sunt peinz à flurs,*
E cil espiez, cil oret gunfanun.
Li empereres cevalchet par irur,
E li Franceis dolenz e curius;
N'i ad celoï ki durement ne plurt,
 1815 *E de Rollant sunt en mult grant poür.*

Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Si l'cumandat as cous de sa maisun;
Tut li plus maistre en apelet Besgun :
« Ben le me garde, si cume tel felun.

Et secourez votre maison vaillante!
Entendez-vous que Roland se lamente ? »

CXXXVI (o).

Lors l'Empereur a fait sonner ses cors.
Français descendent ; ils vont armer leurs corps ;
Hauberts & heaumes, épée à garde d'or,
Riches écus, & grands épieux très-forts.
Blancs, bleus, vermeils, flottent tous les drapeaux.
A cheval montent tous les barons de l'ost,
Piquent en hâte, tant que durent les ports.
Et chacun d'eux à l'autre dit ces mots :
« Puisse nous voir Roland vivant encor !
Auprès de lui, nous frapperions grands coups ! »
Qu'importe, hélas ? car ils ont tardé trop !

CXXXVII (eu).

Comme le jour, le soir est lumineux ;
Et les armures, au soleil, sont en feu,
Hauberts & heaumes jettent grandes lueurs,
Et ces écus, qui sont bien peints à fleurs,
Ces gonfanons dorés, & ces épieux.
L'Empereur Charles chevauche avec fureur,
Et les Français dolents & anxieux ;
Pas un n'y a qui ne verse des pleurs,
Et pour Roland ne soit en très-grand'peur.

(on).

Le Roi fait prendre le comte Ganelon,
Il le confie aux queux de sa maison ;
Il fait venir le maître-queux, Bégon :
« Garde-moi bien cet homme, un tel félon.

- 1820 *De ma maisnée ad faite traïfun. »*
Cil le receipt, si met .c. cumpaignuns
De la quisne, des mielz e des pejurs.
Icil li peilent la barbe e les gerruns,
Cascun le fiert .iiii. colps de sun puign,
 1825 *Ben le batirent à fuç e à bastuns,*
E si li metent el col un caeignun,
Si l'encaeinent altresi cum un urs,
Sur un fumer l'unt mis à deshonor;
Tant le garderent que l'rendent à Charlun.

AOI.

CXXXVIII (an).

- 1830 *Halt sunt li pui e tenebrus e grant,*
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet iréement,
 1835 *E li Franceis curius e dolent;*
N'i ad celoi n'i plurt e sei dement,
E prient Dieu que guariffet Rollant,
Josque il vengent el camp cumunement;
Ensembl'od lui i ferrunt veirement.
 1840 *De ço qui calt? car ne lur valt nient;*
Demurent trop, n'i poedent estre à tens.

AOI.

CXXXIX (an-e).

- Par grant irur chevalchet Charlemagne;*
Defur sa brunie li gist sa barbe blanche.
Puignent ad ait tuit li barun de France;
 1845 *N'i ad icel ki ne demeint irance*
Que il ne sunt à Rollant le cataigne,
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne.

De ma maison il a fait trahison. »
Il le reçoit, & prend cent compagnons
De la cuisine, les mauvais & les bons,
Qui lui épilent la lèvre & le menton;
A coups de poing chacun d'eux sur lui fond.
Bien l'ont battu de verges, de bâtons,
Puis lui ont mis au cou un gros chaînon,
L'ont enchaîné ainsi comme un ourfon,
Sur un sommier mis par dérision;
Et l'ont gardé pour le rendre à Charlon.

CXXXVIII (an).

Hauts sont les monts & ténébreux & grands,
Les vaux profonds, rapides les torrents.
Les clairons sonnent, & derrière & devant,
Répondent tous ensemble à l'olifant.
Charles chevauche avec emportement;
Et les Français, anxieux & dolents,
Vont pleurant tous & se désespérant
Et priant Dieu qu'il préserve Roland,
Tant qu'ils aient pu venir ensemble au champ
Et, avec lui, frapper là bravement.
Qu'importe-t-il? c'est inutilement!
Ils tardent trop, ils n'y feront à temps!

CXXXIX (an-e).

Par grand'fureur chevauche Charlemagne,
Sur sa cuirasse descend sa barbe blanche;
En hâte piquent tous les barons de France;
Pas un n'y a qui en rage ne pense
Qu'au capitaine, à Roland, tous ils manquent,
Lorsqu'il se bat contre païens d'Espagne.

*Si est blecet, ne quit qu'anme i remaigne.
Deus! seifante humes i ad en sa cumpaigne!*
1850 *Unches meillurs n'en out reis ne cataignes.*

AOI.

CXL (i).

*Rollanz regardet ès munz e ès lariç,
De cels de France i veit tanz morz gefir,
E il les pluret cum chevaler gentill :*
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit !
1855 *Tutes voz anmes otreit il paréis !*
En seintes flurs il les facet gefir !
Meillors vassals de vos unkes ne vi.
Si lungement tuz tens m'avez servit,
A oes Carlon si granz païs cunquis,
1860 *Li empereres tant mare vos nurrit !*
Tere de France, mult estes dulz païs,
Oi desertet à tant rubeste exill !
Barons Franceis, pur mei vos vei murir,
Jo ne vos pois tenfer ne garantir ;
1865 *Ait vos Deus, ki unkes ne mentit !*
Oliver, frere, vos ne dei jo faillir ;
De doel murray, s'altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i referir ! »

CXLI (ié).

Li quens Rollanz el champ est repairiet,
1870 *Tient Durendal, cume vassal i fiert ;*
Faldrun de Pui i ad par mi trenchiet
E .xxiiii. de tuz les melz preisiez ;
Jamais n'iert home plus se voillet vengier.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
1875 *Devant Rollant si s'en fuient païens*

S'il est blessé, n'en restera une âme.
Dieu ! près de lui ne font plus que foixante !
Chef, Roi, jamais n'eut troupe plus vaillante.

CXL (*i*).

Roland regarde monts & landes. Il vit
De ceux de France tant de morts là gésir,
Qu'alors les pleure, en chevalier gentil :
« Seigneurs barons, de vous Dieu ait merci,
Et à vos âmes donne le Paradis !
En faintes fleurs qu'il vous fasse gésir !
Meilleurs vaffaux que vous jamais ne vis !
Un si long temps vous m'avez bien servi,
Pour Charlemagne conquis si grands pays !
A dure fin le Roi vous a nourris !
Terre de France, ô mon très-doux pays,
Par tel désastre es déserte aujourd'hui !
Barons français, pour moi vous vois mourir,
Et ne vous puis fauver ni garantir.
Que Dieu vous aide, qui jamais ne mentit !
Olivier, frère, je ne dois vous faillir ;
De deuil mourrai, si nul ne m'y occit !
Mon compaignon, retournons-y férir ! »

CXLI (*ié*).

Roland le comte au combat s'en revient,
Et frappe en preux de Durendal qu'il tient.
Faldron de Pui il coupe en deux moitiés,
Et vingt & quatre des plus qualifiés.
Jamais vengeur plus ardent ne verriez.
Comme le cerf s'enfuit devant les chiens,
Devant Roland vont fuyant les païens.

- Dist l'arcevesque : « Asez le faites bien !
 Itel valor deit avoir chevalier,
 Ki armes portet e en bon cheval sied.
 Tels en bataille deit estre forz e fiers ;*
 1880 *U autrement ne valt .iiii. deniers,
 Einz deit monie estre en un de cez mustiers,
 Si prierat tuz jurz por noz pecciez. »*
Respunt Rollant : « Ferez, ne's espargniez ! »
A icest mot l'unt Francs recumencié ;
 1885 *Mult grant damage i out de chrestiens.*

CXLII (u = ou).

- Hom ki ço fet que ja n'avrat prisun,
 En tel bataille fait grant defensun ;
 Pur ço sunt Francs si fiers cume léuns.
 As vos Marfilie en guise de barun,*
 1890 *Siet el cheval qu'il apelet Gaignun ;
 Brochet le ben, si vait ferir Bevun,
 Icil ert sire de Belne e de Digun,
 L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
 Que mort l'abat seinz altre escundisun ;*
 1895 *Puis ad ocis Yvoerie e Ivun,
 Ensembl'od els Gerard de Ruffillun.
 Li quens Rollanz ne li est guaires luign,
 Dist al païen : « Damnes Deus mal te duinst !
 A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns,*
 1900 *Colp en avras, einz que nos departum,
 E de m'espée enquoi savras le num. »
 Vait le ferir en guise de barun,
 Trenchet li ad li quens le destre puign,
 Puis prent la teste de Jurfaleu le blund ;*
 1905 *Icil ert filz al rei Marfiliun.
 Païen escrient : « Aïe nos, Mahum !*

Et l'archevêque a dit : « C'est vraiment bien !
 Telle valeur doit avoir chevalier,
 Qui armes porte, & sur bon cheval sied ;
 Tel en bataille doit être, fort & fier,
 Ou autrement ne vaut quatre deniers,
 Doit être moine en un de ces moutiers
 Et tous les jours pour nos péchés prier. »
 Roland répond : « Frappez, point de quartier ! »
 Et de nouveau frappent ces chevaliers.
 Un grand dommage y eut là des chrétiens.

CXLII (on).

Quand on n'attend ni merci ni prison,
 En tel combat jusqu'au bout l'on tient bon.
 Aussi les Francs sont fiers comme lions.
 Voilà Marfile, comme un vaillant baron,
 Sur son cheval qu'il appelle Gagnon ;
 Pique des deux, & va frapper Bévon ;
 C'était le sire de Beaune & de Dijon ;
 L'écu lui brise & le haubert lui rompt,
 Et mort l'abat sans plus d'autre façon.
 Puis a occis Ivoire avec Ivon,
 Et avec eux Gérard de Rouffillon.
 Le preux Roland n'était loin du félon,
 Lui dit : « Que Dieu de mal te fasse don !
 Toi qui m'occis à tort mes compagnons,
 Tu le paieras avant que nous cessions ;
 De mon épée tu vas favoir le nom. »
 Sur le païen, comme un vrai preux, il fond,
 Et le poing droit lui tranche, le baron !
 Puis prend la tête de Jurfaleu le blond,
 Qui était fils du roi Marfilion.
 Païens s'écrient : « A notre aide, Mahom !

- Li nostre deu, vengez nos de Carlun!*
En ceste terre nus ad mis tels feluns
Ja pur murir le camp ne guerpirunt. »
 1910 *Dist l'un al altre : « E! car nos en fuiums! »*
A icest mot tels .c. milie s'en vunt,
Ki que's rapelt ja n'en retournerunt.

AOI.

CXLIII (i-e).

- De ço qui colt? se fuit s'en est Marfilies,*
Remés i est sis uncles l'algalifes,
 1915 *Ki tint Kartagene, Alferne, Garmalie,*
E Ethiope, une tere maldite;
La neire gent en ad en sa baillie,
Granz unt les nes e léés les orilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie.
 1920 *Icil chevalchent fierement e à ire,*
Puis si escrient l'enseigne paënime.
Ço dist Rollanz : « Ci recevrums martyrie,
E or sai ben n'avons guaires à vivre;
Mais tut seit fel ki cher ne s'vende primes!
 1925 *Ferez, seignurs, des espées furbies,*
Si calengez e voz morz e voz vies,
Que dulce France par nus ne seit hunie!
Quant en cest camp vendrat Carles mi fire,
De Sarrazins verrat tel discipline
 1930 *Cuntre un des noz en truverat morz .xv.,*
Ne lefferat que nos ne benéisse. »

AOI.

CXLIV (an).

Quant Rollanz veit la contredite gent,
Ki plus sunt neirs que nen est arrement,
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz,

A nous, nos dieux! Vengez-nous de Charlon!
 Sur notre terre il lâcha tels félons
 Qui mourront tous plutôt qu'ils ne fuiront! »
 L'un dit à l'autre : « Sauve qui peut! fuyons! »
 Et, sur ce mot, cent mille hommes s'en vont.
 Qu'on les rappelle, jamais ne reviendront.

CXLIII (*i-e*).

Qu'importe-t-il? Si Marfile est en fuite,
 Il a laissé son oncle le calife,
 Qui tient Carthage, Alferne, Garmalie,
 L'Éthiopie, une terre maudite;
 La noire gent qu'il a sous sa conduite
 A le nez large & l'oreille aplatie;
 Ensemble ils font plus de cinquante mille.
 D'un fier courroux chevauchant, ils arrivent,
 Puis ont crié leur païenne devise.
 Et Roland dit : « Nous allons au martyre;
 Je le fais bien, plus n'avons guère à vivre;
 Mais soit félon qui ne vend cher sa vie!
 Frappez, seigneurs, de vos lames fourbies;
 Disputez bien & vos morts & vos vies,
 Que douce France par nous ne soit honnie!
 Quand sur ce champ viendra Charles, mon Sire,
 De Sarrafins verra cette tuerie,
 Contre un des nôtres en trouvera morts quinze,
 Ne laissera qu'alors ne nous bénisse! »

CXLIV (*an*).

Quand Roland voit l'abominable gent,
 (Ils font plus noirs que l'encre, & n'ont de blanc
 Rien dans le corps, hormis feules les dents)

- 1935 Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
 Que hoi murrum par le mien escient.
 Ferez, Franceis! car jo l'vos recumant. »
 Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz! »
 A icest mot Franceis se fierent enz.

CXLV (o).

- 1940 Quant païen virent que Franceis i out poi,
 Entr'els en unt e orgoil e cunfort ;
 Dist l'un al altre : « Li emperere ad tort. »
 Li algalifes fist sur un ceval sor,
 Brochet le ben des esperuns à or ;
 1945 Fiert Oliver derere en mi le dos,
 Le blanc ofberc li ad desclos el cors,
 Par mi le piç sun espïet li mist fors ;
 E dit après : « Un colp aveç pris fort.
 Carles li magnes mar vos laïssat as porç ;
 1950 Tort nos ad fait, nen est dreiz qu'il s'en lot ;
 Kar de vos sul ai ben venget les noz. »

CXLVI (u).

- Oliver sent que à mort est ferut,
 Tient Halteclere, dunt li acer fut bruns,
 Fiert l'algalife sur l'elme à or agut,
 1955 E flurs e perres en acraventet jus,
 Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz,
 Brandist sun colp, si l'a mort abatut ;
 E dist après : « Païen, mal aies tu!
 Iço ne di que Karles m'ait perduto ;
 1960 Ne a muiler n' à dame qu'as véudo
 N'en vanteras el regne dunt tu fus
 Vaillant dener que m'i aies tolut,

Le comte dit : « Or, je le fais vraiment
Que nous mourrons aujourd'hui sûrement!
Frappez, Français! c'est mon commandement. »
Olivier dit : « Maudit soit le plus lent! »
Après ces mots, Francs se jettent dedans.

CXLV (o).

Païens l'ont vu, peu de Francs font encor.
Entre eux en ont orgueil & reconfort.
L'un dit à l'autre : « Leur Empereur a tort! »
Et le calife sur son destrier roux
Le pique bien de ses éperons d'or;
Frappe Olivier derrière dans le dos,
Le blanc haubert lui brise dans le corps;
Dans la poitrine l'épieu entre, il reffort.
Après lui dit : « Le coup est assez fort.
Pour ton malheur Charles te mit aux ports!
Ne se louera de nous avoir fait tort,
Car sur toi seul j'ai bien vengé nos morts! »

CXLVI (u).

Olivier sent qu'il est à mort féru,
Tient Hauteclére, dont l'acier était brun,
Frappe au calife le heaume d'or pointu,
Et fleurs & pierres en tombent à grand bruit
Jusques aux dents la tête il a fendu,
Brandit son coup, & l'a mort abattu;
Et dit après : « Païen, maudit fois-tu!
Ne diras pas que Charles m'ait perdu;
Ni à ta femme, ni aux dames non plus
Ne conteras, au pays dont tu fus,
M'avoir rien pris qui un denier valût,

*Ne fait damage ne de mei ne d'altrui. »
Après escriet Rollant qu'il li aiüt.*

AOI.

CXLVII (é).

- 1965 *Oliver sent qu'il est à mort naffret,
De lui venger jamais ne li ert sez;
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers,
E piez e poinz, espalles e costez.*
- 1970 *Ki lui véist Sarrazins desmembrez,
Un mort sur altre à la tere geter,
De bon vassal li pouïst remembrez.
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier,
Munjoie escriet e haltement e cler.*
- 1975 *Rollant apelet sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, à mei car vus justez.
A grant dulong ermes hoi desevez. »*

AOI.

CXLVIII (a-e).

- Rollanz regardet Oliver al visage;
Teint fut e pers, desculuret e pale,*
- 1980 *Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet,
Encuntre tere en cheent les esclaces.
« Deus! dist li quens, or ne sai jo que face.
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage!
Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.*
- 1985 *E! France dulce, cun hoi remendras guaste
De bons vassals, cunfundue e chaaite!
Li emperere en avrat grant damage. »
A iceïst mot sur sun cheval se pafmet.*

AOI.

Ni fait dommage à moi ou à autrui. »
Puis à Roland cria qu'il accourût.

CXLVII (é).

Olivier sent qu'il est à mort navré ;
De se venger n'aura jamais assez ;
Dans la grand'presse, en preux, il va frapper,
Tranche ces lances, & ces écus bouclés,
Et pieds, & poings, épaules & côtés.
Qui l'aurait vu Sarraïns démembrer,
L'un mort sur l'autre à la terre jeter,
Un bon vassal eût pu se rappeler.
Le cri de Charle il n'y veut oublier,
Et haut, & clair : « Monjoie ! » il a crié.
Puis son ami, son pair, a rappelé :
« Mon compagnon, près de moi vous mettez ;
A grand'douleur allons nous séparer. »

CXLVIII (a-e).

Roland regarde Olivier au visage ;
Il est livide, décoloré, tout pâle ;
Son sang tout clair sur tout son corps s'étale ;
Et par ruisseaux il coule sur la place.
« Dieu ! dit le comte, que faut-il que je fasse ?
Mon compagnon, quel funeste courage !
Homme jamais ne fera qui vous vaille !
Hé ! France douce, qu'un tel jour te dévaste
De bons vassaux ! Quel malheur ! quel désastre !
Ah ! l'Empereur en aura grand dommage ! »
Disant ce mot, sur son cheval se pâme.

CXLIX (é).

- As vus Rollant sur sun cheval pasmet,*
 1990 *E Oliver ki est à mort naffret,*
Tant ad seinet li oil li sunt trublet,
Ne loinz ne pres ne poet vedeir si cler
Que reconoistre poisset nul hom mortel;
Sun cumpaïgnun, cum il l'at encuntret,
 1995 *Si l'fiert amunt sur l'elme à or gemet,*
Tut li detrenchet d'ici que al nasel,
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollanz regardet,
Si li demandet dulcement e suef :
 2000 *« Sire cumpain, faites le vos de gred ?*
Ja c'est Rollanz, ki tant vos soelt amer ;
Par nule guise ne m'avez desfiet. »
Dist Oliver : « Or vos oi jo parler ;
Jo ne vos vei : veied vus damne Deu !
 2005 *Ferut vos ai : car le me pardunez.*
Rollanz respunt : « Jo n'ai nient de mel ;
Jo l'vos parduins ici e devant Deu. »
A icel mot l'un al altre ad clinet ;
Par tel amur as les vus deseved.

CL (u-e = ou-e).

- 2010 *Oliver sent que la mort mult l'anguiffet :*
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oie pert e la véue tute ;
Descend à piet, à la tere se culchet,
Durement halt si reclimet sa culpe,
 2015 *Cuntre le ciel ambesdous ses mains jointes,*
Si priet Deu que paréis li dunget

CXLIX (é).

Voilà Roland sur son cheval pâmé,
 Et Olivier qui est à mort navré.
 Tant a saigné que ses yeux sont troublés,
 Ni loin ni près ne peut voir clair assez
 Pour qu'un mortel il puisse distinguer.
 Son compagnon il vient à rencontrer,
 Frappe de haut le heaume d'or gemmé,
 Jusqu'au nasal, tout entier l'a tranché,
 Mais à la tête il ne l'a pas touché.
 A un tel coup Roland l'a regardé ;
 D'une voix douce & suave a demandé :
 « Mon compagnon, le faites-vous de gré ?
 Je suis Roland, qui vous ai tant aimé.
 En nulle guise ne m'avez défié. »
 Olivier dit : « Je vous entends parler,
 Ne vous vois pas. Dieu veuille vous garder !
 Pardonnez-moi si je vous ai frappé. »
 Roland répond : « Je ne suis point blessé.
 Devant Dieu, comme ici, c'est pardonné. »
 Et sur ce mot, l'un vers l'autre inclinés,
 Dans cet amour les voilà séparés.

CL (ou-e).

Mais Olivier sent que la mort l'étouffe,
 Et les deux yeux dans la tête lui tournent.
 Il perd l'ouïe, & la vue il perd toute ;
 Descend à pied, sur la terre se couche,
 Et haut & ferme il proclame sa coulpe ;
 Et vers le ciel ses mains jointes se tournent,
 Demande à Dieu que paradis lui ouvre,

*E benéist Karlun e France dulce,
 Sun cumpaignun Rollant desur tuz humes.
 Falt li le coer, le helme li embrunchet,
 2020 Trestut le cors à la tere li justet ;
 Morz est li quens, que plus ne se demuret.
 Rollanz li ber le pluret, si l'duluset ;
 Jamais en tere n'orrez plus dolent hume.*

CLI (i).

*Or veit Rollanz que mort est sun ami,
 2025 Gesfir adenz, à la tere sun vis,
 Mult dulcément à regreter le prist :
 « Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz !
 Ensemble avum estet e anz e dis ;
 Ne m'fesis mal, ne jo ne l'te forsfis.
 2030 Quant tu es morz, dulur est que jo vis. »
 A icest mot se pasmet li marchis
 Sur son ceval que cleimet Veillantif ;
 Afermet est à ses estreus d'or fin,
 Quel part qu'il alt, ne poet mie chair.*

CLII (u).

*2035 Ainz que Rollanz se seit apercéut,
 De pasmeisuns guariz ne revenuz,
 Mult grant damage li est aparéut :
 Morz sunt Franceis, tuz les i ad perdut,
 Senz l'arcevesque e senz Gualter del Hum ;
 2040 Repairez est de la muntaigne jus,
 A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz,
 Mort sunt si hume, si's unt païens vencut ;
 Voillet o nun, desus cez vals s'en fuit,
 E si reclaimet Rollant qu'il li aiüt :*

Et qu'il bénisse Charles & France douce,
 Et son ami Roland, furtout, secoure.
 Le cœur lui manque & fa tête se courbe,
 Le corps entier sur la terre se couche.
 Le comte est mort; ici plus ne séjourne.
 Roland le pleure & de douleur se trouble.
 Plus dolent homme il ne se peut qu'on trouve.

CLI (*i*).

Or voit Roland que mort est son ami;
 La face au fol & sur les dents il gît.
 Très-doucement à le pleurer se prit :
 « Mon compagnon, vous fûtes trop hardi !
 Jours & années avons été unis,
 Jamais de mal l'un à l'autre ne fit.
 Quand tu es mort, c'est douleur si je vis. »
 Et à ce mot se pâme le marquis
 Sur son cheval qu'il nomme Veillantif;
 Mais retenu aux étrières d'or fin,
 Ne pouvait choir quelque part qu'il fléchît.

CLII (*u*).

Roland à peine s'était-il reconnu,
 De pâmoison guéri & revenu,
 Qu'un grand dommage a devant lui paru.
 Français font morts, il les a tous perdus,
 Hors l'archevêque, & hors Gautier de l'Hum.
 De la montagne Gautier est descendu;
 Contre Espagnols a longtemps combattu.
 Morts font ses hommes, par les païens vaincus.
 Qu'il veuille ou non, par ces vallons s'enfuit,
 Cherchant Roland, pour qu'il lui secourût :

- 2045 « *E! gentilz quens, vaillanz hom, ù ies tu?*
Unkes nen oi poür là ù tu fus.
Ço est Gualter, ki conquist Maëlgut,
Li nies Droün al viell e al canut,
Pur vasselage fuleie estre tun drut.
- 2050 *Ma hanste est fraite e percet mun escut,*
E mis osbercs desmaillet e rumput,
Parmi le cors d'oit lances sui ferut;
Sempres murray, mais cher me sui vendut. »
A icel mot l'at Rollanz entendut,
- 2055 *Le cheval brochet, si vient poignant vers lui.*

A O I.

CLIII (i).

- Rollanz ad doel, si fut maltalentifs,*
En la grant presse cumencet à ferir;
De cels d'Espaigne en ad getet morz .xx ,
E Gualter .vi. , e l'arcevesque .v.
- 2060 *Dient païen : « Feluns humes ad ci!*
Gardez, seignurs, que il n'en algent vif!
Tut par seit fel ki ne's vait envair,
E recreant ki les lerrat guarir! »
Dunc recumentent e le hu e le cri,
- 2065 *De tutes parz les revunt envair.*

A O I.

CLIV (ié).

- Li quens Rollanz fut mult noble guerrier,*
Gualter del Hum est bien bon chevalier,
Li arcevesque prozdom e effaiet;
Li uns ne volt l'autre nient laissier,
- 2070 *En la grant presse i fierent as païens.*
Mil Sarrazins i descendent à piet,
Et à cheval sunt .xl. milliers.

« Hé! gentil comte, vaillant homme, ou es-tu ?
 Je n'ai jamais eu peur là où tu fus ;
 C'est moi, Gautier, qui conquis Maëlgut ;
 Moi, le neveu du vieux Dron le chenu,
 Moi, bon vassal, que tu aimais le plus.
 Ma lance en pièces, & percé mon écu,
 Et mon haubert démaillé & rompu,
 Parmi le corps de huit lances féru,
 Je vais mourir, mais cher me suis vendu. »
 Il dit ces mots, Roland l'a entendu,
 Son cheval pique, vers lui vite a couru.

CLIII (*i*).

La douleur rend Roland vindicatif,
 En la grand'presse il commence à férir,
 De ceux d'Espagne en a jeté morts vingt,
 Et Gautier, six, & l'archevêque, cinq.
 Les païens disent : « Quels félons que ceux-ci !
 Gardez, seigneurs, qu'ils ne s'en aillent vifs.
 Félon celui qui ne les envahit !
 Et honte à qui les laissera s'enfuir ! »
 Donc recommencent la huée & les cris ;
 De toutes parts on les vient envahir.

CLIV (*ié*).

Roland le comte fut très-noble guerrier ;
 Gautier de l'Hum est bien bon chevalier,
 Et l'archevêque un preux bien essayé.
 Aucun ne veut à l'autre laisser rien ;
 En la grand'presse ils frappent les païens ;
 Des Sarrafins, il en est mille à pied,
 Et à cheval font quarante milliers ;

- Men escientre, ne 's ofent aproïsmier ;
 Il lancent lor e lances e espiez*
 2075 *Wigres e darz, museras e algiers,
 As premiers colps i unt ocis Gualtier,
 Turpin de Reins tut sun escut perciet,
 Quasset sun elme, si l' unt naffret el chief,
 E sun ofberc rumput e desmailiet,*
 2080 *Par mi le cors naffret de .iiii. espiez ;
 Dedesuz lui ocient sun destrier.
 Or est grant doel, quant l'arcevesque chiet.*

A O I.

CLV (u).

- Turpins de Reins quant se sent abatut,
 De .iiii. espiez par mi le cors ferut,*
 2085 *Ifnelement li ber refailit sus ;
 Rollant regardet, puis si li est curut,
 E dist un mot : « Ne sui mie vencut.
 Ja bon vassal nen ert vis recreüt. »
 Il trait Almace, s'espée d' acer brun,*
 2090 *En la grant presse mil colps i fiert e plus ;
 Puis le dist Carles qu'il n'en espargnat nul,
 Tels .iiii. cenz i troevet entur lui,
 Alquanz nafrez, alquanz par mi feruz,
 Si out d'icels ki les chefs unt perdut ;*
 2095 *Ço dit la Geste e cil ki el camp fut,
 Li ber seint Gilie, por qui Deus fait vertuz,
 E fist la chartre el muster de Loüm ;
 Ki tant ne set ne l' ad prod entendut.*

CLVI (a).

- Li quens Rollanz gentement se cumbat ;*
 2100 *Mais le cors ad tressuet e mult chalt,*

Qui, sur ma foi, n'osant près s'y fier,
Lancent contre eux les lances, les épieux,
Flèches & dards, javelots & algiers;
Aux premiers coups ils ont occis Gautier,
Et de Turpin percé le bouclier,
Cassé le heaume, & le chef entaillé,
Et le haubert rompu & démaillé.
Ils l'ont au corps navré de quatre épieux,
Ils ont sous lui occis son destrier,
Et l'archevêque est chu. Quelle pitié!

CLV (*u*).

Turpin de Reims quand se sent abattu,
De quatre épieux parmi le corps féru,
Rapidement le preux se dresse fus,
Roland regarde, & vers lui a couru,
Lui dit un mot : « Je ne suis pas vaincu,
Jamais vivant bon vassal n'est rendu! »
Il tire Almace, l'épée à l'acier brun,
En la grand' presse mille coups frappe, & plus.
Charles l'a dit; il n'en épargna nul.
Autour de lui, quatre cents on a vus,
Les uns navrés, d'autres en deux fendus,
Plusieurs y eut qui leurs chefs ont perdus.
Ce dit la Geste; & tel, qui au champ fut,
Le preux faint Gilles, pour qui Dieu fait vertus;
De lui la Chartre au moutier de Laon fut.
Qui ne le fait n'y a rien entendu.

CLVI (*a*).

Roland le comte très-noblement se bat.
Mais tout son corps en fueur s'échauffa;

- En la teste ad e dulong grant mal,
 Rumput li temples por ço que il cornat ;
 Mais saveir volt se Charles i vendrat,
 Trait l'olifan, fieblement le sunat.*
 2105 *Li emperere s'estut, si l'escultat.*
*« Seignurs, dist il, mult malement nos vait !
 Rollanz mis niez hoi cest jur nus defalt :
 J'oi al corner que guaires ne vivrat.
 Ki estre i voelt, ifnelement chevalzt !*
 2110 *Sunez voz grasles tant que en cest ost ad ! »*
*Seifante milie en i cornent si halt,
 Sunent li munt e respondent li val.
 Paien l'entendent, ne l'tindrent mie en gab ;
 Dit l'un al altre : « Karlum avrum nus ja. »*
 A O I.

CLVII (è-e).

- 2115 *Dient paien : « L'emperere repairet,
 De ces de France odum suner les grasles ;
 Se Carles vient, de nus i avrat perte.
 Se Rollanz vit, nostre guerre novelet,
 Perdu avuns Espaigne nostre tere. »*
 2120 *Tels .iiii. cenç s'en asemblent à helmes
 E des meillors ki el camp quient estre,
 A Rollant rendent un estur fort e pesme ;
 Or ad li quens endreit sei sez que faire.*
 A O I.

CLVIII (i).

- 2125 *Li quens Rollanz, quant il les veit venir,
 Tant se fait fort e fiers e maneviz
 Ne lur lerrat, tant cum il serat vis.
 Siet el cheval qu'om cleimet Veillantif,
 Brochet le bien des esperuns d'or fin,*

Sa tête souffre & douleur, & grand mal.
Sonnant du cor, la tempe il se brifa.
Mais il veut voir si Charles reviendra,
Tire le cor; faiblement le sonna,
Et l'Empereur s'arrêtant l'écouta :
« Seigneurs, dit-il, tout pour nous va très-mal.
Dès ce jourd'hui Roland nous manquera ;
J'entends au son que guère il ne vivra.
Qui veut y être, vite chevauchera !
Sonnez, clairons, tant que l'armée en a ! »
Soixante mille haut ensemble on corna ;
Sonna le mont, & répondit le val.
Païens l'entendent ; mais ils n'en rirent pas.
L'un dit à l'autre : « C'est Charles que voilà ! »

CLVII (*è-e*).

Les païens disent : « L'Empereur les ramène !
De ceux de France on entend les trompettes !
Si Charles vient, ce sera notre perte !
Si Roland vit, c'est la guerre éternelle !
Et nous perdons Espagne notre terre. »
De leurs guerriers quatre cents s'assemblèrent,
Et des meilleurs qui au champ pensent être,
A Roland livrent un grand combat suprême ;
Devant lui certes le comte a trop à faire.

CLVIII (*i*).

Roland le comte quand il les voit venir,
Tant il se fait fort & fier, & actif,
Ne cédera, tant qu'il restera vif.
Sur son cheval qu'on nomme Veillantif,
Qu'il pique bien des éperons d'or fin,

En la grant presse les vait tuz envair,
 2130 *Ensembl' od lui l'arcevesques Turpin.*
Dist l'un al altre : « Ça vus traiez, ami!
De cels de France les corns avuns oit ;
Carles repairet, li reis poesteifs. »

CLIX (a).

Li quens Rollanz unkes n'amât cuard,
 2135 *Ne orguillos n' hume de male part,*
Ne chevaler, s' il ne fust bon vassal.
Li arcevesque Turpin en apelat :
« Sire, à pied estes, e jo sui à ceval ;
Pur vostre amur ici prendrai estal,
 2140 *Ensemble avruns e le bien e le mal,*
Ne vos lerrai pur nul hume de car ;
Encui rendruns à païens cest asalt ;
Les colps des mielz cels sunt de Durendal. »
Dist l'arcevesque : « Fel ki ben n'i ferrat!
 2145 *Carles repairet, ki ben nus vengerat. »*

CLX (é).

Dient païen : « Si mare fumes nez!
Cum pesmes jurz nus est hoi ajurnez!
Perdut avum noz seignurs e noz pers.
Carles repeiret od sa grant ost, li ber,
 2150 *De cels de France odum les graisles clers,*
Grant est la noise de Munjoie escrier.
Li quens Rollant est de tant grant fiertet
Ja n'ert vencut pur nul hume carnal ;
Lançuns à lui, puis si l' laiffuns ester! »
 2155 *E il si firent : darz e wigres aserz,*
Espiez e lances, museraç enpennez ;

En la grand' presse les va tous envahir,
Et, avec lui, l'archevêque Turpin.
L'un dit à l'autre : « Ça, fauvez-vous, amis.
De ceux de France j'ai les clairons ouïs,
Le puissant roi, Charles va revenir. »

CLIX (a).

Roland le comte jamais n'aima couard,
Ni orgueilleux, ni homme déloyal,
Ni chevalier, s'il ne fût bon vassal.
Donc l'archevêque, Turpin, il appela :
« Vous à pied, Sire, & je suis à cheval !
Pour votre amour je veux m'arrêter là.
Ensemble aurons & le bien & le mal.
Homme de chair ne nous séparera.
A ces païens rendons cet affaut-là.
Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. »
Turpin dit : « Honte à qui mal frappera !
Charles revient, qui bien nous vengera. »

CLX (é).

Les païens disent : « Maudits nous sommes nés
Quel jour funeste aujourd'hui s'est levé !
Tous nos seigneurs & nos pairs sont tués.
La grande armée & Charle ont retourné.
J'entends des Francs les clairons résonner.
Quel bruit ! Monjoie ! écoutez-les crier !
Le preux Roland est de telle fierté
Qu'homme de chair ne pourra le dompter.
Lançons fur lui, & le laissons rester ! »
Firent ainsi ; traits & dards ont jetés,
Épieux & lances, javelots empennés,

- L'escut Rollant unt frait e estroet,
 E sun ofberc rumput e desmailet,
 Mais enz el cors ne l' unt mie adefet;
 2160 Veillantif unt en .xxx. lius nafret,
 Desuz le cunte si l'i unt mort getet.
 Païen s'en fuient, puis si l' laissent ester;
 Li quens Rollanz i est à pied remés.

A01.

CLXI (ié).

- Païen s'en fuient curuçus e iriez,
 2165 Envers Espaigne tendent del espleitier,
 Li quens Rollanz ne s' ad dunt encalciez,
 Perdut i ad Veillantif sun destrier,
 Voellet o nun, remés i est à piet.
 Al arcevesque Turpin alat aidier,
 2170 Sun elme ad or li deslaçat del chief,
 Si li tolit le blanc ofberc legier,
 E sun blialt li ad tut detrenchiet,
 En ses granz plaies les pans li ad fichiet,
 Cuntre sun piç puis si l' ad embraciet,
 2175 Sur l'erbe verte puis l'at suef culchiet,
 Mult dulcement li ad Rollanz preiet :
 « E! gentilz hom, car me dunez cungiet!
 Noz cumpaignuns, que oümes tant chiers,
 Or sunt il morz, ne's i devuns laïster;
 2180 Jo'es voell aler e querre e entercier,
 Dedevant vos juster e enrengier. »
 Dist l'arcevesque : « Alez e repaireiez.
 Cist camp est vostre, mercit Deu! e le mien. »

CLXII (u = ou).

- Rollanz s'en turnet, par le camp vait tut fuls,
 2185 Cercet les vals e si cercet les munz ;

Dont son écu est fendu & troué,
Et son haubert rompu & démaillé.
Mais dans le corps ils ne l'ont pas touché
Veillantif est en trente lieux navré,
Dessous le comte ainsi l'ont mort jeté ;
Païens s'enfuient, & Roland ont laissé.
Roland le comte à pied seul est resté.

CLXI (é).

Païens s'enfuient de rage courroucés,
Et vers l'Espagne en hâte ont cheminé.
Roland le comte ne les a pourchassés.
Son destrier, Veillantif, est tombé ;
Qu'il veuille ou non, à pied il est resté.
A l'archevêque, Turpin, alla aider,
Son heaume d'or du chef a délacé ;
Lui a ôté le blanc haubert léger,
Et son biau lui a tout déchiré ;
Aux grandes plaies les morceaux a posés,
Contre son cœur l'a en suite embrassé,
Sur l'herbe verte l'a mollement couché ;
Puis l'a Roland très-doucement prié :
« Hé ! gentilhomme, donnez-m'en le congé !
Nos compagnons, que tant avons aimés,
Ils sont tous morts ! Il ne les faut laisser.
Mais je les veux tous aller rechercher,
Et devant vous les poser & ranger. »
Turpin a dit : « Allez & revenez.
Le champ est vôtre & mien, Dieu foit loué ! »

CLXII (on).

Roland, tout seul, par le champ s'en va donc,
Fouille le val & fouille aussi le mont ;

Truvat Gerin, Gerer sun cumpaignun,
E si truvat Berenger e Otun,
Iloec truvat Anseïs e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Ruffillun;
 2190 *Par uns e uns les ad pris les baruns,*
Al arcevesque en est venuz atut,
Si 's mist en reng dedevant ses genuilz.

Li arcevesque ne poet muer n'en plurt,
Lievet sa main, fait sa benêiçun;
 2195 *Après ad dit : « Mare fustes, seignurs!*
Tutes voz anmes ait Deus li glorius!
En paréis les metet en seintes flurs!
La meie mort me rent si anguïffus,
Ja ne verrai le riche emperêur. »

CLXIII (ié).

2200 *Rollanz s'en turnet, le camp vait recercier;*
Sun cumpaignun ad truvet Olivier,
Cuntre sun piç estreit l'ad enbraciet;
Si cum il poet al arcevesque en vient,
Sur un escut l'ad as altres culchiet;
 2205 *E l'arcevesque l' ad afols e seigniet.*
Idunc agreget le doel e la pitiet.
Ço dit Rollanz : « Bels cumpainç Olivier,
Vos fustes filç al bon cunte Reinier,
Ki tint la marche del val de Runier,
 2210 *Pur hanste freindre e pur escuç pecier,*
Et pur osbercs rumpre e desfmailier,
E pur prozdomes tenir e conseïller,
E pur glutuns veintre e esmaïer
En nule tere n'ot meïllor chevalier. »

Trouva Gérin, Gérier son compagnon ;
 Il y trouva Bérengier & Otton,
 Il y trouva Anféis & Samfon,
 Avec le vieux Gérard de Rouffillon.
 L'un après l'autre, il prend ses compagnons,
 A l'archevêque rapporte les barons,
 A ses genoux les pose tout de long.

(eu).

Et l'archevêque ne peut tenir ses pleurs,
 Et les bénit, levant sa main sur eux.
 Après, a dit : « Ah ! malheureux seigneurs !
 Toutes vos âmes ait Dieu le glorieux !
 Au paradis les mette en saintes fleurs !
 Ma propre mort me rend trop angoisseux !
 Plus ne verrai le puissant empereur ! »

CLXIII (ié.)

Roland retourne & va le champ fouiller,
 Il a trouvé son ami Olivier ;
 Contre son cœur étroitement le tient,
 Et comme il peut, à l'archevêque il vient ;
 L'a près des autres mis sur un bouclier,
 Et l'archevêque l'a absous & signé.
 Alors redoublent le deuil & la pitié ;
 « Beau compagnon, dit Roland, Olivier,
 Vous fûtes fils du bon comte Renier,
 Qui tint la marche du val de Runier.
 Pour lance rompre, & percer boucliers,
 Ou les hauberts briser & démailler ;
 Les braves gens garder & conseiller,
 Et les méchants réduire & effrayer,
 En nulle terre n'y eut tel chevalier !

CLXIV (é).

- 2215 *Li quens Rollanz, quant il veit morz ses pers
E Oliver, qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet à plurer,
En sun visage fut mult desculurez;
Si grant doel out que mais ne pout ester,*
2220 *Voeillet o nun, à tere chet pasmet.
Dist l'arcevesques : « Tant mare fustes, ber! »*

CLXV (an).

- Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant;
Tendit sa main, si ad pris l'olifan.*
2225 *En Rencevals ad une ewe curant;
Aler i volt, si'n durrat à Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelant,
Il est si fieble qu'il ne poet en avant,
N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc;*
2230 *Einz qu' om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant,
La sue mort li vait mult angoissant.*

CLXVI (u = ou).

- Li quens Rollanz revient de pasmeisuns,
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulus;*
2235 *Guardet aval e si guardet amunt;
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
Là veit gesir le nobile barun,
Ç' est l'arcevesque, que Deus mist en un sun num;
Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,*

CLXIV (*é*).

Roland le comte voit ses pairs morts couchés,
Et Olivier, qu'il avait tant aimé ;
Tendresse en eut, commença de pleurer ;
En son visage fut tout décoloré.
Si grand deuil eut qu'il ne put résister :
Qu'il veuille ou non, à terre il chut pâmé.
Et Turpin dit : « Baron infortuné ! »

CLXV (*an*).

Quand l'archevêque vit se pâmer Roland,
Donc eut tel deuil que jamais n'eut si grand ;
Tendit sa main, & saisit l'olifant.
En Roncevaux, est un ruisseau courant,
Veut y aller, prendre l'eau pour Roland.
A petits pas, il s'en va chancelant.
Il est trop faible, ne peut aller avant ;
N'en a la force, a trop perdu de sang.
Avant qu'il aille un seul arpent de champ,
Le cœur lui faut, il est chu en avant ;
Sa propre mort arrive l'étranglant.

CLXVI (*on*).

Roland le comte revient de pâmoison,
Sur pieds se dresse, mais son deuil est profond.
Partout regarde en aval, en amont ;
Sur l'herbe verte, outre ses compagnons,
Là voit gisant le très-noble baron ;
C'est l'archevêque, que Dieu mit en son nom ;
Criant sa coulpe, il regarde en amont.

- 2240 *Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
Si priet Deu que paréis li duinst.
Morz est Turpin le guerreier Charlun.
Par granz batailles e par mult bels fermuns
Cuntre païens fut tuz tens campiuns.*
- 2245 *Deus li otreit seinte benéiçun!*

Aoi.

CLXVII (è-e).

- Li quenz Rollanz veit l'arcevesque à tere,
Defors sun cors veit gefir la buele,
Desuz le frunt li buillit la ceruele;
Desur sun piç, entre les dous furceles,*
- 2250 *Cruisedes ad ses blanches mains, les beles.
Forment le pleint à la lei de sa tere :*
« *E! gentilz hom, chevaler de bon aire,
Hoi te cumant al glorius celeste;
Jamais n'ert hume plus volenters le serve,*
- 2255 *Dès les Apostles ne fut unc tel prophete
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Ja la vostre anne nen ait doel ne sufraité!
De paréis li feit la porte uverte! »*

CLXVIII (è).

- Ço sent Rollanz que la mort li est pres,*
- 2260 *Par les oreilles fors li ist le cervel;
De ses pers priet à Deu que les apelt,
E pois de lui al angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espée en l'autre main;*
- 2265 *Plus qu'arbaleste ne poet traire un quarrel
Devers Espaigne en vait en un guaret;
Muntet un tertre; desuz dous arbres bels*

Mains jointes prie, au ciel tournant son front,
 Du paradis que Dieu lui fasse don.
 Mort est Turpin, le guerrier de Charlon !
 Par grand' batailles & par très-beaux sermons,
 Contre païens fut toujours champion.
 Dieu lui octroie sa bénédiction !

CLXVII (*è-e*).

Roland le comte voit l'archevêque à terre.
 Hors de son corps les entrailles tombèrent,
 Et sous le front bouillonnait la cervelle.
 Sur sa poitrine entre les deux aisselles,
 Roland croisa ses blanches mains très-belles.
 Tout haut le plaint; c'est là loi dans sa terre :
 « Hé ! gentilhomme, chevalier de bonne aire,
 Je te confie au glorieux Céleste.
 Plus n'en aura qui de tel cœur le serve.
 Dès les Apôtres, on n'a vu tel prophète,
 Qui la loi garde, & les hommes ramène.
 Déjà votre âme n'ait plus ni deuil ni peine !
 Du paradis lui soit la porte ouverte ! »

CLXVIII (*è*).

Mais Roland sent que la mort lui est près.
 Par les oreilles la cervelle sortait.
 Il priait Dieu pour qu'il sauvât ses pairs,
 Et, pour lui-même, l'archange Gabriel.
 Prend l'olifant, pour que blâme il n'en ait;
 Dans l'autre main, sa Durandal il met;
 Plus loin qu'un arc ne peut lancer un trait,
 Entre en Espagne; & va dans un guéret,
 Gravit un tertre. Deux beaux arbres étaient.

Quatre perruns i ad de marbre faiz ;
Sur l'erbe verte là est caeit envers,
 2270 *Si s'est pasmet, kar la mort li est pres*

CLXIX (a-e).

Halt sunt li pui e mult halt sunt les arbres.
Quatre perruns i ad luisanz de marbre ;
Sur l'erbe verte li quens Rollanz se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
 2275 *Si se feinst mort, si gist entre les altres,*
Del sanc luat sun cors e sun visage ;
Met sei en piez e de curre se hastet ;
Bels fut e forz e de grant vasselage ;
Par sun orgoill cumencet mortel rage,
 2280 *Rollant saisit e sun cors e ses armes,*
E dist un mot : « Vencut est li nies Carle.
Iceste espée porterai en Arabe. »
En cel tirer li quens s'aperçut alques.

CLXX (o).

Ço sent Rollanz que s'espée li tolt,
 2285 *Uvrit les oilz, si li ad dit un mot :*
« Men escientre ! tu n'ies mie des noz ? »
Tient l'olifan, qu' unkes perdre ne volt,
Si l' fiert en l'elme, ki gemmet fut à or,
Fruiffet l'acer e la teste e les os,
 2290 *Amsdous les oilz del chef li ad mis fors,*
Jus à ses piez si l'ad tresturnet mort ;
Après li dit : « Culvert, cum fus si os
Que me saisis,, ne à dreit ne à tort?
Ne l' orrat hume ne t'en tien get por fol.
 2295 *Fenduž en est mis olifans el gros,*
Ça jus en est li cristals e li ors. »

Quatre perrons auffi, de marbre faits.
 Sur l'herbe verte Roland tombe à l'envers,
 Il s'est pâmé, car la mort lui est près.

CLXIX (a-e).

Hauts font les monts, & très-hauts font les arbres;
 Quatre perrons font là, luifants de marbre;
 Sur l'herbe verte, le preux Roland se pâme.
 Un Sarrafin toutefois le regarde,
 Qui se feint mort, sous les autres se cache;
 Le sang fouillait son corps & son visage;
 Se dresse en pied & de courir se hâte;
 Beau fut, & fort, & de très-grand courage,
 Tout plein d'orgueil, & de mortelle rage;
 Saïsit Roland, & son corps & ses armes,
 Et dit un mot : « Vaincu, neveu de Charles!
 Et cette épée ira chez les Arabes. »
 Il la tirait; Roland sentit l'attaque.

CLXX (o).

De son épée Roland sentit le vol,
 Ouvrit les yeux, & ne dit qu'un seul mot :
 « Tu n'es pas nôtre, ou je me trompe fort! »
 Tient l'olifant, qu'il ne veut perdre encor,
 Frappe le heaume, qui fut tout gemmé d'or,
 Brise l'acier, & la tête, & les os,
 Et de la face les deux yeux lui met hors.
 Devant ses pieds il le retourne mort.
 Après lui dit : « Lâche, tu ofas trop,
 De me faïsir, ou à droit, ou à tort!
 Qui l'apprendra, te tiendra pour un fol.
 J'en ai fendu le pavillon du cor,
 Et fait tomber tout le cristal & l'or. »

CLXXI (u-e).

- Ço sent Rollanz la véue a perdue,
 Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
 En sun visage sa culur ad perdue.
 2300 Dedeuant lui ad une perre brune;
 .X. colps i fiert par doel e par rancune,
 Cruist li acers, ne freint ne ne s'esgruignet;
 E dist li quens : « Sancte Marie, aiue!
 E! Durandal, bone, si mare fustes!
 2305 Quant jo n'ai prod, de vos nen ai mais cure!
 Tantes batailles en camp en ai vencues,
 E tantes teres larges escumbatues,
 Que Carles tient, ki la barbe ad canue!
 Ne vos ait hume ki pur altre s'en fuiet!
 2310 Mult bon vassal vos ad lung tens tenue;
 Jamais n'ert tel en France la solue. »

CLXXII (an-e).

- Rollanz ferit el perrun de sardanie;
 Cruist li acers, ne briset ne n'esgraniet.
 Quant il ço vit que n'en pout mie fraindre,
 2315 A sei mèisme la cumencet à plaindre :
 « E! Durendal, cum es e clere e blanche!
 Cuntre soleill si luisfes e restambes!
 Carles esteit ès vals de Moriane,
 Quant Deus del cel li mandat par sun angle
 2320 Qu'il te dunast à un conte cataigne;
 Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
 Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne,
 Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,

CLXXI (*u-e*).

Roland fent bien que sa vue est perdue,
 Se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue;
 De son visage la couleur est perdue.
 Par devant lui est une pierre brune;
 Dix coups y frappe par deuil & par rancune;
 L'acier grinça, sans brèche ni cassure.
 Le comte dit : « Que la Vierge m'affure !
 Ma Durendal ! trop bonne, hélas ! vous fûtes !
 De vous n'aurai plus foin ; ma mort est sûre.
 Tant de batailles, avec vous, j'ai vaincues,
 Et tant de terres larges j'ai combattues,
 Que Charles tient, dont la barbe est chenue !
 Ne vous ait homme qui pour aucun recule !
 Trop bon vassal vous a longtemps tenue.
 Plus n'en verras de tels, France invaincue ! »

CLXXII (*an-e*).

Roland frappa le perron de fardoine.
 Et l'acier grince, ne rompt ni ne s'entame.
 Quand Roland voit qu'il ne rompra sa lame
 Lors en soi-même à la plaindre il commence .
 « Hé ! Durendal ! que tu es claire & blanche !
 Comme au soleil tu reluis & tu flambes !
 Charles était au val de Moriane,
 Quand Dieu, du ciel, lui manda par son ange
 Qu'il te donnât à un chef de vaillance.
 Il me l'a ceinte, le gentil Charlemagne.
 Je lui conquis, par elle, Anjou, Bretagne,
 Je lui conquis Poitou, & Maine ensemble,

- Jo l'en cunquis Normendie la franche,
 2325 Si l'en cunquis Provence e Equitaigne,
 E Lombardie e trestute Romaine,
 Jo l'en cunquis Baivere e tute Flandres,
 E la Burguigne e trestute Puillanie,
 Costentinnople, dunt il out la fiance,
 2330 E en Saisonie fait il ço qu'il demandet ;
 Jo l'en cunquis Escoce, Guale, Islande,
 E Engleterre, que il teneit sa cambre ;
 Cunquis l'en ai pais e teres tantes,
 Que Carles tient, ki ad la barbe blanche !
 2335 Pur ceste espée ai dulong e pesance,
 Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne.
 Damnes Deus pere, n'en laiser hunir France ! »

CLXXIII (i-e).

- Rollanz ferit en une perre bise,
 Plus en abat que jo ne vos sai dire.
 2340 L'espée cruist, ne fruiestet ne ne brise,
 Cuntre le ciel amunt est resortie.
 Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
 Mult dulcement la pleinst à sei méisme :
 « E! Durendal, cum es bele e seintisme !
 2345 En l'oret punt asez i ad reliques :
 La dent seint Pere e del sanc seint Basile,
 E des chevels mun seignor seint Denise,
 Del vestement i ad seinte Marie.
 Il nen est dreiz que paiens te baillissent,
 2350 De chrestiens devez estre servie.
 Ne vos ait hume ki facet cuardie !
 Mult larges teres de vus avrai cunquises
 Que Carles tent, ki la barbe ad flurie ;
 E l'empereres en est e ber e riches. »

Et Normandie aussi, la duché franche.
 Je lui conquis Aquitaine & Provence,
 Et Lombardie & toute la Romagne ;
 Je lui conquis la Bavière & les Flandres,
 Et la Bourgogne, & toute la Pouillane.
 Constantinople fit hommage à la France,
 Et Charle, en Saxe, fait tout ce qu'il demande.
 Je lui conquis Galles, Écosse, Irlande,
 Et l'Angleterre ; il en a fait sa chambre.
 Je lui conquis pays, terres immenses,
 Que Charles tient, qui a la barbe blanche.
 Pour cette épée, j'ai douleur bien pesante ;
 Mourrai plutôt que païens l'osent prendre !
 Seigneur Dieu Père ! ne laissez honnir France ! »

CLXXIII (*i-e*).

Roland frappa sur une pierre bife,
 Plus en abat que je ne vous fais dire.
 Mais l'acier grince, ne rompt ni ne se brife,
 Quoique très-haut en l'air il rebondisse.
 Quand voit le comte qu'il ne la peut détruire,
 Tout bas sur elle en foi-même il s'afflige :
 « Hé ! Durendal ! belle, sainte & bénie !
 Ton pommeau d'or contient mainte relique :
 Dent de saint Pierre, & fang de saint Basile,
 Et des cheveux de saint Denis mon sire,
 Du vêtement de la Vierge Marie !
 Ne ferait droit que les païens te prissent.
 Par des chrétiens tu dois être servie.
 Nul ne t'aura qui fasse couardise !
 Trop larges terres par toi j'aurai conquises,
 Que Charles tient, qui la barbe a fleurie ;
 Et l'Empereur en est puissant & riche. »

CLXXIV (an).

- 2355 Ço sent Rollanz que la mort le tresprent,
 Devers la teste sur le quer li descent ;
 Desuz un pin i est alet curant,
 Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz ;
 Desuz lui met s'espée e l'olifan,
 2360 Turnat sa teste vers la païene gent,
 Pur ço l'at fait que il voelt veirement
 Que Carles diet e trestute sa gent
 Li gentilz quens qu'il fut mort cunquerant,
 Cleïnet sa culpe e menut e suvent,
 2365 Pur ses pecchez Deu puroffrid lo guant.

AOI.

CLXXV (u).

- Ço sent Rollanz de sun tens n'i ad plus ;
 Devers Espaigne gist en un pui agut,
 A l'une main si ad sun piç batud :
 « Deus ! meïe culpe vers les tues vertuz
 2370 De mes pecchez, des granz e des menuz,
 Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
 Tresqu'à cest jur que ci sui consoüt ! »
 Sun destre guant en ad vers Deu tendut ;
 Angles del ciel i descendent à lui.

AOI.

CLXXVI (i).

- 2375 Li quens Rollanz se jut desuz un pin,
 Envers Espaigne en ad turnet sun vis,
 De plusurs choses à remembrer li prist :
 De tantes teres cume li bers cunquist,
 De dulce France, des humes de sun lign,
 2380 De Carlemagne, sun seignor, ki l'nurrit.

CLXXIV (*an*).

Mais Roland sent que la mort l'entreprind
Et de la tête sur le cœur lui descend ;
Dessous un pin il est allé courant,
Sur l'herbe verte s'est couché, sur les dents ;
Il met sous lui l'épée & l'olifant,
Tourna sa tête vers la païenne gent.
Pour ce l'a fait, qu'il a voulu vraiment
Que Charles dit, ainsi que tous les Francs,
Le noble comte, qu'il est mort conquérant !
Criant ses fautes, sans relâche & souvent,
Pour ses péchés à Dieu offrit son gant.

CLXXV (*u*).

Mais Roland sent que de vie il n'a plus.
Face à l'Espagne, gît sur un puy aigu,
Et d'une main son sein il a battu :
« Dieu ! c'est ma faute ! pardon, par tes vertus,
Pour mes péchés, les grands & les menus,
Que j'ai pu faire, dès l'heure où né je fus,
Jusqu'à ce jour où je suis parvenu. »
Son dextre gant il a vers Dieu tendu ;
Anges du ciel vers lui font descendus.

CLXXVI (*i*).

Roland le comte est gisant sous un pin.
Les yeux tournés vers l'Espagne, il se prit
De plusieurs choses à se ressouvenir :
De tant de terres que le baron conquiert,
De douce France, de ses parents chéris,
De Charlemagne, son Roi, qui l'a nourri.

- Ne poet muer n'en plurt e ne suspir.*
Mais lui méisme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
 « *Veire paterne, ki unkes ne mentis,*
 2385 *Seint Lazaron de mort resurrexis,*
E Daniel des lions guarefis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
Sun desfre guant à Deu en puroffrit,
 2390 *Seint Gabriel de sa main il l'ad pris.*
Desur sun braz teneit le chef enclin,
Juntas ses mains est alet à sa fin.
Deus li tramist sun angle cherubin
E seint Michel qu'om cleimet del Péril ;
 2395 *Ensemble od els seint Gabriel i vint ;*
L'anme del cunte portent en paréis.

CLXXVII (ié).

- Morç est Rollanz, Deus en ad l'anme ès ciels.*
Li emperere en Rencesvals parvient.
Il nen i ad ne veie ne sentier,
 2400 *Ne voide tere ne alne ne plein pied*
Que il n'i ait o Franceis o païen.
Carles escriet : « U estes vos, bels nies?
U l'arcevesque e li quens Oliviers?
U est Gerins e sis cumpainz Geriers?
 2405 *U est dux Otes e li quens Berengiers,*
Ive e Ivorie, que j'aveie tant chiens?
Qu'est devenuç li Guascuinç Engelier,
Sansun li dux e Anséis li fiers?
U est Gerard de Ruffillun li vielç,
 2410 *Li .xii. per que j'aveie laisset? »*
De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet?
 « *Deus, dist li reis, tant me pois esmaier*

Ne peut tenir ses pleurs & ses sounpirs.
 Lui-même aussi ne se met en oubli,
 Criant ses fautes, demande à Dieu merci :
 « O toi, vrai Père, qui jamais ne mentis,
 Qui de la mort saint Lazare guéris,
 Et Daniel des lions défendis,
 Sauve mon âme à moi de tous périls !
 Et des péchés qu'en mon vivant je fis ! »
 Et son gant droit alors à Dieu offrit ;
 Saint Gabriel de sa main le lui prit.
 Deffus son bras sa tête défailloit.
 Les deux mains jointes est allé à sa fin.
 Dieu lui envoie son ange chérubin,
 Et saint Michel qu'on nomme du Péril ;
 Ensemble aussi saint Gabriel y vint ;
 L'âme du comte portent en paradis.

CLXXVII (*ie*).

Mort est Roland ; Dieu en a l'âme aux cieus.
 L'empereur Charle à Roncevaux parvient.
 Il n'y avait nulle voie, ou sentier,
 Ni terre vide, ou d'une aune, ou d'un pied,
 Où l'on ne vît corps français ou païen :
 « Où est Roland, Charles s'est écrié,
 Où l'archevêque, & le comte Olivier ?
 Où est Gérin, son compagnon Gérier ?
 Où est Otton, le comte Bérengier,
 Tous ceux pour qui j'avais tant d'amitié,
 Ive & Ivoire, le Gascon Engelier,
 Samson le duc, & Anféis le fier ?
 Où est Gérard de Rouffillon le vieux ?
 Mes douze pairs j'ai laissés en ce lieu ! »
 Nul ne répond. A quoi sert de crier ?
 « Certes, je dois gémir, dit Charles ! Dieu !

- Que jo ne fui al estur cumencier ! »
 Tiret sa barbe cum hom ki est iriet.
 2415 Plurent des oilz si baron chevalier,
 Encuntre tere se pasment .xx. milliers,
 Naines li dux en ad mult grant pitiet.

CLXXVIII (*u = ou*).

- Il nen i ad chevaler ne barun
 Que de pitet mult durement ne plurt;
 2420 Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz
 E lur amis e lur liges seignurs;
 Encuntre tere se pasment li plusur.
 Naines li dux d'ïço ad fait que pruz,
 Tuz premereins l'ad dit l'emperéur :
 2425 « Veez avant de dous lïves de nus,
 Vedeir puez les granz chemins puldrus,
 Qu'asez i ad de la gent païenur.
 Car chevalchez ! vengez ceste dular !
 — E Deus ! dist Carles, ja sunt il là si luinz !
 2430 Cunsfentez mei e dreiture e honur !
 De France dulce m'unt tolue la flur. »

- Li reis cumandet Gebuin e Otun,
 Tedbalt de Reins e le cunte Milun :
 « Gardez le champ e les vals e les munz,
 2435 Lessez gesir les morz tut cun il sunt,
 Que n'i adeïst ne beste ne liun,
 Ne n'i adeïst esquier ne garçun ;
 Jo vus defend que n'i adeïst nuls hum,
 Josque Deus voeille qu'en cest camp revengum. »
 2440 E cil respudent dulcément par amur :
 « Dreïz emperere, cher sire, si ferum. »
 Mil chevalers i retient des lur. A O I.

Je suis venu trop tard pour batailler ! »
 Par grand courroux, sa barbe il tortillait.
 Pleurent des yeux ses barons chevaliers.
 Contre la terre se pâment vingt milliers,
 Naines le duc en a très-grand'pitié.

CLXXVIII (*eu*).

Ni chevalier, ni baron parmi eux,
 Qui de pitié ne fonde tout en pleurs ;
 Pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux,
 Et leurs amis & leurs liges seigneurs ;
 Contre la terre se font pâchés plusieurs.
 Naines le duc agit là comme un preux,
 Et le premier a dit à l'Empereur :
 « Sire, à deux lieues de nous, voyez un peu :
 Vous pouvez voir les grands chemins poudreux ;
 Affez est là de ce peuple odieux.
 Donc, chevauchez ! Vengez cette douleur !
 — Sont-ils déjà si loin, dit Charle. Hé, Dieu,
 Faites-moi droit, & rendez-moi l'honneur !
 De douce France ils m'ont ravi la fleur ! »

(*on*).

Le Roi commande Gébouin & Otton,
 Tedbald de Reims & le comte Milon :
 « Gardez le champ, & les vaux & les monts ;
 Laissez gifants les morts tout comme ils sont,
 Ne soient touchés de bêtes ni lions,
 Ne soient touchés d'écuyers ni garçons ;
 Je le défends ; aucuns n'y toucheront,
 Tant que Dieu veuille qu'en ce champ revenions. »
 Docile & plein d'amour chacun répond :
 « Droit Empereur, cher Sire, ainsi ferons. »
 Mille des leurs avec eux resteront.

CLXXIX (é).

- Li empereres fait ses graifles suner,
 Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.*
- 2445 *De cels d'Espaigne ki unt lur dos turnez
 Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
 Quant veit li reis le vespre decliner,
 Sur l'erbe verte descent il en un pred,
 Se culchet à tere, si priet damne Deu*
- 2450 *Que le soleil pur lui facet arester,
 La nuit targer e le jur demurer.
 Ais li un angle ki od lui soelt parler,
 Ifnelement si li ad comandet :*
« Charle, chevalche ! car tei ne falt clartet.
- 2455 *La flur de France as perdu, ço set Deus ;
 Venger te poes de la gent criminel. »
 A icel mot l'emperere est muntet.*

A01.

CLXXX (an).

- Pur Karlemagne fist Deus vertuꝝ mult granz ;
 Car li soleilz est remés en estant.*
- 2460 *Païen s'en fuient, ben les enchalcent Franc ;
 El Val Tenebres, là les vunt ateignant ;
 Vers Sarraguce les enchalcent ferant,
 A colps pleners les en vunt ociant,
 Tolent lur veies e les chemins plus granz.*
- 2465 *L'ewe de Sebre ele lur est devant,
 Mult est parfunde, merveilluse e curant ;
 Il n'i ad barge ne drodmund ne caland.
 Païens recleiment un lur deu Tervagant.
 Puis saillent enz, mais il n'i unt guarant.*
- 2470 *Li adubez en sunt li plus pesant,
 Envers le funz s'en turnerent alquanz,
 Li altre en vunt encuntreval flotant,*

CLXXIX (é).

Donc l'Empereur fait ses clairons sonner,
Le preux chevauche avec son peuple armé;
De ceux d'Espagne, qui ont le dos tourné,
Tenant la chasse, tous y font acharnés.
Quand le Roi voit le vêpre décliner,
Sur l'herbe verte il descend dans un pré,
Se couche à terre, à Dieu a demandé
Que le soleil, pour lui, fît arrêter;
La nuit, tarder; & le jour, demeurer.
L'ange choisi pour lui toujours parler,
Rapidement au Roi vient commander :
« Charles, chevauche ! ne te faudra clarté !
Tu perds la fleur de France, Dieu le fait ;
Du peuple impie tu pourras te venger. »
Il dit ces mots ; le Roi est remonté.

CLXXX (an).

Pour Charlemagne, Dieu fit miracle grand :
Car, le soleil immobile restant,
Païens s'enfuient ; bien les chassent les Francs,
Au Val-Ténèbre ils vont les atteignant,
Vers Saragoſſe les chassent en frappant,
Et à pleins coups ils vont les massacrant,
Coupent les voies & les chemins plus grands.
Mais l'eau de l'Èbre ils rencontrent devant,
Eau très-profonde & merveilleux courant ;
Il n'y a barque, ni dromon ni chaland.
Païens s'adressent à leur Dieu Tervagant,
Sautent dans l'eau, mais ils n'y ont garant.
Les mieux armés étaient les plus pesants,
La plupart tombent jusqu'au fond du courant.
Les autres vont à contreval flottant ;

*Li mielz guariz en unt boüd itant,
 Tuз sunt neiez par merveillus ahan.*
 2475 *Franceis escrient : « Mar veistes Rollant! »*

CLXXXI (ié).

*Quant Carles veit que tuit sunt mort païens,
 Alquanz ocis e li plusur neiet,
 (Mult grant eschec en unt si chevalier)
 Li gentilz reis descendut est à piet,*
 2480 *Se culchet à tere, si'n ad Deu graciét.*

*Quant il se drecet, li soleilz est culchiet.
 Dist l'emperere : « Tens est del herbergier,
 En Rencesvals est tart del repairier.
 Noz chevaux sunt e las e ennuiez ;*
 2485 *Tolez les seles, les freins qu'il unt ès chiefs,*
E par cez prez les laisez refreidier. »
Respudent Franc : « Sire, vos dites bien. »

A O I.

CLXXXII (è-e).

*Li emperere ad prise sa herberge ;
 Franceis descendent en la tere deserte,*
 2490 *A lur chevaux unt toleites les seles,*
Les freins à or lur metent jus des testes,
*Livrent lur prez, asez i ad fresche herbe,
 D'altre cunreid ne lur poent plus faire.
 Ki mult est las il se dort cuntre tere.*
 2495 *Icele noit n'unt unkes escalguaite.*

CLXXXIII (é).

*Li emperere s'est culcet en un pret,
 Sun grant espriet met à sun chef li ber ;*

Les mieux traités en ont bu tant & tant,
Tous font noyés par d'horribles tourments.
Français s'écrient : « Rappelez-vous Roland. »

CLXXXI (*ie*).

Quand l'Empereur voit morts tous les païens,
Plusieurs occis & la plupart noyés,
(Très-grand butin en ont fes chevaliers)
Le gentil Roi est descendu à pied,
Se couche à terre, a Dieu remercié.

(*é*).

Quand il se dresse, le soleil est couché.
L'Empereur dit : « Il est temps de camper.
A Roncevaux c'est tard pour retourner,
Et nos chevaux font las & fatigués.
Selles & freins il faut leur enlever,
Et les laisser rafraîchir dans ces prés. »
Les Francs répondent : « Sire, c'est bien parler. »

CLXXXII (*è-e*).

C'est en ce lieu que l'Empereur héberge ;
Français descendent sur la terre déserte ;
A leurs chevaux ils ont ôté les selles
Et les freins d'or détachés de leurs têtes,
Leur livrent près tout pleins de fraîches herbes,
N'ayant pour eux rien autre chose à faire.
Qui trop est las dort couché contre terre.
Cette nuit-là, nul ne fit sentinelle.

CLXXXIII (*é*).

Or, l'Empereur s'est couché dans un pré ;
Son grand épieu sous son chef a posé ;

- Icele nuit ne s'volt il desarmer,*
Si ad vestut sun blanc osberc saffret,
 2500 *Laciet sun elme ki est à or gemmet,*
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per,
Ki cascun jur muet .xxx. clartez.
Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffret :
 2505 *Carles en ad l'amure, mercit Deu!*
En l'oret punt l'ad faite manuvrer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet
Li nume Joiuse l'espée fut dunset.
Baruns franceis ne l'deivent ublier,
 2510 *Enseigne en unt de Munjoie crier;*
Pur ço ne's poet nule gent cuntrestet.

CLXXXIV (an).

- Clere est la nuit e la lune luisant.*
Carles se gist, mais doel ad de Rollant,
E d'Oliver li peiset mult forment,
 2515 *Des .xii. pers, de la franceise gent,*
Qu'en Rencesvals ad laiset morz sanglenz;
Ne poet muer n'en plurt e ne s'desment,
E priet Deu qu'as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant;
 2520 *Endormiz est, ne pout mais en avant.*
Par tuz les prez or se dorment li Franc;
N'i ad cheval ki puisset estre en estant,
Ki herbe voelt il la prent en gisant.
Mult ad apris ki bien conuist ahan.

CLXXXV (iè).

- 2525 *Karles se dort cum hume travailliet.*
Saint Gabriel li ad Deus enveiet,

Cette nuit-là ne veut se défarmer.
 Il a vêtu son blanc haubert brodé,
 Lacé son heaume qui est tout d'or gemmé,
 Et ceint Joyeuse. Nul fer n'y comparez.
 Par jour changeait trente fois sa clarté.
 Très-bien pouvons de la lance parler,
 Dont fut en croix Notre Seigneur navré.
 Charles en a le fer, Dieu soit loué.
 Au pommeau d'or il l'a fait enchâsser.
 Pour cet honneur & pour cette bonté,
 Ce nom, Joyeuse, à l'épée est donné.
 Barons français ne doivent l'oublier ;
 Leur cri de guerre, Monjoie, en est tiré ;
 Qui fait que nul ne peut leur résister.

CLXXXIV. (*an*).

Claire est la nuit, la lune au ciel luifant.
 Charle est couché, mais le deuil de Roland
 Et d'Olivier lui pèse durement,
 Des douze pairs, tous Français de sa gent,
 Qu'à Ronceval il laissa morts, sanglants.
 Et, malgré lui pleurant, désespérant,
 Il priait Dieu qu'aux âmes fût clément.
 Le Roi est las, car son chagrin est grand ;
 S'est endormi ; n'y tint pas plus longtemps.
 Par tous les prés alors dorment les Francs.
 N'y a cheval sur ses pieds se tenant ;
 Qui veut de l'herbe, il la prend en gifant.
 Beaucoup apprit qui connut le tourment.

CLXXXV (*ie*).

Charles dormait comme homme travaillé ;
 Saint Gabriel Dieu lui a envoyé,

- L'emperéur li cumandet à guardier;
 Li angles est tute noit à sun chief.
 Par avisiun il li ad anunciet*
- 2530 *Une bataille ki encuntre lui iert,
 Senefiance l'en demuſtrat mult grief.
 Carles guardat amunt envers le ciel,
 Veit les tuneires e les venz e les giels
 E les orez, les merveillus tempiez;*
- 2535 *E fous e flambe i est apareilliez,
 Isnelement sur tute sa gent chiet;
 Ardent cez hanstes de fraisne e de pumier
 E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier,
 Fruisent cez hanstes de cez trechanz espiez;*
- 2540 *Cruissent osbercs e cez helmes d'acier.
 En grant dulong i veit ses chevaliers.
 Urs e leuparz les voelent puis mangier;
 Serpenz e guivres, draguns e aversiers,
 Grifuns i ad plus de trente milliers,*
- 2545 *N'en i ad cel à Franceis ne se giet.
 E Franceis crient : « E! Carlemagne, aidiez! »
 Li reis en ad e dulong e pitiet,
 Aler i volt, mais il ad desturbier :
 Devers un gualt uns granz léons li vient,*
- 2550 *Mult par ert pesmes e orguillus e fiers;
 Sun cors méisme i asalt e requiert,
 A braz se prenent ambesdous por loitier;
 Mais ço ne set quels abat ne quels chiet.
 Li imperere ne s'est mie esveilliet*

CLXXXVI (u = ou).

- 2555 *Après icele li vient altre avisiun :
 Qu'il ert en France ad Ais à un perrun,
 En dous chaeines si teneit un brohun;
 Devers Ardene veit venir .xxx. urs,*

Sur l'Empereur lui enjoint de veiller.
 L'ange au chevet toute la nuit se tient.
 Par vision qu'il mit devant ses yeux,
 D'une bataille qu'on prépare aux chrétiens
 Le grand danger lui fut signifié.
 Charles en haut regarda vers le ciel ;
 Vit foudres, vents, bise se déployer,
 Et les tempêtes, l'ouragan furieux,
 Et feux, & flamme ; tout est appareillé.
 Tout fond ensemble ; son peuple est foudroyé.
 Les lances brûlent, de frêne ou de pommier,
 Les boucles d'or fondent aux boucliers.
 Le bois se brise de ces tranchants épieux,
 Les hauberts grincent, & les heaumes d'acier.
 En grand' douleur il voit ses chevaliers.
 Ours, léopards, aux dents vont les broyer ;
 Serpents, & guivres, & dragons odieux,
 Griffons, qui sont plus de trente milliers,
 Desquels pas un n'a les Francs épargnés.
 « Charle, aidez-nous, » tous les Francs ont crié.
 Le Roi en a & douleur & pitié,
 Veut y aller, mais quelqu'un le retient :
 Du fond d'un bois un grand lion survient,
 Très-orgueilleux, très-méchant, & très-fier.
 Le Roi lui-même il affaille & requiert ;
 Aux bras, chacun, pour lutter, l'autre tient.
 Mais qui renverse ou tombe, on n'en fait rien.
 Et l'Empereur ne s'est pas réveillé.

CLXXXVI (ou).

D'un autre songe après ce fut le tour.
 Sur un perron en France, à Aix, un jour,
 Tenait deux chaînes ; un ours était au bout.
 Des monts d'Ardenne, il voit venir trente ours,

- Cascun parolet altresí cume uns hum,*
 2560 *Diseient li : « Sire, rendez le nus !*
Il nen est dreiz que il seit mais od vus,
Nostre parent devum estre à sucurs. »
De sun paleis uns bels veltres acurt,
Entre les altres asaillit le greignur
 2565 *Sur l'erbe verte ultre ses cumpaignuns.*
Là vit li reis si merveillus estur ;
Mais ço ne set li quels veint ne quels nun .
Li angles Deu ço mustret al barun .
Carles se dort tresqu'al main al cler jur .

CLXXXVII (u-e = ou-e).

- 2570 *Li reis Marsilie s'en fuit en Sarraguce,*
Suz un olive est descendut en l'umbre ;
S'espée rent e sun elme e sa brunie ,
Sur la verte herbe mult laidement se culcet ;
La destre main a perdue trestute ,
 2575 *Del sanc qu'en ist se pasmet e anguiset.*
Dedevant lui sa muiller Bramimunde
Pluret e criet, mult forment se doluset,
Ensembl'od li plus de .xxx. milie d'humes,
Ki tuit maldient Carlun e France dulce.
 2580 *Ad Apolin curent en une crute.*
Tencent à lui, laidement l'esperfunent :
« E ! mauvais deus ! por quei nus fais tel hunte ?
Cest nostre rei por quei lessas cunfundre ?
Ki mult te sert, mauvais luer l'en dunes. »
 2585 *Puis si li tolent sun sceptre e sa curune,*
Par mains le pendent desur une culumbe,
Entre lur piez à tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e destruisent.
E Tervagan tolent sun escarbuncle,

Comme des hommes les entend parler tous ;
Ils lui disaient : « Sire, rendez-le nous.
Il n'est pas droit qu'il soit plus avec vous.
A un parent nous devons le secours. »
De son palais, un beau lévrier court,
Vient attaquer le plus fort entre eux tous,
Sur l'herbe verte, à part des autres ours.
Là, le Roi vit terrible assaut de coups,
Mais il ne fait lequel a le dessous.
L'Ange de Dieu ne lui montre pas tout.
Charles dormit jusqu'à l'aube du jour.

CLXXXVII (o-e).

Le roi Marfile s'enfuit à Saragoſſe,
Descend au pied d'un olivier, à l'ombre,
Rend son épée, sa cuirasse & son heaume,
Sur l'herbe verte se couche d'un air sombre,
Et son bras droit, sans main, pend & retombe.
Pâmé d'angoisse, son sang coule & l'inonde,
Et, devant lui, sa femme Bramimonde
Pleure & s'écrie, en sa douleur profonde.
Autour de lui, plus de vingt milliers d'hommes,
Maudissant Charle & France, lui répondent.
Sur Apollon, dans une grotte ils fondent ;
Reproches, coups, outrages, sur lui tombent :
« Hé ! mauvais Dieu, pourquoi nous fais-tu honte ?
C'est notre roi que tu laiffas confondre !
On te fert bien, mauvais loyer tu donnes. »
Puis, lui arrachent son sceptre & sa couronne,
Aux mains le pendent le long d'une colonne,
Le jettent bas, & coups de pied lui donnent,
De grands bâtons le battent & le rompent.
Et Tervagant, son escarboucle tombe !

- 2590 *E Mahumet enç en un fossët butent,
E porc e chen le mordent e defulent.*

CLXXXVIII (i-e).

- De pasmeifuns en est venuz Marfilies,
Fait sei porter en sa cambre voltice;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites.*
- 2595 *E Bramimunde le pluret la reine,
Trait ses chevêls, si se cleimet caitive,
Al altre mot, mult haltement s'escriet :*
*« E ! Sarraguce, cum ies oi desguarnie
Del gentil rei, ki t'aveit en baillie !*
- 2600 *Li nostre deu i unt fait felonie,
Ki en bataille ui matin le faillirent.
Li amiralz i ferat cuardie,
S'il ne cumbat à cele gent hardie,
Ki si sunt fiers n'unt cure de lur vies.*
- 2605 *Li emperere od la barbe flurie
Vasselage ad e mult grant estultie;
S'il ad bataille, il ne s'en fuirat mie.
Mult est grant doel que nen est ki l'ociet. »*

CLXXXIX (é).

- Li emperere par sa grant poestet*
- 2610 *.Vii. anz tuz pleins ad en Espaigne estet;
Prent i chastels e alquantes citez.
Li reis Marfilie s'en purcacet asez;
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet :*
- 2615 *(Ç'est l'amiraill le viel d'antiquitet,
Tut survesquit e Virgilie e Omer,)
En Sarraguce alt fucurre li ber,*

Et Mahomet dans une fosse on plonge,
Où porcs & chiens le mordent & le rongent.

CLXXXVIII (*i-e*).

De pâmoifon est revenu Marfile ;
Dans une chambre à voûtes ils le mirent.
Mainte couleur y est peinte ou écrite.
Et Bramimonde, la reine très-plaintive,
Ses cheveux tire, & s'appelle chétive,
Puis dit ces mots, & hautement les crie :
« Hé ! Saragoffe, aujourd'hui dégarnie
Du gentil Roi qui t'eut sous sa régie !
Certes, nos Dieux lui ont fait félonie,
Qui en bataille, ce matin, lui faillirent.
Mais pour l'Émir, ce fera couardise,
S'il ne combat cette race hardie.
Ils sont si fiers ! n'ont cure de leurs vies !
Leur Empereur, à la barbe fleurie,
A grand courage & très-grande folie.
S'il a bataille, il ne se peut qu'il fuie !
C'est grand dommage que nul ne nous l'occife. »

CLXXXIX (*é*).

L'Empereur Charles, puissant & redouté,
Sept ans tout pleins en Espagne est resté ;
Y prend châteaux & nombre de cités.
Le roi Marfile s'en tourmentait assez ;
Au premier an, ses brefs il fit sceller,
En Babylone Baligant a mandé
(C'était l'Émir, le vieux d'antiquité,
Avant Virgile & Homère il est né),
Dans Saragoffe au Roi qu'il vienne aider,

- E, s'il ne l'fait, il guerpirat ses deus,
 Tutes ses ydeles que il soelt adorer,
 2620 Si recevrat sancte chrestientet,
 A Charlemagne se vuldrat acorder.
 E cil est loinz, si ad mult demuret.
 Mandet sa gent de .xl. regnez ;
 Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
 2625 Eschiez e barges e galies e nefz ;
 Suz Alixandre ad un port juste mer,
 Tut sun navilie i ad fait aprester.
 Ço est en mai, al premer jur d'ested,
 Tutes ses oꝝ ad empeintes en mer.*

CXC (è-e).

- 2630 Granz sunt les oꝝ de cele gent averse,
 Siglent à fort e nagent e guverment.
 En sum ces maꝝ e en ceꝝ haltes vernes
 Asez i ad carbuncles e lanternes ;
 Là jus amunt pargetent tel luiferne
 2635 Par mi la nuit la mer en est plus bele.
 E cum il viennent en Espagne la tere,
 Tut li pais en reluist e esclairet :
 Jesqu'à Marfilie en parvunt les noveles. A O I.*

CXCI (u-e = ou-e).

- Gent païenor ne voelent cesser unkes,
 2640 Iffent de mer, venent as ewes dulces ;
 Laisent Marbrise e si laissent Marbruse,
 Par Sebre amunt tut lur navirie turnent.
 Asez i ad lanternes e carbuncles,
 Tute la nuit mult grant clartet lur dument.
 2645 A icel jur venent à Sarraguce. A O I.*

Sinon, Marfile voudra fes Dieux quitter,
 Et leurs idoles ceffera d'adorer ;
 Il recevra la sainte Chrétienté ;
 A Charlemagne il voudra s'accorder.
 L'Émir est loin, longtemps a demeuré.
 De ses royaumes, quarante il fait armer ;
 Ses grands dromons il a fait apprêter,
 Esquifs, nef, barques, galères, rassembler.
 D'Alexandrie le port est désigné ;
 Tous ses navires il y fait équiper.
 C'était en mai, au premier jour d'été.
 Tout ce grand ost sur mer il a lancé.

CXC (*è-e*).

Grande est l'armée de cette race adverse ;
 Ils cinglent fort, naviguent & gouvernent ;
 En haut des mâts, en haut des hautes vergues,
 Mainte escarboucle y a, mainte lanterne,
 Qui de là haut jettent telle lumière,
 Que dans la nuit la mer en est plus belle.
 Lorsqu'au rivage de l'Espagne ils touchèrent,
 Tout le pays en reluit & s'éclaire.
 Jusqu'à Marfile en parvient la nouvelle.

CXCI (*ou-e*).

Paiens ne font aucune halte en route ;
 Sortant de mer, entrent dans les eaux douces,
 Laisent Marbrise, aussi laissent Marbrouffe ;
 Tous leurs navires, en amont d'Èbre, ils tournent.
 Mainte lanterne y a, mainte escarboucle ;
 De leur lueur, la nuit s'éclaire toute ;
 Le même jour, à Saragosse ils touchent.

CXCII (an).

- Clers est li jurz e li soleilz luisant.*
Li amiralz est issut del calan,
Espaneliz fors le vait adestrant,
.Xvii. reis après le vunt siwant,
 2650 *Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.*
Suz un lorer, ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc,
Un faldestoed i unt mis d'olifan ;
Desur s'astet li païen Baligant,
 2655 *E tuit li altre sunt remés en estant.*
Li sire d'els premer parlat avant :
« Ore m'oiez, franc chevaler vaillant !
Carles li reis, l'emperere des Francs,
Ne deit manger, se jo ne li cumant.
 2660 *Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant ;*
En France dulce le voeil aler querant,
Ne finerai en trestut mun vivant,
Josqu'il seit mort u tut vis recreant. »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

CXCIII (ié).

- 2665 *Puis qu'il l'ad dit, mult s'en est afchiet.*
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel
Qu'il alt ad Ais ò Carles soelt plaidier,
Si hume l'lodent, si li unt cunseilliet.
Puis apelat dous de ses chevaliers,
 2670 *L'un Clarifan e l'autre Clarien :*
« Vos estes filz al rei Maltraïen,
Ki soleit faire messages volentiers.
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algiez.

CXCII (*an*).

Clair est le jour & le soleil luifant.
 Le vieil Émir est sorti du chaland :
 Espanélis à sa droite marchant
 Et dix-sept rois après le vont suivant.
 Comtes & ducs, le nombre en est trop grand.
 Sous un laurier, tout au milieu d'un champ,
 Sur l'herbe verte on place un tapis blanc
 Et un fauteuil fait de dent d'éléphant.
 Là vient s'asseoir le païen Baligant,
 Et tous les autres restent debout devant.
 C'est leur Seigneur qui parle auparavant :
 « Or, oyez-moi, francs chevaliers vaillants ;
 Charle, Empereur & Roi du peuple Franc,
 Ne doit manger, sans mon commandement.
 Par toute Espagne il va me guerroyant.
 En France douce jè veux l'aller quérant ;
 N'arrêterai un jour de mon vivant,
 Qu'il ne soit mort, ou rendu tout vivant. »
 Sur son genou frappa son dextre gant.

CXCIII (*ié*).

Ce qu'il a dit, obstinément le tient.
 Ne laissera pour tout l'or sous le ciel
 D'aller à Aix ; le plaid du Roi s'y tient.
 Ses gens le louent, ainsi l'ont conseillé.
 Puis appela deux de ses chevaliers,
 L'un, Clarifan, & l'autre, Clarien :
 « Vous êtes fils du roi Maltraïen,
 Qui mes messages me faisait volontiers.
 Je vous commande qu'à Saragoffe alliez,

- Marfiliun de meie part nunciez,*
 2675 *Cuntre Franceis li sui venit aidier,*
Se jo truis l'ost, mult grant bataille iert ;
Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcier,
Si li portez cest bastuncel d'or mier,
 2680 *E à mei venget reconoistre sun fieu.*
En France irai pur Carle guerreier ;
S'en ma mercit ne se culzt à mes piez
E ne guerpisset la lei de chrestiens,
Jo li toldrai la corune del chief. »
 2685 *Païen respudent : « Sire, mult dites bien. »*

CXCIV (*u = ou*).

- Dist Baligant : « Car chevalchez, barun,*
L'un port le guant, li altre le bastun ! »
E cil respudent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent qu'en Sarraguce sunt,
 2690 *Passent .x. portes, traversent .iiii. punz,*
Tutes les rues, ù li burgeis estunt.
Cum il aproissent en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur ;
Asez i ad de la gent païenur,
 2695 *Plurent e crient, demeinent grant dolur,*
Pleignent lur deus Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie nen unt.
Dit l'un al altre : « Caitifs! que devendrum ?
Nus est venue male confusiun,
 2700 *Perdut avum le rei Marfiliun,*
Li quenç Rollanz li trenchat ier le puign,
Nus n'avum mie de Jurfaleu le Blunt ;
Trestute Espaigne iert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent al perrun.

Au roi Marfile de ma part annoncez
 Qu'à son secours contre les Francs je viens,
 Si je les trouve, contre eux veux batailler ;
 Puis, que ce gant brodé d'or lui donniez,
 Dans le poing droit que vous le lui passiez,
 Et ce bâton, fait d'or pur, lui portiez ;
 Qu'il vienne à moi reconnaître son fief.
 J'irai en France à Charles guerroyer.
 A ma merci s'il ne tombe à mes pieds,
 S'il n'abandonne cette loi des chrétiens,
 De la couronne soit son chef dépouillé ! »
 Païens répondent : « Sire, vous dites bien. »

CXCIV (on).

Baligant dit : « Donc chevauchez, barons ;
 A l'un, le gant ; à l'autre, le bâton. »
 Et eux répondent : « Cher Sire, ainsi ferons. »
 Tant chevauchèrent qu'à Saragosse ils font,
 Passent dix portes, traversent quatre ponts,
 Toutes les rues, où tous les bourgeois font.
 De la cité ils viennent en amont.
 Vers le palais très-grande rumeur font
 Gens rassemblés de cette nation ;
 Pleurent & crient par grande affliction ;
 Des Dieux se plaignent, Tervagan & Mahom ;
 N'en ont secours, non plus que d'Apollon.
 L'un dit à l'autre : « Chétifs ! que deviendrons ?
 Il nous advient triste confusion.
 Le Roi nous manque ; hier, Roland, le baron,
 Trancha le poing du roi Marfilion !
 Plus rien n'avons de Jurfaleu le Blond !
 Toute l'Espagne leur reste à l'abandon ! »
 Les messagers descendent au perron.

CXCIV (i-e).

- 2705 *Lur chevals laifent dedesuz un olive,
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent,
E li message par les mantels se tindrent,
Puis sunt muntez sus el paleis altifme.
Cum il entrerent en la cambre voltice,*
- 2710 *Par bel amur Marsilie saluz firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie,
E Tervagan, Apollin nostre Sire
Salvent le rei e guardent la réine! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie :*
- 2715 *Cist nostre deu sunt en recreantise,
En Rencesvals malvaïses vertuꝝ firent,
Noꝝ chevalers i unt leffet ocire,
Cest mien seignur en bataille faillirent,
Le destre poign ad perduto, n'en ad mie,*
- 2720 *Si li trenchat li quens Rollanz li riches.
Trestute Espaigne avrat Carle en baillie.
Que devendrai, duluruse, caitive?
Lasse! que n'ai un hume ki m'ociet! » A O I.*

CXCVI (an).

- Dist Clarien : « Dame, ne parlez tant!*
- 2725 *Messages sumes al paien Baligant ;
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun quant.
En Sebre avum .iiii. milie calanz,
Eschiez e barges e galées curanz ;*
- 2730 *Drodmunz i ad ne vos sai dire quanꝝ.
Li amiralz est riches e puisant.
En France irat Carlemagne querant,
Rendre le quidet u mort o recreant. »*

CXC V (*i-e*).

Puis leurs chevaux sous un olivier quittent.
Deux Sarrafins par les rênes les guident.
Les messagers par leurs manteaux se prirent,
Et au plus haut du palais ils gravirent;
Vont à la chambre aux voûtes arrondies,
Par bel amour au Roi leur salut firent :
« Que Mahomet qui nous tient en régie,
Que Tervagan, qu'Apollon, notre Sire,
Sauvent le Roi, la Reine garantissent ! »
Lors, Bramimonde : « J'entends grande folie !
Ces nôtres Dieux font en fainéantise.
A Roncevaux, mauvais exploits ils firent,
Nos chevaliers ils ont laissé occire,
A mon Seigneur, en bataille, ils faillirent,
Le dextre poing y a perdu Marfile,
Que lui trancha Roland, le comte riche.
L'Espagne à Charles toute fera fougise.
Que deviendrai-je, malheureuse, chétive ?
Que n'ai-je, hélas ! un homme pour m'occire ! »

CXC VI (*an*).

Clarien, dit : « Dame, ne parlez tant.
Messagers sommes du païen Baligant,
Qui de Marfile dit qu'il fera garant.
Il lui envoie son bâton & son gant.
Dans l'Èbre avons quatre mille chalands,
Esquifs & barques & galions courants ;
Et des dromons, le nombre en est très-grand.
Ainsi, l'Émir est riche, il est puissant ;
En France ira, Charlemagne cherchant,
Il veut le rendre ou mort, ou suppliant. »

- Dist Bramimunde : « Mar en irat itant !*
 2735 *Plus pres d'ici purrez truver les Francs ;*
En ceste tere ad'estet ja .vii. anz.
Li emperere est ber e cumbatant,
Meilz voelt murir que ja fuiet de camp ;
Suz ciel n'ad rei qu'il prist à un enfant.
 2740 *Carles ne creint home ki seit vivant.*

CXC VII (ei)

- *Laissez ç ester, dist Marfilies li reis ;*
Dist as messages, seignurs, parlez à mei.
Ja veez vos que à mort sui destreit.
Jo si nen ai filz ne fille ne heir ;
 2745 *Un en aveie, cil fut ocis heir seir.*
Mun seignur dites qu'il me vienge veir.
Li amirail ad en Espaigne dreit,
Quite li cleim, se il la voelt avoir ;
Puis la defendet encuntre li François.
 2750 *Vers Carlemagne li durrai bon conseil.*
Cunquis l'avrat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li porterei,
Puis si li dites il n'en irat, se m'creit. »
E cil respundent : « Sire, vus dites veir. » A. G. L.

CXC VIII (é-e).

- 2755 *Ço dist Marfilie : « Carles li emperere*
Mort m'ad mes homes, ma tere deguastée,
E mes citez fraites e violées ;
Il jut anuit sur cele ewe de Sebre,
Jo ai cunté n'i ad que .vii. liuées.
 2760 *L'amirail dites que sun host i amenet ;*
Par vos li mand, bataille i seit justée. »
De Sarraguce les clefs lur ad livrées.

Dit Bramimonde : « Pensez-vous faire tant ?
 Plus près d'ici pourrez trouver les Francs,
 En cette terre, Charle est depuis sept ans,
 Et l'Empereur est preux & combattant.
 Plutôt mourra, qu'il ne fuira du champ !
 Sous ciel n'est roi qu'il ne traite en enfant.
 Charles ne craint homme qui soit vivant !

CXC VII (oi).

— Laissez cela, dit Marfile le Roi
 Aux messagers, « seigneurs, parlez à moi.
 Voyez la mort qui me tient à l'étroit.
 Point n'ai de fils, ni de fille, ni d'hoir.
 J'en avais un, il fut occis hier soir.
 Si mon Seigneur veut bien me venir voir,
 Comme l'Émir sur l'Espagne a des droits,
 Je la lui cède s'il lui plaît de l'avoir.
 Mais qu'il l'arrache aux Français ! Quant à moi,
 D'un bon conseil, contre eux, le puis pourvoir.
 Il tiendra Charles de ce jour en un mois.
 Voici les clefs de Saragoffe. Il doit
 (Dites-le-lui) tenir bon, s'il m'en croit. »
 Et eux répondent : « Vous dites vrai, ô Roi. »

CXC VIII (é-e).

Marfile dit : « Charle, avec son armée,
 Fit morts mes hommes ; ma terre est dévastée ;
 Et mes cités en pièces, violées.
 Au bord de l'Èbre, il a la nuit passée ;
 C'est à sept lieues, je les ai bien comptées.
 Par vous, je mande à l'Émir que l'armée
 Là soit conduite, & bataille engagée. »
 De Saragoffe les clefs leur a livrées ;

*Li messager ambedui l'enclinerent,
Prenent cunget, à cel mot s'en turnerent.*

CXCIX (é).

- 2765 *Li dui message ès chevaux sunt muntet,
Isnelement issent de la citet,
Al amiraill en vunt tut esfreed,
De Sarraguce li presentent les clefs.
Dist Baligant : « Que avez vos truvet ?*
- 2770 *U est Marfilie que j'aveie mandet ? »
Dist Clarien : « Il est à mort naffret.
Li emperere fut ier as porz passer,
Si s'en vuleit en dulce France aler ;
Par grant honur se fist rere-guarder :*
- 2775 *Li quens Rollanz sis nies, i fut remés,
E Oliver e tuit li .xii. per,
De cels de France .xxx. milie d'adubez,
Li reis Marfilie s'i cumbatit, li bers ;
Il e Rolanz el champ furent justet.*
- 2780 *De Durendal il dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors sevet,
Sun filz ad mort qu'il tant fuleit amer,
E les barons qu'il i out amenet ;
Fuiant s'en vint, qu'il n'i pout mès ester.*
- 2785 *Li emperere l'ad enchalcet asez.
Li reis vos mandet que vos le sucurez,
Quite vus cleimet d'Espaigne le regnet. »
E Baligant cumencet à penser,
Si grant doel ad por poi qu'il n'est desvet.*

A O I.

CC (ié).

- 2790 *« Sire amiralz, ço li dist Clariens,
En Rencevals une bataille out ier.*

Les meffagers ont la tête inclinée,
Et, congé pris, la place ils ont quittée.

CXCIX (é).

Les meffagers à cheval font montés ;
Rapidement fortent de la cité,
Et vers l'Émir s'en vont tout effrayés,
De Saragoffe lui présentent les clefs.
Et Baligant dit : « Qu'avez-vous trouvé ?
Où est Marfile, qu'ici j'avais mandé ? »
Clarien dit : « Il est à mort navré !
Hier l'Empereur aux gorges a passé ;
En douce France il voulait s'en aller ;
Fit, par honneur, ses derrières garder :
Et son neveu Roland y fut laissé ;
Les douze pairs ; parmi eux, Olivier ;
De ceux de France, vingt mille bien armés.
Le roi Marfile y vint les attaquer ;
Lui & Roland au champ se sont heurtés.
De Durendal tel coup lui fut donné
Que le poing droit du corps lui fut tranché ;
Son fils est mort, qu'il avait tant aimé !
Et les barons qu'il avait amenés.
Fuyant s'en vint, n'y pouvant plus rester ;
Et l'Empereur l'a longtemps pourchassé.
Le Roi vous mande que vous le secouriez,
L'Espagne entière il voudrait vous céder. »
Et Baligant, commençant à penser,
Si grand deuil a qu'il est presque égaré.

CC (ié).

« Seigneur Émir, lui a dit Clarien,
En Roncevaux y eut bataille hier.

- Morç est Rollanz e li quens Olivier,*
Li .xii. per, que Carle aveit tant chier,
De lur Franceis i ad morç .xx. milliers.
 2795 *Li reis Marfilie le poign destre i perdiet,*
E l'emperere asez l'ad enchalciét.
En ceste tere n'est remés chevalier
Ne seit ocis o en Sebre neiet.
Desur la rive sunt Franceis herbergiez,
 2800 *En cest país nus sunt tant aproeciez,*
Se vos volez, li repaires ert grieifs. »
E Baligant le reguart en ad fier,
En sun curage en est joüs e liet;
Del faldestod se redrecet en piez,
 2805 *Puis si escriet : « Baruns, ne vos targiez,*
Eissez des nefes, muntez, si chevalciez !
S'or ne s'en fuit Karlemagne li vielz
Li reis Marfilie enqui serat vengiet,
Pur sun poign destre l'en liverrai le chief. »

CCI (u).

- 2810 *Paien d'Arabe des nefes se sunt eiffut,*
Puis sunt muntez ès chevaux e ès muls,
Si chevalcherent (que fereient il plus ?)
Li amiralz, ki trestuz les esmut,
Si'n apelat Gemalfin un sun drut :
 2815 *« Jo te cumant tutes mes oç aün. »*
Puis est muntez en un sun destrer brun,
Ensembl'od lui emmeinet .iiii. dux.
Tant chevalchat qu'en Sarraguçe fut.
A un perron de marbre est descenduz,
 2820 *E quatre cuntes l'estreu li unt tenut,*
Par les degrez el paleis muntet sus ;
E Bramimunde vient curant cuntre lui,
Si li ad dit : « Dolente ! si mar fui !

Mort est Roland & le comte Olivier,
 Les douze pairs, à Charles précieux.
 De leurs Français y sont morts vingt milliers.
 Le poing coupé, Marfile s'enfuyait,
 Et l'Empereur l'a suivi pied à pied.
 En cette terre n'est resté chevalier,
 Qui ne soit mort, ou dans l'Èbre noyé.
 Or, sur la rive, les Francs ont pris quartier,
 Si rapprochés de nous & de ces lieux,
 Qu'ils auraient dur retour, si vous vouliez. »
 De Baligant le regard devient fier ;
 Fut dans son cœur & content & joyeux.
 Hors du fauteuil se dressant sur ses pieds :
 « Ne tardez point, barons, a-t-il crié,
 Sortez des nefs, montez vos destriers.
 Si ne s'enfuit Charlemagne le vieux,
 O roi Marfile, nous te vengerons bien.
 Tête pour poing, je veux qu'il soit payé. »

CCI (*u*).

Paiens Arabes, des nefs étant issus,
 Prennent chevaux, mulets, montent dessus,
 Et puis chevauchent. Que feraient-ils de plus ?
 L'Émir d'abord tous en branle les mut,
 Puis appela Gemalfin, ami sûr :
 « Commande à tous, comme leur chef commun. »
 Il monte alors sur son destrier brun,
 Et avec lui emmène quatre ducs.
 Tant chevaucha, qu'à Saragoſſe il fut.
 A un perron de marbre est descendu,
 Et quatre comtes l'étrier ont tenu ;
 Par les degrés au palais font venus.
 Et Bramimonde au-devant accourut,
 Et lui a dit : « Misérable je fus !

- A itel hunte, mun seignor ai perdut ! »*
 2825 *Chet li as piez, l'amiralz la reçut.*
Sus en la chambre ad doel en sunt venut.

A O I.

CCII (an).

- Li reis Marfilie cum il veit Baligant,*
Dunc apelat dous Sarrazins espans :
« Pernez m'as bras, si m'drecez en seant. »
 2830 *Al puign fenestre ad pris un de ses guanz ;*
Ço dist Marfilie : « Sire reis amiranz,
Ma tere tute ici quite vos rend,
E Sarraguce e l'onur qu'i apent.
Mei ai perdut e trestute ma gent. »
 2835 *E cil respunt : « Tant sui jo plus dolent.*
Ne pois à vos tenir lung parlement,
Jo sai asez que Carles ne m'atent,
Et nepurquant de vos receif le quant. »
Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant.
 2840 *Par les degrez jus del paleis descent,*
Muntet el ceval, vient à sa gent puignant.
Tant chevalchat qu'il est premiers devant ;
D'ures ad altres si se vait escriant :
« Venez, païen, car ja s'en fuient Franc ! »

A O I.

CCIII (a-e).

- 2845 *Al matinet, quant primes apert l'albe,*
Esveillez est li emperere Carles.
Seinz Gabriel, ki de part Deu le garde,
Levet sa main, sur lui fait sun signacle.
Li reis se drecet, si ad rendut ses armes,
 2850 *Si se defarment par tute l'ost li altre.*
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent

En quelle honte j'ai mon feigneur perdu ! »
 Tombe à ses pieds; mais l'Emir la reçut,
 Monte à la chambre; en deuil y font venus.

CCII (*an*).

Le roi Marfile, quand il vit Baligant,
 Deux Sarrasins Espagnols appelant,
 Dit : « Dressez-moi, à bras, sur mon féant. »
 Puis du poing gauche, il prit un de ses gants ;
 Ce dit Marfile : « Sire Émir, Roi puissant,
 Toute ma terre ici franche vous rends,
 Et Saragoffe, & le fief dépendant.
 J'ai tout perdu, & moi-même, & ma gent. »
 L'autre répond : « Tant plus j'en suis dolent.
 Mais ne vous puis tenir long parlement,
 Je fais assez que Charles ne m'attend,
 Et néanmoins, je reçois votre gant. »
 Du deuil qu'il a s'en retourna pleurant.
 Par les degrés du palais il descend,
 Monte à cheval, & revient galopant.
 Tant chevaucha, qu'il est premier devant.
 D'une heure à l'autre, il s'en va s'écriant :
 « Venez, paiens ! Déjà s'enfuit le Franc. »

CCIII (*a-e*).

Quand au matin la première aube éclate,
 S'est éveillé le noble Empereur Charles.
 Saint Gabriel, qui de par Dieu le garde,
 Lève sa main; sur lui la croix il trace.
 Le Roi se dresse; il a rendu ses armes.
 Par tout le camp les autres se défarment,
 Puis sont montés, chevauchent à grand'hâte,

*Cez veies lunges e cez chemins mult larges ;
Si vunt vedeir le merveillus damage
En Rencesvals là o fut la bataille.*

AOI.

CCIV (é).

- 2855 *En Rencesvals en est Carles entrez.
Des morz qu'il troevet cumencet à plurer ;
Dist à Franceis : « Segnurs, le pas tenez ;
Kar mei meisme estoet avant aler,
Pur mun nevuld, que vuldreie truver.*
- 2860 *A Eis esteie à la feste à Noel,
Si se vanterent mi vaillant chevaler,
De granz batailles, de forz esturs pleners ;
D'une raisun oi Rollant parler :
Ja ne murreit en estrange regnet*
- 2865 *Ne trespasast ses humes e ses pers,
Vers lur pais avreit sun chef turnet,
Cunquerrantment si finereit li bers. »
Plus qu'om ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.*

CCV (u = ou).

- 2870 *Quant l'empereres vait querre son nevuld,
De tantes herbes el pred truvat les flurs,
Ki sunt vermeilz del sanc de noz baruns ;
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres parvenuiz est amunt,*
- 2875 *Les colps Rollant conut en treis perruns,
Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld ;
Nen est merveille se Karles ad irur.
Descend à pied, aled i est pleins curs,
Si prent le cunte entre ses mains ansdous,*
- 2880 *Sur lui se pasmet, tant par est anguiffus.*

Par longues voies & par chemins bien larges.
 Ils vont pour voir le merveilleux dommage,
 A Roncevaux, là où fut la bataille.

CCIV (é).

A Roncevaux, Charles était rentré.
 Des morts qu'il trouve, il commence à pleurer ;
 Dit aux Français : « Seigneurs, le pas tenez.
 Seul en avant, je dois moi-même aller,
 Pour mon neveu que je voudrais trouver.
 J'étais à Aix, Noël était fêté,
 Tous se vantaient, mes vaillants chevaliers,
 De grand'batailles, de combats acharnés.
 Voici comment j'ouïs Roland parler :
 Qu'il ne mourrait en pays étranger,
 Qu'ayant ses hommes & ses pairs dépassés,
 Vers l'ennemi aurait son chef tourné.
 En conquérant, le preux eût expiré ! »
 Plus loin qu'un homme peut un bâton jeter,
 Devant tous, Charles sur un pic est monté.

CCV (eu).

Et l'Empereur va cherchant son neveu,
 Trouve le pré plein d'herbes & de fleurs,
 Qui sont vermeilles par le sang de nos preux.
 Pitié en a, ne peut tenir ses pleurs.
 Dessous deux arbres en amont parvient seul,
 Trois coups d'épée vit sur le sol rocheux,
 Sur l'herbe verte vit gifant son neveu !
 N'est pas merveille si Charle a grand'douleur.
 Descend à pied, s'avance de plein cœur,
 Tendant les bras, l'étreint de tous les deux,
 Sur lui se pâme tant il est angoiffeux.

CCVI (i).

- Li empereres de pasmeisuns revint.
 Naines li dux e li quens Acelin,
 Gefrei d'Anjou e sun frere Tierri,
 Prenent le rei, si l'drecent suz un pin.
 2885 Guardet à tere, veit sun nevold gesfir.
 Tant dulcement à regreter le prist :
 « Amis Rollanz, de tei ait Deus mercit !
 Unques nuls hom tel chevaler ne vit
 Por granz batailles juster e defenir.
 2890 La meie honor est turnée en declin ! »
 Carles se pasmet, ne s'en pout astenir.*

A O I.

CCVII (u = ou).

- Carles li reis revint de pasmeisuns,
 Par mains le tienent .iv. de ses baruns,
 Guardet à tere, veit gesfir sun nevold ;
 2895 Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
 Turnez ses oilz, mult li sunt tenebrus.
 Carles le pleint par feid e par amur :
 « Ami Rollanz, Deus metet r'anme en flurs
 En paréis entre les glorius !
 2900 Cum en Espaigne venis à mal, seigneur !
 Jamais n'ert jurn de tei n'aie dulur.
 Cum decarrat ma force e ma baldur !
 Nen avrai ja ki sustienget m'onur ;
 Suz ciel ne quid avoir ami un sul,
 2905 Se j'ai parenz, n'en i ad nul si pruz. »
 Trait ses crignels pleines ses mains amfdous.
 Cent milie Franc en unt si grant dulur
 N'en i ad cel ki durement ne plurt.*

A O I.

CCVI (i).

Mais l'Empereur de pâmoïson revint.
 Naines le duc & le comte Acelin,
 Geoffroi d'Anjou & son frère Thierrî
 Prennent le Roi, le dressent sous un pin;
 Mais lui regarde à terre où Roland gît.
 Très-doucement à le pleurer se prit :
 « Ami Roland, de toi Dieu ait merci!
 Jamais nul homme tel chevalier ne vit
 Pour grand'bataille engager ou finir.
 Ah! mon honneur tourne vers son déclin! »
 Charles se pâme; ne s'en peut abstenir.

CCVII (eu).

De pâmoïson il revient peu à peu,
 Aux mains tenu par quatre de ses preux,
 Regarde à terre, voit gisant son neveu.
 Son corps gaillard a perdu sa couleur;
 Ses yeux tournés semblent tout ténébreux.
 Charles le plaint par un amour pieux :
 « Dieu mette, ami, ton âme dans les fleurs,
 Au paradis, parmi les glorieux.
 Comme en Espagne à tort tu vins, seigneur!
 A tous les jours de toi j'aurai douleur,
 Je verrai choir ma force & ma hauteur!
 Qui donc déjà soutiendra mon honneur ?
 Sous ciel ne pense avoir d'amis, un seul!
 J'ai des parents, mais aucun n'est si preux. »
 A pleines mains, il tire ses cheveux.
 Cent mille Francs en ont si grand'douleur,
 Amèrement tous ont versé des pleurs.

CCVIII (an-e).

- « *Ami Rollanz, jo m'en irai en France;*
 2910 *Cum jo serai à Louïn en ma chambre,*
De plusurs regnes vendrunt li hume estrange,
Demandarunt ù est li quens cataignes;
Jo lur dirai qu'il est morz en Espaigne.
A grant dulur tendrai puis mon reialme,
 2915 *Jamais n'ert jur que ne plur ne n'en plaigne. »*

CCIX (è-e).

- « *Ami Rollanz, prozdoem, juvente bele,*
Cum jo serai à Eis en ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles;
Je's lur dirai merveilluses e pefmes :
 2920 *Morz est mis nies, ki tant me fist cunquere !*
Encuntre mei revelerunt li Seifne
E Hungre e Bugre e tante gent averse,
Romain, Puillain e tuit cil de Palerne,
E cil d'Affrike e cil de Califerne ;
 2925 *Puis encerrunt mes peines e suffraites.*
Ki guierat mes oꝝ à tel poeste,
Quant cil est morz ki tuz jurz nos cadelet ?
E ! France dulce, cum remeins oi deserte !
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre. »
 2930 *Sa barbe blanche cumencet à detraire,*
Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Francs s'en pasment cuntre tere.

CCX (i-e).

- « *Ami Rollanz, de tei ait Deus mercide !*
L'anme de tei en paréis seit mise !

CCVIII (*an-e*).

« Ami Roland, je m'en irai en France;
 Quand je ferai à Laon & dans ma chambre,
 De maint royaume viendront hommes étranges,
 Difant : « Où est le chef de grand'vaillance ? »
 Je leur dirai qu'il est mort en Espagne.
 A grand'douleur je garderai la France,
 Jour n'y aura que je ne me lamente. »

CCIX (*è-e*).

« Ami Roland, vrai preux, jeunesse belle,
 Quand je ferai à Aix, en ma chapelle,
 Viendront les hommes, demanderont nouvelles.
 Les leur dirai merveilleuses, cruelles.
 Mort, mon neveu, qui me fit cent conquêtes !
 Et contre moi se rebelleront Saifnes,
 Hongrois, Bulgares & tant de gens adverses,
 Romains, Pouillains & tous ceux de Palerme,
 Et ceux d'Afrique & ceux de Califerne.
 Et puis croîtront mes souffrances, mes peines.
 Qui conduira si puissamment mes guerres,
 Quand meurt celui qui fut le capitaine ?
 Ah ! France douce, que tu restes déserte !
 Si grand deuil ai, que voudrais ne plus être. »
 Lors il arrache sa barbe blanche & belle,
 Et des deux mains les cheveux de sa tête.
 Cent mille Francs se pâment contre terre.

CCX (*i-e*).

« Ami Roland, Dieu t'absolve & bénisse,
 Et que ton âme en paradis soit mise !

- 2935 *Ki tei ad mort, France ad mis en exilie.*
Si grant dol ai que ne voldreie vivre
De ma maisnée ki pur mei est ocise.
Ço duinset Deus, le filz sancte Marie,
Einz que jo vienge as maistres porz de Sizer,
 2940 *L'anme del cors me seit oi departie !*
Entre les lur fust aluée e mise,
E ma car fust delez els enfuie. »
Pluret des oilz, sa blanche barbe turet.
E dist dux Naines : « Or ad Carles grant ire.

AOI.

CCXI (o).

- 2945 — *Sire emperere, ço dist Gefrei d'Anjou,*
Ceste dolor ne demenez tant fort ;
Par tut le camp faites querre les noz,
Que cil d'Espaigne en la bataille unt mort,
En un carnel cumandez qu'hom les port. »
 2950 *Ço dist li reis : « Sunez en vostre corn. »*

AOI.

CCXII (é).

- Gefreid d'Anjou ad sun greisle sunet ;*
Franceis descendent, Carles l'ad comandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet
Ad un carner sempres les unt portet.
 2955 *Asez i ad evesques e abez,*
Munies, canonies, proveires coronez,
Si s'unt afols e seignez de part Deu ;
Mirre e timoine i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez ;
 2960 *A grant honor pois les unt enterrez ;*
Si's unt laisez ; qu'en fereient il el ?

AOI.

Qui t'a fait mort, a mis France en ruine!
 Si grand deuil ai, que voudrais ne plus vivre!
 Car ma maïson, pour moi, vient d'être occise.
 Ah! fasse Dieu, fils de sainte Marie,
 Qu'avant d'atteindre aux défilés de Sizre,
 L'âme du corps en ce jour on me tire,
 Entre leurs âmes que mon âme soit mise,
 Avec leur chair soit ma chair enfouie! »
 Pleurant des yeux, sa blanche barbe il tire.
 Duc Naimés dit : « Sa douleur est terrible.

CCXI (o).

— Sire Empereur, a dit Geoffroi d'Anjou,
 Cette douleur ne démenez si fort.
 Par tout le champ, faites querir ces corps
 Que ceux d'Espagne, en bataille, ont faits morts.
 En un charnier faites porter leurs os. »
 Le Roi lui dit : « Sonnez donc votre cor. »

CCXII (é).

Geoffroi d'Anjou a son clairon sonné;
 Français descendent, Charles l'a commandé.
 Tous les amis qu'ils y ont morts trouvés,
 Dans un charnier, soudain, les ont portés.
 Assez y a d'évêques & d'abbés,
 Moines, chanoines, & prêtres tonsurés;
 Les ont absous de par Dieu & signés;
 Myrrhe & parfums ils firent allumer;
 Gaillardement les ont tous encensés;
 A grand honneur les ont tous enterrés,
 Et puis, que faire en plus ? les ont laissés.

CCXIII (i).

- Li emperere fait Rollant costéir*
E Oliver, l'arcevesque Turpin;
Dedevant sei les ad fait tuz uvrir
 2965 *E tuz les quers en paile recueillir,*
En blancs sarcous de marbre sunt enz mis;
E puis les cors des barons fi unt pris,
En quirs de cerf les treis seignurs unt mis,
Ben sunt lavez de piment e de vin.
 2970 *Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,*
Milun le cunte e Otun le marchis :
« En .iii. carettes les guiez al chemin! »
Bien sunt cuverz d'un palie galaizin.

A O I.

CCXIV (a-e).

- Venir s'en volt li emperere Carles,*
 2975 *Quant de paiens li surdent les enguardes;*
De cels devant i vindrent dui messages,
Del amiraill i nuncent la bataille;
« Reis orguillos, nen est fins que r'en alges.
Veiz Baligant ki après tei chevalchet,
 2980 *Granz sunt les oz qu'il ameinat d'Arabe;*
Encoi verrum se tu as vasselage. »
Carles li reis en ad prise sa barbe,
Si li remembret de sun doel e damage,
Mult fierement tute sa gent regardet,
 2985 *Puis fi s'escriet à sa voiz grand e halte :*
« Barons franceis, as chevaux e as armes! »

A O I.

CCXV (u-e = ou-e).

Li empereres tuz premereins s'adubet,
Isnelement ad vestue sa brunie,

CCXIII (i).

Mais Charles veut qu'à part Roland foit mis,
 Et Olivier, l'archevêque Turpin;
 Par devant foi les a fait tous ouvrir,
 Et dans la foie tous les cœurs recueillir;
 En blancs cercueils de marbre on les a mis,
 Et puis les corps des barons ils ont pris,
 En cuirs de cerf les trois seigneurs ont mis;
 Bien font lavés de piment & de vin.
 Le Roi commande Tedbald & Gébouin,
 Milon le comte & Otton le marquis :
 « En trois charrettes menez-les par chemins. »
 Bien font couverts d'un tapis galazin.

CCXIV (a-e).

Déjà penfait partir l'empereur Charles,
 Quand des païens fourdent les avant-gardes.
 Des premiers rangs deux messagers s'écartent,
 Et de l'Émir annoncent la bataille :
 « Roi orgueilleux, n'est temps que tu t'en ailles.
 Vois Baligant chevaucher fur tes traces.
 Vois son armée d'innombrables Arabes.
 Ce jour dira si tu as du courage. »
 Charles le Roi en a faifi sa barbe;
 Il se rappelle son deuil & son dommage.
 Très-fièrement tout son peuple il regarde,
 Et puis s'écrie de sa voix formidable :
 « Barons français, à cheval & aux armes! »

CCXV (on-e).

Et l'Empereur s'arme avant tous ses hommes,
 Rapidement il a vêtu sa brogne,

- Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,*
 2990 *Ki pur soleill sa clartet ne rescunset,*
Pent à sun col un escut de Girunde,
Tient sun espriet, ki fut fait à Blandune.
En Tencendur sun bon ceval puis muntet,
Il le cunquist es guez desuz Marsune,
 2995 *S'i'n getat mort Malpalin de Nerbune,*
Laschet la refne, mult suvent l'esperunet,
Fait sun eslais veant cent milie d'humes.
Reclimet Deu e l'apostle de Rume.

AOI.

CCXVI (en-e).

- Par tut le champ cil de France descendent,*
 3000 *Plus de cent milie s'en adubent ensemble ;*
Guarnemenz unt ki ben lor atalentent,
Cevals curanz e lur armes mult gentes ;
Puis sunt muntez e unt grande science.
S'il troevent l'ost, bataille quident rendre.
 3005 *Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.*
Quant Carles veit si beles cuntenences,
S'i'n apelat Jozeran de Provence,
Naimon li duc, Antelme de Maience :
« En tels vassals deit hom avoir fience,
 3010 *Asez est fols ki entr'els se dementet,*
Si Arrabiz de venir ne s'repentent,
La mort Rollant lur quid chèrement vendre. »
Respunt dux Neimes : « E Deu le nos cunfente ! »

AOI.

CCXVII (an).

- Carles apelet Rabel e Guineman ;*
 3015 *Ço dist li reis : « Seignurs, jo vos cumant :*
Seiez es lius Oliver e Rollant,

Ceint fa Joyeuse & bien lacé son heaume ;
La claire épée comme un soleil rayonne.
A son cou pend un écu de Gironde,
Il tient l'épieu qui fut fait à Blandonne,
Sur Tencendur, son bon cheval, il monte
(Il le conquit au gué dessous Marfonne,
En jetant mort Malpalin de Narbonne),
Lâche la rêne & fouvent l'éperonne,
Fait un galop par-devant cent mille hommes,
Réclamant Dieu & l'apôtre de Rome.

CCXVI (*an-e*).

Par tout le champ ceux de France descendent ;
Plus de cent mille alors s'arment ensemble ;
L'équipement est à leur convenance,
Chevaux courants & armes avenantes.
Ils sont montés avec grande science ;
Si païens s'offrent, bataille on leur veut rendre.
Les gonfanons sur les heaumes leur pendent.
Quand Charles vit si belle contenance,
Il appela Joseran de Provence,
Naines le duc, Antelme de Mayence :
« En tels vassaux qui n'aurait confiance ?
Désespérer avec eux, c'est démençe !
Que ces Arabes de venir se repentent,
Ou Roland mort nous allons cher leur vendre. »
Naines répond : « Que Dieu nous le consente ! »

CCXVII (*an*).

Charles appelle Rabel & Guineman, t
Leur dit : « Seigneurs, c'est mon commandement ;
Soyez au lieu d'Olivier & Roland ;

- L'un port l'espée e l'autre l'olifant,
 Si chevalcez el premer chef devant,
 Ensembl'od vos .xv. milies de Francs,
 3020 De bachelers, de noz meillors vaillanz.
 Après icels en avrat altretant,
 Si's guierat Gebuins e Lorains. »
 Naines li dux e li quens Jozerans
 Icez eschieles ben les vunt ajustant.
 3025 S'il troevent l'ost, bataille i iert mult grant.*

AOI.

CCXVIII (ié-e).

- De Franceis sunt les premeres eschieles.
 Après les dous establissent la tierce;
 En cele sunt li vassal de Baiviere,
 A tels .xxx. milie chevalers la preisierent;
 3030 Ja devers els bataille n'ert lessiée;
 Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chiere,
 Fors cels de France ki les regnes cunquierent.
 Li quens Oger li Daneis, li puinnieres,
 Les guierat, kar la cumpaigne est fiere.*

AOI.

CCXIX (a-e).

- 3035 Ja treis escheles ad l'emperere Carles.
 Naines li dux puis establíst la quarte
 De tels barons qu'asez unt vasselage;
 Alemans sunt e si sunt de la Marche,
 Vint milie sunt, ço dient tuit li altre;
 3040 Ben sunt guarniz e de chevaux e d'armes,
 Ja por murir ne guerpierunt bataille;
 Si's guierat Hermans li dux de Trace,
 Einz i murrat que cuardise i facet.*

AOI.

A l'un l'épée, à l'autre l'olifant ;
Et chevauchez en tête par-devant,
Et avec vous quinze mille des Francs,
Tous bacheliers, & de nos plus vaillants.
Après ceux-là il en viendra autant,
Que guideront Gébouin & Laurent. »
Naines le duc, le comte Jozeran,
Ces deux colonnes ils vont bien ajutant ;
S'ils trouvent l'ost, le combat fera grand.

CCXVIII (*è-e*).

De Français font deux colonnes premières ;
Après ces deux, on établit la tierce ;
En celle-là font vassaux de Bavière,
Vingt fois mille hommes à ce qu'ils estimèrent,
Tels que jamais bataille ils ne laissèrent.
Sous ciel n'est gent que Charles ait plus chère,
Hors ceux de France qui sur les rois conquièrent.
C'est le Danois Ogier, âme guerrière,
Qui les conduit ; car cette troupe est fière.

CCXIX (*a-e*).

Donc trois colonnes font à l'empereur Charles.
La quatrième est celle où Naines place
De tels barons, qu'ils aient un grand courage :
Ils furent tous Allemands de la Marche.
Vingt mille font, selon tout témoignage ;
Tous, bien garnis & de chevaux & d'armes,
Mourront plutôt que de fuir la bataille.
Les guidera Hermann, le duc de Thrace ;
Mourra plutôt que couardise il fasse.

CCXX (an).

- Naines li dux e li quens Jozerans*
 3045 *La quinte eschele unt faite de Normans,*
.Xx. milie sunt, ço dient tuit li Franc;
Armes unt beles e bons cevals curanz;
Ja pur murir cil n'erent recreanz;
Suz ciel n'ad gent ki plus poissent en camp.
 3050 *Richard li veiz les guierat el camp,*
Il i ferrat de sun espriet trenchant.

AOI.

CCXXI (u = ou).

- La sifte eschele unt faite de Bretuns,*
Ben .xxx. milies chevalers od els unt;
Icil chevalchent en guise de baruns,
 3055 *Dreites lur hanstes, fermez lur gunfanuns.*
Le seignur d'els est apelet Oedun,
Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, jo vos en faz le dun. »

AOI.

CCXXII (è-e).

- 3060 *Li emperere ad .vi. escheles faites.*
Naines li dux puis establist la sedme
De Peitevins e des barons d'Alverne,
.Xl. milie chevalers poeent estre;
Chevals unt bons e les armes mult beles.
 3065 *Cil sunt par els en un val suz un tertre;*
Si 's benéist Carles de sa main destre,
Els guierat Jozerans e Godselmes.

AOI.

CCXX (an).

Naines le duc, le comte Jozeran
 Font la cinquième colonne de Normands.
 Vingt mille font, ce disent tous les Francs,
 Armes ont belles & bons chevaux courants ;
 Ne se rendront, plutôt mourront avant.
 Sous ciel n'est race qui fasse mieux en champ.
 Richard le vieux les guidera au champ ;
 Il frappera de son épieu tranchant.

CCXXI (on).

Fut la sixième colonne de Bretons ;
 Trente milliers de chevaliers y font ;
 Ceux-là chevauchent comme de vrais barons,
 Droites les lances, fixés les gonfanons.
 Et leur seigneur est appelé Eudon.
 Lequel commande le comte Névelon,
 Tedbald de Reims & le marquis Otton :
 « Guidez mes gens, je vous en fais le don. »

CCXXII (è-e).

Donc l'Empereur a six colonnes faites.
 Naines le duc établit la septième
 De Poitevins & de barons d'Auvergne,
 Quarante mille chevaliers peuvent être ;
 Chevaux ont bons & les armes très-belles ;
 Ils font à part en un val, sous un tertre ;
 Charles les a bénis de sa main dextre,
 Ils ont pour chefs Jozeran & Gauferme.

CCXXIII (*i-e*).

E l'oidme eschele ad Naimes establie,
De Flamengs est e des barons de Frise,
 3070 *Chevalers unt plus de .xl. milie ;*
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist ferunt mun servise. »
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chevalerie.

AOI.

CCXXIV (*u-e = ou-e*).

3075 *Entre Naimon e Jozeran le cunte*
La noefme eschele unt faite de prozdumes,
De Loherengs e de cels de Borguigne,
.L. milie chevalers unt par cunte ;
Helmes laciez e vestues lor brunies,
 3080 *Espiez unt forz, e les hanstes sunt curtes ;*
Si Arrabiç de venir ne demurent,
Cis les ferrunt, s'il à els s'abandonent
Si 's guierat Tierris li dux d'Argune.

AOI.

CCXXV (*an-e*).

La disme eschele est des baruns de France,
 3085 *Cent milie sunt de noz meillors cataignes ;*
Cors unt gaillarç e fieres cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Osbercs vestuz e lur brunies dublaines,
Ceintes espées franceises e d'Espaigne,
 3090 *Escuz unt genz de multes cunoifances.*
Puis sunt muntez, la bataille demandent,
Munjoie escrient. Od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe ;

CCXXIII (*i-e*).

Et la huitième colonne est établie.
De Flamands fut, & des barons de Frise;
Chevaliers ont plus de quarante mille,
Tels, que jamais bataille ils n'ont trahie.
« Ceux-là, dit Charles, feront bien mon service. »
Leurs chefs Rembald & Hamon de Galice
Les guideront par leur chevalerie.

CCXXIV (*on-e*).

Naines, aidé de Jozeran le comte,
A fait de preux la neuvième colonne :
Ceux-ci, Lorrains, & ceux-là, de Bourgogne.
Cinquante mille chevaliers font le compte.
Ils ont lacé leurs heaumes, mis leurs brogues,
Pris forts épieux ; leur lance n'est pas longue.
Que les Arabes évitent la rencontre,
Ou, s'ils se risquent, tels preux les vont confondre.
Les guidera Thierrî, le duc d'Argonne.

CCXXV (*an-e*).

Mais la dixième est des barons de France.
Cent mille font, tous chefs de grand'vaillance,
Aux corps gaillards, aux fières contenance,
Aux chefs fleuris, aux barbes toutes blanches.
Mettant haubert & double brogne ensemble,
Ceignent épées ou d'Espagne ou de France,
Et beaux écus qui maint signe présentent.
Puis font montés. La bataille ils demandent,
Criant Monjoie. Entre eux est Charlemagne.
Geoffroi d'Anjou lui porte l'oriflamme

Seint Piere fut, si aveit num Romaine,
 3095 *Mais de Munjoie iloc out pris eschange.*

A O I.

CCXXVI (an).

- Li emperere de sun cheval descent,*
Sur l'erbe verte si s'est culchet adenz,
Turnet sun vis vers le soleill levant,
Reclimet Deu mult escordusement :
- 3100 « *Veire paterne, hoi cest jor me defend,*
Ki guaresis Jonas tut veirement
De la baleine ki'n sun cors l'aveit enz,
E espargnas le rei de Niniven,
E Daniel del merveillus turment
- 3105 *Enz en la fosse des léons ò fut enz,*
Les .iii. enfanz tut en un fou ardant,
La tue amurs me fait hoi en present.
Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
Que mun nevoid poisse venger Rollant. »
- 3110 *Cum ad oret si se drecet en estant,*
Seignat sun chef de la vertut poissant ;
Muntet li reis en sun cheval curant,
L'estreu li tindrent Neimes e Jocerans,
Prent sun escut e sun espriet trenchant ;
- 3115 *Gent ad le cors, gaillart e ben seant,*
Cler le visage e de bon cuntenant.
Puis si chevalchet mult afichéement.
Sunent cil greisle e derere e devant,
Sur tuz les autres bundist li olifant.
- 3120 *Plurent Franceis pur pitet de Rollant.*

CCXXVII (a-e).

Mult gentement l'emperere chevalchet,
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe ;

Qui pour saint Pierre avait eu nom Romane,
Devint Monjoie en ce jour par échange.

CCXXVI (*an*).

Puis, l'Empereur de son cheval descend,
Sur l'herbe verte s'est couché sur les dents,
Tourne ses yeux vers le soleil levant,
Réclame Dieu très-anxieusement :
« Notre vrai père, en ce jour me défends,
Toi qui sauvas Jonas réellement
De la baleine qui l'engloutit vivant.
Tu fus au roi de Ninive indulgent ;
Et Daniel, dans un affreux tourment,
Tu l'arrachas aux lions dévorants ;
Comme les trois enfants, au feu ardent !
Qu'ici sur moi ton amour soit présent !
Par ta merci, s'il te plaît, me confens
Que nous puissions venger le preux Roland. »
Quand eut prié, tout debout se dressant,
Signa son chef du signe tout-puissant ;
Puis le Roi monte sur son cheval courant ;
L'étrier tinrent Naines & Jozeran.
Il prend l'écu & son épieu tranchant ;
Noble est son corps, gaillard & bien féant,
Clair, son visage, & son maintien vaillant ;
Puis il chevauche très-vigoureusement.
Les clairons sonnent, & derrière, & devant ;
Sur tous les autres retentit l'olifant ;
Les Français pleurent par pitié de Roland.

CCXXVII (*a-e*).

Très-noblement chevauche le roi Charles,
Dessus sa brogne il étale sa barbe ;

- Pur sue amor altretel funt li altre,
 Cent milie Francs en sunt reconoisable.*
 3125 *Passent cez puis e cez roches plus haltes,
 Cez vals parfunz, cez destreiç anguisables,
 Issent des porz e de la tere guaste,
 Devers Espaigne sunt alez en la marche,
 En mi un plein unt prise lur estage,*
 3130 *A Baligant repairent ses enguardes,
 Uns Sulians li ad dit sun message :*
*« Véud avum li orguillus rei Carle ;
 Fiers sunt si hume , n'unt talent qu'il li failent,
 Adubez vus : sempres avrez bataille. »*
 3135 *Dist Baligant : « Or oi grant vasselage,
 Sunez voz graisles, que mi païen le facent. »*

CCXXVIII (é).

- Par tute l'ost funt lur taburs funer
 Et cez buisines e cez greisles mult cler.
 Païen descendent pur lur cors aduber.*
 3140 *Li amiralz ne se voelt demurer,
 Vest une bronie dunt li pan sunt saffret.
 Lacet sun elme ki ad or est gemmet,
 Puis ceint s'espée al fenestre costet,
 Par sun orgoill li ad un num truvet,*
 3145 *Par la Carlun, dunt il oit parler,
 La sue fist Preciuse apeler,
 Ço ert s'enseigne en bataille campel,
 Ses chevalers en ad fait escrier ;
 Pent à sun col un soen grant escut let,*
 3150 *D'or est la bucle e de cristal listet,
 La guige en est d'un bon palie roet ;
 Tient sun espiet, si l'apelet Maltet,
 La hanste fut grosse cume uns tinet,*

Faisant de même, tous leur amour lui marquent.
Cent mille Francs en font reconnaissables.
Ils ont passé ces hauts rocs, ces montagnes,
Ces vaux profonds, ces détroits effroyables,
Sortent des ports & des sombres passages,
Sont en Espagne & entrent dans la Marche.
Là, au milieu d'une plaine, ils font halte.
Vers Baligant rentrent ses avant-gardes;
Un Syrien lui a fait ce message :
« Nous avons vu cet orgueilleux roi Charles;
Fiers sont ses hommes; n'est danger qu'ils lui faillent.
Donc armez-vous; soudain aurez bataille. »
Baligant dit : « Tant mieux pour nos courages!
Sonnez, clairons; que mes païens le sachent. »

CCXXVIII (é).

Par tout le camp font leurs tambours sonner,
Clairons, trompettes ensemble ont éclaté.
Païens descendent; ils vont leur corps armer.
L'Émir aussi ne veut pas plus tarder,
Revêt sa brogne, dont les pans sont brodés,
Lace son heaume, qui est tout d'or gemmé,
Puis ceint l'épée à gauche à son côté;
Dans son orgueil un nom lui a trouvé,
Et pour Joyeuse dont il ouït parler,
La sienne a fait Précieuse appeler.
C'est son cri d'armes, celui qu'il fait crier
Dans les combats par tous ses chevaliers.
A son cou pend son large bouclier,
A boucle d'or & de cristal bordé.
La courroie est en beau fatin broché.
Il tient l'épieu qu'il appelle Malté;
Une massue la lance aurait semblé;

- De sul le fer fust uns mulez truffet,
 3155 En sun destrer Baligant est muntet,
 L'estreu li tint Marcules d'ultr mer.
 La forchéure ad asez grant li ber,
 Graistles les flancs e larges les costez,
 Gros ad le piç, belement est mollet,
 3160 Léés espalles e le vis ad mult cler,
 Fier le visage, le chef recercelet,
 Tant par ert blancs cume flur en estet.
 De vasselage est suvent esprovet.
 Deus ! quel baron, s'ouïst chrestientet !
 3165 Le cheval brochet, li sancs en ist tuç clers,
 Fait sun eslais, si treffalt un fossfet,
 Cinquante pez i poet hom mesurer,
 Païen escrient : « Cist deit marches tenser,
 N'i ad Franceis, si à lui vient juster,
 3170 Voeillet o nun, n'i perdet sun edet.
 Carles est fols que ne s'en est alet. »

AOI.

CCXXIX (u = ou).

- Li amirals ben resemblet barun,
 Blanche ad la barbe ensement cume flur,
 E de sa lei mult par est saïves hum,
 3175 E en bataille est fiers e orgoillus.
 Ses filz Malprimes mult est chevalerus,
 Granç est e forç e trait as anceïfurs.
 Dist à sun pere : « Sire, car cevalchum !
 Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
 3180 Dist Baligant : « Oil, car mult est pruç,
 En plusurs gestes de lui sunt granç honors ;
 Il nen at mie de Rollant sun nevuld,
 N'avrat vertut que s'tienget cuntre nus. » AOI.

Sous le fer feul un mullet eût plié.
 Sur son cheval Baligant est monté;
 L'étrier tint Marcule, outre mer né;
 Et l'enfourchure du preux est grande assez;
 Minces, ses flancs; & larges, ses côtés;
 Gros de poitrine, il est très-bien moulé,
 Large d'épaules; le front bien éclairé,
 Fier le visage & les cheveux bouclés,
 Il est tout blanc, comme fleur en été;
 Et son courage souvent fut éprouvé.
 Dieu! quel baron s'il avait chrétienté!
 Son cheval pique; le sang clair a coulé;
 Fait un galop, & franchit un fossé;
 Cinquante pieds il pouvait mesurer.
 Païens s'écrient: « L'Espagne il va sauver.
 Quelque Français qui vienne à lui jouter,
 Qu'il veuille ou non, mort y devra rester.
 Charles est fou de ne s'en être allé. »

CCXXIX (*eu*).

Le vieil Émir a vraiment l'air d'un preux.
 Blanche a la barbe tout ainsi comme fleurs;
 C'est dans sa loi un homme vertueux,
 Et en bataille est fier & orgueilleux.
 Son fils Malprime, aussi très-valeureux,
 De ses ancêtres a la force & le cœur.
 Dit à son père: « Donc chevauchons, Seigneur.
 Verrons-nous Charles? Ce serait merveilleux. »
 Baligant dit: « Oui, car c'est un vrai preux.
 Dans mainte histoire on lui fait grand honneur.
 Mais séparé de Roland, son neveu,
 Tenir encor contre nous il ne peut.

CCXXX (an).

- « *Bels filz Malprimes, ço li dist Baligant,*
 3185 *Er fut ocis le bon vassal Rollanz,*
E Oliver li proz e li vaillanz,
Li .xii. per, que Carles amat tant,
De cels de France .xx. milie cumbatanz.
Trestuz les autres ne pris jo mie un guant.
 3190 *Li empereres repairet veirement,*
Si l'm'a nunciet mes mès li Sulians,
Que .x. escheles en a faites mult granz;
Cil est mult proz ki sunet l'olifant,
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz,
 3195 *E si cevalcent el premer chef devant,*
Ensembl'od els .xv. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfanz;
Après icels en i ad altretanz:
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »
 3200 *Ço dist Malprimes : « Le colp vos en demant.*

A O I.

CCXXXI (i).

- Bels filz Malprimes, Baligant li ad dit,*
Jo vos otri quanque m'avez ci quis ;
Cuntre Franceis sempres irez ferir,
Si i merrez Torleu le rei persis
 3205 *E Dapamort un altre rei leutis.*
Le grant orgoill se ja puez matir,
Jo vos durrai un pan de mun païs
Dès Cheriant entresqu'en Val Marchis. »
E cil respunt : « Sire, vostre mercit! »
 3210 *Passet avant, le dun en requellit,*
C'est de la tere ki fut al rei Flurit.

CCXXX (*an*).

« Beau fils Malprime, dit encor Baligant,
 Hier fut occis le bon vassal Roland,
 Et Olivier, le preux & le vaillant,
 Les douze pairs que Charles aima tant,
 De ceux de France vingt mille combattants.
 Pour tous les autres, je ne les prise un gant.
 Mais l'Empereur est revenu vraiment.
 Mon messager Syrien me l'apprend ;
 Dix corps d'armée Charle a formés, très-grands.
 Preux est celui qui sonne l'olifant ;
 Ses compagnons suivent le cor bruyant,
 Et tous chevauchent, en tête, par-devant,
 Et, avec eux, quinze mille des Francs,
 Tous bacheliers, que Charles nomme enfants.
 Après ceux-là il en vient tout autant,
 Qui frapperont très-orgueilleusement. »
 Malprime dit : « Le premier coup je prends.

CCXXXI (*i*).

— Beau fils Malprime, Baligant lui a dit,
 Je vous octroie ce que m'avez requis.
 Contre Français soudain irez férir.
 Le roi Persan Torleu emmenez-y,
 Et Dapamort, un autre roi Leutin.
 Leur grand orgueil si vous pouvez punir,
 Je vous promets un pan de mon pays,
 De Chériant jusques au Val-Marchis. »
 L'autre répond : « Sire, très-grand merci. »
 Passant avant, le don il recueillit
 De cette terre qui fut au roi Fleuri.

*A itel ore unches puis ne la vit,
Ne il n'en fut ne vestut ne saifit.*

CCXXXII (o).

- Li amiraill chevalchet par ces oꝝ,
3215 Sis filz le fiut, ki mult ad grant le cors,
Li reis Torleus e li reis Dapamort;
E. .xxx. escheles establistent mult tost.
Chevalers unt à merveillus esfoꝝ;
En la menur .l. milie en out.*
- 3220 La premere est de cels de Butentrot,
E l'autre après de Micenes as chefs gros,
Sur les eschines qu'il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc.
E la terce est de Nubles e de Blos,*
- 3225 E la quarte est de Bruns e d'Esclavoꝝ,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la fiste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jericho,
L'oitme est de Nigres, e la noefme de Gros,*
- 3230 E la disme est de Balide la fort,
C'est une gent ki unches ben ne volt.
Li amiralz en juret quanqu'il pout
De Mahumet les vertuꝝ e le cors:
« Karles de France chevalchet cume fols;
3235 Bataille i ert, se il ne s'en destolt;
Jamais n'avrat el chef corone d'or. »*

CCXXXIII (è).

- Dis granz escheles etablistent après :
La premere est des Canelius, des laiꝝ,
De val Fuit sunt venuz en travers;
3240 L'autre est de Turcs, e la terce de Pers,*

Mais de cette heure jamais plus ne la vit.
Jamais n'en fut revêtu ni faifi.

CCXXXII (o).

L'Émir chevauche au travers de ses ostz,
Son fils le fuit, qui très-grand a le corps,
Avec les rois Torleu & Dapamort;
Trente colonnes ils établissent tôt.
De chevaliers ont merveilleux renforts;
Cinquante mille dans le moindre des corps.
La première est de ceux de Butentrot,
Et l'autre après de Misnes, aux chefs gros;
Sur les échines qu'ils ont parmi le dos,
Ils ont des foies tout ainsi que des porcs.
La troisième est de Nubles & de Blos,
La quatrième, de Bruns & d'Esclavos
Et la cinquième, de Sorbres & de Sors,
Et la sixième, d'Ermines & de Mors;
La septième est de ceux de Jéricho;
Deux autres sont de Nigres & de Gros;
Et la dixième de Balide-la-Fort,
Peuple chez qui le mal toujours prévaut.
Alors l'Émir jure tous ses efforts,
Par Mahomet, ses vertus & son corps :
« Charles de France chevauche comme un fol.
Bataille aura s'il ne fuit au plus tôt.
Jamais au chef n'aura couronne d'or. »

CCXXXIII (è).

Dix autres corps sont établis après :
Le premier fut de Canélieux très-laits,
Qui de Val-Fuit sont venus par travers;
L'autre est de Turcs, le troisième est de Pers,

- E la quarte est de Pinceneis despers,
 E la quinte est de Soltras e d'Avers,
 Et la siste est d'Ormaleus e d'Eugez,
 E la sedme est de la gent Samuel,
 3245 L'oidme est de Bruise, la noefme d'Esclavers,
 E la disme est d'Occiant le desert,
 C'est une gent ki damne Deu ne sert,
 De plus feluns n'orrez parler jamais ;
 Durs unt les quirs ensement cume fer,
 3250 Pur ço n'unt soign de helme ne d'osberc ;
 En la bataille sunt felun e engrès.*

A O I.

CCXXXIV (*u-e = ou-e*).

- Li amiralz .x. escheles ajustet ;
 La premere est des Jaianz de Malpruse,
 L'autre est de Hums e la terce de Hungres,
 3255 E la quarte est de Baldise la lunge,
 E la quinte est de cels de Val Penuse,
 E la siste est de la gent de Maruse,
 E la sedme est de Leus e d'Astrimunies,
 L'oidme est d'Argoilles, la noefme de Clarbune,
 3260 E la disme est des barbez de Val Frunde,
 C'est une gent ki Deu n'enamât unkes.
 Geste Francor .xxx. escheles i numbrent.
 Granz sunt les oz ù cez buisines sunent.
 Paien chevalchent en guise de produmes.*

A O I.

CCXXXV (*u = ou*).

- 3265 Li amiralz mult par est riches hum,
 Dedavant sei fait porter sun dragun
 E l'estandart Tervagan e Mahum
 E une ymagene Apolin le felun.
 Dis Canelius chevalchent envirun,*

Le quatrième, de Pincenois cruels.
 Et le cinquième, de Soltras & d'Avers,
 Et le sixième, d'Ormaleux & d'Eugès,
 Et le septième, de la gent Samuel,
 Deux autres font de Bruise & d'Esclavers,
 Le dixième est d'Occiant-le-Désert,
 Gent qui jamais le Seigneur Dieu ne fert ;
 De plus félons n'orrez parler jamais.
 Dur est leur cuir, tout ainsi comme fer.
 Pour ce n'ont soïn de heaume ni haubert ;
 En la bataille font félons & cruels.

CCXXXIV (*o-e*).

L'Émir lui-même ajuste dix colonnes.
 La première est des géants de Malprose,
 L'autre de Huns ; la troisième est de Hongres,
 La quatrième, de Baldise-la-Longue,
 Et la cinquième, de ceux de Val-Penose,
 Et la sixième, de la gent de Marose,
 Et la septième, de Leux & d'Astrimognes.
 Deux autres font d'Arguille & de Clarbonne,
 Et la dixième, des barbus de Val-Fronde.
 Nul ne hait Dieu autant que font ces hommes.
 La geste Franque compte trente colonnes.
 Grande est l'armée où ces trompettes sonnent ;
 Païens chevauchent en guise de preux hommes.

CCXXXV (*on*).

L'Émir lui-même est un puissant baron,
 Par-devant soi fait porter son dragon,
 Sur l'étendard, Tervagan & Mahom,
 Et une image d'Apollon le félon.
 Dix Canélieux chevauchent environ,

- 3270 *Mult haltement escrient un fermun :*
« Ki par noz deus voelt aveir guarisun,
Si's prit e servet par grant affliction. »
Paiën i bassent lur chefs e lur mentuns,
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
- 3275 *Dient Franceis : « Sempres murrez, glutun ;*
De vos seit hoi male confusun!
Li nostre Deu, garantisez Carlun!
Ceste bataille seit jugiée en sun num! »

A O I.

CCXXXVI (ei).

- Li amiralz est mult de grant saveir,*
- 3280 *A sei apelet sun filz e les dous reis :*
« Seignurs barons, devant chevalchereiz,
E mes escheles tutes les guiereiz ;
Mais des meilleurs voeill jo retenir treis :
L'une ert de Turcs e l'autre d'Ormaleis,
- 3285 *E la terce est des Jaianz de Malpreis*
Cil d'Ociant ierent ensembl'ot mei,
Si justerunt à Charle e à Franceis.
Li emperere, s'il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit,
- 3290 *Trestut seit fiz, n'i avrat altre dreit. »*

A O I.

CCXXXVII (è-e).

- Granz sunt les oz e les escheles beles.*
Entr'els nen at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois, asçonse n'i poet estre ;
Ben s'entre-veient en mi la pleine tere.
- 3295 *Dist Baligant : « La meie gent averse,*
Car chevalchez pur la bataille quere ! »
L'enseigne portet Amboires d'Oluferne ;

Très-hautement proclament ce fermon :
 « Qui de nos Dieux veut avoir guérifon
 Les prie & ferve en grande affliction. »
 Les païens baissent leurs chefs & leurs mentons.
 Leurs heaumes clairs se courbent sur leurs fronts.
 Les Français disent : « Bientôt mourrez, gloutons
 Ce jour vous soit noire confusion !
 Que notre Dieu garantisse Charlon !
 Que la bataille soit gagnée en son nom ! »

CCXXXVI (oi).

L'Émir était homme de grand favior,
 Appelle à lui son fils & les deux rois :
 « Seigneurs barons, chevauchez devant moi,
 Et conduisez tous mes corps à la fois.
 Mais des meilleurs je veux retenir trois,
 L'un est de Turcs & l'autre d'Ormalois,
 Et le troisième des géants de Malprois.
 Ceux d'Occiant resteront avec moi,
 Et combattront les Français & leur Roi.
 Pour l'Empereur, s'il combat contre moi,
 Dessus le buste la tête perdre il doit ;
 Qu'il en soit sûr ; il n'a pas d'autre droit. »

CCXXXVII (è-e).

Grands sont les osts ; & les colonnes, belles.
 Entre eux n'y a ni mont, ni val, ni tertre,
 Forêt ni bois ; surprise n'y peut être.
 Bien s'entrevoient des deux bouts de la plaine.
 Baligant dit : « Allons ! ma gent païenne,
 Chevauchez donc, allez chercher la guerre ! »
 Fut porte-enseigne Amboire d'Oluferne ;

- Païen escrient, Preciuse l'apelent.*
Dient Franceis : « De vos seit hoi grant perte ! »
 3300 *Mult haltement Munjoie renuvelent.*
Li emperere i fait funer ses greisles.
E l'olifan, ki trestuz les esclairet.
Dient païen : « La gent Carlun est bele.
Bataille avrum e adurée e pesme. »

AOI.

CCXXXVIII (é-e).

- 3305 *Grant est la plaigne e large la cuntrée,*
Luisent cil elme as perres d'or gemmées
E cez escuz e cez bronies safrées
E cez espiez, cez enseignes fermées.
Sunent cez greisles, les voiz en sunt mult cleres,
 3310 *Del olifan haltes sunt les menées.*
Li amiralz en apelet sun frere,
Ç'est Canabeus li reis de Floredée,
Çil tint la tere entresqu'en Val Sevrée,
Les dis escheles Charlun li ad mustrées :
 3315 *« Veez l'orgoil de France la loée.*
Mult fierement chevalchet l'emperere,
Il est darere od cele gent barbée ;
Desur lur bronies lur barbes unt getées
Altreft blanches cume neif sur gelée.
 3320 *Cil i ferrunt de lances e d'espées :*
Bataille avrum e forte e adurée ;
Unkes nuls hom ne vit tel ajustée. »
Plus qu'on ne lancet une verge pelée
Baligant ad ses cumpaignes passées.
 3325 *Une raisun lur ad dite e mustrée :*
« Venez, païen, kar j'irai en l'estrée. »
De sun espiet la hanste en ad branlée,
Envers Karlun l'amure en ad turnée.

AOI.

Les païens crient, Précieuse ils appellent;
 Les Français disent : « Ce jour foit votre perte ! »
 Très-hautement leur Monjoie ils répètent,
 Et l'Empereur fait sonner ses trompettes;
 Par dessus tout, l'olifant les appelle.
 Les païens disent : « La gent de Charle est belle.
 Bataille aurons, obstinée & cruelle. »

CCXXXVIII (*é-e*)

Grande est la plaine, & large la contrée.
 Les heaumes luisent, aux pierres d'or gemmées,
 Et ces écus, & ces brogues brodées,
 Et ces épieux, ces enseignes fermées.
 Clairs bruyants ont la charge sonnée;
 De l'olifant la voix s'est prolongée.
 L'Émir avait son frère dans l'armée,
 C'est Canabeu, le roi de Floredée,
 Qui tint la terre jusques au Val Sevrée.
 Les dix colonnes des Francs lui a montrées :
 « Voyez l'orgueil de France la louée.
 Trop fièrement il fait sa chevauchée,
 Leur Empereur, & sa suite embarbée.
 Sur leur haubert leurs barbes ont jetées,
 Blanches ainsi que neige sur gelée.
 Ils frapperont de lances & d'épées;
 Bataille aurons, & forte & obstinée;
 Jamais nul homme ne vit telle mêlée. »
 Plus qu'on ne lance une verge pelée
 Baligant a ses troupes dépassées.
 Cette harangue il leur a proclamée :
 « Venez, païens; la route j'ai montrée. »
 De son épieu la lance il a branlée,
 Et contre Charles, la pointe en a tournée.

CCXXXIX (a).

- Carles li magnes, cum il vit l'amirail*
 3330 *E le dragon, l'enseigne e l'estandart,*
De cels d'Arabe si grant force i par ad
De la contrée unt purprises les parz,
Ne mès que tant cum l'emperere en ad,
Li reis de France s'en escriet mult halt :
 3335 « *Barons Franceis, vos estes bons vassals,*
Tantes batailles avez faites en camps,
Veez païens, felun sunt e quart,
Tute lor leis un dener ne lur valt.
S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qui calt ?
 3340 *Ki errer voelt, à mei venir s'en alt. »*
Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .iiii. salz.
Dient Franceis : « Içist reis est vassals.
Chevalchez, bers, nul de nus ne vus falt. »

CCXL (an).

- 3345 *Clers fut li jurz e li soleilz luisanz,*
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justées sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Lascient les refnes à lor cevals curanz,
 3350 *Brochent à eit ; dunc laissent curre Francs,*
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz.

AOI.

CCXLI (i).

Li quens Rabels est chevaler hardiz,
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait ferir Torleu le rei perfis ;

CCXXXIX (a).

Charles le Grand vers l'Émir regarda,
Vit le dragon, l'enfeigne & l'étendard.
De ces Arabes si grande foule y a,
Le pays est couvert de toutes parts,
Hormis la place que l'Empereur en a.
Le Roi de France hautement s'écria :
« Barons, chacun de vous est bon vassal.
Tant de batailles avez faites en champ !
Voyez païens ! sont félons & couards ;
Toute leur loi un denier ne vaut pas.
S'ils sont nombreux, que nous chaut-il de ça ?
Qui veut marcher derrière moi viendra ! »
Des éperons pique alors son cheval,
Et Tencendur par quatre fois fauta.
Les Français disent : « Un brave, ce Roi-là !
Chevauchez, Sire ! Nul de nous ne faudra ! »

CCXL (an).

Clair fut le jour, & le soleil luisant.
Les osts sont beaux, les bataillons sont grands,
Et les colonnes sont aux prises devant.
Comte Rabel & comte Guinemant
Lâchent les rênes à leurs chevaux courants,
Piquent des deux ; ainsi sont tous les Français,
Et vont frapper de leurs épieux tranchants.

CCXLI (i).

Comte Rabel est chevalier hardi ;
Son cheval pique des éperons d'or fin,
Le roi Perfan Torleu il va férir,

- 3355 *N'escut ne bronie ne pout sun colp tenir,
L'espiet à or li ad enz el cors mis,
Que mort l'abat sur un boissun petit.
Dient Franceis : « Damnes Deus nos aüt!
Carles ad dreit, ne li devum faillir. »*

AOI.

CCXLII (i-e).

- 3360 *E Guineman justet al rei de Leutice,
Tute li freint la targe k'est flurie,
Après li ad la bronie descunfite,
Tute l'enseigne li ad enz el cors mise,
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u ki 'n riet.*
- 3365 *A icest colp cil de France s'escrient :
« Ferez, baron, si ne vos targez mie!
Carles ad dreit vers la gent paienie,
Deus nus ad mis al plus vrai juise. »*

AOI.

CCXLIII (an).

- 3370 *Malprimes fiet sur un cheval tut blanc,
Cunduit sun cors en la presse des Francs,
D'ures en altres granz colps i vait ferant,
L'un mort sur l'autre suvent vait tresturnant.
Tut premereins s'escriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung tens.*
- 3375 *Veez mun filz, ki Carlun vait querant,
E à ses armes tanz barons calunjant ;
Meillor vassal de lui ja ne demant.
Succurez le à vos espiez trenchanz ! »
A icest mot paien venent avant,*
- 3380 *Durs colps i fierent, mult est li caples granz.
La bataille est merveilluse e pesant,
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens.*

AOI.

Tant que n'y peut brogne ou écu tenir,
 Et l'épieu d'or dans le corps lui a mis;
 Sur un petit buisson, mort l'abattit.
 « Dieu, disent Frâncs, nous veuille garantir!
 Charles a droit; n'allons point lui faillir! »

CCXLII (*i-e*).

Guinemant fond sur le roi de Leutice,
 L'écu à fleurs tout entier il lui brise,
 Après, lui a fa brogne déconfite,
 Toute l'enfeigne dans le corps lui a mise,
 Et mort l'abat, qu'on en pleure ou en rie.
 A un tel coup, ceux de France s'écrient:
 « Frappez, barons: que nul ne ralentisse!
 Charles a droit contre le paganisme!
 Ici de Dieu commence la justice! »

CCXLIII (*an*).

Malprime, assis sur un cheval tout blanc,
 Conduit son corps en la presse des Frâncs.
 D'une heure à l'autre, il va grands coups frappant;
 Un mort sur l'autre sans cesse amoncelant.
 Premier de tous s'écria Baligant:
 « O mes barons que j'ai nourris longtemps,
 Voyez mon fils qui Charles va cherchant,
 Et de ses armes tels barons provoquant.
 Point ne demande qu'aucun soit plus vaillant.
 Secourez-le de vos épieux tranchants. »
 Et à ces mots païens vont en avant;
 Durs coups ils frappent; le carnage est très-grand.
 Le combat est merveilleux & pesant.
 Tel n'y en eut ni depuis, ni avant.

CCXLIV (ié-e).

- Granz sunt les oz e les cumpaignes fieres,
 Justées sunt trestutes les eschieles,
 3385 E li païen merveillusement fierent.
 Deus ! tantes hanstes i ad par mi brisiées,
 Escuz fruisez e bronies desmailliées !
 Là véisez la tere si junchiée,
 L'erbe del camp, ki ert verte e delgiée,
 3390 Del sanc des cors est tute envermeilliée.
 Li amiralz reclimet sa maisniée :
 « Ferez, baron, sur la gent chrestiene ! »
 La bataille est mult dure e afichiée ;
 Unc einz ne puis ne fut si fort justifiée,
 3395 Josqu'à la mort n'en ert fins otriée.*

A O I.

CCXLV (è-e).

- Li amiralz la sue gent apelet :
 « Ferez, païen, por el venud n'i estes !
 Jo vos durrai müllers gentes e beles,
 Si vos durrai feus e honors e terres. »
 3400 Païen respudent : « Nus le devuns ben fere. »
 A colps pleners de lor espiez i perdent,
 Plus de cent milie espées i unt traites.
 Ais vos le caple e dulurus e pefmes.
 Bataille veit cil ki entr'els volt estre.*

A O I.

CCXLVI (ei).

- 3405 Li emperere reclimet ses Franceis :
 « Seignors barons, jo vos aim, si vos crei ;
 Tantes batailles avez faites pur mei,
 Regnes cunquis e desordenet reis !*

CCXLIV (*é-e*).

Fiers font les corps, grandes font les armées,
 Et les colonnes font toutes engagées.
 Les païens font merveille en la mêlée.
 Dieu ! que de lances par moitié font brifées !
 D'écus, froissés ; de brogues, démaillées !
 Là vous verriez la terre si jonchée,
 Que l'herbe, aux champs, & verte & déliée,
 Du sang des corps est toute envermeillée.
 Et l'Émir a sa maison appelée :
 « Frappez, barons, sur la gent baptifée. »
 La bataille est très-dure & acharnée ;
 Avant, depuis, n'y eut telle mêlée.
 Par la mort seule peut être terminée.

CCXLV (*è-e*).

Alors l'Émir toute sa gent appelle :
 « C'est pour frapper, païens, qu'ici vous êtes !
 Je vous promets femmes nobles & belles !
 Je vous promets fiefs & honneurs & terres ! »
 Païens répondent : « Nous le devons bien faire ! »
 Lors à pleins coups tous leurs épieux ils perdent,
 Et les épées par cent mille se dressent.
 Voilà le choc douloureux & suprême !
 Bataille ont vue ceux qui là se trouvèrent !

CCXLVI (*oi*).

A ses Français ainsi parla le Roi :
 « Seigneurs barons, que j'aime, en qui je crois,
 Tant de batailles avez faites pour moi,
 Conquis de terres, & détrôné de rois,

- Ben le conuis que gueredun vos dei*
 3410 *E de mun cors, de teres e d'aveir.*
Vengez voz filz, voz freres e voz heirs
Qu'en Rencesvals furent morz l'altre seir!
Ja savez vos cuntre paiens ai dreit. »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir. »
 3415 *Itels .xx. milie en ad Carles od sei,*
Cumunement l'en prametent lor feiz,
Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.
N'en i ad cel ki sa lance i empleit,
De lur espées i fierent demaneis.
 3420 *La bataille est de merveillus destreit.*

A OI.

CCXLVII (a-e).

- Li ber Malprimes par mi le camp chevalchet,*
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fierement le regardet,
Vait le ferir cum uns hum vertudable,
 3425 *De sun escut li freint la pene halte,*
De sun osberc les dous pans li desaffret,
El cors li met tute l'enseigne jalne,
Que mort l'abat entre .vii.c. des altres.

CCXLVIII (a).

- Reis Canabeus, le frere al amiraill,*
 3430 *Des esporuns ben brochet sun cheval,*
Trait ad l'espée, le punt est de cristal,
Si fiert Naimun en l'elme principal,
L'une meitiet l'en fruiffed d'une part,
Al brant d'acer l'en trenchet .v. des laz,
 3435 *Li capelers un dener ne li valt;*
Trenchet la coife entresques à la char.
Jus à la tere une piece en abat

Je reconnais qu'un loyer vous en dois.
 Prenez mon corps, mes terres, mon avoir.
 Vengez vos fils, vos frères & vos hoirs,
 Qu'à Roncévaux l'on fit morts l'autre foir.
 Vous le savez, contre païens j'ai droit ! »
 Les Francs répondent: « Vous dites vrai, ô Roi ! »
 Et tels vingt mille a Charles près de foi,
 Qui d'une voix lui promettent leur foi.
 Ne lui faudront pour mort ni par effroi.
 Pas un n'a plus de sa lance l'emploi,
 De leurs épées tous frappent à la fois ;
 La bataille est d'un merveilleux effroi.

CCXLVII (a-e).

A travers champ va Malprime le brave,
 De ceux de France il fait très-grand dommage
 Naines le duc fièrement le regarde,
 Va le férir en homme redoutable,
 De son écu tout le sommet lui casse,
 De son haubert deux pans brodés fracasse.
 Sa jaune enseigne au corps toute lui passe,
 Et mort l'abat entre sept cents cadavres.

CCXLVIII (a).

Canabeu, frère à l'Émir, s'élança,
 Des éperons piquant bien son cheval,
 Tira l'épée à garde de cristal,
 Et frappa Naines en son heaume ducal,
 Une moitié lui brifa d'une part,
 De son épée lui trancha cinq des lacs,
 (Le capuchon un denier ne vaut pas)
 Trancha la coiffe, jusqu'à la chair entra ;
 Et sur la terre un lambeau en tomba.

- Granz fut li colps, li dux en estonat,*
Sempres caïst, se Deus ne li aidast;
 3440 *De sun destrer le col en enbraçat.*
Se li paiens une feiz recuvrast,
Sempres fust mort li nobiles vassal.
Carles de France i vint, ki l'succurrat.

A O I.

CCXLIX (a-e).

- Naimes li dux tant par est anguiffables,*
 3445 *E li paiens de ferir mult le hastet.*
Carles li dist : « Culvert, mar le baillastes! »
Vait le ferir par sun grant vasselage,
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li defrumpt la ventaille,
 3450 *Que mort l'abat; la sele en remeint guaste.*

CCL (ei).

- Mult ad grant doel Carlemagnes li reis,*
Quant duc Naimun veit nafret devant sei,
Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.
Li empereres li ad dit à cunseill :
 3455 *« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei!*
Morz est li gluiz ki'n destreit vus teneit,
El cors li mis mun espiet une feiz. »
Respunt li dux : « Sire, jo vos en crei.
Se jo vif alques, mult grant prod i avreiz. »
 3460 *Puis sunt justez par amur e par feid,*
Ensembl'od els tels .xx. milie Franceis.
N'i ad celoi que n'i sierge o capleit.

A O I.

CCLI (az).

Li amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guineman,

Grand fut le coup, & Naime il étonna.
 Il allait choir, lorsque Dieu lui aida ;
 De son cheval le col il embrassa.
 Que le païen un second coup frappât,
 Soudain fût mort le très-noble vassal.
 Charles de France vient, qui le secourra.

CCXLIX (*a-e*).

Naimes le duc est en très-grande angoisse,
 Et le païen pour le frapper se hâte :
 « Brigand ! il va t'en coûter, » lui dit Charles ;
 Il va, il frappe avec son grand courage,
 L'écu lui brise, contre le cœur lui casse,
 De son haubert il lui rompt la ventaille,
 La selle est vide, l'homme est mort sur la place.

CCL (*oi*).

Il a grand deuil, Charlemagne le Roi,
 Quand voit navré duc Naimes devant foi,
 Sur l'herbe verte le fang tout clair voit choir.
 Mais l'Empereur lui donne bon espoir :
 « Beau sire Naimes, chevauchez avec moi,
 Le drôle est mort, qui vous mit en effroi.
 Au corps lui mis mon épieu, une fois. »
 Le duc répond : « Sire, je vous en crois.
 Et si je vis, tout à vous seul me dois. »
 Puis se font joints par amour & par foi.
 Vingt mille Francs sont aux côtés du Roi,
 Tous frappent, tous massacrent à la fois.

CCLI (*an*).

Ailleurs l'Émir chevauche par le champ,
 Il va frapper le comte Guinemant,

- 3465 *Cuntre le coer li fruiſſet l'escu blanc,*
De ſun oſberc li derumpit les pans,
Les dous coſtez li deſeivret des ſtancs,
Que mort l'abat de ſun cheval curant.
Puis ad ocis Gebuin e Lorain,
- 3470 *Richard le veill, li ſire des Normans.*
Païen eſcrient : « Preciuſe eſt vaillant!
Ferez, baron, nus i avom guarant! »

AOI.

CCLII (a-e).

- Ki puis véiſt les chevalers d'Arabe,*
Cels d'Occiant e d'Argoille e de Baſcle!
- 3475 *De lur eſpiez bien i fierent e caplent;*
E li Franceis n'unt talent que s'en algent;
Aſez i moerent e des uns e des autres.
Entreſqu'al veſpre eſt mult fort la bataille,
Des francs barons i ad mult grant damage,
- 3480 *Doel i avrat enceis qu'ele departet.*

AOI.

CCLIII (i).

- Mult ben i fierent Franceis e Arrabit,*
Fruiffent cez hanſtes e cil eſpiez furbit.
Ki dunc véiſt cez eſcuſ ſi malmis,
Ces blancs oſbercs ki dunc oiſt fremir,
- 3485 *E cez eſcuſ ſur cez helmes cruifir,*
Cez chevalers ki dunc véiſt caïr,
E humes braire, contre tere murir,
De gratn dulor li pouïſt ſuvenir.
Ceſte bataille eſt mult fort à ſuffrir.
- 3490 *Li amiralz reclieinet Apolin*
E Tervagan e Mahum altreſi :
« Mi damne deu, jo vos ai mult ſervit,
Tutes ymagenes os referai d'or fin :

Contre le cœur lui brife l'écu blanc,
 De son haubert met en pièces les pans,
 Et deux des côtes lui fépare des flancs,
 Et l'abat mort de son cheval courant.
 Puis a occis Gébouin & Laurent,
 Richard le vieux, le feigneur des Normands.
 « La brave épée! vont les païens criant.
 Frappez, barons. Nous avons un garant! »

CCLII (*a-e*).

Il fait beau voir les chevaliers arabes,
 Ceux d'Occiant, ceux d'Argoille & de Bâcle.
 De leurs épieux ils frappent, ils accablent,
 Mais n'est danger que les Français s'en aillent;
 Des deux côtés les morts nombreux s'entassent,
 Jusques au soir est rude la bataille;
 Des barons francs s'y fait un grand dommage;
 Quels deuils encore avant qu'ils se féparent!

CCLIII (*i*).

Arabes, Francs, tous sont bons pour férir,
 Brisent les lances & les épieux fourbis.
 Qui donc eût vu ces écus si démis,
 Qui eût ouï ces blancs hauberts frémir,
 Et ces écus sur ces heaumes gémir,
 Qui aurait vu ces guerriers défaillir,
 Les hommes braire, contre terre mourir,
 De grand'douleur pourrait se souvenir!
 Cette bataille est bien rude à souffrir.
 C'est Apollon que réclame l'Émir,
 Et Tervagan, & Mahomet aussi:
 « Mes feigneurs dieux, je vous ai bien fervis!
 Je referai vos images d'or fin,

- Cuntre Carlun deigneç me guarantir! »*
 3495 *As li devant un soen drut, Gemalfin,*
Males nuveles li aportet e dit :
« Baliganç, sire, mal estes oi baillit,
Perdut aveç Malprimes vostre filç,
E Canabeus vostre frere est ocis.
- 3500 *A dous Franceis belement en avint ;*
Li empereres en est l'uns, ço m'est vis,
Grant ad le cors, ben reseñblet marchis,
Blanche ad la barbe cume flur en avrill. »
Li amiralç en ad le helme enclin,
- 3505 *E enaprès si'n enbrunet sun vis,*
Si grant doel ad sempres quiad murir ;
Si'n apelat Jangleu l'ultre-marin.

AOI.

CCLIV (an).

- Dist l'amiraill : « Jangleu, venez avant !*
Vos estes proç, vostre saveir est grant,
 3510 *Vostre conseil ai otriet tuç tens.*
Que vos en semblet d'Arrabiç e de Francs,
Se nos avrum la victorie del champ? »
E cil respunt : « Morç estes, Baligant!
Ja vostre deu ne vos erent guarant.
- 3515 *Carles est fiers, e si hūme vaillant,*
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant.
Mais reclameç les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiç e Jaianç.
Ço qu'estre en deit ne l'alez demurant. »

CCLV (i-e).

- 3520 *Li amiraill ad sa barbe fors mise*
Altresi blanche cume flur en espine ;
Cument qu'il seit, ne s'i voelt celer mie,

Mais contre Charles daignez me garantir. »
 Voici venir son ami, Gémalfin.
 Tristes nouvelles il apporte, & lui dit :
 « Baligant, Sire, funeste jour vous luit,
 Avez perdu Malprime votre fils,
 Et Canabeu, votre frère, est occis.
 A deux Français la victoire en revint.
 L'Empereur est l'un des deux, m'est avis ;
 Grand a le corps, & semble un vrai marquis.
 Blanche est sa barbe, comme fleur en avril. »
 L'Émir alors son heaume incliné tint,
 Sur la poitrine il a le front fléchi.
 Si grand deuil a, pensa soudain mourir.
 Mande Jangleu, qui outre-mer naquit.

CCLIV (*an*).

L'Émir a dit : « Jangleu, venez avant !
 Vous êtes preux, votre savoir est grand,
 A vos conseils j'ai cédé de tout temps.
 Que pensez-vous des Arabes, des Francs ?
 Obtiendrons-nous la victoire & le champ ?
 — Vous êtes mort, dit l'autre, Baligant,
 Jamais vos dieux ne vous feront garants.
 Charles est fier, ses hommes sont vaillants.
 Jamais n'ai vu gens si bien combattants !
 Mais appelez les barons d'Occiant,
 Turcs & Enfrons, Arabes & Géants,
 Ce qu'il faut faire faites-le sur-le-champ. »

CCLV (*i-e*).

Alors l'Émir dehors sa barbe a mise,
 Qui blanche fut comme fleur d'aubépine ;
 Point ne se veut cacher, quoi qu'il arrive ;

- Met à sa buche une clere buifine,
 Sunet la cler, que si païen l'oïrent.*
 3525 *Par tut le camp ses cumpaignes ralient.
 Cil d'Ociant i braient e heniffent,
 E cil d'Arguille si cum chen i glatiffent.
 Requerent Francs par si grant estultie,
 El plus espès si's rumpent e partiffent,*
 3530 *A icest colp en jetent morz .vii. milie.*

CCLVI (*u-e = ou-e*).

- Li quens Oger cuardise n'out unkes,
 Meillor vassal de lui ne vestit brunie.
 Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
 Si apelat Tierri le duc d'Argune,*
 3535 *Gesfrei d'Anjou e Jozeran le cunte,
 Mult fierement Carlun en araisunet :*
*« Veez païens, cum ocient voz humes!
 Ja Deu ne placet qu'el chef portez corune,
 S'or n'i ferez pur venger vostre hunte! »*
 3540 *N'i ad icel ki un sul mot respundet ;
 Brochent ad eit, lor cevals laissent curre,
 Vunt les ferir là ò il les encuntrent.*

AOI.

CCLVII (*e i*).

- Mult ben i fiert Carlemagnes li reis,
 Naines li dux e Oger li Daneis,*
 3545 *Geisfreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit.
 Mult par est proz danz Ogors li Daneis ;
 Puint le ceval, laisset curre ad espleit,
 Si fiert celui ki le dragun teneit,
 Qu'ambure el pret cravente devant sei*
 3550 *E le dragun e l'enseigne le rei.
 Baligant veit sun gunfanun cadeir*

Claire trompette à sa bouche il a mise,
Et clair la sonne. Tous les païens l'ouïrent.
Par tout le champ les bataillons rallient.
Ceux d'Occiant qui braillent & hennissent,
Et ceux d'Argoilles qui comme chiens glapissent,
Cherchent les Francs, par si grande furie,
Qu'au plus épais ils les rompent, les brisent,
Et à ce coup en jettent morts sept mille.

CCLVI (*on-e*).

Jamais ne fut couard Ogier le comte,
Meilleur vassal jamais ne vêtit brogne.
Quand des Français les colonnes vit rompre,
Il appela Thierrî, le duc d'Argonne,
Geoffroi d'Anjou, & Jozeran le comte ;
Très-fièrement il va le Roi semondre :
« Voyez païens, qui massacent vos hommes,
A Dieu ne plaise qu'au chef portiez couronne,
Si ne frappez pour venger votre honte. »
Pas un n'y a qui un seul mot réponde.
Lâchant les rênes, en hâte ils éperonnent,
Et vont frappant sur tous ceux qu'ils rencontrent.

CCLVII (*oi*).

Ils frappent bien, Charlemagne le Roi,
Naines le duc, & Ogier le Danois,
Le porte-enfeigne (c'est l'Angevin Geoffroi).
Très-preux surtout dom Ogier le Danois,
Lâche les rênes, éperonne à la fois,
Sur le porteur du dragon pousse droit,
Tous deux écrase, dans le pré, devant foi,
Et le dragon & l'enfeigne du Roi.
Et Baligant voit son gonfanon choir,

- E l'estandart Mahumet remaneir ;
 Li amiralz alques s'en aperceit
 Que il ad tort e Carlemagnes dreit.*
 3555 *Païen d'Arabe s'en cuntienent plus queiç,
 Li emperere reclieimet ses Franceis :
 « Dites, baron, por Deu, si m'aidereiç ! »
 Respudent Francs : « Mar le demandereiç ;
 Trestit seit fel ki n'i fierget à espleit ! »*

AOI.

CCLVIII (é-e).

- 3560 *Passet li jurç, si turnet à la vesprée.
 Franc e païen i fierent des espées.
 Cil sunt vassal ki les oç ajusterent,
 Mais lor enseignes n'i unt mie ubliées,
 Li amiralz Preciuse ad criée,*
 3565 *Carles Munjoie l'enseigne renumée.
 L'un conuist l'autre as haltes voiz e cleres ;
 En mi le camp amdui s'entr'encuntrentent,
 Si s'vunt ferir, granç colps s'entre-dunerent
 De lor espiez en lor targes roées,*
 3570 *Fraites les unt desuç ceç bucles léés,
 De lor osbercs les pans en desevrerent,
 Dedenç ceç cors mie ne s'adeserent ;
 Rumpent ceç cengles, e ceç seles verferent,
 Cheent li rei, à tere se truverent,*
 3575 *Isnelement sur lor pieç releverent,
 Mult vassalment unt traites les espées.
 Ceste bataille nen ert mais destornée,
 Seinç hume mort ne poet estre achevée.*

AOI.

CCLIX (u-e = ou-e).

- Mult est vassal Carles de France dulce,
 3580 Li amiralz il ne l'crent ne dutet.*

Et l'étendard à l'abandon il voit.
 L'Émir commence à s'en apercevoir :
 C'est qu'il a tort, & Charlemagne a droit.
 Païens Arabes se maintiennent plus cois,
 Et Charle appelle ses Francs autour de soi :
 « Dites, pour Dieu, mes barons, aidez-moi. »
 Les Francs répondent : « Pourquoi le dire, ô Roi ?
 Félon celui qui ne fait beaux exploits ! »

CCLVIII (*è-e*).

Le jour se passe, la vèprée est prochaine ;
 De leurs épées Francs & païens frappèrent.
 Ceux-là sont braves qui ces osts rassemblèrent.
 Mais leurs devises, ils ne les oublièrent.
 C'est Précieuse, que Baligant appelle ;
 Charles, Monjoie, la glorieuse enseigne.
 L'un connut l'autre à sa voix haute & claire.
 Parmi le champ tous deux se rencontrèrent,
 Se vont frapper, grands coups s'entre-donnèrent,
 De leurs épieux sur l'écu à rondelles,
 Et au dessous des boucles le brisèrent.
 De leurs hauberts les pans se déchirèrent,
 Mais jusqu'au corps point ils ne pénétrèrent ;
 Les fangles cassent, & les felles versèrent.
 Les deux Rois tombent, à terre ils se trouvèrent,
 Rapidement sur leurs pieds se dressèrent.
 Très-bravement tous les deux dégainèrent.
 Cette bataille est un combat suprême !
 Sans homme mort, ne faut qu'elle s'achève.

CCLIX (*ou-e*).

Il est vaillant, Charles de France douce,
 Mais Baligant ne le craint ni redoute.

*Cez lor espées tutes nues i mustrent,
 Sur cez escuz mult granz colps s'entre-dunent,
 Trenchent les quirs e cez fuz ki sunt doubles,
 Cheent li clou, se peceient les bucles ;
 3585 Puis fierent il nud à nud sur lur brunies,
 Des helmes clers li fous en escarbunet.
 Ceste bataille ne poet remaneir unkes,
 Josque li uns sun tort i reconuiffet.*

AOI.

CCLX (en-e).

*Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpense,
 3590 Si pren cunseill que vers mei te repentés!
 Mort as mun filz par le men escientre,
 A mult grant tort mun païs me calenges ;
 Deven mes hom, en fied le te voeill rendre,
 Ven mei servir d'ici qu'en Oriente ! »
 3595 Carles respunt : « Mult grant viltet me semblet ;
 Pais ne amor ne dei à paien rendre.
 Receif la lei que Deus nos apresetet,
 Chrestientet, e puis t'amerai sempres ;
 Puis serf e crei le rei omnipotente ! »
 3600 Dist Baliganz : « Malvais sermun cumences. »
 Puis vunt ferir des espées qu'unt ceintes.*

AOI.

CCLXI (u).

*Li amiralz est mult de grant vertut,
 Fiert Carlemagne sur l'elme d'acer brun,
 Desur la teste li ad frait e fendut,
 3605 Met li l'espée sur les chevels menuz,
 Prent de la carn grant pleine palme e plus,
 Illoc endreit remeint li os tut nut.
 Carles canceler, por poi qu'il n'est caüt,
 Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut ;*

L'épée est nue ; & l'autre épée y touche,
 Sur leurs écus les coups aux coups s'ajoutent,
 Tranchant les cuirs, & le bois qui fut double.
 Les clous en tombent ; en pièces sont les boucles,
 Contre les brogues, nu à nu, ils redoublent,
 Les heaumes clairs luifent comme escarboucles ;
 Cette bataille ne peut rester en doute.
 L'un d'eux a tort. Il faut bien qu'il l'avoue.

CCLX (*an-e*).

L'Émir a dit : « Charle, en toi-même rentre.
 Je te conseille qu'envers moi te repentes.
 De mon fils mort je fais que tu te vantes ;
 En ravageant ma terre tu m'offenses ;
 Deviens mon homme, en fief te la veux rendre.
 Viens me servir d'Orient en Espagne ! »
 Charles répond : « Trop infâme il me semble.
 Paix ni amour à païen ne dois rendre.
 Reçois la loi que mon Dieu nous présente,
 Fais-toi chrétien, & je t'aime en échange,
 Mais fers & crois le Roi de grand'puissance. »
 Baligant dit : « Mauvais sermon commences ! »
 Puis vont frapper de leurs lames tranchantes.

CCLXI (*u*).

L'Émir était de très-grande vertu ;
 Frappa le Roi, le heaume d'acier brun
 Dessus la tête fut brisé & fendu.
 Le fer trancha tous les cheveux touffus,
 Prit de la chair, large une paume & plus ;
 En cet endroit l'os demeura tout nu.
 Charles chancelle ; peu s'en faut s'il ne chut,
 Mais Dieu ne veut qu'il foit mort ou vaincu.

- 3610 *Seint Gabriel est repairet à lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais tu? »*

CCLXII (an-e).

- Quant Carle oït la sainte voiꝛ del angle,
Nen ad poür ne de murir dutance,
Repairet loi vigur e remembrance.*
- 3615 *Fiert l'amiraill de l'espée de France,
L'elme li freint, ò les gemmes restambent,
Trenchet la teste pur la cervele esprendre,
E tut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuvrance ;*
- 3620 *Munjoie escriet pur la reconuifance.
A icest mot venuz i est dux Naimes,
Prent Tencendur, muntet i li reis magnes.
Païen s'en turnent, ne volt Deus qu'il remainent.
Or unt Franceis iço que il demandent.*

CCLXIII (oe).

- 3625 *Païen s'en fuient, cum damnes Deus le voelt,
Encalcent Franc e l'emperere avoec.
Ço dist li reis : « Seignurs, vengez vos doels,
Si esclargiez voz talenz e voz coers!
Kar hoi matin vos vi plurer des oelz. »*
- 3630 *Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet. »
Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet,
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec.*

CCLXIV (u-e = ou-e).

*Granz est li calz, si se levet la puldre,
Païen s'en fuient, e Franceis les anguiffent ;*

Saint Gabriel est vers lui revenu,
Et lui demande : « O grand Roi, que fais-tu ? »

CCLXII (*an-e*).

Charles ouït la fainte voix de l'Ange,
Et de la mort plus ne craignit les tranfes.
Il a repris vigueur & assurance,
Frappe l'Émir avec l'arme de France,
Brife le heaume aux pierres flamboyantes,
Tranche la tête, pour la cervelle épandre,
Fend le vifage jufqu'à la barbe blanche,
Et mort l'abat fans nulle recouvrance.
Criant Monjoie, fes barons il réclame.
Lors à ce cri le duc Naimés s'avance,
Prend Tencendur, fait monter Charlemagne.
Les païens fuient ; Dieu veut qu'ils fe débandent.
Et les Français ont tout ce qu'ils demandent.

CCLXIII (*eu*).

Païens s'enfuient. Le Seigneur Dieu le veut.
Francs les pourchaffent, l'Empereur avec eux,
Et le Roi dit : « Seigneurs, vengez vos deuils !
Affouviffez le défir de vos cœurs,
Car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »
Les Francs répondent : « Ainfi ferons, seigneur. »
Et chacun frappe auffi grands coups qu'il peut,
De ces païens il s'échappe bien peu.

CCLXIV (*o-e*).

Grand est le chaud, & la pouffière monte.
Païens s'enfuient ; Français les éperonnent.

- 3635 *Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguçe.
En sum sa tur muntée est Bramimunde,
Ensembl'od li si clerç & si canunie
De false lei, que Deus n'enamât unkes;
Ordres nen unt ne en lor chefs corunes.*
- 3640 *Quant ele vit Arrabiç si cunfundre,
A voiz s'escrîe : « Aiez nos, Mahume!
E! gentilç reis, ja sunt vencuç noç humes,
Li amiralç ocis à si grant hunte! »
Quant l'ot Marfilie, vers sa pareit se turnet,*
- 3645 *Pluret des oilç, tute sa chere enbrunchet,
Morç est de doel. Si cum pecchet l'encumbret,
L'anme de lui as vifs diables dunet.*

CCLXV (u-e).

- Païen sunt morç, alquant turnet en fuie,
E Carles ad sa bataille vencue.*
- 3650 *De Sarraguçe ad la porte abatue,
Or set il ben que n'est mais defendue;
Prent la citet, sa gent i est venue.
Par pœstet icele noit i jurent.
Fiers est li reis à la barbe canue,*
- 3655 *E Bramimunde les turs li ad rendues;
Les dis sunt grandes, les cinquante menues.
Mult ben espleitet qui damnes Deus aiuet!*

CCLXVI (i-e).

- Passet li jurç, la noit est aserie,
Clere est la lune, les esteiles stambient.*
- 3660 *Li emperere ad Sarraguçe prise.
A mil Franceis fait ben cercer la vile,
Les sinagoges e les mahumeries;*

La chasse dure jusques à Saragoffe.
 Au haut des tours a monté Bramimonde ;
 Chanoines, clerks font là qui l'environnent,
 Ceux que Dieu n'aime ; leur loi n'est que mensonge ;
 Ils n'ont point d'ordre ; leur tête est sans couronne.
 Quand elle vit les païens se confondre,
 A haute voix s'écrie : « A nous, Mahome !
 Hé, gentil Roi, ils font vaincus nos hommes !
 Hélas ! l'Émir est occis à grand'honte ! »
 Marfile entend, se tourne au mur, vers l'ombre,
 Pleure des yeux ; toute sa tête bronche ;
 Meurt de douleur ! Mais le péché l'encombre,
 Aux diables vifs son âme il abandonne.

CCLXV (*u-e*).

Païens font morts, quelques-uns font en fuite,
 Et Charles a sa bataille vaincue,
 De Saragoffe a la porte abattue ;
 Or il fait bien qu'elle n'est défendue ;
 Prend la cité. Son armée est venue ;
 La nuit, par force, pour dormir ils y furent.
 Fier est le Roi à la barbe chenue,
 Et Bramimonde les tours lui a rendues ;
 Dix étaient grandes, cinquante étaient menues.
 Beaux exploits fait celui que Dieu assure.

CCLXVI (*i-e*).

Le jour se passe ; la nuit est affombrie.
 Claire est la lune, & les étoiles luisent.
 Et l'Empereur a Saragoffe prise.
 Mille Français vont fouillant bien la ville,
 Les synagogues & les mahomeries.

- A mailz de fer e cuignéés qu'il tindrent,
 Fruïssent ymagenes e trestutes les ydeles;*
 3665 *N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
 Li reis creit Deu, faire voelt sun servise,
 E si evesque les eves beneïssent,
 Meinent païens entresqu'al baptistirie.
 S'or i ad cel qui Carle cuntrediet,*
 3670 *Il le fait pendre o ardeir ou ocire.
 Baptizet sunt aseç plus de .c. milie
 Veir chrestien, ne mais sul la réine;
 En France dulce iert menée captive :
 Ço voelt li reis par amur cunvertisset.*

CCLXVII (u = ou).

- 3675 *Passet la noit, si apert le cler jur.
 De Sarraguce Carles guarnist les turs,
 Mil chevalers i laissat puignéurs;
 Guardent la vile à oes l'emperéur.
 Muntet li reis e si hume trestuz,*
 3680 *E Bramimunde, qu'il meinet en sa prisun;
 Mais n'ad talent li facet se bien nun.
 Repairez sunt à joie e à baldur,
 Passet Nerbone par force e par vigur,
 Vint à Burdele la citet de valur.*
- 3685 *Desur l'alter feint Sevrin le barun
 Met l'oliphan plein d'or e de manguns;
 Li pelerin le veient ki là vunt.
 Passet Girunde à mult granz nefz qu'i sunt,
 Entresqu'à Blaive ad cunduit sun nevuld*
 3690 *E Oliver sun noble cumpaignun
 E l'arcevesque, ki fut sages e pruz;*

Maillet de fer ou cognée aux mains prirent,
 Et toute image, & toute idole ils brisent.
 N'y doit rester mensonge ni magie.
 Charle en Dieu croit, veut faire son service.
 Puis ses Évêques, les eaux étant bénites,
 Au baptistère les païens conduisirent.
 S'il en est un qui à Charles résiste,
 Il le fait pendre, ou brûler, ou occire.
 Sont baptisés beaucoup plus de cent mille,
 Tous vrais chrétiens. La Reine à part est mise.
 Le Roi en France l'emmènera captive ;
 Veut par amour qu'elle se convertisse.

CCLXVII (*eu*).

La nuit se passe. Le jour vient lumineux.
 Charles garnit les tours de défenseurs.
 Il a laissé mille hommes valeureux
 Garder la ville au nom de l'Empereur.
 Puis le Roi monte ; avec lui, tous ses preux ;
 Et Bramimonde prisonnière, avec eux,
 Mais l'Empereur rien que son bien ne veut.
 Ils s'en reviennent pleins de joie & d'ardeur,
 Passent Narbonne par force & par vigueur,
 A Bordeaux viennent, la cité de valeur.

(*on*).

Là sur l'autel Saint-Sevrin-le-Baron
 Mit l'olifant, plein d'or & de mangons.
 Les pèlerins qui vont là, l'y verront.
 Passant Gironde sur grandes nefes qu'ils ont,
 Jusques à Blaye, portant Roland, s'en vont,
 Et Olivier, son noble compagnon,
 Et l'archevêque qui fut preux, sage & bon.

- En blancs farcouz fait metre les seignurs
A Seint-Romain, là gisent li barun.
Francs les cumandent à Deu e à ses nuns.*
3695. *Carles cevalchet e les vals e les munz,
Entresqu'à Ais ne volt prendre sujurn;
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.
Cume est venud en jun paleis halcur,
Par ses messages mandet ses jugéurs,*
- 3700 *Baivers e Saifnes, Loherencs e Frifuns,
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,
De cels de France les plus saives qui sunt.
Dès or cumencet le plait de Guenelun.*

CCLXVIII (an-e).

- 3705 *Li empereres est repairet d'Espaigne
E vient à Ais al meillor sied de France,
Muntet el palais, est venut en la sale.
As li venue Alde, une bele dame;
Ço dist al rei : « O est Rollanz le catanie,*
- 3710 *Ki me jurat cume sa per à prandre? »
Carles en ad e dulong e pesance,
Pluret des oilz, turet sa barbe blanche :
« Soer, chere amie, d'hume mort me demandes.
Jo t'en durrai mult esforcet eschange,*
- 3715 *C'est Loewis, mielz ne sai jo qu'en parle :
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne placet Deu ne ses seinz ne ses angles
Après Rollant que jo vive remaigne! »*
- 3720 *Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme!
Franceis barons en plurent e la plaignent.*

En blancs cercueils on a mis les barons,
 A Saint-Romain; ils y reposeront.
 Dieu & ses anges sur eux y veilleront.
 Charles chevauche & par vaux & par monts.
 Jusques à Aix nulle halte ils ne font.
 Tant chevaucha qu'il descend au perron.
 Étant entré dans sa haute maison,
 Mande ses juges par convocation,
 Bavarois, Saïfnes, & Lorrains & Frisons,
 Mande Allemands, & mande Bourguignons,
 Et Poitevins, & Normands, & Bretons,
 Ceux des Français qui les plus sages font.
 Alors commence le plaid de Ganelon.

CCLXVIII (*an-e*).

L'Empereur Charle est revenu d'Espagne,
 Et vient à Aix au meilleur lieu de France,
 Monte au palais, & entre dans la salle.
 Vers lui s'en vient Aude, une belle dame,
 Et dit: « Où est Roland, plein de vaillance,
 Qui m'a juré de me prendre pour femme ? »
 Charles en a une douleur pesante,
 Pleure des yeux, tire sa barbe blanche :
 « Sœur, chère amie, d'homme mort me demandes.
 T'en veux donner un meilleur en échange,
 Et c'est Louis. Faut-il que mieux je parle ?
 Il est mon fils, & il tiendra mes marches. »
 Aude répond: « Ce mot m'est bien étrange.
 Ne plaïse à Dieu, à ses saints, à ses anges,
 Après Roland que je reste vivante. »
 Perd la couleur, & tombe aux pieds de Charles,
 Soudain est morte ! Dieu ait pitié de l'âme !
 Pleurant la plaignent tous les barons de France.

CCLXIX (ée).

- Alde la bele est à sa fin alée.*
Quidet li reis qu'ele se seit pasmée,
 3725 *Pitet en ad, si'n pluret l'emperere,*
Prent la as mains, si l'en ad relevée,
Sur les espalles ad la teste clinée.
Quant Carles veit que morte l'ad truvée,
Quatre cunteffes sempres i ad mandées;
 3730 *A un muster de nuneins est portée,*
La noit la guaitent entresqu'à l'ajurnée,
Lunc un alter belement l'enterrerent;
Mult grant honur i ad li reis dunée.

AOI.

CCLXX (è).

- Li emperere est repairet ad Ais.*
 3735 *Guenes li fels en caeines de fer*
En la citet est devant le palais;
A une estache l'unt atachet cil serf,
Les mains li lient à curreies de cerf,
Tres ben le batent à fuꝛ e à jamelꝛ :
 3740 *N'ad deservit que altre ben i ait;*
A grant dulur iloc atent sun plait.

CCLXXI (è-e).

- Il est escrit en l'anciene geste*
Que Carles mandet humes de plusurs teres.
Asemblez sunt ad Ais à la capele.
 3745 *Halꝛ est li jurꝛ, mult par est grand la feste,*
Dient alquanz del baron seint Silvestre.
Dès or cumencet le plait e les noveles

CCLXIX (*ée*).

Aude la belle est à sa fin allée,
 Mais le Roi croit qu'elle n'est que pâmée ;
 Pitié en a ; par lui, elle est pleurée.
 La prend aux mains, ainsi l'a relevée.
 Sur les épaules la tête est inclinée.
 Quand Charles voit que morte il l'a trouvée,
 Quatre comtesses il a soudain mandées ;
 A un moutier de nonnes l'ont portée ;
 La nuit la veillent, jusqu'à la matinée ;
 Devant l'autel très-bien l'ont enterrée.
 D'un grand honneur le Roi l'a honorée.

CCLXX (*è*).

L'empereur Charles est revenu à Aix.
 Le félon Gane, en des chaînes de fer,
 Dans la cité est devant le palais.
 A un poteau l'ont attaché des serfs ;
 Les mains lui lient à nœuds de cuir de cerf.
 Très-bien le battent les bâtons & les fouets.
 N'a mérité qu'autre bien lui fût fait.
 En grand'douleur ainsi attend son plaid.

CCLXXI (*è-e*).

Il est écrit selon l'ancienne geste
 Que Charles mande hommes de plusieurs terres.
 Sont assemblés à Aix en la chapelle ;
 Jour solennel, & de très-grande fête,
 Quelques-uns disent du baron saint Silvestre.
 Alors commencent le plaid, & les nouvelles

*De Guenelun, ki traïsun ad faite.
Li emperere devant sei l'ad fait traire.*

AOI.

CCLXXII (ei).

- 3750 « *Seignors barons, ço dist Carles li reis,
De Guenelun car me jugez le dreit !
Il fut en l'ost tresqu'en Espaigne od mei,
Si me tolit .xx. mil de mes Franceis,
E mun nevoid, que jamais ne verreiz,*
- 3755 *E Oliver, li proz e li curteis ;
Les .xii. pers ad trait por aveir. »
Dist Guenelon : « Fel seie se jo l'ceil !
Il me forfist en or e en aveir,
Pur quei jo quis sa mort e sun destreit ;*
- 3760 *Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respudent Franc : « Ore en tendrum cunseill. »*

CCLXXIII (u = ou).

- Devant le rei là s'estut Guenelun ;
Cors ad gaillard, el vis gente colur ;
S'il fust leials, ben ressemblast barun.*
- 3765 *Veit cels de France e tuz les jugéurs,
De ses parenz .xxx. ki od lui sunt,
Puis s'escriat haltement à grant vuiç :
« Pur amor Deu, car m'entendez, baruns !
Jo fui en l'ost avoec l'emperéur,*
- 3770 *Serveie le par feid e par amour.
Rollanz sis nies me coillit en haür,
Si me jugat à mort e à dular.
Message fui al rei Marsiliun,
Par mun saveir vinc jo à guarifun.*
- 3775 *Jo desfiat Rollant le poignéur*

De Ganelon, qui trahison a faite.
Par-devant lui le Roi dit qu'on l'amène.

CCLXXII (oi).

« Seigneurs barons, a dit Charles le Roi,
Jugez-moi Gane, & felon le bon droit.
Il fut dans l'ost en Espagne avec moi,
Vingt mille Francs il m'a pris, fur ma foi,
Et mon neveu, que plus ne pourrez voir,
Et Olivier, le preux & le courtois,
Les douze pairs qu'il trahit pour avoir.
— Si je le cèle, dit Gane, félon fois !
Roland m'avait fait tort en mon avoir,
J'ai pu fa mort & fa perte vouloir,
Mais point n'avoue que trahison ce soit. »
Les Francs répondent: « En conseil c'est à voir. »

CCLXXIII (o).

Devant le Roi, se tient droit Ganelon,
Le corps gaillard, noble couleur au front.
S'il fût loyal, aurait l'air d'un baron.
Voit ceux de France, & ceux qui jugeront ;
De ses parents trente auprès de lui font.
Lors de sa voix il a hauffé le ton :
« Au nom de Dieu, entendez-moi, barons.
Longtemps je fus avec le Roi dans l'ost,
Tout plein, vers lui, de foi, d'affection.
Roland me prit en telle averfion,
Qu'il me choisit pour une horrible mort.
On m'envoya au roi Marfilion ;
Par mon savoir, j'échappai à mon sort.
Je défiai Roland pour cet affront,

*E Oliver e tuz lur cumpaignuns ;
 Carles l'oid e si noble barun.
 Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
 Respudent Francs : « A conseil en irums. »*

CCLXXIV (en-e).

- 3780 *Quant Guenes veit que ses granz plaiç cumencet,
 De ses parenz ensemble i out trente.
 Un en i ad à qui li altre entendent,
 C'est Pinabel del castel de Sorence,
 Ben set parler e dreite raïsun rendre,*
- 3785 *Vassals est bons por ses armes defendre.
 Ço li dist Guenes : « En vos ai ma fience.
 Getez mei hoi de mort e de calenge. »
 Dist Pinabel : « Vos serez guarit sempres.
 N'i ad Franceis ki vos juget à pendre,*
- 3790 *U l'emperere noz dous cors en asemblet,
 Al brant d'acer que jo ne l'en desmente. »
 Guenes li quens à ses piez se presente.*

CCLXXV (ei).

- Bavier e Saisnes sunt alet à conseil,
 E Peitevin e Norman e Franceis ;*
- 3795 *Asez i ad Alemans e Tiedeis.
 Icels d'Alverne i sunt li plus curteis,
 Pur Pinabel se cuntient plus queiç.
 Dist l'un al altre : « Bien fait à remaneir.
 Laïsum le plait, e si preïum le rei*
- 3800 *Que Guenelun cleimt quite ceste feiç,
 Puis si li servet par amur e par feid.
 Morç est Rollanz, jamais ne l'reverreïç,
 N'ert recuvret por or ne por avoir.
 Mult sereit fols ki là se cumbatreit. »*

Et Olivier, & tous leurs compagnons.
 Charles l'ouït, & ses nobles barons.
 Vengé me fuis, mais n'y a trahison ! »
 Les Francs répondent : « En conseil nous irons ! »

CCLXXIV (*an-e*).

Ganelon voit que son grand plaid commence,
 De ses parents ensemble y en eut trente.
 Il en est un que les autres entendent,
 C'est Pinabel du château de Sorence ;
 Bien fait parler & droites raisons rendre,
 Est bon vassal pour ses armes défendre.
 Gane lui dit : « En vous j'ai confiance,
 Arrachez-moi à la mort infamante. »
 Pinabel dit : « Je vous dis fauf d'avance.
 Si un Français juge qu'on doit vous pendre,
 Que l'Empereur en champ nous mette ensemble,
 L'épée en main, pour que je le démente ! »
 Gane le comte à ses pieds se présente.

CCLXXV (*oi*).

Au conseil vont Saïfnes & Bavarois,
 Français, Normands, Poitevins à la fois ;
 Beaucoup y a d'Allemands, de Thiois.
 Mais ceux d'Auvergne étaient les plus courtois,
 Pour Pinabel se montraient les plus cois.
 L'un dit à l'autre : « Il convient de surseoir.
 Laissons le plaid, & puis prions le Roi
 Que Ganelon soit quitte cette fois,
 Afin qu'il serve par amour & par foi.
 Roland est mort. Qu'on le puisse revoir,
 Ne se peut faire pour or ni pour avoir.
 Quel fou pourrait d'un tel combat vouloir ? »

- 3805 *N'en i ad cel ne l'graant e otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Geifreit.*

A O I.

CCLXXVI (u = ou).

- A Charlemagne repairent si barun,
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,
3810 Puis si vos servet par feid e par amur ;
Le laisez vivre, car mult est gentilz hum.
Morz est Rollanz, jamais ne l'reverrum,
Ne por aveir ja ne l'precuerrum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi felun ! »*

A O I.

CCLXXVII (i).

- 3815 *Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis,
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais li devant uns chevalers, Tierris,
Frere Gefrei à un duc angevin ;
3820 Heingre out le cors e graisle e eschewid,
Neirs les chevels e alques brun le vis,
N'est gueres granz ne trop nen est petiz ;
Curteisement al emperere ad dit :
« Bels sire reis, ne vos dementez si !
3825 Ja savez vos que mult vos ai servit ;
Par anceisurs dei jo tel plait tenir.
Queque Rollanz à Guenelun fors fist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir.
Guenes est fels d'ïço qu'il le traît,
3830 Vers vos s'en est parjurez e malmis :
Pur ço le juz jo à pendre e à murir
E sun cors metre el camp pur les mastins,
Si cume fel ki felonie fist.*

Tous y consentent, tous en ont fait l'oſtroi.
Hormis Thierri, frère de dom Geoffroi.

CCLXXVI (*on*).

Vers Charlemagne retournent ſes barons,
Diſent au Roi : « Sire, nous vous prions
De tenir quitte le comte Ganelon,
Pour qu'il vous ſerve par bonne affection.
Laiſſez-le vivre : un ſi noble baron !
Roland eſt mort ; plus ne le reverrons,
Ni pour argent ne le recouvrerons. »
Le Roi leur dit : « Vous êtes tous félons ! »

CCLXXVII (*i*).

Charles, voyant que tous lui ont failli,
Baiffé la tête & ſon front ſ'aſſombrit ;
Dans ſa douleur il ſ'appelle chétif.
Voici venir un chevalier, Thierri,
Frère à Geoffroi, le duc des Angevins.
Maigre a le corps, & allongé, & fin ;
Noirs, les cheveux ; le viſage, bruni ;
N'eſt pas très-grand, ſans être trop petit.
Courtoiſement à l'Empereur a dit :
« Beau Sire Roi, ne vous troublez ainſi !
Déjà ſavez que vous ai bien ſervi ;
Par mes ancêtres, ce plaid je dois tenir.
Que ſi Roland à Ganelon forſit,
Votre ſervice devait le garantir.
Gane eſt félon, dès lors qu'il l'a trahi.
Se parjurant vers vous, il ſe perdit.
Ainſi je juge : qu'on le pendé à mourir,
Et que ſon corps ſoit jeté aux mâtons !
C'eſt un félon, & félonie il fit.

- S'or ad parent ki m'voeille desmentir,*
 3835 *A ceste espée que jo ai ceinte ici*
Mun jugement voeill sempres guarantir. »
Respudent Franc : « Or avez vos ben dit. »

CCLXXVIII (è).

- Devant lu rei est venuz Pinabel;*
Granç est e forç e vassals e isnel,
 3840 *Qu'il fiert à colp, de sun tens n'i ad mais ;*
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiç ;
Car cumandez que tel noise n'i ait.
Ci vei Tierri ki jugement ad fait ;
Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
 3845 *Met li el poign le destre guant de cerf.*
Dist l'empereres : « Bons pleges en avrai. »
.Xxx. parenç leial plege en sunt fait.
Ço dist li reis : « E jo l'vos recrerrai. »
Fait cels garder, tresque en serat li dreiz.

AOI.

CCLXXIX (a-e).

- 3850 *Quant veit Tierri qu'or en ert la bataille,*
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li emperere li receit par hostage ;
Puis fait porter .iiii. bancs en la place,
Là vunt sedeir cil ki s'deivent cumbatre.
 3855 *Ben sunt malez par jugement des altres ;*
Si l'purparlat Oger de Denemarche,
E puis demandent lur chevaux e lur armes.

AOI.

CCLXXX (ié).

Puis que il sunt à bataille justiez,
Ben sunt cunfès e asols e seigniez,

S'il a parent qui veuille y démentir,
 De cette épée, qu'à mon côté voici,
 Mon jugement fuis prêt à garantir. »
 Les Francs répondent : « Vous avez fort bien dit. »

CCLXXVIII (è).

Devant le Roi est venu Pinabel ;
 Grand, fort, agile & valeureux paraît,
 Et tous les coups qu'il porte sont mortels.
 Il dit au Roi : « Sire, c'est votre plaid ;
 Commandez donc que tel bruit il n'y ait.
 Voici Thierrî qui ce jugement fait.
 Je le lui fausse. Au combat je fuis prêt. »
 Au poing lui mit le gant de peau de cerf.
 « De bons otages, dit le Roi, je voudrais. »
 Trente parents pour caution s'offraient,
 Et le Roi dit : « Autant pour vous je fais. »
 Les fit garder, tant que droit en fût fait.

CCLXXIX (a-e).

Quand Thierrî voit qu'il y aura bataille,
 De sa main droite offre le gant à Charles,
 Et l'Empereur en répond, par otages.
 Puis fait porter quatre bancs en la place,
 Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre ;
 Les autres jugent que l'affaire est légale.
 Ainsi le règle Ogier de Danemarche.
 Puis ils demandent leurs chevaux & leurs armes.

CCLXXX (ié).

Ils sont en face & prêts à batailler,
 Bien confessés, & absous & signés,

- 3860 *Oent lur messes e sunt acuminiez,
Mult granz offrendes metent pur cez mustierz.
Devant Carlun andui sunt repairiez,
Lur esperuns unt en lor piez calciez,
Vestent osbercs blancs e forz e legiers,*
- 3865 *Lur helmes clers unt fermez en lor chiefs,
Ceinent espées enheldées d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quartiers,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez.
Puis sunt muntez en lur curanz destriers.*
- 3870 *Idunc plurerent .c. milie chevaliers,
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set aseç cument la fins en iert.*

CCLXXXI (a-e).

- Dedesuz Ais est la prée mult large.
Des dous baruns justée est la bataille;*
- 3875 *Cil sunt produme e de grant vasselage,
E lur chevals sunt curanz e aates;
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent,
Par grant vertut vait ferir li uns l'altre,
Tuz lur escuz i fruiſſent e esquassent.*
- 3880 *Lur osbercs rumpent e lur cengles departent;
Les seles turnent, e chiedono en la place.
.C. milie d'umes i plurent ki 's esguardent.*

AOI.

CCLXXXII (ié).

- A tere sunt ambdai li chevalier,
Ifnelement se drecent sur lur piez.*
- 3885 *Pinabels est forz, ifnels e legiers.
L'uns requiert l'altre, n'unt mie des destriers,*

Ont ouï messe & ont communié ;
Grandes offrandes mirent pour les moutiers.
Puis devant Charles l'un & l'autre s'en vient,
Leurs éperons ils ont chauffés aux pieds,
Vêtu hauberts, blancs, légers, bien maillés.
Fixés au chef, les heaumes ont brillé.
L'épée est ceinte, au pommeau d'or entier,
De leur cou pendent leurs écus de quartiers.
Dans leur poing droit sont leurs tranchants épieux.
Ils ont monté leurs légers destriers.
Alors pleurèrent cent mille chevaliers,
Qui pour Roland de Thiéri ont pitié.
Dieu fait assez si tout finira bien.

CCLXXXI (*a-e*).

Au deffous d'Aix était un pré fort large,
Les deux barons y engagent bataille ;
Tous deux sont preux & de très-grand courage,
Et leurs chevaux fringants, infatigables ;
Piquant des deux, toutes rênes ils lâchent,
Par grand effort l'un contre l'autre ils frappent,
Tous leurs écus se froissent & fracassent,
Les hauberts rompent, toutes les fangles cassent,
Les felles tournent, & roulent sur la place ;
Et cent mille hommes pleurent, qui les regardent.

CCLXXXII (*ie*).

A terre sont tous les deux chevaliers,
Rapidement se dressent sur leurs pieds.
Prompt, léger, fort, Pinabel se bat bien.
L'un cherche l'autre. Plus n'ont de destrier,

- De cez espées enheldées d'or mier
Fierent e caplent sur cez helmes d'acier,
Graz sunt les colps as helmes detrenchier.*
3890 *Mult se dementent cil franceis chevalier.*
« E Deus ! dist Carles, le dreit en esclargiez ! »

CCLXXXIII (ei).

- Dist Pinabel : « Tierri, car te recreiz :*
Tes hom serai par amur e par feid,
A tun plaisir te durrai mun avoir ;
3895 *Mais Guenelun fai acorder al rei. »*
Respont Tierri : « Ja n'en tendrai conseil.
Tut seie fel, se jo mie l'otrei !
Deus facet hoi entre nus dous le dreit ! »

AOI.

CCLXXXIV (é).

- Ço dist Tierri : « Pinabel, mult ies ber,*
3900 *Graz ies e forz e tis cors ben mollez,*
De vasselage te connoissent ti per :
Ceste bataille car laisse la ester !
A Carlemagne te ferai acorder ;
De Guenelun justise ert faite tel
3905 *Jamais n'ert jur que il n'en seit parlet. »*
Dist Pinabel : « Ne placet damne Deu !
Sustenir voeill trestut mun parentet,
N'en recrerrai pur nul hume mortel,
Mielz voeill murir qu'il me seit reprovét. »
3910 *De lur espées cumencent à capler*
Desur cez helmes ki sunt à or gemez,
Cuntre le ciel en volet li fous clers ;
Il ne poet estre qu'il seient desevrez,
Seinz hume mort ne poet estre afnet. AOI.

Des deux épées aux pommeaux d'or entiers
 Frappent, affomment sur les heaumes d'acier.
 Pour les trancher pleuvent coups furieux.
 Fort se lamentent ces Français chevaliers,
 Et Charles dit : « Faites bon droit, ô Dieu ! »

CCLXXXIII (oi).

Pinabel dit : « Or donc, Thierrî, rends-toi.
 Serai ton homme par amour & par foi,
 A ton plaisir te promets mon avoir.
 Réconcilie Ganelon & le Roi. »
 Thierrî répond : « Un tel conseil, à moi !
 Félon ferais-je, si j'y faisais octroi.
 Dieu aujourd'hui entre nous fasse droit ! »

CCLXXXIV (é).

Ce dit Thierrî : « Tu es, en vérité,
 Très-preux, grand, fort ; ton corps est bien moulé ;
 Ton courage est de tes pairs éprouvé.
 Cette bataille ici doit s'arrêter !
 Avec le Roi je te veux accorder.
 Telle justice de Gane on va tirer
 Que tous les jours il en fera parlé. »
 Pinabel dit : « Dieu veuille m'en garder !
 Je soutiendrai toute ma parenté !
 A nul mortel jamais ne me rendrai ;
 Plutôt mourir que d'en être blâmé. »
 De leurs épées commencent à frapper
 Dessus ces heaumes qui sont tout d'or gemmés,
 Et vers le ciel les feux clairs ont volé.
 Rien ne peut plus dès lors les séparer.
 Sans homme mort on ne peut terminer.

CCLXXXV (en-c).

- 3915 *Mult par est proz Pinabel de Sorence,
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence,
Salt en li fous, que l'erbe en fait esprendre ;
Del brant d'acer l'amure li presentet,
Desur le frunt l'elme li en detrenchet,*
- 3920 *En mi le vis li ad faite descendre,
La destre joë en ad tute sanglente,
L'osberc desclot josque par sum le ventre ;
Deus le guarit que mort ne l'acraventet.*

AOI.

CCLXXXVI (u).

- Ço veit Tierris que el vis est ferut,*
- 3925 *Li sancs tuz clers en chiet el pred herbut,
Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun,
Jusqu'al nasel li ad frait e fendut,
Del chef li ad le cervel expandut,
Brandit sun colp, si l'ad mort abatut.*
- 3930 *A icest colp est li esturs vencut.
Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut.
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent ki plaidet unt pur lui. »*

AOI.

CCLXXXVII (a-e).

- Quant Tierris ad vencue sa bataille,*
- 3935 *Venuz i est li emperere Carles,
Ensembl'od lui de ses baruns quarante,
Naines li dux, Oger de Danemarche,
Geifrei d'Anjou e Willalme de Blaive.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,*

CCLXXXV (*an-e*).

Très-preux était Pinabel de Sorence,
Frappe Thierrî ; le heaume de Provence
Lance un tel feu que l'herbe s'en enflamme ;
De son épée la pointe il lui présente,
Et sur le front, le heaume en deux lui tranche,
Jusqu'au milieu du front la fait descendre ;
La joue à droite en est toute sanglante ;
Et le haubert déchiré jusqu'au ventre.
Dieu écarta la mort déjà présente.

CCLXXXVI (*u*).

Thierrî voyant son visage féru,
Le sang tout clair couvrir le pré herbu,
Frappe, & du coup le heaume d'acier brun
Jusqu'au nasal est brisé & fendu.
Du chef il a le cerveau répandu ;
Le coup brandi, il l'a mort abattu.
A ce coup-là, enfin, il a vaincu.
Les Francs s'écrient : « Dieu montre sa vertu.
Il est bien droit que Gane soit pendu,
Et les parents qui en ont répondu. »

CCLXXXVII (*a-e*).

Lorsque Thierrî eut gagné sa bataille,
Auprès de lui s'en vint l'empereur Charles,
Et avec lui de ses barons quarante,
Naimés le duc, Ogier de Danemarche,
Geoffroi d'Anjou, & Guillaume de Blaye.
Le Roi a pris Thierrî, & fort l'embrasse,

- 3940 *Tert lui le vis od ses granz pels de martre,
Celes met jus, puis li afublent altres;
Mult suavet le chevaler desarment,
Munter l'unt fait en une mule arabe.
Repairet s'en à joie e à barnage.*
- 3945 *Vienent ad Ais, descendent en la place.
Dès or cumencet l'ocifun des altres.*

CCLXXXVIII (u).

- Carles apelet ses cuntes e ses dux :*
« *Que me loez de cels qu'ai retenuz ?
Pur Guenelun erent à plait venuz,
3950 Pur Pinabel en ostage rendu. »*
Respudent Franc : « Ja mar en vivrat uns. »
Li reis cumandet un soen veier Basbrun :
« *Va, si's pent tuz al arbre de mal fust!
Par ceste barbe, dunt li peil sunt canuz,
3955 S'uns en escapet, morz ies e cunfunduz ! »*
Cil li respunt : « Qu'en fereie jo plus ? »
*Od .c. serjanz par force les conduit ;
:Xxx. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki traïst hume, sei ocit e altrui.*

AOI.

CCLXXXIX (an).

- 3960 *Puis sunt turnet Baiver e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuz les altres l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan.
Quatre destrers funt amener avant;*
- 3965 *Puis si li lient e les piez e les mains,
Li cheval sunt orgoillus e curant,
Quatre serjanz les acoeillent devant*

L'effuie avec ses grandes peaux de martre,
 Qu'il pose ensuite ; & d'autres on lui passe.
 Le chevalier doucement ils défarment ;
 L'ont fait monter sur une mule arabe.
 Joyeux retourne avec son baronnage.
 On vient à Aix, on descend sur la place.
 L'heure est venue d'occire les coupables.

CCLXXXVIII (*u*).

Charles appelle ses comtes & ses ducs :
 « Que jugez-vous de ceux qu'ai retenus ?
 Pour Ganelon, ils sont au plaïd venus ;
 Pour Pinabel, en otages rendus. »
 Les Francs répondent : « Qu'il n'en vive pas un ! »
 Le Roi commande un sien viguier, Basbrun :
 « Va, qu'ils soient tous au bois maudit pendus !
 Par cette barbe, dont les poils sont chenus,
 Si un s'échappe, tu es mort & perdu. »
 L'autre répond : « Qu'en ferais-je de plus ? »
 Par force avec cent sergents les conduit ;
 Bientôt après, les trente sont pendus.
 Le traître ainsi se perd & perd autrui.

CCLXXXIX (*an*).

Puis s'en retournent Bavaïois, Allemands
 Et Poitevins, & Bretons & Normands.
 Sur tous les autres ont octroyé les Francs
 Que Gane meure par merveilleux tourment.
 Quatre chevaux sont amenés avant.
 Ses mains, ses pieds on lie étroitement.
 Les chevaux sont orgueilleux & fringants ;
 Quatre sergents les tirent par devant,

- Devers une ewe ki est en mi un camp.*
Turnet est Guenes à perdition grant ;
 3970 *Trestruit si nerf mult li sunt estendant,*
E tuit li membre de sun cors derumpant ;
Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.
Guenes est mort cume fel recreant.
Ki traïst altre, nen est dreiz qu'il s'en vant.

CCXC (an-e).

- 3975 *Quant l'empereres ad faite sa vengeance,*
Si'n apelat les evesques de France,
Cels de Baviere e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun une caitive franche,
Tant at oit e fermuns e effamples,
 3980 *Creire voelt Deu, chrestientet demandet.*
Baptisez la, pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit fait par marraines,
Asez créues e enlinées dames. »
As bainz ad Ais mult sunt granz les cumpaignes ;
 3985 *Là baptizerent la reine d'Espaigne,*
Truvel li unt le num de Juliane.
Chrestiene est par veire conoissance.

CCXCI (i-e).

- Quant l'emperere ad faite sa justise,*
E esclargiée est la sue grant ire,
 3990 *En Bramimunde ad chrestientet mise.*
Passet li jurz, la nuit est aserie,
Li reis se culcet en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, semun les oz de tun empire,
 3995 *Par force iras en la tere de Bire,*

Au champ là-bas où est une jument.
 Gane est fomis à l'horrible tourment,
 Et tous ses nerfs vont ainsi se tendant,
 Et tous ses membres de son corps s'arrachant;
 Sur l'herbe verte le fang clair se répand.
 Ganelon meurt en lâche mécréant.
 Qui traître fut s'en vante peu de temps!

CCXC (*an-e*).

Quand l'Empereur eut ainsi fait vengeance,
 Il appela les évêques de France,
 Ceux de Bavière avec ceux d'Allemagne :
 « En ma maison une captive franche
 A tant ouï de sermons, vu d'exemples,
 Qu'en Dieu veut croire & chrétienté demande.
 Baptisez-la pour que Dieu ait son âme. »
 — « Pour les marraines, disent-ils, il faut prendre
 Les plus illustres, & les plus nobles dames. »
 Aux bains à Aix, la foule est toujours grande.
 Ils baptifèrent cette Reine d'Espagne,
 En lui donnant le nom de Juliane.
 Elle est chrétienne en pleine connaissance.

CCXCI (*i-e*).

Quand l'Empereur eut ainsi fait justice
 Et apaisé sa colère terrible;
 Quand Bramimonde en chrétienté fut mise;
 Le jour se passe, la nuit est assombrie;
 Le Roi se couche sous sa voûte arrondie.
 Saint Gabriel de par Dieu lui vint dire :
 « Charles, rassemble les osts de ton empire,
 Par force va dans la terre de Bire,

*Reis Vivien si succuras en Imphe,
A la citet que païen unt asise.
Li chrestien te reclément e crient. »
Li emperere n'i volsiſt aler mie :*
4000 « *Deus ! dist li reis, si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche turet.*

Ci falt la geste, que Tuoldus declinet.

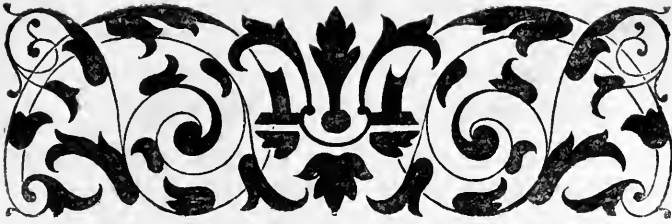


Au roi Vivien porte secours dans Imphe,
Car les païens assiégent cette ville,
Et les chrétiens t'y réclament & crient. »
Mais d'aller là Charles ne se soucie.
« Dieu! dit le Roi, si peineuse est ma vie! »
Pleurant des yeux, sa barbe blanche il tire.

Ici finit la geste de Turol.







NOTES

(Les chiffres renvoient aux vers.)

1. *Carles li reis nostre emperere magne.*

Charlemagne n'a reçu le titre impérial qu'en 800, et il a fait son expédition d'Espagne en 778. Mais dans les chansons de geste il porte indifféremment le nom de roi ou celui d'empereur pendant toute la durée de son règne.

2. *Set anz tuz plains ad ested en Espaigne.*

L'expédition de Charlemagne en Espagne n'a réellement duré que quelques mois. Mais la durée légendaire de sept années lui est attribuée dans toutes les chansons de geste ; elle devint traditionnelle et proverbiale. (V. Littré, au mot Charlemagne.) Une seule chanson de geste (*Gui de Bourgogne*) raconte que Charlemagne a passé *vingt-sept* ans en Espagne, et cette supposition, contraire à la tradition, est le point de départ de tout le poème. Au début de *Gaydon*, il est fait allusion à cette guerre de vingt-sept ans.

4. *N'i ad castel ki devant lui remaigne,
Mur ne citet n'i est remés à fraindre.*

« — Omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in dedicationem susceptis. » (Eginhard, *Vita Caroli*, ix.) Est-ce une rencontre ou une traduction?

6. *Fors Saraguce, k'est en une muntaigne.*

Saragosse est en plaine, mais l'Aragon, comme presque toute l'Espagne, est un pays montagneux.

7. *Li reis Marflie la tient, ki Deu n'enaimet.*

Marsilie (qui, au cas sujet, devrait s'écrire *Marsilies*) ne fait que deux syllabes, suivies d'une syllabe féminine, et se prononce *Marsile* (ou *Marsille*) comme *Basilies* (vers 208) devient *Basile*; *Virgilie* (vers 2616) *Virgile*; *Gilie* (vers 2096) *Gilles*, etc. Dans tous ces mots, l'accent tonique est sur l'avant-dernier *i*.

8. *Mahummet sert e Apollin reclaimet.*

Dans toutes nos chansons de geste les Sarrasins sont considérés comme païens, et leurs trois grandes divinités sont Mahomet, Apollon et Tervagant. M. P. Paris (*Hist. litt.*, xxii, p. 742) croit que ces noms peuvent rappeler les trois religions ennemies du christianisme, le mahométisme, le polythéisme des Grecs et des Romains, et la religion des anciens Gaulois ou Germains. (*Thor*, divinité scandinave, *Ogham*, divinité gauloise, auraient-elles fourni *Tervagant*? Cette filiation est bien douteuse.) Tervagant est encore nommé par La Fontaine, qui l'appelle Tarvagant: « Et reniant Mahom, Jupin et Tarvagant, Avec maint autre Dieu non moins extravagant. » (*Fiancée du Roi de Garbe*.)

9. *Ne s' poet garder que mals ne li ataignet.*

Le début de ce poème, œuvre d'une littérature spontanée, qui ignore les règles et se développe, en dehors de toute tradition classique, selon sa libre inspiration, est cependant conforme au premier précepte que trace à l'épopée le plus classique des maîtres. Horace veut que le poète *toujours se hâte vers l'événement, et entraîne l'auditeur au milieu des faits comme s'ils étaient déjà connus*. L'auteur anonyme de la *Chanson de Roland* n'avait certes pas lu Horace; mais il n'en possède pas moins l'art difficile d'exposer en quelques vers les faits antérieurs à l'action et nécessaires à l'intelligence du poème. Au dixième vers, il nous introduit en plein

cœur du sujet. Cette merveilleuse brièveté n'est pas l'ordinaire qualité de nos chansons de geste; la plupart du temps, les trouvères, surtout ceux d'une époque un peu postérieure, exposent leur sujet avec longueur et embarras.

14. *Il en apelet e ses dux & ses cuntés.*

Dans toutes les chansons de geste l'organisation politique et sociale des Sarrasins est calquée sur celle des Français, c'est-à-dire purement féodale. Les poètes primitifs sont incapables de peindre ou même de concevoir une société différente de celle dans laquelle ils vivent. Dans Homère, les Troyens ne diffèrent pas beaucoup des Grecs.

16. *Li empereres Carles de France dulce.*

France douce, épithète inséparable à la manière homérique. Le poète la place dans la bouche même des ennemis de la France. *Dulce* et *cunte* assonnaient, se prononçant *doulce* et *counte*. Aujourd'hui *douce* et *comte* ne peuvent assonner, pas plus que *couche* et *hommes*; c'est ce qui a rendu très-difficile la traduction des complets en $u = ou$ et $u-e = ou-e$.

23. *Fors Blancandrin de castel de Val-Fonde.*

Val-Fonde, pays inconnu; probablement le même que *Val-Fronde* (vers 3260).

25. *De vasselage fut asez chevalier.*

Vassal, dans les chansons de geste, a deux acceptions; celle qu'il a conservée, et le sens de *brave*. *Vasselage* signifie *courage* dans ce passage de notre chanson et dans plusieurs autres (Cf. v. 744, 1094, 1639). La transition d'un sens à l'autre est facile à comprendre, le courage étant la première vertu d'un bon vassal.

31. *Set cenç camelz e mil hosturs muiers.*

Un faucon était d'autant plus précieux qu'il avait mué plus souvent (Cf. *Gaufrey*, 5050): « Si li avoit tendu son faucon montenier. — Qui fu de IIII mues, merveilles estoit chier. »

(Édit. Guessard et Chabaille). — V. Du Cange, *Glossaire français, muier*. — V. note du vers 129.

36. *En France, ad Ais, s'en deit ben repairier.*

Les chansons de geste donnent à Charlemagne trois résidences différentes : Aix-la-Chapelle, Laon (ou Mont-Loon), et Paris ; selon l'époque où elles ont été composées primitivement. Aix est la capitale historique de Charlemagne, Laon celle des derniers Carlovingiens, et Paris celle des Capétiens. La *Chanson de Roland* ne connaît qu'Aix ; c'est une preuve de son antiquité. La strophe 208 où Laon est nommé, est sans doute une interpolation.

37. *Vos le furez al jur de seint Michiel.*

Le texte de Müller donne : *Vos le siurez à la feste de seint Michel*. Je substitue *al jur de*, pour la mesure. Boehmer retranche *seint*, et dit *la fête Michel*, tout court, comme en 1793.

47. *Dist Blancandrins : Par ceste meie destre.*

J'avertis une fois pour toutes que j'emploie sans scrupule dans ma traduction tous les mots encore en usage au xvii^e siècle. « Il tira du manteau sa dextre vengeresse. » (Boileau, *Lutrin*, v.)

48. *Et par la barbe ki al piç me ventelet.*

Ventelet, c'est-à-dire flotte agitée par le vent. La barbe joue un rôle important dans notre poème. On la porte entière et longue. Charlemagne comme Blancandrin jure par sa barbe. La barbe étalée sur la cuirasse est un signe de défi usité quand on marche en guerre. (V. note du vers 249, et les vers 1843, 3122, et 3520.)

49. *L'ost des Franceis verrez sempres desfere.*

Ost, armée. (V. Littré.) « On vit presque détruit L'ost des Grecs. » (La Fontaine, *Le Fermier, le Chien et le Renard*.) Le mot est devenu masculin.

52. *Carles ferat ad Ais à sa capele.*

Sur la fameuse *chapelle* ou cathédrale construite à Aix par Charlemagne v. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 370 : « Le moine de Saint-Gall raconte déjà des anecdotes évidemment légendaires, sur ce grand ouvrage qui excita à un si haut degré l'admiration des contemporains ; Philippe Mousket rapporte que les fameuses colonnes antiques que Charles fit venir de Ravenne furent transportées à Aix avec l'aide des démons. D'après des textes français perdus, mais dont la *Karlamagnus-Saga* nous offre la traduction, cette cathédrale fut l'objet d'un miracle fort extraordinaire. Quand elle fut bâtie en marbre, couverte d'argent et de plomb et même d'or en plusieurs endroits, Charles la trouva un peu petite et supplia Dieu de l'agrandir, pour que tout le monde pût y tenir à l'aise : Dieu exauça ses prières, et tout d'un coup l'église se trouva beaucoup plus vaste. »

63. *Si'n apelat Clarun de Balaguet.*

Balaguer, place forte sur la Sègre, en Catalogne, au N.-O. de Lérida. (V. v. 200.)

65. *E Priamun, e Guarlan le barbet.*

Embarbé, garni d'une barbe touffue. « Si copieusement embarbé que sa barbe était assez ample pour faire un bouchon de taverne. » Le Roux, *Dictionnaire comique*. (V. Littré.)

71. *Il est al siege à Cordres la citet.*

Cordres, ville inconnue ; à moins qu'il ne s'agisse de Cordoue, laquelle est, il est vrai, à cent cinquante lieues de Saragosse. Or dans *Roland* le trajet de Cordres à Saragosse se fait plusieurs fois en quelques heures. Mais l'auteur de *Roland* pouvait bien ignorer la géographie, et sans doute employait un peu au hasard des noms de villes dont il savait seulement qu'elles étaient situées quelque part en Espagne.

72. *Branches d'olives en voz mains porterez.*

Branches d'olive, comme *branches d'olivier*. Nous disons aujourd'hui encore *eau de fleurs d'orange*. On dit aussi le

M. Boehmer refait tous les vers dans le premier cas.
M. Hoffmann les refait tous dans le second.

152. *A la grant feste seint Michel del peril.*

C'est sous ce vocable qu'était dédiée l'église du Mont-Saint-Michel, bâtie pour la première fois au VIII^e siècle. Saint Michel est nommé cinq fois dans la première moitié de *Roland* (v. 37, 53, 152, 1428, 2394). Frappé de cette circonstance, M. L. Gautier pense que le poète devait être d'un pays où la dévotion à saint Michel fut très-accréditée, par exemple, d'Avranches.

154. *Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist.*

Les bains d'Aix-la-Chapelle étaient déjà célèbres. « Les sources d'eau chaude et salutaire qui y existaient depuis les Romains furent censées avoir été découvertes par Charles ou même créées pour lui. » (V. G. Paris, *Hist. poét. de Ch.*, p. 368.) Dans le faux diplôme de Charlemagne que les chanoines d'Aix présentèrent à Frédéric I^{er}, le roi parle ainsi : « Près du lieu qui, à cause de ses eaux chaudes, porte le nom d'Aix, je vins un jour chasser, selon ma coutume ; mais au milieu des forêts touffues ayant perdu mon chemin et séparé de mes compagnons, je trouvai des bains de fontaines chaudes, et un palais que jadis Granus, un des princes romains, frère de Néron et d'Agrippa, avait construit à cet endroit. Grâce à mon cheval dont le pied rencontra les eaux chaudes, je retrouvai ces fontaines et je fis reconstruire le palais désert depuis longtemps et ruiné par l'âge et envahi par les ronces et les épines. » (*Bolland. Jan. I*, 889. G. Paris, *Charlemagne*, p. 369).

171. *Richard li velz e sun nevuld Henri.*

C'est peut-être une allusion à Richard I^{er}, duc de Normandie, dit *le Vieux*, ou *sans peur*, mort en 996.

178. *Guenes i vint, ki la traïsun fist.*

Guenes ou *Guenelon*. La première forme sert toujours au cas sujet ; la seconde sert indifféremment au cas sujet et au cas régime, quoiqu'on la rencontre plus souvent au cas régime. J'ai cru devoir conserver dans ma traduction les deux

formes du nom. L'étymologie en est incertaine. Celles qu'on a proposées sont peu plausibles. Génin croit que Ganelon n'est autre que *Wenilo*, archevêque de Sens, qui trahit Charles le Chauve (Introd. XXV). M. Hugo Meyer (V. *Revue critique*, 12 février 1872) pense que Ganelon vient du francique *gamalo*, qui vient du norois *gamal*, qui veut dire *vieux*, qui est le surnom du *loup* dans les traditions eddiques. Or c'est le duc de Gascogne, *Lupus*, qui a trahi Charlemagne à Roncevaux. — M. Gautier (glossaire, *Guenes*) rattache ce nom propre au verbe *gannare*, *ingannare*. Bref, on ne sait pas l'étymologie de ce nom qui a été si célèbre au moyen-âge, et plus tard ne fut pas tout à fait oublié. Dans une farce du xv^e siècle (*Le Pont aux ânes*), je lis : « Au meurdre sur ce traistre Ganes. » Dans M^{me} de Sévigné (lettre du 6 avril 1672), *ganelonnerie* est employé au sens de perfidie. Le copiste ne comprenant plus ce mot, avait écrit *galonetterie*. (Édit. *Monmerqué*, coll. Hachette, III, 12.)

190. *Chreftiens ert, de mei tendrat fès marches.*

Le sens propre de *marche* est frontière du royaume. D'où *marquis*, c'est-à-dire *chargé de la frontière*. Par extension, *marche* a signifié le royaume tout entier. Charles, en parlant de son héritier, dit (v. 3716) : *Il tiendra mes marches* (Cf. v. 275).

191. *Mais jo ne sai quels en est fis curages.*

Courage s'emploie encore au xvii^e siècle dans le sens de volonté :

Que les travaux,
Les soucis, les soins du voyage
Changent un peu votre courage.

(La Fontaine, *Les Deux Pigeons*.)

Détrompez son erreur, fléchissez son courage.

(Racine, *Phèdre*, I, 5.)

198. *Jo vos cunquis e Noples e Commibles.*

Noples. La prise de cette ville par Roland est racontée dans l'*Entrée en Espagne* et dans la *Karlamagnus-Saga*. V. G. Paris, *Revue critique*, 1869, n^o 37, p. 174 : « Noples

(on a imprimé Naples par inadvertance) n'est ni Constantinople, comme traduit Génin, ni Grenoble, comme l'a compris l'un des continuateurs du faux Turpin (V. *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 287). Cette ville, qui joue un rôle si considérable dans la tradition, est encore à identifier. » — *Comimbles*, ville inconnue.

199. *Pris ai Valterne e la terre de Pine.*

Valterne, Valtierra, sur l'Èbre. — *La terre de Pine*, inconnue. Toutes les villes qu'on peut sûrement identifier sont situées dans la région entre l'Èbre et les Pyrénées. Le premier couplet dit que Charles conquiert toute l'Espagne; mais en réalité, il s'arrêta à l'Èbre.

200. *E Balaguet, e Tuele, e Sezilie.*

Balaguer (V. vers 63) « paraît être le point le plus lointain qu'aient atteint les armes de Roland. » (*Revue critique*, 1869, p. 173). — *Tuele* est Tudèle, sur l'Èbre, au-dessus de Saragosse. — *Sézile* est inconnue, à moins qu'il ne s'agisse de Séville qui est à cent cinquante lieues de la région où Charlemagne a guerroyé. Mais il n'est pas sûr que l'auteur de *Roland* sût la géographie; il est probable (nous l'avons déjà remarqué) qu'il employait un peu au hasard les noms des villes qu'il savait seulement situées en Espagne.

208. *L'un fut Basan e li altres Basilies.*

L'assassinat des ambassadeurs français Basan et Basile est raconté dans la *Karlamagnus-Saga* et dans la *Prise de Pampelune*, chanson de geste (v. 2642 et suivants). Dans ce poème, ils sont pendus et non décapités. La *Prise de Pampelune* a été éditée avec *Macaire* par M. Ad. Mussafia, in-8°, Wien, 1864, sous ce titre: *Alt französische gedichte aus venezianischen handschriften herausgegeben.*

211. *En Sarraguce menez vostre ost banie.*

Ost banie, c'est-à-dire armée convoquée par ban.

218. *En piez se drecet, fi vint devant Carlun.*

Je conserve toutes ces diverses formes des noms propres : Charles et Charlon, Marsile et Marsilion, Gane et Ganelon, etc.

En principe, la première forme sert au cas sujet, la seconde au cas régime. Mais dans le *Roland* même cette règle est parfois violée. Plus tard elle le fut sans cesse.

227. *Ne li chalt, fire, de quel mort nus muriuns.*

Chaut, du verbe *chaloir* (latin *calet*). « Que nous en chaut-il pourvu que nous prenions la ville de gloire? » (Pascal, *Prov.*, IX.)

231. *Meillor vassal n'aveit en la curt nul.*

Le prologue d'*Aspremont* confirme l'éloge rendu ici à Naimés de Bavière, et toutes les chansons de geste le présentent comme le plus fidèle et le plus sage des conseillers de Charlemagne.

244. *Seignurs baruns, qui i enveieruns?*

Cette scène, où plusieurs messagers s'offrent pour faire une ambassade et sont refusés par Charlemagne, a été imitée d'assez près dans la chanson de geste d'*Aspremont*.

247. *Livrez m'en ore le guant e le bastun.*

Le gant et le bâton étaient les symboles de l'investiture, qu'il s'agit d'un fief, d'un office, ou comme ici d'une mission. Mais il existait beaucoup d'autres symboles pouvant servir au même usage. Du Cange en cite cent vingt différents. V. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 144 : « Le gant a surtout été employé comme symbole. On s'assignait en justice, on s'appelait sur le terrain par le jet d'un gant. Jeter son gant, c'était provocation. Le présenter, c'était soumission. » (V. v. 2373 et 2389 où Roland, près de mourir, tend à Dieu son gant.)

249. *Par ceste barbe e par cest men gernun.*

(V. aussi v. 261). Les remaniements de *Roland* débutent ainsi: *Carles li rois à la barbe grifaigne* (hérissée). Cette barbe royale est célèbre dans toutes les chansons. Elle est sacrée. La tirer est un crime d'État (V. *Gaydon*, v. 10252). C'est par sa barbe que Charles jure (*Roland*, v. 249, 261). Ailleurs, *par ma barbe, dist Karles, c'au menton me balie* (Gui de Bourgogne, v. 132).

251. *Alez fedeir quant nuls ne vos sumunt.*

Quand nul ne vous invite à vous offrir. « Quand les rois semonnaient leurs vassaux directs... » (Chateaubriand) V. Littré.

262. *Li douze per mar i serunt jugiez.*

On retrouve les *douze pairs* de Charlemagne dans la plupart de nos chansons de geste ; mais leurs noms varient. En voici la liste dans *Roland* : Anséis, Bérengier, Engelier, Gérier, Gérin, Girard, Olivier, Otton, Roland, Samson, Yvon, Yvoire. L'existence historique des douze pairs de France est postérieure au temps de Charlemagne. Les romans de chevalerie ont également placé douze pairs autour d'Alexandre le Grand et du roi Arthur.

263. *Franceis se taisent, as les vos aquisiez.*

V. dans le faux Turpin le portrait de Charlemagne, ch. xx. Quelques traits semblent empruntés à *Roland* : « Ses yeux de lion étincelaient, comme charbons ; celui qu'il regardait ému de colère, les yeux grands ouverts, était aussitôt épouvanté. »

274. *Francs chevalers, dist l'emperere Carles.*

Je rétablis selon le ms. d'Oxford l'ordre des cinquante vers suivants, inutilement bouleversés dans l'édition de M. Müller.

277. *Ço dist Rollanz : « C'ert Guenes, mis parastre. »*

Parâtre, beau-père, comme *marâtre*, belle-mère. V. Littré, qui regrette ce mot.

282. *E est remés en sun bliant de palie.*

Bliant (V. Du Cange, *Bliandus* et *Bliant*), vêtement par dessus lequel on mettait le manteau de fourrures (V. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 139). Le *bliant* est une sorte de blouse (le mot de blouse en dérive) faite de laine ou de

soie. Un bliaut du XI^e siècle, conservé à Munich, a 1 mètre 8 de hauteur, et devait tomber jusqu'aux genoux.

283. *Vairs ont les oils e mult fier lu visage.*

Les yeux *vairs* sont des yeux de plusieurs nuances (Étym. *varius*).

293. *Ço fet hom ben, n'ai cure de manace.*

« Le meunier n'en a cure » (La Fontaine, *Le meunier, son fils et l'âne*).

296. *Guenes respunt: « Pur mei n'iras tu mie. »*

Cette forme négative n'est pas encore tout à fait tombée en désuétude : « Puissances étrangères, ne les écoutez mie. » (P.-L. Courier.)

315. *A lui lais jo mes honurs e mes fieus.*

Fieus est-il assonancé? La notation *oe* se prononçait *eu*, *peut*, *seur*, *esteut*, *prozdeum*, *eulz*, etc., ce qui me fait penser que *fieus* n'est peut-être pas ici par erreur. M. Gautier le conserve; M. Boehmer y substitue *soel*, mot inconnu.

319. *Ço dist li reis: « Guenes, venez avant. »*

Il semble ici manquer une laisse, où Charles dirait à Ganelon le message que ce dernier répètera plus loin à Marsile. Cette laisse est dans les remaniements.

340. *De sa main destre l'ad afols e feigniet.*

Le caractère sacerdotal de la royauté est très-marqué dans la *Chanson de Roland*, nulle part plus que dans ce vers, — *Signé*, c'est-à-dire marqué du signe de la croix.

362. *E Pinabel mun ami e mun per.*

Pinabel, annoncé ici habilement par le poète, mourra à la fin du poème pour défendre l'honneur de Ganelon.

371. *Ki cunquist Puille e trefute Calabre.*

Cette conquête est racontée dans *Aspremont*.

373. *Ad oes seint Pere en cunquist le chevage.*

La conquête de l'Angleterre par Charlemagne n'est pas plus racontée dans nos chansons de geste que dans l'histoire. Le *chevage*, ou impôt de capitation payé par l'Angleterre à Saint Pierre, remontait aux rois saxons, qui l'avaient établi au VIII^e siècle. Il fut plusieurs fois supprimé et rétabli jusqu'au XI^e siècle. — « Quand Guillaume le Bâtard voulut faire valoir ses prétentions sur la couronne d'Angleterre, il intéressa le Saint-Siège à sa cause, en promettant de rétablir le denier de Saint Pierre dans le royaume qu'il allait conquérir... On parlait donc beaucoup à ce moment de ce chevage de Saint Pierre; le vers cité doit remonter à cette époque; il est même fort probable qu'il fut intercalé par quelque compagnon de Guillaume; n'est-ce pas une raison de plus pour croire que la rédaction où il se trouve est essentiellement la même que celle qui fut chantée à la bataille d'Hastings? » (G. Paris, *Hist. de Charl.*, p. 503).

383. *Er main fedeit l'emperere suz l'umbre.*

Hier désigne une époque passée indéterminée. La prise de Carcassonne, par Charlemagne, était l'objet de curieuses légendes; mais elle n'est racontée dans aucune chanson de geste, qui nous soit parvenue. — *Hier* est aujourd'hui *monosyllabe* ou *dissyllabe* en poésie.

384. *Vint i ses nies, out vestue sa brunie.*

Brunie. (V. note, du v. 683), synonyme de *haubert*, cuirasse et cotte de mailles.

395. *Par quele gent quiet il espleiter tant?*

Quiet il ne fait que deux syllabes; et s'élidant (V. vers 138, note).

408. *Envolupet d'un palie alexandrin.*

Palie Alexandrin. « Drap de soie brochée dont Alexandrie était l'entrepôt. » (Quicherat, *Hist. du costume*, p. 153.)

416. *E dist al rei : « Salz seiez de Mahum. »*

Dans Oxford : *Salvez seiez de Mahum.* Je substitue *salz* pour la mesure. Pour *salz*, V. *Glossaire* de Bartsch dans sa *Chrestomathie de l'ancien français.*

419. *Ambes ses mains en levat cuntremunt.*

Contremont, c'est-à-dire *vers le haut*. Montaigne dit : « les pieds contremont, » c'est-à-dire *les pieds en l'air*.

420. *Loat sun Deu, ne fist altre respuns.*

Répons, qui ne s'emploie plus guère qu'en style liturgique, est le même mot que *réponse*.

424. *Respunt Marfile : « Or diet, nus l'orrum ».*

« Son sang criera vengeance et je ne l'orrai pas » (Corneille, *Cid*, III, 3).

437. *Là murrez vus à hunte e à viltet.*

Vileté est parfaitement français (V. Littré). « Réduits à l'extrémité de la vileté et de la bassesse. » (Nicole, *Extraits*). « Par quelle vanité voulons-nous que dans la nôtre (langue) tout ce qui est à l'usage du peuple contracte un caractère de bassesse et de vileté? » (Marmontel).

439. *Un algier tint ki d'or fut enpenet.*

Algier, dard. M. L. Gautier rattache ce mot au mot saxon *ategar* (javelot), et en conclut que la *Chanson de Roland* a pu être écrite en Angleterre, puisqu'il s'y trouve un mot qui n'a jamais passé la Manche (V. vers 2075).

448. *Que jo fuls moerge en l'estrange cuntrée.*

Étrange, jusqu'au xvii^e siècle, ne se distingue pas d'*étranger*. « (Ils) se font écouter des nations étrangères » (La Fontaine, *Le Renard anglais*).

462. *Afublez est d'un mantel fabelin.*

Zibelin. Ce mot est substantif féminin le plus souvent : *des zibelines*; mais il est aussi adjectif : *martre zibeline*.

481. *Getet ferez sur un malvais fumier.*

Sommier, bête de somme. C'est le sens premier : « On fit marcher les somniers qui portaient son dîner » (Péligon). V. Littré.

526. *Tanz colps ad pris sur sun escut bucler.*

Écu, bouclier. Il était fait de bois, revêtu de cuir, peint, doré, orné de pierres précieuses. Il était convexe. Au centre, était la *boucle*, bosse de métal qui s'effilait en pointe, d'où *bouclier*, qui, prononcé *boucler*, ne faisait que deux syllabes. En bas-latin, *bucula* répond à *umbo scuti*, proéminence centrale du bouclier. De *bucula* vient *boucle* qui avait au moyen-âge le double sens de *umbo scuti*, et d'*anneau* (encore aujourd'hui ce dernier sens persiste dans une *boucle de cheveux*). Du premier sens dérivait *bouclier*, simple adjectif qu'on joignait à *écu* (*scutum*). Un *écu bouclier* est un *écu bouclé* ou à *boucle*, ou *bombé au centre*. Plus tard l'adjectif élimina le substantif. *Écu* vient du latin *scutum*; *boucle*, du tudesque *buckel*. « C'est dans la deuxième moitié du xi^e siècle que l'écu chevaleresque de rond qu'il était devint oblong, et découpé de manière à couvrir depuis l'épaule jusqu'au pied le cavalier assis en selle. La surface était cambrée. De la boucle posée au milieu partaient des bandes de fer qui rayonnaient vers les bords. Des lions, des aigles, des croix, des fleurons étaient peints sur le fond en couleurs éclatantes. » (Quicherat, *Hist. du cost.*, 133).

536. *Meilz valt murir que guerpîr sun barnet*

Oxford et Müller : *voelt*. Sens difficilement explicable. L. Gautier substitue *voeill*. Je propose *valt*, aussi voisin du

ms. et plus satisfaisant. Ganelon ne peut guère faire une protestation personnelle de loyauté d'une façon si énergique alors que la trahison est déjà entamée.

541. *Tanz colps ad pris de lances e d'espiez.*

Outre l'épée, le chevalier avait, comme arme offensive, la lance. La pointe, faite d'acier, s'appelait *amure*; le manche, fait de frêne, s'appelait *hanste*. L'épieu est un autre nom de la lance; il s'en distingue cependant au vers 3080. V. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 134: « La longue lance ornée d'un gonfanon n'était plus la seule dont les chevaliers fissent usage. Ils combattaient aussi souvent avec une lance plus courte, nommée *espie*, dont le fer était très-aigu. Cette arme s'assénait ainsi que la grande lance ou se lançait comme un javelot. »

562. *Souïrs est Carlles, ne crent hume vivant.*

Ici la répétition en trois laisses de la même pensée me paraît volontaire; ce ne peuvent être là trois morceaux empruntés à trois rédactions différentes. Le poète a voulu mettre aux prises l'adresse de Marsile et celle de Ganelon. Ce dernier a tout intérêt à ne pas laisser croire au Roi sarrasin qu'on peut se passer de sa trahison. Voilà pourquoi il refuse par trois fois d'entrer dans les insinuations de Marsile.

583. *Li reis ferat as meillors porz de Sizer.*

Ports: « Dans le centre des Pyrénées, passage entre deux montagnes, ainsi dit parce que c'est par là que se portent les marchandises » (Littré). Les *ports* (défilés) de *Sizer* (prononcez *Sizre*) doivent être identifiés avec le *pays de Cize* dans la Navarre française, lequel portait ce nom déjà au ix^e siècle (*Revue critique*, 1869, p. 173). *Port* a gardé le sens de défilé dans *Saint-Jean-pied-de-port*.

590. *La gent de France iert blecée e blefmie.*

Blême par la mort. « Qui porte un cœur de sang dessous un front blême » (Regnier, *Satires*, VII).

448. *Que jo fuls moerge en l'estrange cuntrée.*

Étrange, jusqu'au xvii^e siècle, ne se distingue pas d'*étranger*. « (Ils) se font écouter des nations étrangères » (La Fontaine, *Le Renard anglais*).

462. *Afublez est d'un mantel fabelin.*

Zibelin. Ce mot est substantif féminin le plus souvent : *des zibelines*; mais il est aussi adjectif : *martre zibeline*.

481. *Getet ferez sur un malvais sumier.*

Sommier, bête de somme. C'est le sens premier : « On fit marcher les sommiers qui portaient son dîner » (Péligon). V. Littré.

526. *Tanz colps ad pris sur sun escut bucler.*

Écu, bouclier. Il était fait de bois, revêtu de cuir, peint, doré, orné de pierres précieuses. Il était convexe. Au centre, était la *boucle*, bosse de métal qui s'effilait en pointe, d'où *bouclier*, qui, prononcé *boucler*, ne faisait que deux syllabes. En bas-latin, *bucula* répond à *umbo scuti*, proéminence centrale du bouclier. De *bucula* vient *boucle* qui avait au moyen-âge le double sens de *umbo scuti*, et d'*anneau* (encore aujourd'hui ce dernier sens persiste dans une *boucle de cheveux*). Du premier sens dérivait *bouclier*, simple adjectif qu'on joignait à *écu* (*scutum*). Un *écu bouclier* est un *écu bouclé* ou à *boucle*, ou *bombé au centre*. Plus tard l'adjectif élimina le substantif. *Écu* vient du latin *scutum*; *boucle*, du tudesque *buckel*. « C'est dans la deuxième moitié du xi^e siècle que l'écu chevaleresque de rond qu'il était devint oblong, et découpé de manière à couvrir depuis l'épaule jusqu'au pied le cavalier assis en selle. La surface était cambrée. De la boucle posée au milieu partaient des bandes de fer qui rayonnaient vers les bords. Des lions, des aigles, des croix, des fleurons étaient peints sur le fond en couleurs éclatantes. » (Quicherat, *Hist. du cost.*, 133).

536. *Meilz valt murir que guerpîr sun barnet*

Oxford et Müller : *voelt*. Sens difficilement explicable. L. Gautier substitue *voeill*. Je propose *valt*, aussi voisin du

ms. et plus satisfaisant. Ganelon ne peut guère faire une protestation personnelle de loyauté d'une façon si énergique alors que la trahison est déjà entamée.

541. *Tanz colps ad pris de lances e d'espiez.*

Outre l'épée, le chevalier avait, comme arme offensive, la lance. La pointe, faite d'acier, s'appelait *amure*; le manche, fait de frêne, s'appelait *hanste*. L'épieu est un autre nom de la lance; il s'en distingue cependant au vers 3080. V. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 134: « La longue lance ornée d'un gonfanon n'était plus la seule dont les chevaliers fissent usage. Ils combattaient aussi souvent avec une lance plus courte, nommée *espie*, dont le fer était très-aigu. Cette arme s'assénait ainsi que la grande lance ou se lançait comme un javelot. »

562. *Souers est Carlles, ne crent hume vivant.*

Ici la répétition en trois laisses de la même pensée me paraît volontaire; ce ne peuvent être là trois morceaux empruntés à trois rédactions différentes. Le poète a voulu mettre aux prises l'adresse de Marsile et celle de Ganelon. Ce dernier a tout intérêt à ne pas laisser croire au Roi sarrasin qu'on peut se passer de sa trahison. Voilà pourquoi il refuse par trois fois d'entrer dans les insinuations de Marsile.

583. *Li reis ferat as meillors porz de Sizzer.*

Ports: « Dans le centre des Pyrénées, passage entre deux montagnes, ainsi dit parce que c'est par là que se portent les marchandises » (Littré). Les *ports* (défilés) de *Sizzer* (prononcez *Sizre*) doivent être identifiés avec le *pays de Cize* dans la Navarre française, lequel portait ce nom déjà au ix^e siècle (*Revue critique*, 1869, p. 173). *Port* a gardé le sens de défilé dans *Saint-Jean-pied-de-port*.

590. *La gent de France iert blecée e blefmie.*

Blémie par la mort. « Qui porte un cœur de sang dessous un front blémi » (Regnier, *Satires*, VII).

600. *Tere Major remeindreit en repos.*

Tere Major (terre majeure) désigne la France tout entière, l'empire de Charlemagne dans son ensemble. C'est elle que les Français saluent avec amour et tendresse (v. 818) du haut des Pyrénées en franchissant la frontière espagnole. Les Sarrasins même la nomment ainsi.

608. *La traïsun jurat, fi s'est forsfait.*

D'après *Aye d'Avignon* Dieu maudit le lieu où la trahison fut perpétrée (édit. Guessard et Meyer, v. 1612 et suivants).

Ça dehors est la place, estoit droit au perron;
 III loriers y a de moult bele façon.
 Illec porparla Ganes la mortel traïson,
 Dont morurent à glaive li XII. compagnon.
 Si grant vertu il fist Damedieus por Karlon,
 Que des lorier qui furent la planté environ,
 Ainc puis n'en porta nul ne foille ne boton,
 Et si sont trestuit vert de terre jusqu'en son.

618. *Icil levat le rei Marfliun.*

Lever, tenir sur les fonts de baptême un enfant, le nommer. D'où, *être son parrain*. Quoique notre poète attribue aux Sarrasins les mœurs des chrétiens, il est difficile de croire qu'il suppose chez eux l'existence d'un baptême. L'expression de *levat* doit s'appliquer au *baptême chevaleresque*; on se présentait à l'*adoubement* avec un parrain, comme l'enfant au baptême.

621. *Entre les helz ad plus de mil manguns.*

L'épée, faite d'acier, s'appelle aussi *brant*. La pointe s'appelle *amure*, la garde, *helz*, le pommeau, *punz*. Comme il semble impossible d'incruster ou d'enfermer mille mangons dans la garde d'une épée, le sens est sans doute que cette garde renferme une pierre ou autre objet précieux valant plus de mille mangons. — *Mangons*, monnaie d'or et d'argent dont la valeur est inconnue. (V. Du Cange, *mancusa*.)

629. *Tenez mun helme, unches meillor ne vi.*

V. Quicherat, *Hist. du costume*, p. 132: « La tête était protégée par un casque ovoïde ou conique, dénué de couvre-nuque, mais muni sur le devant d'une pièce, appelée *nasal*, parce qu'elle couvrait le nez. Le nom de ce casque est germanique; on l'appelait *helme* ou *heaume*. Il avait pour décoration un cercle ciselé ou incrusté de pierreries qui en tournait le bord; quelquefois des bandes longitudinales qui se réunissaient au sommet, et jamais d'autre cimier qu'une boule de métal ou de verre coloré. Pour le combat, le chevalier, relevant sur sa tête la coiffe de son haubert, faisait lacer son heaume par dessus. L'ouverture de la coiffe sur le visage (on disait la *ventaille*) était ménagée de telle sorte que, grâce au nasal, les yeux et la bouche restaient seuls à découvert. »

637. *A vostre femme enveierai dous nusches.*

Nusches (V. Du Cange, *nusca*). Génin cite plusieurs textes qui donnent tous au mot le sens de *broche* ou *agrafe*; quoi-que lui-même traduise par *bracelet*.

638. *Bien i ad or, matices e jacunces.*

Jacunces, peut-être le même que *jacinthe* ou *hyacinthe*, sorte de rubis.

641. *Il les ad prises, en sa hoese les butet.*

On se servait volontiers de sa botte comme de poche. Dans *Aspremont*, Naimés, vainqueur d'un griffon, lui coupe la patte qu'il met dans sa botte :

Met l'en sa heose, mostrera la Karlon,
Qui de noient mescroira la chancon
Vost à Compiègne; là le mist du Naymon.

(Bekker, en tête de *Fierabras*, LVII, v. 449-451.)

643. *L'aveir Carlun est il apareilliez?*

Appareiller est actif aussi bien que neutre : « Qu'il se gardast du poison qu'on luy avoit appareillé » (Amyot, *Vie de Flaminus*, 41).

683. *Halbers vestuz, lui sanz healmes fermez.*

V. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 132 : « Sous les Carolingiens, tous les hommes libres étaient astreints au service (militaire) et devaient s'équiper à leurs frais. Les lois imposaient au propriétaire de douze fermes l'obligation d'avoir à lui une *brogne*. L'objet désigné alors par ce mot qui est d'origine slave était l'équivalent d'une cuirasse, mais d'une cuirasse qui se portait entre les deux tuniques, car elle n'est jamais figurée dans les miniatures qui représentent des soldats. Les Slaves faisaient usage de corselets composés d'écaillles, en corne ou en métal. Une sépulture barbare du Calvados a fourni un reste de gilet en toile, garni de plaquettes de fer. C'est entre ces deux ajustements qu'il faut chercher la façon de la brogne du ix^e siècle. Les propriétaires plus riches portaient, au lieu de brogne, une chemisette de mailles garnie d'épaulettes de fer. A cause que cette armure était très-montante, on l'appelait en langue tudesque *halsperg* ou *halsberg*, qui veut dire : *défense du cou*. » Notre mot *haubert* en est la prononciation adoucie.

Au xi^e siècle, « l'armure du corps était le haubert ou la brogne passés par-dessus les autres vêtements. La brogne était formée de plaquettes carrées, triangulaires, rondes, ou en façon d'écaillles, cousues sur une étoffe; le haubert était tout de métal, fait de mailles à crochets, ou de petits anneaux engagés les uns dans les autres. Haubert ou brogne, la forme était celle d'une cotte courte, à manches courtes aussi, et munie d'une *coiffe* ou capuchon étroit. »

729. *Sun cors demenie mult fierement asalt.*

Demenie, pron. *demeïne* (étym. *dominicus*), le corps dont il est maître, c'est-à-dire son propre corps.

735. *Mais il ne sevent li quels d'els la veintrat.*

L'ours est Ganelon. Le *bras droit* de Charles est Roland (V. le v. 597). Le léopard est Pinabel; le lévrier, Thierry (V. la fin du poëme).

743. *Guenes respunt : Rollanz, cist miens fillastre.*

Fillâtre, beau-fils, formé comme *parâtre*, *marâtre*.

758. *Ne n'i perdrat ne runcin ne fumier.*

Roussin. « Cheval entier, un peu épais et entre deux tailles. » (Littré.) C'est un cheval de charge, comme le sommier.

765. *Gum fist à tei le bastun devant Carle.*

Ces deux laisses 59 et 60 paraissent trop contradictoires pour qu'on puisse douter qu'elles proviennent de deux rédactions différentes.

779. *N'avez baron ki jâmais la remut.*

Sens contesté. Je crois (après M. G. Paris) que ce vers veut dire : *qui jamais veuille la lui retirer* (retirer l'arrière-garde à Roland), *qui jam hanc.unquam (ab illo) removeat.*

795. *E vint i Otes, fi i vint Berengiers.*

On a tort de confondre souvent *Otton*, nom germanique, avec *Othon*, nom gréco-latin. Le successeur de Galba s'appelait *Othon*, et les empereurs germaniques du moyen âge *Otton*.

812. *Reis Almaris del regne de Belferne.*

Belferne, pays inconnu.

814. *Halt sunt li pui, e li val tenebrus.*

Comparer ces vers avec ceux d'A. de Vigny, intitulés *le Cor*. La pièce est datée : *Pau*, 1825, mais comme elle n'a été publiée qu'en 1838, il se peut que le poète ait connu l'édition de M. Michel.

838. *Grant poor ai mes niés Rollant remaigne.*

Ce vers est emprunté au manuscrit de Versailles. Ici Oxford fausse l'assonance et met *nés* pour *nevuld* : *Chi ad juget mis nés a rere garde.*

846. *Or e argent, palies e ciclatuns.*

Ciclaton, étoffe de soie très-renommée au moyen âge. V. Du Cange. Du grec *κυκλάς*, en passant par le latin *cyclas* et l'arabe *siklatoun*.

Autre opinion : V. M. Quicherat, *Hist. du costume*, p. 153 : « *Siglaton*, espèce de brocart fabriqué d'abord dans les Cyclades, et ensuite dans tout l'Orient. »

848. *Marfilies mandet d'Espaigne les baruns.*

Voir la note du vers 14. Ici le poète mêle capricieusement les noms de la hiérarchie féodale avec ceux qu'il connaît des dignités arabes; ces derniers sont plus ou moins écorchés : barons, comtes, vicomtes, ducs, *almaçeurs*, *amiraçles* (*émirs*, on trouve aussi la forme *amiral* qui a pris droit de cité chez nous).

850. *Les amiraçles e les filz as cunturs.*

Les *cunturs comitores* (v. Du Cange) se distinguaient de comtes (*comites*) et venaient après eux dans la hiérarchie féodale. Toutefois, il est douteux ici que les *filz as cunturs* ne soient pas les fils des comtes nommés au vers 846. D'ailleurs *cunturs* paraît signifier quelquefois *comtes*.

En piés se sont levé le duc et li cuntur
Du lignage félon qui vers Dieu n'ont amour.

(*Gui de Nanteuil*, v. 403, dans la *Collection des anciens poètes de la France*.)

856. *Tere Certeine e les vals e les munz.*

On ne peut guère traduire autrement que par *Cerdagne*, et pourtant il est infiniment probable que le désastre eut lieu à l'autre extrémité des Pyrénées où la tradition l'a toujours placé, où subsistent les noms de *défilés de Cize* et de *val Carlos*, depuis huit siècles au moins. Ou la *Cerdagne* s'étendait plus loin qu'au siècle dernier, ou le poète a employé ce nom géographique au hasard, comme il a fait plusieurs autres. (V. note du v. 3683.) Toute la région pyrénéenne occidentale a conservé le souvenir de Roland. La *Pierre de Roland*, la *croix de Roland*, le *pas de Roland*, la *brèche de Roland*, toutes ces désignations locales dispersées de Cauterets à Tarbes, et de Tarbes à Biarritz, sont encore en usage aujourd'hui, et remontent certainement à une haute antiquité; mais dispersées sur un vaste espace, elles ne peuvent fournir aucun renseignement précis.

862. *Dist à sun uncle belement en riant.*

Bellement, doucement. « Oh! morgué, bellement, comme vous êtes rude. » Regnard, *Démocr.*, I, 3.

866. *Dunez m'un feu : c'est le colp de Rollant.*

Roland n'assiste pas à la scène qui suit, et pourtant il la remplit. Tous les principaux chefs sarrasins s'avancent tour à tour, et jurent de tuer Roland. Dans toute l'armée chrétienne ils ne voient que Roland; et cette haine universelle de l'ennemi contre un seul homme rehausse singulièrement le héros. Il y a là un art incontestable et délicat.

869. *De tute Espaigne aquiterai les pans.*

Pan, de *pannus*, morceau d'étoffe, et par extension morceau quelconque. « Les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts. » (Chateaubriand, Prologue d'*Atala*.)

870. *Des les porz d'Aspre entrefsu'à Durestant.*

Durestant, pays inconnu. — *Aspre*. La vallée d'Aspe conduit d'Oleron en Espagne. Le manuscrit d'Oxford donne ici *des porz d'Espaigne*. Les manuscrits de Versailles et Venise donnent *Aspre*.

892. *Jo cundirai mun cors en Rencefvals.*

Roncevaux est situé sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune; il est en Espagne, à dix kilomètres environ de la frontière française. Il s'y trouve encore une abbaye fort ancienne.

909. *Un almacur i ad de Moriane.*

Morianne, pays inconnu, dont le nom reparait au vers 2318. La *Maurienne* est en Savoie. C'est la vallée de l'Arc; mais les Sarrasins ne l'ont jamais occupée. Ici probablement ce nom désigne vaguement la terre des Maures?

916. *D'altre part est Turgis de Turteluse.*

C'est *Tortose*, près des bouches de l'Èbre. Louis, fils de Charlemagne, la prit en 811, dans une nouvelle expédition des Francs en Espagne.

926. *A Durendal jo la metrai encuntre.*

Durendal est l'épée de Roland; essayée sur un perron d'acier devant le palais d'Aix, elle n'avait pas même été ébréchée. Celle d'Ogier s'était brisée au bout; d'où son nom *Courte* ou *Courtain*. *Almace*, épée de Turpin, avait résisté comme *Durendal*. Ces trois épées, selon la *Karlamagnus-Saga*, étaient un don du Juif Malakin à Charlemagne. Dans Girard de Viane, c'est aussi un juif qui fournit à Olivier la fameuse *Hauteclère*, épée de *Closamont*, empereur romain. D'ailleurs l'origine de *Durendal* est racontée de plus de vingt façons différentes. La *Chanson de Roland* (v. 2318) dit qu'un ange ordonna à Charlemagne de la donner à Roland; mais de qui la tenait Charlemagne? Selon les uns, il l'avait conquise, dans sa jeunesse, en Espagne, sur l'émir Braimant; selon les autres, il l'avait reçue du célèbre forgeron Galand, ou Veland, d'Angleterre. (Cf *Veland le Forgeron*, par G.-B. Depping et F. Michel. Paris, 1833, in-8°.) — Au portail de la cathédrale de Vérone, Roland est représenté tenant une épée; sur la lame est gravé ce nom : *Durindarda*.

956. *Cil tient la tere entrefqu'as Caç marine.*

Caç est probablement *Cadix*, autrefois *Gadès*. — *Sibille*, au vers précédent, pays inconnu. Séville?

973. *Gefir porrum el burc de Seint-Denise.*

Ce vers semble présenter Paris comme la capitale de la France; partout ailleurs c'est Aix qui a cet honneur dans notre poème.

975. *D'altre part est Chernubles de Muneigre.*

Muneigre, pays inconnu. *Montem nigrum*?

979. *Icele tere, o vit, Deus l'ad maleite.*

Correction de Müller d'après le *Ruolandesliet*. Oxford porte : *ço dit, dunt il esteit*. L'assonance est fausse.

999. *E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.*

Gonfanen ou enseigne, bannière attachée (ou fermée comme dit le texte au sommet de la lance, un peu au-des-

sous de la pointe. « C'est le signe de reconnaissance du chevalier pour rallier ses hommes autour de lui. » (Quicherat, *Hist. du costume*, p. 132.) Ils ne sont pas tricolores, comme on l'a dit, mais il y en a des bleus (v. 1578), des blancs, des rouges, aussi bien chez les chrétiens (v. 1800) qu'ici, chez les Sarrasins. Il y en a même de jaunes (v. 3427); celui de Roland est tout blanc (v. 1157). Le sens de drapeau tricolore n'est guère admissible. Les deux armées pouvaient-elles avoir deux drapeaux entièrement semblables?

Selon Génin, le vers 1299 : *Que tut le tranche le vermeil et le blanc*, semble indiquer un gonfalon au moins bicolore. Mais ce vers, ainsi que le vers 1557, s'applique à l'écu.

1000. *Laiſſent les mulz e tuz les palefreiç.*

Les *palefrois* sont les chevaux de promenade et de voyage. Le *destrier* (cheval de main, tenu par la *dextre*) est le cheval de guerre. *Palefroï* vient de *paraveredus*. *Veredus* (de *veho*, *rheda*) est le cheval de poste.

1014. *Que malvais chanç de nus chantet ne feit.*

Cette préoccupation des *mauvais chants* tourmente tous nos héros épiques. Voir par exemple : *Aliscans*, v. 437; *Fierabras*, v. 5351; *Gaufrey*, v. 6167 (dans la collection Guessard). Un fait curieux montre assez que les poètes n'étaient pas toujours en effet des panégyristes. « Rollon, à la tête de ses Normands, ravageait la France; il assiégeait Chartres... Arrive le comte Ebles avec ses Poitevins; mais dans la nuit les Normands, cernés, font une sortie, mettent en déroute leurs ennemis et s'échappent. Le comte Ebles, dans la terreur et les ténèbres, alla se cacher chez un foulon. « *Vers en firent, e estraboz, ci out assez de vilains moz.* » (Benôit, *Chron. de Norm.*, II, 5904.) V. Littré, *Hist. de la lang. française*, I, 213.

1017. *Oliver muntet defur un pui halçur.*

Puy, montagne (le Puy-de-Dôme). Lat., *podium*.

1022. *Tanç blancs ofbercs, tanç elmes flambius.*

C'est le haubert d'acier poli et fourbi, quand le brunissage ne lui donnait pas une autre couleur.

1032. *E cil escuz e cil ofbers safrez.*

Safre. Orfroi, broderie d'or ou de soie. Du Cange, *Glossaire*. V. id., *Saffium*. La broderie du haubert ne pouvait être en soie, mais sans doute en fil métallique imitant l'or.

1037. *Cum il einz pout del pui est avalet.*

Avalet, descendu. « On ne montera point au rang, dont je dévale. » (Corneille, *Rodogune*, II, 2.)

1042. *Helmes laciez e blancs ofbercs vestuz.*

Le heaume, ou casque, comme nous avons dit plus haut, s'attachait par des lacs au haubert.

1043. *Dreites cez hanstes, luisent cil espriet brun.*

Hanste désigne le manche; *espriet*, le fer de la lance fait d'acier bruni.

1051. *Cumpaign Rollanz, kar sunez vostre corn.*

Aspremont a imité tout ce passage jusqu'au plagiat. Mais c'est le Sarrasin Eaumont qu'on excite à sonner du cor, et qui s'y refuse. Le discours de Turpin est placé dans la bouche du Pape; mais il est noyé dans de longues digressions empruntées à l'histoire sainte.

Même imitation du cor de Roland dans le *Covenant Vivien*, et dans le *Siège de Narbonne*. On voit le grand succès de cet épisode au moyen âge.

1054. *En dulce France en perdreie mun los.*

Los, louange, gloire; encore usité dans Regnier, La Fontaine, Saint-Simon, J.-B. Rousseau et Victor Hugo.

1059. *Cumpainz Rollanz, l'olifan car sunez!*

Comme le nom l'indique, l'*olifant* est un cor d'ivoire (*elephas*). Il paraît n'y avoir dans l'armée que l'*olifant* de Ro-

land; soixante mille cors (*corns* ou *graisles*) répondent (vers 2111) à l'appel suprême de Roland, mais ils ne sont jamais appelés *olifants*, ni confondus avec l'olifant de Roland, vers 1833, 3119, 3302. La matière en était moins précieuse et le son moins puissant.

1085. *E li lariç e trestutes les plaignes.*

V. Du Cange, *Larritium*, et *Glossaire français, Larris*. Toute terre inculte, lande, côte, dune, éminence rocheuse et stérile, comme aux v. 1125, 1851, s'appelle *lariç*.

1141. *E l'arcevesque de Deu les ad seigniez.*

C'est-à-dire a fait sur eux le signe de la croix. On ne dit plus dans ce sens *signer quelqu'un*; mais on dit encore *se signer*. V. le vers 340.

1153. *Sur Veillantif sun bon cheval curant.*

Veillantif n'est pas le seul destrier nommé dans notre poème. Ganelon monte *Tachebrun* (v. 347), Charlemagne monte *Tencendur* (v. 2993).

Ailleurs: *Marmore* (1572),
Gagnon (1890),
Passecerf (1380),
Barbamouche (1491),
Sautperdu (1554),
Gramimond (1528),
Sorel (1379).

1163. *Et vers Franceis humeles e dulcement.*

Müller: *humele*, qui se prononce *humle*. Dans le manuscrit d'Oxford, *humeles* (de *humilis*), l'accent tonique reste sur *hu*. En retranchant l'*s*, Müller fait le vers faux.

1181. *Ki dunc oïst Munjoie demander.*

Il faut écrire *Monjoie*, en traduisant notre poème, puisque l'étymologie de ce cri d'armes est, selon le poète (v. 253), *meum gaudium*. Mais, en général, on explique *Monjoie* par

Mons Gaudii, et on écrit *Montjoie*; ce lieu serait, selon les uns, près de Rome, selon les autres, près de Saint-Denis. En somme, on n'est encore arrivé à rien de certain sur l'origine et le sens de ce cri, dont la plus ancienne mention paraît être celle qui se trouve dans notre chanson. (V. note du v. 2510.)

1187. *Francs e païens as les vus ajuftez.*

C'est ici surtout que la *Chanson de Roland*, dans cette série de duels successifs, va rappeler très-vivement les procédés de l'*Illiade*. Même manière de combattre ; mêmes défis, mêmes insultes, échangés entre les combattants.

1188. *Li nies Marfilie, il ad num Aelroth.*

Ici commence la bataille. Une découverte récente et curieuse a permis de fixer la date exacte de la bataille de Roncevaux. M. Wœlflin Troll a copié dans un manuscrit latin (n° 4841) de la Bibliothèque nationale une épitaphe, en onze distiques, composée en l'honneur d'un certain Aggiardus. Je crois intéressant de la reproduire ici, avec une traduction¹. On remarquera les nombreuses fautes de quantité.

Pallida sub parvo clauduntur membra sepulchro,
 Ardua sed cœli spiritus astra petit.
 Inclita stirpe satus, Franquorum sanguine cretus,
 Hic fuerat dudum missus in omne decus.
 Roscida porporeas lente lanugo genellas
 Cingebat. Heu me! pulcra juvenus obit.
 Aggiardus patrio nomen de nomine dictus
 Hic erat, et regis summus in aula fuit.
 Hunc rapuit ferro mors insatiabilis umbris,
 Sed lux perpetua vexit ad astra poli.
 Tempore quo Carolus Spanie calcavit arenas
 Mortuus est mundo : vivit ubique Deo.
 Hunc deflet Italus, contrito pectore Francus,

1. V. *Romania*, tome II (1873), page 146, article de M. G. Paris. *Zeitschrift für Deutsches alterthum*, N. F. IV, 2, pp. 279-280. Article de Dümmler. Au v. IV le manuscrit donne *mittis* qui ne se comprend pas ; je propose *missus* (comme *admissus*). Je substitue *regis* à *regi* au vers 8. Le reste est conforme au texte donné par M. G. Paris.

Plorat Equitania, Germanique simul.
 Tu modo cocirca, Vincenti, maxime martyr,
 Hunc propter summum posce, beate, Deum.
 Hoc jacet in tumulo ; tantum sed carne sepultus,
 Carpsit iter rutilum, vivit in aula Dei.
 At vos, Christicole, qui sacri limina templi
 Lustratis, genitum corde rogate patris :
 Tu pietate Deus probrosa, dicite cuncti,
 Aggiardi famuli crimina tolle tui.
 Qui obiit die XVIII Klds septembrias. In pace feliciter.

« Les membres décolorés sont enfermés dans cet humble tombeau, mais l'esprit a gagné les astres sublimes du ciel. Né d'une souche illustre, sorti du sang des Francs, il avait été depuis longtemps admis à tous les honneurs. Une barbe souple et brillante couvrait ses joues empourprées. Malheur à moi ! Cette belle jeunesse, elle n'est plus. Aggiard était son nom, du nom de son père ; il avait le premier rang dans la cour du Roi. La mort insatiable s'est servie du fer pour l'emporter dans ses ombres. Mais la lumière éternelle l'a ravi aux astres du ciel. Au temps où Charles foulait les sables de l'Espagne, il mourut pour le monde ; mais il vit toujours pour Dieu. L'Italien le pleure, et le Franc affligé, l'Aquitain, le Germain aussi. Toi cependant, ô Vincent, très-grand martyr, prie pour lui, bienheureux, prie le souverain Dieu. Il gît en ce tombeau, mais enseveli seulement dans sa chair, il est entré dans la voie lumineuse, il vit dans la cour divine. Mais vous, chrétiens, qui franchissez le seuil sacré du temple, priez du fond du cœur le fils de Dieu le Père. Dites tous : O Dieu, par ta pitié, efface les taches et les fautes de ton serviteur Aggiard. Il mourut le dix-huitième jour avant les calendes de septembre. (Qu'il repose) en paix heureusement¹. »

Qui est cet Aggiard, *summus in aula regis*, tué en Espagne ? Assurément le même que le *maître d'hôtel du Roi* dont Eginhard nous raconte la mort (v. p. 3), et qui s'appelle, selon les manuscrits de la *Vie de Charles*, *Eggihard*, ou *Aggihard*. La bataille de Roncevaux, où périt Aggihard, eut donc lieu le 15 août 778.

1. M. G. Paris remarque l'analogie de ces vers avec ceux que le faux Turpin cite comme une lamentation funèbre sur Roland. Il pense que cette lamentation peut être une épitaphe de Roland, authentique et contemporaine de sa mort.

1215. *Il tint la tere Dathan e Abirun.*

Texte d'Oxford : *Datliun e Balbiun*. Il est à remarquer que le scribe n'a pas reconnu ces noms de l'Ancien Testament. Il est douteux qu'il fût ecclésiastique. Il aurait su que Dathan et Abiron (avec Coré) s'étant révoltés contre Moïse furent engloutis dans la terre.

1216. *Suz cel nen at plus encriesme felun.*

Texte d'Oxford et Müller : *plus encrisme*. Le vrai mot paraît être *encriesme*. V. *Glossaire français*, de Du Cange, qui traduit *endurci dans le crime*.

1221. *E fi escriet l'enseigne païenur.*

L'enseigne est tantôt le gonfanon, et tantôt le cri d'armes, comme ici. Le sens ordinaire est signe de ralliement.

1247. *L'escut li freinst, l'osberc li descumfst.*

Et combien les enfers qu'il avait déconfits
Ont respecté le père à cause de son fils.

(Rotrou, *Hercule mourant*, V, 2.)

1268. *L'anme de lui enportet Sathanas.*

On voit les démons emporter des âmes dans presque toutes les chansons de geste. Citons *Doon de Mayence* (coll. Guessard), v. 5280; *Gaufrey* (coll. Guessard), v. 1862, 3665, et surtout (avec des détails curieux et grotesques) *Gaidon* (coll. Guessard), v. 5282 et suivants, etc., etc.

1281. *E Anféis laifet le cheval curre.*

Cette ancienne forme de *courir* est encore usitée comme terme de chasse.

1284. *De sun ofberc li derumpit les dubles.*

S'agit-il de doubles mailles ? ou d'une double cuirasse (étouffe ou cuir) sous la cotte de mailles ? Les deux sens sont plausibles.

1289. *E Engeliers li Guasfuingz de Burdele.*

Bourdèle est Bordeaux.

1292. *L'escut del col li freint e escantelet.*

Escanteler, c'est abattre les *cantels* qui sont les quartiers de l'écu.

1293. *De sun ofberc li rumpit la ventele.*

La *ventaille* est cette partie de la cotte de mailles qui se relevait pour protéger le menton et la bouche. Deux vers d'*Aliscans* (v. 1662-3, édit. Guessard) en expliquent bien le maniement.

Ot le li quens, lait la ventaille aller,
Puis haut leva le vert elme gemmé.

1294. *Si l'fiert el piç entre les dous furceles.*

Furceles, ce sont les deux clavicules.

1314. *L'escut li freint fuç la bucle d'or mier.*

Je donne à *bouclier* dans la traduction son sens étymologique; c'est la partie centrale et convexe de l'écu.

1319. *Sunet sun greste pur les foens ralièr.*

Les *cors* (latin, *cornua*), les *graisles* (*graciles*?) et les *buisines* (*buccinæ*) sont (avec les tambours) les instruments de musique militaire indiqués dans *Roland*. On ne sait trop quelle différence pouvait exister entre les *cors*, les *graisles* et les *buisines*. La plupart du temps le poète semble employer ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

1320. *La bataille est merveilluse e cumune.*

Margaris ne reparait plus : seul entre les douze pairs païens il échappe à la mort. Chernuble vit encore, mais succombera bientôt. (V. 1334.)

1358. *Pois ad ocis Turgin e Eſturgus.*

Turgis est déjà tué au vers 1287. Peut-être s'agit-il ici d'un autre Sarrasin? Peut-être aussi est-ce une distraction du poète ou même la trace d'une double rédaction du poème?

1363. *U est l'espée ki Hauteclere ad num.*

L'histoire de Hauteclère est dans plusieurs chansons de gestes, surtout dans Girard de Viane. Œuvre de Munificant, elle appartient à l'empereur romain Closamont, qui la perdit. Un faucheur la trouva et la donna au pape; le pape la donna à Pépin. Pépin la donna au duc Beuves qui la vendit à un juif, Joachim. Joachim la donna à Olivier qui s'en servit dans son duel contre Roland devant Vienne.

Le texte dit, dans *Girard* (p. 144, édit. Tarbé) *Closamont fu, c'est-à-dire (l'épée) fut à Closamont*. M. V. Hugo traduit par une confusion singulière :

L'épée est cette illustre et fière Closamont,
Que d'autres quelquefois appellent Hauteclaire.

(*Légende des siècles, Mariage de Roland.*)

1370. *Fiert un païen Justin de Val Ferrée.*

Val Ferrée, pays inconnu.

1378. *De tutes parz est Munjoie escriée.*

Je fais *Monjoie* du féminin, dans la traduction comme dans le texte.

1379. *Li quens Gerins fet el ceval Sorel.*

Müller écrit *sorel*, et regarde le mot comme un adjectif. *Sorel* signifie *saur* et peut n'être en effet qu'un adjectif;

mais je pense, avec M. Léon Gautier, que c'est plutôt le nom du cheval, nom tiré d'ailleurs de sa couleur. Au vers suivant, le poète nomme également le cheval de Gérier.

1392. *Par artimal l'i cundoist Jupiter.*

Deux divinités anciennes sont nommées dans *Roland* : *Apollon* et *Jupiter*; l'un et l'autre sont considérés comme des démons que les Sarrasins adorent.

1400. *Tant gunfanun rumpu e tante enseigne.*

Gunfanon et *enseigne* paraissent ici synonymes; je crois pouvoir supprimer le second terme, qui n'est plus à l'assonance. (V. note du v. 1221.)

1408. *Puis en perdit e sa vie e ses membres.*

Le moyen âge, comme l'antiquité, se soucie fort peu des péripéties imprévues; il les évite plutôt, et aime à annoncer dans le cours de l'œuvre quel en sera le dénouement.

1409. *El plait ad Ais en fut juget à pendre.*

Remarquez que Ganelon fut, d'après le poème lui-même, non pas pendu, mais écartelé. Ce sont ses otages qui furent pendus.

Les *plaid*s sont les assemblées dans lesquelles se jugeaient les procès sous les rois des deux premières races.

1420. *Franceis i perdent lor meillors guarnemenz.*

Guarnemenz signifie en général dans *Roland* : *équipements*. Mais il me paraît difficile de ne pas lui donner ici un autre sens, en l'appliquant aux plus braves défenseurs de l'armée chrétienne. Dans ce sens on dit encore *mauvais garnement*.

1423. *En France en ad mult merveillus turment.*

Génin (*Introduction à Roland*) croit voir dans tout ce passage une imitation du beau morceau de Virgile sur les prodiges qui signalèrent la mort de César (*impiaque æternam*

timuerunt sæcula noctem). Ce qui a inspiré ce passage est bien plutôt le souvenir des terreurs de l'an mil, qui durèrent, comme on sait, bien au delà de cette date. D'ailleurs la première rédaction épique du *Roland* peut avoir été contemporaine de l'an mil ou à peu près.

1428. *De seint Michel del Péril josqu'as Seinç.*

Dans le manuscrit d'Oxford, *Michel de Paris*, qui n'est pas connu. Il faut lire *du Péril*; c'est le Mont-Saint-Michel. (Voir note du v. 152.)

Seinç. Ville inconnue. Peut-être *Sens* dont le nom est pluriel en latin? Plus probablement *les Saints*, localité qu'on ne sait où placer, mais qu'il faut chercher à l'est, par opposition à Saint-Michel-du-Péril. Les manuscrits de Paris et de Lyon donnent *Rains* (Reims).

1429. *De Besençon tresqu'as porç de Guitsand.*

Guitsand, ou *Wissant*, petit port entre Boulogne et Calais, à cinq kilomètres à l'est du cap Gris-Nez.

1433. *Hume ne l'veit ki mult ne s'espaent.*

« Il se repose sur la parole de celui qui a promis à ceux qui le servent d'envoyer son *épouvantement* devant eux. » (Balzac, *le Prince*, 8.) L'Écriture appelle la mort le roi des *épouvantements*. (Chateaubriand, *Génie du christianisme*.) — J'ai cru pouvoir employer ce mot dans la traduction.

1443. *Il est escrit en la geste Francur.*

La Geste Francur (*gesta Francorum*). C'est une habitude chez nos poètes épiques de renvoyer à une chronique historique vaguement indiquée plus ou moins authentique, le plus souvent tout à fait imaginaire, dont ils prétendent tirer le fond de leur poème. Ici les paroles de Turpin n'ont guère un sens plus précis que lorsqu'on dit aujourd'hui : « Il est écrit dans nos annales. » On sait que *geste* a trois significations dans l'épopée du moyen âge : 1, *Exploit*, 2, *Chronique* ou récit des exploits; 3, *Famille héroïque* par qui les exploits s'accomplissent. Le premier sens n'apparaît pas dans notre poème. Le troisième est au vers 788. Partout ailleurs la

geste est la chronique héroïque. (Vers 1685, 2095, 3262, 3742, 4002.)

1448. *Li reis Marfilie od sa grand oft lor furt.*

Jusqu'ici l'avant-garde des douze pairs païens a seule combattu et elle a été défaite. Le gros de l'armée des Sarrasins entre en scène ici. Dans les remaniements, ces mouvements sont mieux expliqués. Il y a ici quelques lacunes dans Oxford.

1456. *Ço dist Roland : « Oliver, compaign, frere. »*

Frère se prononçait *fréere*. Ne pouvant le laisser à l'assonance, j'ajoute deux mots.

1466. *Male chançon n'en deit estre cantee.*

Ici Oxford intercale les laisses 125 et 126 entre 112 et 113 ; plus loin, il met 124 avant 123. L'ordre que je suis, seul satisfaisant pour le sens, a été rétabli par Müller d'après tous les manuscrits, sauf celui d'Oxford.

1488. *Si l'en dunat s'espee e s'escarbuncle.*

C'est son heaume que Climorin donne à Ganelon. (V. 629.)

1510. *L'anme de lui enportent aversiers.*

Aversiers (*adversarii*) les *ennemis*, nom fréquemment donné aux démons. (V. note du v. 1268.)

1520. *Celoi levat le rei Marfliun.*

Voir note du vers 618.

1521. *Sire est par mer de .iiii. c. drodmunz.*

Malgré le double *d*, il paraît difficile de ne pas rattacher ce mot au grec *δρόμων*, latin *dromo*, qui a exactement le même sens, celui de *brigantin*, c'est-à-dire embarcation légère et armée en course. (V. Du Cange, *Dromones*.)

1523. *Jerusalem prist ja par traïsun.*

Texte important, s'il renferme comme tout le fait croire, une allusion indirecte à la prise et au sac de Jérusalem, en 1076, par les Turcs Seldjoukides. Cet événement ne contribua pas peu à provoquer le grand essor des Croisades.

1527. *Il li dunat s'espée e mil manguns.*

Voir note du vers 621.

1559. *El cors li met e le fer e le fuft.*

Le *fût* de la lance est le manche de bois de frêne qui porte le fer. Ce mot se dit encore du bois sur lequel est monté le fer d'un fusil.

1577. *Tute fa bronie aprof li ad desclofe.*

Defelose, c'est-à-dire ouverte.

1581. *E Berenger e Guiun de Santonie.*

Müller porte : *Guiun de Seint Antonie*. Mais il doute lui-même de cette leçon, et elle fausse le vers. Je pense qu'il faut restituer *Guiun de Santonie* (*Santonia*, Saintonge). Le manuscrit de Paris l'appelle *Guion le Gascuing*.

1602. *Tresqu'al nafel tut le helme li fent.*

Le *nafal* était la partie du heaume qui protégeait le nez. (V. note du v. 629.)

1604. *Trestut le cors e l'osberc jazerenc.*

Aujourd'hui, en terme de joaillerie, une chaîne d'or, formée de très-petits anneaux, s'appelle *jaseron*. Le haubert *jaseran*, c'est le haubert à mailles fines. (V. Du Cange, *Jazeran*.)

1605. *De l'orie fele les dous alves d'argent.*

Auves. Ce sont les côtés de la selle; tandis que les arçons sont la partie proéminente de la selle devant et derrière le

cavalier. — Le manuscrit d'Oxford et Müller, au lieu d'*orie*, portent *orée*, trois syllabes. *Orie* n'en fait que deux, l'accent tonique restant sur *o*. On prononçait *oire* en intervertissant l'*r* et l'*i*, ou peut-être *orje* en consonnifiant l'*i*. (Ainsi *historia* fait *histoire*, et *laneus*, *lineus*, devient *lanius*, *linius*, puis *lange*, *linge*.)

1615. *Dient païen* : « Nus ne l'*suffrirum mie*. »

Ce vers nécessaire au sens manque dans le manuscrit d'Oxford. Müller le restitue d'après le manuscrit de Venise.

1624. *L'un gift sur l'allre, e envers e adenç*.

On trouve encore dans Marguerite de Navarre, *Comédie de l'adoration des Trois Roys*, t. II, p. 117 (édit. Franck) :

Fault que m'encline
Me prosternant dessus les dents.

1663. *En Val Métas li dunat uns diables*.

Val-Métas, lieu imaginaire ou inconnu.

1700. *Dift Oliver* : « Jo ne l'*fai cument quere*. »

Querre, comme *querir*. Forme ancienne, qui se trouve encore dans La Fontaine.

1708. *Quant je l'vos dis, n'en féistes nient*.

C'est-à-dire : Vous n'en fites rien.

J'ai maints chapitres vus
Qui pour néant se sont ainsi tenus.

(La Fontaine, *Conseil tenu par les rats*.)

1736. *Einç le vespre ert mult gref la departie*.

Départie, comme départ (peut-être avec une idée plus marquée de séparation). (Voir les exemples dans Littré.) « Cruelle départie, malheureux jour ! » (Chanson de la *Belle Gabrielle*, attribuée à Henri IV.)

1775. *Ja priçt il Noples seinz le vostre comant*.

« La guerre d'Espagne débute dans la *Karlamagnus-Saga* par une aventure que connaissent un grand nombre de textes

mais qu'ils ne rapportent pas tous de même. Charlemagne envoie Roland et Olivier en avant pour assiéger Noples; le roi Fouré les rencontre avec une nombreuse armée. Charlemagne avait donné l'ordre d'épargner Fouré; mais il n'en est pas moins tué par Olivier et Roland, qui font nettoyer et laver la place après le combat, pour que le roi ne voie pas le sang... Ce récit donne pour la première fois l'explication de quelques vers de la *Chanson de Roland* qui ont embarrassé tous les interprètes. » (G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 263.) On voit qu'ici Roland prend même la ville sans l'ordre de Charles. Sur Noples V. le vers 198.

1777. *Ki s'cumbatirent al bon vassal Rollant.*

Entre 1777 et 1778 Venise et Paris intercalent :

Il les ocist a Durendart son brant

vers qui n'est pas inutile à la pleine intelligence des suivants, car dans Oxford il n'est pas dit que Roland fut vainqueur.

1790. *Respont dux Neifmes : « Rollanz i fait la peine. »*

Oxford porte *Baron i fait la peine*. Vers obscur. Avec M. Gautier (5^e édition), je substitue *Rollanz*.

1800. *E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.*

Voir note du vers 999.

1807. *Efclargiz est li vespres cum li jurz.*

Vers obscur. Oxford dit :

Efclargiz est li vespres e li jurz.

Müller propose en note *cum li jurz*. La scène doit se passer pendant que Roland combat encore; il n'y a pas eu l'intervalle d'une nuit, et je ne comprends pas très-bien la traduction de M. L. Gautier (5^e édit.) : « Le soir s'est éclairci; voici le jour. »

1816. *Li reis fait prendre le cunte Guenelun.*

Seul passage de notre poème où il y ait quelque intention d'exciter le rire par le spectacle du grotesque. La scène est

grossière et c'est une de celles qui laissent voir que l'action du poëme se passe dans un état social encore à demi-barbare. Charles qui fait outrager Ganelon, n'a pas, comme on verra, le droit de le faire mourir sans le consentement des grands. Ces traits de brutalité ont disparu dans les remaniements de Paris et de Lyon. Les mœurs s'étaient adoucies déjà, ou répuignaient à certaines grossièretés.

1842. *Par grant irur chevalchet Charlemagne.*

Oxford: *li reis Charles*; au vers suivant *sa blanche barbe*; fausses assonances, faciles à rectifier, en écrivant *Charlemagne* et *barbe blanche*. (V. p. 94 le tableau de l'assonance IV.)

1862. *Oi defertet a tant rubeste exill.*

Oxford porte *rubostl. Rubeste*, perdu pour nous, survit dans l'italien *rubesto*, horrible. L'étymologie est le latin *rubus*, buisson; en italien, *rubo*. En français, *épineux* a aussi les deux sens, le propre et le figuré.

1872. *E .xxiiii. de tuz les melz preifiez.*

.Xxiiii. doit se lire *vingt et quatre*, comme au vers 2649, xvii se lit *dix et sept*.

1881. *Einz deit monie estre en un de cez muftiers.*

L'accent tonique dans *monie* est sur *o*. Prononcez *monje*, ou peut-être *moine*.

1894. *Que mort l'abat seinz altre escundifun.*

Escundire, empêcher, défendre, repousser. (Du Cange.)

1895. *Puis ad ocis Yvoerie e Ivun.*

Cf. *Gaufrey* (v. 98) :

Et le VI^e fix chen fu le roi Othon
Qui fut pere Yvoire & fi fu pere Yvon
En Rainchevax moururent o Roullant le baron.

(Éd. F. Guessard et P. Chabaille.)

Cet *Othon* était fils de Doon de Mayence.

1901. *E de m'espée enquoi favras le num.*

Remarquez l'ancienneté de cette locution familière et énergique.

1915. *Ki tint Karthagene, Alferne, Garmalie.*

Alferne et *Garmalie*, inconnues. — *Karthagene* (*Carthaginiem*) doit se prononcer *Carthajne*. C'est Carthagène.

1941. *Entr'els en unt e orgoil e cunfort.*

Réconfort est toujours français. (V. Sévigné à Pomponne, 27 novembre 1664.)

1990. *E Oliver ki est à mort naffret.*

Navré, c.-à-d. blessé. « J'aime mieux me présenter nu et être navré. » (J.-J. Rousseau, *Lettre à Dupeyrou*, 8 janvier 1767.)

2006. *Rollanz respunt : Jo n'ai nient de mel.*

Oxford porte *mal*, mais l'assonance exige *mel*. (V. *mal*, *mel*, *miel*, dans Bartsch, *Glossaire de la chrestomathie de l'ancien français*.)

2014. *Durement halt fi recléimet sa culpe.*

Ce mot *coulpe* qui veut dire *faute* n'a pas cessé d'être employé dans le style religieux. *Battre sa coulpe*, c'est battre sa poitrine en disant : *mea culpa*.

2031. *A icest mot se pafmet li marchis.*

Les titres de noblesse n'ont encore aucune valeur fixe et déterminée. Roland est parfois *duc*, plus souvent *comte*, ici *marquis*.

2047. *Ço est Gualter ki conquist Maëlgut,
Li nies Droün al viell e al canut.*

Maëlgut et *Dron*, personnages inconnus.

2052. *Parmi le cors d'oit lances sui ferut.*

« Il est dommage que ce verbe (férir) soit confiné à une seule forme dans une locution unique. Il faut louer les écrivains qui essayent d'en ramener quelque peu l'usage. » (Littré, au mot *férir*.)

2056. *Rollanz ad doel, si fut maltalentifs.*

Le manuscrit de Venise renferme ici un couplet où Gautier raconte sa défaite. Ce couplet manque dans Oxford, mais il n'est pas indispensable au sens.

2068. *Li arcevesque prozdom e effaiet.*

Essayé, comme *éprouvé*. Toujours usité dans ce sens. « Burrhus, essayé à la même coupelle, ne lui aurait paru qu'un lâche courtisan. » (Diderot, *Règne de Claude et Néron*, I, § 120.)

2075. *Wigres e darz, muferas e algiers.*

Dans le manuscrit d'Oxford :

E wigres, e darz, e muferas, e agiez e giefers.

Le vers a quinze pieds. Il faut retrancher quatre *e* et le dernier mot. V. ces mots difficiles dans Du Cange. L'étymologie en est incertaine ou inconnue. Pour *algier*, voir note du vers 439. V. dans Quicherat, *Hist. du costume*, p. 16, la description du *gæsum*, ou trait léger qu'on lançait avec la main, du *mataris* ou *matras*, épieu terminé par un long carcelet de fer.

2096. *Li ber feint Gilie, por qui Deus fait vertuz.*

Le texte du manuscrit porte seulement *li ber Gilie*. Mais *Gilie* se prononce Gilles, et le vers est faux. Passage obscur. Allusion à une charte réelle ou fictive, déposée en un moulier de Laon, et qui, selon le poète, aurait renfermé un récit de Roncevaux, écrit par un certain Gilles, *ki el camp fut*. Ce Gilles, pour qui Dieu fait *vertus*, c'est-à-dire *miracles*, est-il le même que saint Gilles, abbé, mort vers 720, selon les Bollandistes, mais souvent mêlé par la légende aux aventures de Charlemagne? c'est ce qu'on ne saurait dire. — *Chartre*, au vers

suisant, synonyme de charte; mais celui-ci vient de *charta*, et chartre de *chartula*; chartre, *prison*, vient de *carcerem*.

2159. *Mais enz el cors ne l'unt mie adefet.*

Dans la *Chanson de Roland*, Roland meurt parce qu'il s'est brisé les tempes en sonnant du cor. Il n'était pas autrement blessé. La légende varia sur ce point. Le faux Turpin le fait mourir de ses blessures. Une tradition différente, voulant qu'il fût tout à fait invulnérable, ne le fait mourir que de soif. Voir Rabelais, livre II, chap. VI : *mourut de la mort Roland*, c'est-à-dire *mourut de soif*. Jean Bruyren-Champier, médecin lyonnais du xvi^e siècle, écrivait : « Nostri intolerabili siti et immitti volentes significare se torqueri, facete aiunt Rolandi-morte se perire. » (*De re cibaria*, XVI, 5, cité par Le Duchat. *Œuvres de Rabelais*, nouvelle édition, in-12, Amsterdam, 1711, tome II, p. 46.) Le Duchat ajoute : « Comme il n'est pas naturel de mourir d'une soif de quelques heures dans des montagnes, n'aurait-on pas forgé ce conte sur ce qu'il y a quelques romans qui dépeignent Roland comme *enragé* de la défaite de ses gens, et que les personnes malades de la *rage*, comme on veut qu'il l'était lorsqu'il mourut, ont une horreur invincible pour tout ce qui semble devoir étancher l'altération dont ils brûlent? »

Dans le remaniement de Paris (xiii^e siècle), Roland meurt déjà de soif. Dans le *Testament de Pathelin*, Pathelin demande à boire en disant :

Si je mouroye maintenant
Je mouroye de la mort Roland.

2173. *En ses granz plaies les pans li ad fichiet.*

Manuscrit d'Oxford : *butet*. Pour l'assonance il faudrait *butiet*, qui est bien douteux.

M. L. Gautier (5^e édit.) écrit *fichiet*, qui corrige heureusement.

2186. *Truvat Gerin, Gerer sun cumpaignun.*

On peut ajouter au texte d'Oxford, d'après les remaniements :

Il y trouva Ivoire avec Ivon,
Il y trouva Engellier le Gafcon.

Les onze pairs sont ainsi tous nommés.

2198. *La meïe mort me rent fi anguiffus.*

Angoïsser est dans Bossuet. Ne peut-on risquer *angoïsseux*? (V. Littré, *Angoïsser*.)

2208. *Vos fustes filz al bon cunte Reinier.*

L'histoire de Renier est dans la chanson de geste intitulée *Girard de Viane*.

2211. *E pur ofbercs rumpre e defmailier.*

Manuscrit d'Oxford :

Pur orgoillos veintre e esmaier,

pure variante du vers 2213. Müller propose d'y substituer le vers correspondant du texte de Venise, ce que je fais.

2231. *Falt li le coer, fi est chaeit avant.*

Le cœur lui faut. L'expression est dans Molière, *École des femmes*, II, 2.

2252. *El gentilz hom, chevaler de bon aire.*

De bonne aire. Débonnaire en vient. Il a singulièrement changé de sens.

2312. *Rollanz ferit el perrun de sardanie.*

Sardoine, « quartz-agate d'une couleur brune, dans une nuance orangée. » (Littré.)

2322. *Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne.*

Telles sont donc les provinces et les empires que Roland regarde comme conquis par ses armes : Flandre, Normandie, Maine, Anjou, Bretagne, Poitou, Aquitaine, Provence, Bourgogne, Lombardie, Romagne, Pouille, Bavière et Saxe. Laissons de côté Constantinople, l'Angleterre, l'Écosse, le pays de Galles et l'Irlande. On voit que cette énumération

renferme à peu près tout l'empire de Charlemagne, sauf l'Austrasie (ou les deux rives du Rhin) considérée comme le domaine patrimonial, héréditaire et non conquis de Charlemagne. Ici Aix est bien le cœur de l'empire.

2324. *Jo l'en cunquis Normendie la franche.*

Ces mots se trouvent expliqués dans un passage de la chanson de geste de *Fierabras* (vers 3965, p. 120), éd. Kræber (coll. Guessard). Richard, duc de Normandie, rappelle le privilège que lui accorda Charles en lui donnant sa terre. Par le séjour d'une année tout serf d'un autre royaume y deviendrait libre :

Se il me venoit sers qui fust d'autre regné,
Puis k'èust en ma tere I seul an conversé
Serait-il tous jours frans par droite néeté.

2328. *E la Burguigne e trestute Puillanie.*

Puillanie, que je traduis *Pouillane*, est-il la Pouille ou la Pologne? Je penche pour la Pouille, dont la conquête est racontée dans la chanson de geste d'*Aspremont*, tandis que nulle légende n'a osé conduire Roland sur les bords de la Vistule.

2332. *E Engleterre que il teneit fa cambre.*

Sa chambre, c'est-à-dire *son domaine privé*. Ce ton de dédain est curieux. On a cru y reconnaître un écho de la conquête de 1066, et l'accent d'un poète normand, attaché aux vainqueurs des Saxons.

2396. *L'anme del cunte portent en paréis.*

S'il faut attacher quelque valeur aux vers latins sur Roland que renferme la chronique du faux Turpin, ce preux avait quarante-deux ans quand il mourut.

Tu patriam repetis, tristi nos orbe relinquis,
Te tenet aula nitens, nos lacrymosa dies,
Sed qui lustra tenes octo et binos super annos,
Ereptus terris justus ad astra redis.

2421. *E lur amis e lur liges seigneurs.*

Lige veut dire *lié*, et se disait du seigneur comme du vassal; les obligations, quoique différentes, étaient réciproques.

2432. *Li reis cumandet Gebuin e Otun.*

Un autre Otton a été tué parmi les pairs. (V. vers 2405.)

2437. *Ne n'i adeift esquier ne garçon.*

Garçon; ce sont les valets d'armée.

2447. *Quant veit li reis le vespre décliner.*

Vespre, soir. « Au temps du vêpre. » (Pascal, *Pensées*, XVIII, 22, note 5. Édit. Havet.)

2461. *El Val Tenebres la les vunt ateignant.*

Val Ténèbres, lieu inconnu.

2467. *Il n'i ad barge ne drodmund ne caland.*

Dromon, v. note du vers 1521. *Chaland*, bateau plat servant aux transports.

2501. *Ceinte Joiuse, unches ne fut fa per.*

Joyeuse, épée légendaire de Charlemagne. L'histoire en est racontée de diverses façons dans nos chansons de geste. Selon les uns, œuvre du forgeron Veland (v. note du vers 926), selon d'autres, donnée à Charles par Galienne, sa première épouse, fille d'un émir sarrasin. Selon la *Karlama-gnus-Saga*, Charles ayant reçu en présent du roi des Grecs la pointe de la Sainte Lance, l'enchâssa dans son épée, et nomma celle-ci Joyeuse; cette tradition est conforme à celle de notre poème. Turpin appelle Joyeuse *Gaudiosa*.

2510. *Enfeigne en unt de Monjoie crier.*

Sur *Monjoie*, v. note du vers 1181.

2525. *Karles se dort cum hume traveilliet.*

Travaillé, fatigué. « L'homme est d'autant plus travaillé... » (Malherbe.)

2530. *Une bataille encuntre lui iert.*

Ce premier songe annonce l'expédition de Baligant, qui va suivre.

2543. *Serpenz e guivres, draguns e averfiers.*

Guivres (du latin *vipera*), serpents, n'est plus guère usité qu'en blason. *Aversiers* (v. vers 1510) se dit ordinairement des diables, mais ici semble plutôt désigner vaguement quelque monstre affreux.

2555. *Après icele li vient altre avisiun.*

La suite explique la seconde vision. Le premier ours est Ganelon; les trente ours sont les parents qui lui servirent de caution. Le lévrier est Thiéri; l'ours qu'il combat est Pinabel.

2609. *Li Emperere par sa grant poesté.*

M. G. Paris remarque très-justement que ce passage montre la pauvreté de la syntaxe dans notre poème. Si le poète avait su construire un plus-que-parfait, il eût dit : « Dès le début de l'invasion de Charles en Espagne, Marsile avait fait mander à Baligant, etc. » Faute de savoir ainsi échelonner deux passés, il est forcé de recommencer toute l'exposition du poème. « L'Empereur, par sa grande puissance, sept ans tout pleins en Espagne est resté. Marsile s'en tourmenta beaucoup. Au premier an, fit sceller ses brefs, etc. »

2614. *En Babilonie, Baligant ad mandet.*

L'accent tonique reste sur *o*; il faut prononcer *Babyloine* (peut-être *Babylogne* ou *Babylonje*).

2615. *Tut survesquit e Virgilie e Omer.*

Virgilie. V. note du vers 7.

2619. *Tutes ses ydeles que il foelt adorer.*

Ydeles; l'accent est sur *y*. Prononcez *ydes*. Dans Oxford et Müller : *e tuç ses ydeles*, mais *ydeles* est féminin comme aujourd'hui, dans le vers 3664. Nous écrivons donc ici *tutes ses ydeles*.

2627. *Tut sun navilie i ad fait aprefter.*

Navilie, prononcez *navile*. (V. note du v. 7.)

2628. *Ço est en mai al premer jur d'ested.*

L'escadre met à la voile au mois de mai. Elle entre dans l'Ebre le 15 août. Cette navigation n'est pas extraordinairement longue pour l'époque. On voit que la bataille de Roncevaux n'a pu avoir lieu en mai, comme le croit Génin (*Roland*, p. 413).

2642. *Par Sebre amunt tut lur navirie turnent.*

Navirie, pron. *navire*. (V. note du vers 7.)

2649. *Xvii reis après le vunt fwant.*

V. note du vers 1872.

2729. *Efchiez e bargès e galées curanz.*

Galion, grand bâtiment de charge.

2815. *Jo te cumant, tutes mes oz aün.*

Oxford : *de tute mes oz l'aünade*. Müller : *tutes mes oz aün*. *Aün*, impératif d'*aüner*, ou simplement adverbe signifiant *ensemble*. (Du Cange, *Glossaire français*.)

2822. *E Bramimunde vient curant cuntre lui.*

La femme de Marsile, laquelle s'appelle jusqu'ici *Bramimonde*, s'appellera *Bramidonie* (prononcez *Bramidoine*, *Bra-*

midogne, ou *Bramidonje*), depuis le vers 2822 jusqu'à la fin du poème (texte d'Oxford). Nous n'avons pas maintenu cette singularité qui nous a semblé une simple distraction du scribe.

2860. *A Eis esteie à la feste à Noel.*

Oxford : *A Noel* : Müller; *anuel*. Le texte d'O. est bon. Oxford porte *a une feste*. Comme *Noel* est dissyllabe, j'écris : *à la feste*.

2910. *Cum jo ferai à Loün en ma chambre.*

V. introduction, page 87, sur cette strophe, probablement interpolée au x^e siècle, c'est-à-dire avant la rédaction actuelle.

2921. *Encuntre mei revelerunt li Seifne.*

Les *Saifnes* sont les Saxons. Une chanson de geste de Jean Bodel est intitulée les *Saisnes*. V. note du vers 3700.

2923. *Romain, Puillain e tuit cil de Palerne.*

Pouillains. (V. note du vers 2328.)

2924. *E cil d'Affrike e cil de Califerne.*

Califerne, pays inconnu, et sans doute imaginaire. Peut-être formé sur *calife*, le pays du calife?

2956. *Munies, canonies, proveires coronez.*

Munies, canonies, se prononcent *munjes, canonjes*, par consonnification de l'*i*; peut-être aussi *moines, canoines*, par interversion de l'*i* et de l'*o*.

2958. *Mirre e timoine i firent alumer.*

Timoine n'est pas pour *antimoine*, mais plus probablement dérive de *thymiama*, ou *thymiamen*, et signifie parfum, aromate, et surtout encens.

2965. *E tuz les quers en paille recueillir.*

La première mention de l'extraction du cœur d'un défunt est (selon Magnin) de l'année 1117, après celle qu'on vient de lire. (*Journal des savants*, sept. 1852.)

2973. *Bien sunt cuverz d'un palie galazin.*

C'est-à-dire de *Galaza*, la même ville que *Lajazo*, en Carmanie.

2975. *Quant de païens li surdent les enguardes.*

Sourdent. « Les eaux chaudes qui sourdent aux rives de la mer. » (Malherbe, *Traité des bienfaits* de Sénèque, IV, 5.)

2991. *Pend à sun col un escut de Girunde.*

Oxford donne un *écu de Biterne*, qui n'assonne pas. Venise fournit *Girunde*. *Biterne* est inconnu. *Girunde* est probablement *Girone*, en Espagne, sur la route de Barcelone à Perpignan.

2992. *Tient sun espïet ki fut fait à Blandune.*

Oxford donne : *tient son espïet, si'n fait brandir la hanste*, qui n'assonne pas. Venise fournit *ki fut fait à Blandune*. *Blandonne* est inconnu d'ailleurs.

2995. *Si'n getat mort Malpalin de Nerbune.*

Malpalin et *Marsonne* (au vers précédent) sont inconnus. Des poèmes qui racontaient la prise de Tencendur ont dû exister, mais ils ne nous sont pas parvenus.

3013. *Respunt dux Neimes: E Deus le nos cunfente.*

Consentir est encore actif aussi bien que neutre. « Il est à l'un de nous si l'autre le consent. — Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme? — L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende. » (*Rodogune*, II, 4; III, 3; IV, 1.) « Mais je mourrai plutôt que de consentir rien ». (Molière, *Don Garcie*, I, 5.)

3014. *Carles apelet Rabel e Guineman.*

Voici la liste des dix corps d'armée de Charlemagne.

1. Francs de Rabel et Guineman	15,000 hommes.
2. Francs de Gébouin et Laurent	15,000 »
3. Bavares d'Ogier le Danois	20,000 »
4. Allemands d'Hermann de Thrace	20,000 »
5. Normands de Richard	20,000 »
6. Bretons de Névelon, Tedbald, Otton	30,000 »
7. Poitevins, Auvergnats de Jozeran et Gauselme.	40,000 »
8. Flamands et Frisons de Rembald et Hamon . . .	40,000 »
9. Lorrains, Bourguignons de Thierry	50,000 »
10. Vétérans français de Charlemagne	100,000 »
Total	350,000 hommes.

3019. *Ensembl' od vos xv. milies de Francs.*

Cette énumération qui rappelle celle de l'*Iliade* (chant II) eut sans doute une fortune à peu près semblable. Des villes, des peuples, y voulurent trouver des témoignages glorieux pour eux, et un appui à leurs prétentions. De là des interpolations patriotiques. Le manuscrit de Versailles introduit ici parmi les Français *vingt mille Parisiens* qu'il comble d'éloges ; mais le texte d'Oxford ne parle pas d'eux. Dans ce texte, les Normands sont les plus loués ; c'est une des raisons qui font supposer que le poète était Normand.

3024. *Icez eschieles ben les vunt ajustant.*

Le mot *échelle* est employé dans toute cette partie du poème avec le sens de *colonne, bataillon, corps d'armée*. « Quand nostre gent les virent, si firent quatre eschieles. » (Villehardouin, LXIV.)

3038. *Alemans sunt e fi sunt de la Marche.*

Oxford : *Alemans sunt e si sunt d'Alemaigne*. Vers faible et qui n'assonne pas. M. G. Paris propose *de la Marche*.

3090. *Efcuz unt genz de multes cunoifances.*

Il est douteux qu'il s'agisse ici de véritables armoiries. Les armoiries ne datent guère que du dernier tiers du XII^e siècle,

et elles servirent d'abord à distinguer les sceaux. (V. Anat. de Barthélemy, *Essai sur l'origine des armoiries féodales*; et *Revue critique*, 1872, t. I, p. 391, article de M. Chabouillet sur l'ouvrage précité.)

3094. *Seint Piere fut, fi aveit num Romaine.*

« Ce trait qui semble romanesque est parfaitement exact. Il existe à Rome, à Saint-Jean-de-Latran, une mosaïque exécutée par l'ordre de Léon III qui représente ce pape et Charlemagne prosternés tous deux devant saint Pierre; le saint remet à l'empereur une bannière, et au-dessous on lit : *Beate Petre, dona vita Leoni pape; bictoria Carulo regi donā...* » Tous les rajeunissements et les traductions du poème suppriment ou modifient ce vers dont ils ne comprenaient plus le motif. » (G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, 458.) Quant à l'oriflamme capétienne de Louis le Gros, elle n'a en réalité rien de commun avec le drapeau de Charlemagne; mais la tradition qui rattachait l'une à l'autre et faisait remonter l'oriflamme de Saint-Denis à Charlemagne était déjà bien établie au XII^e siècle et on la voit plus d'une fois mentionnée et adoptée par les historiens. (Du Cange, *Diss. sur l'oriflamme*, et Génin, *Préface de Roland*, CXIII. — V. aussi les ouvrages de MM. M. Sepet et G. Desjardins, sur les *Drapeaux de la France*.)

3133. *Fiers sunt fi hume, n'unt talent qu'il li failient.*

Non pas que je ne faille en cette préférence.

(Corneille, *Médée*, II, 6.)

3146. *La sue fist Précieuse apeler.*

Ce vers, indispensable au sens, manque dans le manuscrit d'Oxford. Restitué par Müller, d'après le manuscrit de Versailles.

3151. *La guige en est d'un bon palie roet.*

La *guige* est une courroie qui sert à pendre au cou l'écu.

3152. *Tient sun espiet, fi l'apelet Maltet*

Maltet, dont l'étymologie peut être *malitatem*, méchanceté. Toutefois le sens de ce nom propre m'a paru trop incertain pour être traduit.

3177. *Granz est e forz e trait as anceifurs.*

C'est-à-dire qu'il ressemble à ses ancêtres. « Bien traiez à la geste, » dit Girard à Aymeri son neveu (dans *Girard de Viane*). « Vous êtes bien de la famille. »

3189. *Trestuz les altres ne pris jo mie un guant.*

L'ancienne langue avait un grand nombre de ces locutions négatives familières. On les formait avec les mots *mie*, *gant*, *ail*, *denier*, *bouton*, etc., et plusieurs autres exprimant des choses communes et de peu de valeur, comme le *hilum* des latins qui a formé *nihil*. (V. Schweighaeuser, *De la négation dans les langues romanes*.)

3204. *Si i merrez Torleu le rei per fis.*

Persis, c'est-à-dire *Persan*. Les Persans sont appelés *Pers*, v. 3240.

3205. *E Dapamort, un altre rei Leutis.*

Leutiz, c.-à-d. *Lithuanien*? assimilation qu'on a proposée, mais qui n'est guère plausible. Plutôt les *Lutici* ou *Leuticii* qui habitaient au moyen âge le Mecklembourg actuel.

3208. *Des Chérianf entre/qu'en Val-Marchis.*

Pays inconnus ou imaginaires.

3210. *Paffet avant le dun en requueillit.*

Symboliquement. (V. note du vers 247.)

3214. *Li amirail chevalchet par ces oꝝ.*

Ici commence l'énumération des peuples païens qui forment l'armée de Baligant. Beaucoup de noms sont imaginaires, sans doute, mais tous ne le sont pas. Toutefois les assimilations et les rapprochements sont encore tellement douteux que nous avons cru plus sage de ne traduire aucun de ces noms; nous nous bornons à les transcrire. On trouvera plus bas l'indication de ceux sur lesquels on peut risquer quelque éclaircissement. (V. G. Paris, *Romania*, tome II, p. 330.)

3220. *La premiere est de cels de Butentrot.*

Est-ce *Butrinto* (anciennement *Buthrotum*) en Épire?

3221. *Et l'altre après de Micenes as chefs gros.*

L'accent tonique est sur *mi*; il faut prononcer *miçnes* ou *misnes*. Peut-être les *Milceni*, établis en Lusace au x^e siècle.

3224. *E la terce est de Nubles e de Blos.*

Nubles, les Nubiens?

3225. *E la quarte est de Bruns e d'Esclavos.*

Sans doute les Esclavons. Comparez les *Esclavers*, du vers 3245.

Pour les *Bruns*, le manuscrit de Venise écrit les *Ros* (Russes.)

3226. *E la quinte est de Sorbres e de Sors.*

Sorbres et *Sors*. Sous un double nom, c'est le même peuple, les *Sorabes*.

3227. *E la fiste est d'Ermines e de Mors.*

Ermines, les Arméniens. *Mors*, les Maures.

3228. *E la sedme est de cels de Jéricho.*

La Bible a fourni *ceux de Jéricho* et *la gent Samuel*. (V. le vers 3244.)

3229. *L'oitme est de Nigres e la noefme de Gros.*

Nigres, sans doute les Nègres; comparez *Nubles*, v. 3224.

3238. *La preme est des Canelius, des laiç.*

Des Canelius, des laiç. Génin traduisait très-sérieusement *canelius* par des *chandeliers, luminiers*, c'est-à-dire des « porte-cierges, des marguilliers, et des bedeaux sarrasins » et *laiç*, par des *laïques* : « *la première est des luminiers (laïques, s'entend)* ». En réalité, il s'agit d'un peuple. On ne sait où le placer; mais il est nommé ailleurs dans nos chansons de geste, entre autres dans *Renier* (*Hist. littéraire de la France*, tome XXII, p. 543), dans la *Chanson des Saisnes* et dans le *Jeu de S. Nicolas* de Jean Bodel.

3240. *L'altre est de Turcs e la terce de Pers.*

Les *Pers* sont les Persans. (V. vers 3204.)

3241. *E la quarte est de Pinceneis despers.*

Oxford porte : *de Pincenois et de Pers*; vers faux. De plus, pourquoi répéter deux fois les *Pers* à deux vers qui se suivent? M. Bœhmer propose de *Pinceneis despers*, c'est-à-dire *cruels (desperatus)*. V. *Glossaire français* de Du Cange qui cite justement deux vers qui appuient cette hypothèse : « Od els ert li sodans *de Perse*, Et li Rois d'Inde la *desperse*. » (*Partonop*, v. 7204.)

Les *Pincenois* sont un peuple tartare, très-célèbre au moyen âge par sa férocity (ce qui confirme encore l'hypothèse de *despers*). Ce sont les mêmes que les *Petchénègues*, *παιζι-βάχοι*. Ils furent vaincus et absorbés par les Magyars. (V. G. Paris, *Romania*, II, 330.)

3242. *E la quinte est de Soltras e d'Avers.*

Les *Avers* sont les Avars, redoutables ennemis de Charlemagne, Tartares comme les *Pincenois*, les *Huns*, les *Hongres* et les *Turcs*.

3244. *E la sedme est de la gent Samuel.*

V. note du vers 3228.

3245. *L'oidme est de Bruise, la noefme d'Esclavers.*

Bruise, probablement la Prusse, *Boruffia*. — *Esclavers*. (V. le vers 3225.)

3254. *L'altre est de Hums, e la terce de Hungres.*

Les *Huns*, les *Hongres* (Hongrois); comparez avec 3242, les *Avares*, et 3241, les *Petchénèquès*: tous ces peuples sont tartares.

3258. *E la sedme est de Leus e d'Astrimunies.*

Les *Leux* ont-ils du rapport avec les *Leutiç* (v. vers 3205) ou avec les *Lechs* (Polonais)? *Astrimunies* se prononce comme *munies*. (V. note du v. 2956.)

3259. *L'oidme est d'Argoilles, la noefme de Clarbune.*

Argoilles, selon M. Raymond (*Revue de Gascogne*, 1869, septembre), serait *Arbailles*, dans les Pyrénées occidentales. Mais comment les habitants d'Arbailles, pour venir à Roncevaux dans leur propre pays, auraient-ils été s'embarquer à Alexandrie? Toutefois il est curieux que ce nom se rencontre à côté de *Bascle* (qui ressemble fort à *Basque*) au vers 3474.

3285. *E la terce est des Jaianç de Malpreis.*

V. vers 3251 *Malpruse*. C'est certainement le même nom, sous deux formes. J'ai cru pouvoir conserver l'une et l'autre pour l'assonance; et aussi parce qu'il n'est pas inutile de marquer à quel point les formes des noms géographiques étaient flottantes.

3312. *C'est Canabeus li reis de Floredée.*

Pays imaginaire ou inconnu.

3313. *Cil tint la tere entresqu'en Val Sevrée.*

Pays imaginaire ou inconnu.

3318. *Defur lur bronies lur barbes unt getées.*

En signe de défi. V. note du vers 48.

3361. *Tute li freint la targe k'est flurie.*

Targe, synonyme d'écu. Assez rare dans notre texte. De *targe* vient *se targuer*, se couvrir.

3389. *L'erbe del camp ki ert verte e delgiée.*

Delgiee, *déliée*; menue, grêle, fine, mince. De *delicatus*. Il ne faut pas confondre ce mot avec *délié* de *deligatus*.

3390. *Del sanc des cors est tute envermeilliée.*

Ce beau vers manque dans Oxford; il paraît nécessaire au sens, et Génin l'a heureusement emprunté au manuscrit de Paris.

3398. *Je vos durrai muillers gentes e beles.*

M. L. Gautier présente ainsi cette scène dans ses *Épopées françaises*, II, p. 454: « Baligant a fait à son armée une harangue toute païenne: « Si vous êtes vainqueurs, je vous donnerai de belles femmes et de bonnes terres. » Charles au contraire adresse à ses barons un discours sublime dans sa brièveté: « Vengez vos fils, vos frères et vos hoirs qui sont morts à Roncevaux; vous savez que le droit est pour nous. » Ces deux allocutions expriment heureusement le caractère des deux peuples. » Cela n'est pas tout à fait exact, comme on peut s'en assurer en lisant le vers 3410. A la vérité, Charlemagne ne promet pas *des femmes* à ses preux, mais il leur promet des terres et de l'argent. Dans tout le poème, les chevaliers sont fort préoccupés du butin (*de l'échec*). Il ne faut pas dissimuler ces traits essentiels, qui contribuent à expliquer les origines de la féodalité. Une armée peut d'ailleurs être très-brave et très-avide. Celle du premier empire avait ce double caractère. Il faut se persuader que la *Chanson de Roland* peint l'idéal du XI^e siècle, non celui des philosophes et des saints.

3410. *E de mun cors, de teres e d'aveir.*

V. la note précédente sur le vers 3398.

3418. *N'en i ad cel ki fu lance i empleit.*

Le vers 3401 explique celui-ci. Toutes les lances étaient rompues.

3425. *De sun escut li freint la pene halte.*

Pene. V. Du Cange : bord supérieur, crête de l'écu. Comparer *penne* (*pannus*) qui est la peau qui recouvre le bouclier.

3426. *De sun ofberc les dous pans li defaffret.*

Désafrer, c'est défaire le *safre*; et le *safre* est l'orfroi ou broderie d'or du haubert, ou des autres parties de l'armure et du costume.

3435. *Li capelers un denar ne li valt.*

Le *haubert* avait un *capuchon* de mailles (*capelier*) sur lequel se fixait le *heaume* avec des *lacs*. (V. note du v. 683.)

3474. *Cels d'Occiant, e d'Argoille, e de Bascle.*

Bascle, pays inconnu ou imaginaire. Basque? (V. note du vers 3259.)

3493. *Tutes ymagenes vos referai d'or fin.*

Ymagenes se prononce *ymajnes*.

3494. *Cuntre Carlun deignez me garantir.*

Ce vers manque dans Oxford. Müller le rétablit d'après le manuscrit de Venise.

3512. *Se nos avrum la victorie del champ.*

Victorie, prononcez *victoire*.

3518. *Turcs e Enfruns, Arabis e Jaianz.*

Enfruns, peuple inconnu. N'est pas nommé dans les échelles.

3546. *Mult par est proz danz Oggers li Daneis.*

Danz, c'est *Dominus*, seigneur, qui a survécu sous des formes assez diverses : damp, danz, dom, don, etc.

3560. *Passet li jurz, fi turnet à la vesprée.*

Vêprée est dans une jolie pièce de Ronsard (*Mignonne, allons voir si la rose*) qui devrait sauver ce mot de l'oubli.

3637. *Ensembl' od li fi cleric e fi canunie.*

V. l'introduction, p. 71, sur cette impuissance de notre poète à peindre les Arabes différents des chrétiens.

3641. *A voiz s'escrie : Aiez nos, Mahume.*

Je crois pouvoir conserver, quand l'assonance l'exige, cette liberté du texte dans l'orthographe des noms propres.

3644. *Quant l'ot Marfilie, vers sa pareit se turnet.*

M. L. Gautier rapproche de ce passage ce verset de la Bible : « En ce temps-la, Ézéchias fut malade jusqu'à la mort ; et Isaïe... l'étant venu trouver, lui dit : « Vous mourrez... » Alors *Ézéchias tourna son visage du côté de la muraille, et pria le Seigneur.* » (Isaïe, XXXVIII, 2.)

3661. *A mil Franceis fait ben cercher la vile.*

Toutes les prises de ville dans nos chansons de geste sont racontées de cette façon, et semblent modelées sur ce type.

3668. *Meinent païens entresqu'al baptistirie.*

Baptistirie se prononce *baptisière*.

3683. *Passent Nerbone par force e par vigur.*

Tout ce qui suit, en particulier l'épisode d'Aude, est dans tous les *remaniements* le sujet des amplifications les plus fastidieuses. Ce *passent Nerbone* embarrassé les commentateurs. La route de Roncevaux à Bordeaux ne peut pas passer par Narbonne. Le poète ne savait pas la géographie, même celle de la France. Il a probablement voulu mêler deux traditions indépendantes, celle de la prise de Narbonne au retour de Roncevaux (plusieurs remaniements et le poème d'Aimeri de Narbonne la racontent) et celle des funérailles de Blaye. Il se peut aussi que le vers sur *Nerbone* soit une addition postérieure. M. G. Paris propose un nom de fleuve au lieu de Nerbone; ainsi s'expliquerait mieux *passer*.

3690. *E Oliver fun noble cumpaignun.*

Oxford porte *nobilie* qui se prononce *noble*.

3693. *A Seint Romain, là gifent li barun.*

Saint-Romain, vocable de l'église de Blaye où Roland fut enterré. (V. dans Génin, *Roland*, p. XXII, le curieux récit d'une visite que François I^{er}, revenant d'Espagne, fit à la sépulture de Roland à Blaye.)

3694. *Francs les cumandent à Deu e à ses nuns.*

Nuns (*nuntiū*), *messagers*, c'est-à-dire *anges*. Dans un *miracle de Notre-Dame* (*Le pape qui vendit le baune*, v. 503), on trouve :

Diex le vueille et ses puissans nuns.

3697. *Tant chevalchat qu'il descent al perrun.*

Le *perron* d'Aix était fameux. « D'après la *Karlamagnus-Saga*, le roi avait fait fondre et dresser devant son palais une grande masse de fer et d'acier pour qu'elle servît à l'épreuve des épées. (V. note du vers 926.) Mais d'après la *Chanson des Saisnes* de Jean Bodel, ce perron a une tout autre origine. Il sert à rappeler la victoire des barons hérupés sur Charlemagne. » (G. Paris, *Hist. poétique*, p. 370.)

3700. *Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns.*

Les *Saisnes* nommés (v. 2921) parmi les ennemis mal domptés qui se révolteront en apprenant la mort de Roland, fournissent ici des juges à Charlemagne.

3703. *De cels de France les plus saives qui sunt.*

Ce passage est un de ceux qui établissent le sens du mot France dans le *Roland*. La France est proprement la France du Nord actuelle (sauf la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne et la Flandre) ; elle comprend de plus l'Allemagne en deca du Rhin. Aix est en France. (V. vers 3706.) La France du midi est l'Aquitaine, la Gascogne, la Provence. Quelquefois aussi *France* désigne tout l'empire de Charlemagne, y compris toutes les provinces qui sont aujourd'hui la Belgique, la Hollande, l'Allemagne centrale, le nord de l'Espagne et de l'Italie.

3705. *Li Empereres est repairet d'Espaigne.*

Cet admirable épisode est délayé dans les *remaniements* jusqu'à devenir fastidieux.

3733. *Mult grant honur i ad li reis dunée.*

Le célèbre *monument de Saint-Faron* représentait la belle Aude avec Turpin, Roland et Olivier ; ce dernier disant ces mots qui sortaient de ses lèvres : *Audæ conjugium tibi do, Rotlande, sororis, Perpetuumque mei socialis fœdus amoris.* (Saint-Faron, célèbre abbaye de bénédictins en Brie, près de Meaux, fondée en 998.)

3735. *Guenes li fels en caeines de fer.*

Charles a le droit de torturer Ganelon, c'est une des formes de l'instruction du procès ; mais il n'a pas le droit de le juger, ni par conséquent de le faire mourir. Le jugement appartient au *plaid* (*placitum*) qui est la haute cour formée de l'aristocratie de tout l'empire. (V. le v. 3826, où Thierrî dit que *par ses ancêtres il a droit d'entrer au plaid.*) C'est d'ailleurs là le langage du XI^e siècle, plutôt que celui du VIII^e. La noblesse du VIII^e siècle ne parlait guère de ses ancêtres dont elle ignorait

les noms. Elle datait de la veille et elle était fondée sur la supériorité personnelle de l'intelligence, de la force et de l'audace, plus que sur la naissance.

3778. *Il me forçist en or e en aveir.*

On ne voit pas bien comment Roland avait fait tort à Ganelon *d'or et d'avoir*; ce passage est peut-être corrompu. (V. la note du vers 3772.)

3770. *Serveie le par feid e par amur.*

Remarquez *le* accentué au quatrième pied. La versification actuelle se refuse le droit d'accentuer jamais un *e* muet.

3775. *Jo desfai Rollant le poignéur.*

Ganelon se défend mieux ici. La *guerre privée* était admise en principe; seulement elle devait être loyalement déclarée par défi. Ganelon n'avait pas oublié cette formalité. (V. le vers 326 que rappelle le vers 3775.)

3783. *C'est Pinabel del castel de Sorence.*

Localité inconnue.

3795. *Asez i ad Alemans e Tiedeis.*

Tiédois ou *Thiois*, même sens que Teutons, Tudesques (*Deutsch*), nom générique et commun du peuple que nous appelons improprement allemand, du nom d'une de ses tribus.

3818. *Mors est Rollanz, jamais ne l'reverrum.*

Vers supposé d'après le vers 3802. Le texte d'Oxford ne se comprend pas : *Nen iert veuz gerun.*

3832. *E fun cors metre el' camp pur les mastins.*

Le second hémistiche manque dans Oxford. M. Fr. Michel l'a restitué de cette façon très-plausible.

3844. *Jo fi li fals, od lui m'en cumbatrai.*

Fausser le jugement se disait du condamné qui accusait ses juges de l'avoir mal jugé. Ceux-ci étaient alors obligés de se battre l'un après l'autre contre lui, ou contre son champion. C'était une forme d'*appel* conforme aux mœurs du temps.

3845-3849. *Met li el poingn le destre guant de cerf...*

Vers très-tourmentés. Oxford porte :

Met li el poign de cerf le destre guant
Dist li empereres : Bons pleges en demant.
XXX parenz li plevissent leial.
Ço dist li reis : E jo l' vos recrerai
Fait cels garder tresque li dreiz en serat.

Il est assez facile de rétablir l'assonance, sauf à 3847, où je suis la conjecture de M. Gautier.

3846. *Dist l'empereres : « Bons pleges en avrai. »*

Des deux côtés on fournit des otages. Charles en donne pour Thierrî qui est son champion.

3855. *Ben sunt malez par jugement des altres.*

Malez, c'est-à-dire *assignés*; le *mall* est l'assemblée germanique, appelée aussi *champ de mars* ou *de mai*. (V. Du Cange, *mallum*, *mallare*.)

3867. *En lur cols pendent lur escuz de quartiers.*

C'est-à-dire partagés en quatre parties (ou peut-être plus) par les bandes de fer transversales qui en formaient la charpente. Telle est l'origine des armoiries *écartelées*.

3881. *Les feles turnent e chident en la place.*

Oxford donne : *Les alves turnent, les seles cheent à tere*, qui n'est pas à l'assonance.

3919. *Defur le frunt l'elme li en detrenchet.*

Le second hémistiche est restitué par Müller. Ici Oxford répète le second hémistiche du vers 3920.

3944. *Repairet s'en à joie e à barnage.*

Baronnage, compagnie de barons. « Le haut baronnage en France était jaloux de la puissance de son roi. » (Voltaire, *Mœurs*, 46.) Il signifie *sagesse* au vers 535.

3950. *Pur Pinabel en otages rendu.*

L'histoire ne nous montre nulle part que les otages fournis comme caution aient été mis à mort légalement, lorsque l'accusé, dont ils répondaient, n'avait pas échappé. Le texte des assises de Jérusalem que cite Genin (p. 457) condamne l'accusé et le champion vaincu, mais non les cautions légales. Dans *Huon de Bordeaux*, Charlemagne, il est vrai, menace dans un accès de colère de faire périr les otages d'Huon, si celui-ci est vaincu, mais il se ravise, et décide seulement qu'ils pourront être privés de leurs terres.

3952. *Li reis cumandet un soen veier, Basbrun.*

Viguier (latin *vicarius*), prévôt royal ou seigneurial.

3963. *Que Guenes moerget par merveillus ahan.*

Dans les rajeunissements, Charlemagne tient conseil, et ses barons proposent tour à tour les plus horribles supplices pour y soumettre Ganelon.

3978. *En ma maifun, une caitive franche.*

Franche, c'est-à-dire *de noble race*.

3995. *Par force iras en la tere de Bire.*

Bire. Terre inconnue. On a proposé des équivalents, mais par pure conjecture.

3996. *Reis Vivien fi succuras en Imphe.*

Imphe. Ville inconnue. Il y a deux *Viviens* célèbres dans nos chansons de geste; l'un frère de Maugis l'enchanteur, et l'autre neveu de Guillaume d'Orange. Il ne peut s'agir ici ni de l'un ni de l'autre.

4000. *Deus, dist li reis, fi penuse est ma vie.*

« Changer à la mort une vie peineuse. » (Montaigne, II, 34.)

4002. *Ci falt la geste que Tuoldus declinet.*

V. Introduction (page 15) sur Tuold et la valeur de ce dernier vers.

FIN





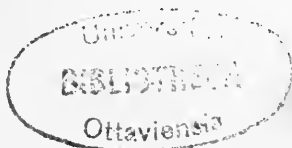
TABLE

INTRODUCTION

	Pages.
CHAPITRE I. — Histoire du poème	1
CHAPITRE II. — Bibliographie de la <i>Chanson de Roland</i>	32
I. Manuscrits	32
II. Liste chronologique des ouvrages consacrés à la <i>Chanson de Roland</i>	34
III. Liste alphabétique des auteurs à consulter pour l'étude de la <i>Chanson de Roland</i>	39
CHAPITRE III. — Les mœurs et les caractères	46
CHAPITRE IV. — De la versification dans la <i>Chanson de Roland</i> , et du procédé employé dans cette traduction	79

LA CHANSON DE ROLAND

TEXTE ET TRADUCTION	105
NOTES	397





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

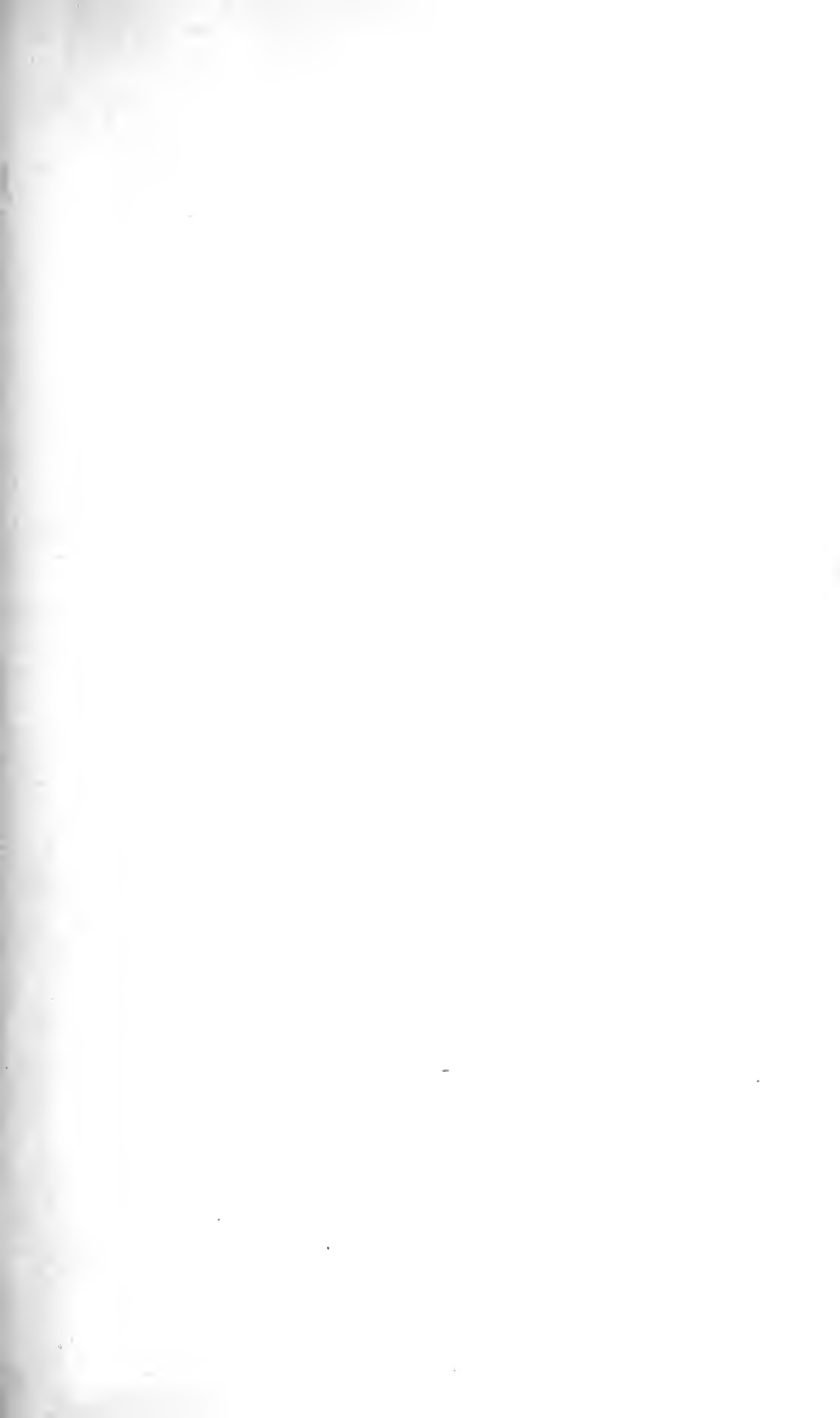
ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 28 1971

FEB 24 1971

MAY 13 '80

MAY 14 '80

MAY 13 1971

OCT 28 1980

FEB - 2 1972

APR 27 2000

FEB 16 1972

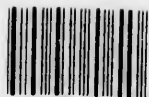
JUL 3 1972

SEP 11 1972

JUL 17 1972

7.1 APR 2000

JUL 18 1972



a39003



003345302b

